2e Année. N° 1 Le Numéro : 0 fr. 80 Avril 1905.

"Les Essais"

REVUE MENSUELLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS

"**Les Essais**", revue de littérature et d'art, paraissent tous les mois en livraisons in-8° de 60 à 80 pages et forment, au bout de l'année, deux volumes d'environ 400 pages chacun, avec tables.

"**Les Essais**" ne publient que de l'inédit.

Chaque collaborateur est seul responsable de ses articles.

ABONNEMENTS :

Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre

FRANCE	UNION POSTALE
Un an . . . . **10** fr.	Un an . . . . **12** fr.

PRIX DU NUMÉRO : **0** fr. **80**

M. Jacques RICHET, administrateur délégué, reçoit les abonnements, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Les manuscrits, communications littéraires, livres et revues, doivent être adressés au secrétaire délégué, M. J.-L. VAUDOYER, aux bureaux de la Revue.

Le Comité de Rédaction reçoit tous les lundis de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS

ET DE NOMBREUSES CHRONIQUES

“ Les Essais ”

“Les Essais”

REVUE MENSUELLE

Troisième Volume

AVRIL - SEPTEMBRE 1905



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS



Le Bosphore [1]

JEAN TIBERIS A HENRY LATREILLE

Féner Bagtché.

Bien m'a pris, mon cher ami, d'aller rôder un peu avant dans l'intérieur du Bosphore, que je ne connaissais pour ainsi dire qu'en ville ; et, encore qu'il me serait difficile de parcourir souvent ses rives, à cause de la grande distance qui m'en sépare, j'aimerais toutefois refaire quelques excursions dans ces sites délicieux qui m'ont si fort enchanté.

A côté du charme de ces paysages, qui diffèrent tant de ceux que j'ai chaque jour sous les yeux, j'ai été grandement frappé du nombre d'analogies mêlées que j'ai retrouvées en regardant s'enfuir et se rapprocher, suivant que le détroit s'espaçait ou s'étranglait, les côtes d'Europe et d'Asie. Il me revenait à la fois des souvenirs des collines siennoises, des visions des régions que m'ont révélées les peintres du Japon, et des impressions que je ressentis en suivant les bords de

(1) Extrait d'un volume en préparation : *Voyage à Constantinople.*

certains lacs comme le lac Léman ; et ces images conservées dans ma mémoire se mêlaient dans ces vues nouvelles, à la façon de ces rêves qui réunissent plusieurs paysages connus dans un décor parfaitement vivant. Ainsi, tel village posé dans l'écartement d'un vallon me ramenait tout de suite aux hameaux nichés dans les ramifications de la vallée du Rhône, où les mêmes maisons de bois, brunies par l'âge, avec des toits que l'on voit de dessous, à mesure qu'elles s'accrochent plus haut, forées de séries de fenêtres, grimpent sur les deux versants, jusqu'à un ciel très bleu nuagé de blanc. Mais au-dessus, la terre est rouge et deux cyprès culminent, éloignant bien vite de l'esprit ces similitudes des Alpes pennines. Des collines alors sinuent, plus élégantes de forme que celles des bords de la Marmara, diadèmées sur leurs rondeurs d'un bouquet de pins étalés, et voilà ma Toscane. Toutefois, à mes pieds, le bateau frotte presque le quai, tant l'eau est profonde, et des villas se succèdent entre des enclos, tout comme à Territet ou à Pallanza.

Ce n'est pas cependant que l'élément turc n'existe sur le Bosphore ; des maisons peintes de la couleur de certains fleuves pâles, s'avancent sur les vagues, soutenues par des séries d'étais arqués, semblant être un troupeau qui lèverait la tête après s'être désaltéré à un abreuvoir. Et même mon Orient à moi ne manque d'y trouver sa petite place, puisqu'à certains endroits la végétation prend les rondeurs et les ampleurs de celle qui décore les tapisseries et nous rejette, pour un instant, à des époques de chansons de gestes ou des poésies persanes. Du reste, les apparences des sites varient à chaque coup de roue du bateau. C'est la tour ronde et d'allure épique de Rouméli-Hissar : sur un tertre rocheux, bouleversé par des tombes pierreuses et travaillé par les racines des cyprès et des cèdres qui s'y dressent comme tendus par le vent, elle laisse descendre jusqu'à la mer, de ses flancs arrondis, un mur crénelé d'où s'échappent des pins. Ailleurs, des bourgs font suivre des séries d'habitations ; un ciel les re-

couvre, d'un bleu de porcelaine, si excessivement différent du bleu obscur du Bosphore, que l'on en est déconcerté ; et sur le courant très fort qui remue contre le quai, le vent soulève, en écorchant les eaux, de petites vagues rageuses. Et les maisons se succèdent, gracieuses pour la plupart, une façade jaune voisinant avec une façade lilas ; d'autres, blanches, carrelées de volets vert émeraude et couvertes de toits de briques orangées, d'autres encore, avenantes et douces d'apparence, suivant les nuances de pistache ou de feuille de saule dont on les a recouvertes ; — mais quelques-unes, plus belles encore, sont revêtues de ce ton de sang caillé, jouant si heureusement avec ces eaux foncées, de ce rouge héroïque et noble, dont on avait l'habitude autrefois, et peut-être à Byzance, de badigeonner les maisons de planches. Et cependant, de quelques couleurs qu'elles soient, leurs corps de bâtiments qui s'emboîtent, leurs toits en trapèze et certaine unité d'architecture les réunissent sous un même style très asiatique, auquel il ne manquerait que quelques corniches relevées en crochets, pour que je ne la rapproche du style japonais.

Je descendis quelques heures à l'extrémité du Bosphore pour examiner le pays le plus près. C'était dans une sorte de villégiature qui m'a paru fort à la mode et que vous ne pouvez manquer de connaître, elle se nomme Boyouk-Déré. Des maisons y bordent le quai fermant ainsi, par derrière leurs façades, une unique rue assez quelconque. Comme cette bourgade, plus franque et grecque que turque, ne semblait m'offrir que de l'ennui, j'eus hâte de m'engager dans un chemin entouré de hauts murs qui me devait conduire vers de la pleine campagne, vers quelque chose à grimper, ce dont se réjouissaient mes membres engourdis d'un trop long stage en bateau. J'arrivai bientôt dans l'élargissement d'un vallon que j'entrepris de remonter. Des châtaigniers envahissaient les champs à mesure que leur inclinaison croissait, et je me trouvais être, au bout d'un quart d'heure de marche, dans un

endroit magnifique. C'était une sorte d'amphithéâtre naturel où les châtaigniers arrondissaient leurs coupoles, faisant du fond du vallon comme une grotte de verdure. On y avait établi un petit café au-dessus duquel de gros arbres, qui cachaient le fond de la gorge, produisaient en laissant jouer leurs feuilles frissonnantes une musique continue. Un ciel bleu et blanc courait dans les entre-deux de la frondaison, et les petites chaises du café s'étageaient sur des plates-formes en terre battue, dispersées en gradins irréguliers dans les broussailles. Au-devant, dans l'arche végétale que dessinaient les branches, le vallon descendait jusqu'au Bosphore, tandis que sur un ressaut de terrain, un pin offrait son ombre pour quelque collation champêtre ; tout autour de son tronc écailleux gisaient à terre des melons, des pastèques et des vases à eau, en forme d'amphores tournées en terre rouge. Mais au-dessus des maisons de Boyouk-Déré, le détroit se fermait en un lac bordé de collines, — un lac aux eaux claires et bleues, bordé de collines claires et légères —.

Je restai là pendant une heure. Le Bosphore me paraissait une coupe, et de même que des rives semblaient l'envelopper de toutes parts, j'étais peiné qu'il ne prît naissance dans ce vallon humide d'où je l'admirais. La fraîcheur des ombrages et la beauté du point de vue m'entraînaient à m'anéantir dans une contemplation heureuse. Les chants fournis de la châtaigneraie me berçaient, pendant que je m'amusais à compter distraitement le nombre de trous lumineux parmi l'entre-croisement mouvant des plans du feuillage, ou bien encore à suivre le sillage des bateaux à vapeur qui coupaient les petits moutons blancs de ce grand étang bleu de turquoise. Je me laissais ainsi de plus en plus envahir par le bien-être de ne plus vivre qu'en contemplant, n'ayant plus même exactement la notion des lieux où je reposais. A quelques pas du pin, il y avait bien une fillette se balançant à une escarpolette ; les cordes du jeu étaient suspendues à la branche latérale d'un figuier, et près de là, dans une citerne carrée, dormaient

les reflets avivés du paysage environnant ; près d'un palais qui se portait en avant sur les ondes au delà du village, on voyait bien les mâts de quelques voiliers à l'ancre, qui, dépouillés de leurs voiles, ressemblaient à des sapins desséchés. Mais l'humidité caressante du vallon, ces fougères qui se courbaient au pied des arbres et ces odeurs de sous-bois alpestres, était-ce bien oriental ? Étais-je à Caux, dans quelque clairière hantée de champignons et de myrtilles ? Était-ce le Léman ou le Bosphore dont le bleu palpitait en tache derrière le noir des feuilles ? Et dans ma rêverie, revenaient à mes oreilles certaines phrases du jeune poète suisse Ramuz, qui chanta si parfaitement l'identification de soi-même avec le lac qu'il aimait :

« Comme l'eau qui s'est détendue me l'enseigne par « sa belle ligne droite d'une rive à l'autre, qu'aucun « relief ne vient briser, je veux que ma pensée retombe « des aspérités, qu'elle s'élève et demeure allongée dans « l'ignorance du vent.

« ...Aime le lac de l'amour que tu as pour toi-même « parce que tu demeures en lui, avant que, franchis-« sant les degrés du ciel, jusqu'à la réalisation de ton « rêve, tu grandisses en vertu.

« Quand je regarde vers toi, comme il m'advient « journellement par la pensée, puisque mes yeux sont « privés de tes dons (mais ils se hâtent vers l'instant « qui nous réunira), ce regard par tous les espaces, à « l'endroit des montagnes penchantes, connaît plus « particulièrement tes particularités, où l'espace at-« teint cette harmonie qui est de prolonger le ciel au-« dessous des rivages et d'ouvrir sur nos têtes et sous « nos pieds une double profondeur. »

Je conservais autour de moi-même, au retour, cette griserie qui m'avait enlevé des soucis du passé et de l'avenir, si bien que je regardais comme un spectacle la côte d'Asie le long de laquelle je m'en retournais pour regagner la ville. Les troncs blancs des platanes défilèrent au bord de la mer et de petits villages, groupés autour d'un humble minaret passé à la chaux,

sortirent des verdures, où leurs dernières maisons de bois semblaient s'accrocher pour venir boire les eaux salées du détroit. Entre les feuilles d'autres châtaigniers, rougeoyaient les parois de pourpre d'une vieille ferme turque et bleuissaient des plaines où passaient des chevaux. Et tout en voyant ces pins, ces cyprès et ces rochers couverts de verdure entourer des groupes d'habitations tout à fait asiatiques, je terminais mon voyage, comme quand au Musée Guimet je faisais tourner dans leurs cadres de verre des estampes d'Hokou-Saï ou d'Hiroshighé.

ALEXANDRE CINGRIA.



L'Aurore

Je vous ai regardé ce matin, soleil jaune,
Si longtemps que mon cœur en fut tout aveuglé,
Vous étiez un enfant debout sur mille trônes,
Petit soleil, avec ta couronne de blé !

Sur un pin d'Italie, entre deux branches vertes,
Votre visage d'or luisait, ivre et divin,
Et moi je vous disais, tenant mes mains ouvertes,
Est-ce vous, mon amour ! qui venez sur ce pin !

Vous, prince de l'espace, essence de tout être,
Vous venez dans cet arbre, auprès de ma maison,
Vous buvez le cristal étroit de ma fenêtre,
Bouche de la Nature, haleine des Saisons !

Et je puis regarder ta douce forme en face,
Je puis dire : Voici tes lèvres et tes yeux,
Voici le front charmant qu'un laurier bleu enlace,
Amant de Danaé ! Visage de mes dieux !

— Comment es-tu venu si près de ma demeure,
O petit Jupiter, jouant dans l'air d'azur ?
Ne pâlis pas ainsi, j'ai peur que tu ne meures
D'écraser tes luisants rayons blancs sur le mur !

Tu vois, tout le jardin est une chaude arène,
Soleil, petit taureau, augmente tes transports,
Ne crains pas d'effrayer et de blesser ta reine,
Et dans mon pourpre cœur entre tes cornes d'or !

Soleil moelleux et dru qui brille, brille, brille,
Soleil vert et d'argent, soleil bleu, soleil brun,
Pâmoison enfermée en l'ardente résille,
O rose, mariée à son propre parfum,

C'est ma prière unique et ma foi naturelle
De plier mes genoux orgueilleux sur tes pas,
De n'avoir jamais vu ta face qui ruisselle
Sans qu'un sourire immense en mon cœur s'allumât.

Ah ! qu'on nous laisse seuls, que ma ferveur t'attire,
Que je puisse mêler mes doigts à ton éclat,
Que je presse sur moi, objet de mon délire,
Les parfums enflammés de tes jardins lilas.

Je te dirai : Voici, c'est vous, c'est moi, je t'aime,
Je ne souhaite rien que de rester ainsi,
Je te vois, je te sais, notre ardeur est la même,
Je n'habite que l'air splendide, et vous aussi.

C'est pour vous que j'écris, c'est pour vous que je rêve,
Rien ne m'est suffisant qui n'est pas votre égal,
Je ne veux rien que toi ; que ma course s'achève
Enchaînée à ton char, Apollon matinal !

Que j'abandonne tout, que je quitte la terre,
Que je ne sache plus où je vais, d'où je vins,
Et que mon cœur qui fut royal et solitaire
Soit un des sabots d'or de tes chevaux divins...

Comtesse Mathieu de Noailles.



Paul Bourget

Un dessin de Pierre Hepp nous montre le visage de M. Paul Bourget (1).

L'artiste en a fait une sorte de masque d'aspect soigné, comparable à ces figures en bois poli et colorié, auxquelles les Orientaux se plaisent à donner l'expression du mécontentement ou de la joie. Le front se découpe en forme de coin, dans le sens de la raie qui partage les cheveux. La ligne robuste du maxillaire fait suite au contour compliqué de l'oreille. Le sourcil remonte et le nez descend. Des pommettes partent deux rides qui vont rejoindre, vers les coins, une lèvre obstinée. La moustache s'abaisse mélancoliquement.

On sait que M. Paul Bourget naquit à Arras : son père y enseignait la mathématique. C'était un homme d'aspect froid, qui avait des mœurs régulières, et qui parvint sans doute de bonne heure, à donner à son fils le goût des méthodes précises, puisqu'à l'âge de sept ans, celui-ci pensa écrire un grand ouvrage sur l'entomologie de l'Auvergne.

Le futur psychologue faisait alors ses études au lycée de Clermont. Il portait des guêtres de drap et un béret, et peut-être un sarrau en toile noire, serré à la taille par une ceinture en cuir. Il travaillait bien, parce que rien ne le troublait. Il faisait ses devoirs dans une grande salle ornée avec des bustes de savants et avec des instruments en fer et en cuivre, devant la pendule

(1) Les célébrités d'Aujourd'hui, *Paul Bourget*, par Georges Grappe, Sansot et Cie, éditeurs.

qui représentait le globe du monde et près de son père, qui lisait sous la lampe. Clermont était une ville morose, où l'on allumait le gaz de bonne heure, en hiver, dans les rues.

M. Paul Bourget a retracé dans *le Disciple* quelques-uns des souvenirs que lui laissa sa jeunesse studieuse. « J'évoque à mon gré, a-t-il dit, ces menus détails où tout n'était que pensées, et ces images m'aident à comprendre comment, dès ma lointaine enfance, le rêve d'une existence purement idéale et contemplative s'élabora en moi, formé sans doute, par l'hérédité. Mes réflexions postérieures m'ont fait reconnaître dans plusieurs traits de mon caractère le résultat transmis, sous forme instinctive, de l'existence en études abstraites, menée par mon père. »

Et certes, il n'est point nécessaire de rappeler ici que le talent de l'auteur des *Essais de Psychologie* ne laisse pas d'avoir quelque rapport avec celui d'un algébriste ou d'un géomètre. Au reste, les ouvrages d'imagination étaient tenus en grand mépris dans la maison de son père ; la bibliothèque du savant n'en contenait point ; à l'exception toutefois, nous dit-on, de quelques volumes de Shakespeare, sur lesquels, par une cruelle ironie, on asseyait l'enfant à l'heure des repas.

J'imagine, néanmoins, qu'à l'âge de vingt ans, après avoir remporté un prix de Discours latin au Concours général, M. Paul Bourget dut regretter qu'on eût étouffé dans son esprit les germes d'imagination qui y eussent pu être. Couché à l'ombre d'un noir laurier, il ne vit point les Muses danser sur les coteaux, ni Galatée toute nue courir entre les saules,

lasciva puella,
et fugit ad salices, et se cupit ante videri...

et son œuvre se ressentit toujours de ce manque de complaisance.

A cette époque, et tout en publiant chez Lemerre un certain nombre de poèmes, M. Bourget luttait courageusement pour gagner sa vie. Sa vocation s'affirmait

de plus en plus. C'est alors qu'il réclama le *Roman de Pensée* dans un article de critique à la *Revue des Deux Mondes*.

Un homme aimable, dont je fus secrétaire, me dit que Paul Bourget alla le voir dans ce temps-là. Le jeune licencié ès lettres avait la tête ronde, l'air doux et les cheveux longs. Il paraissait pourtant fort décidé. On s'occupa de lui faire obtenir un poste de précepteur auprès des enfants du grand-duc Constantin, et j'ignore s'il l'eut ; on le présenta dans différents salons afin de lui créer des relations, et c'est en franchissant, pour sortir, le seuil de la maison d'un financier qui l'avait bien reçu, qu'il s'écria, comme Nietzsche : « C'est là mon monde ! »

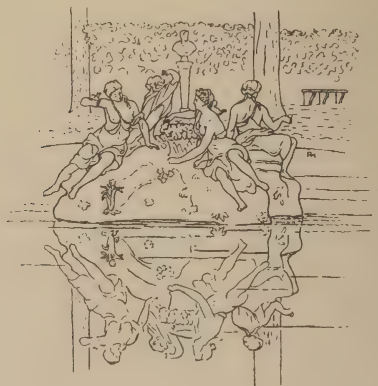
L'apparition des romans de M. Paul Bourget souleva parmi la jeunesse un enthousiasme considérable. Il semblait bien que les esprits fussent mécontents à cette époque. On acclama l'auteur de *Cruelle énigme* et d'*André Cornélis*, parce qu'il apportait quelque chose de nouveau. Il n'y avait pas dans les lycées de Paris un rhétoricien qui ne se fût rendu rue Coëtlogon, en manière de pèlerinage, pour chercher à y voir le pavé ou l'arbre dont il est parlé dans *Mensonges*. Des tendres amis s'écrivirent en citant dans leurs lettres des pages entières de la *Duchesse Bleue* et de *Une Idylle tragique*. Ce fut la gloire.

Et il faut avouer que l'œuvre de M. Paul Bourget satisfaisait à un besoin de luxe et de raffinement qu'on avait. On se représentait le romancier comme un jeune homme élégant, opiniâtre et têtu, comme une sorte de Julien Sorel, moins farouche. Des légendes couraient sur son compte. Les femmes dont il avait évoqué, çà et là, les silhouettes compliquées (Ély de Carlsberg, Alba Steno, Suzanne Moraine) personnifiaient suffisamment, selon l'idée qu'on s'en faisait, la femme du monde, qui aime, qui trompe et qui se dévoue, qui va en voiture et qui est toujours bien vêtue. Les héroïnes de M. Bourget le précédèrent sur tous les chemins et ce cortège délicat le conduisit à l'Académie.

Aussi bien, à vivre parmi des femmes si séduisantes, acquit-il la réputation d'un mauvais sujet, et je me souviens qu'au collège, un répétiteur ayant découvert que je dissimulais un exemplaire de *Un Cœur de femme*, sous la couverture en toile bleue de la grammaire latine de Chassang, cet homme m'accusa de lire des mauvais livres, et il m'envoya à la retenue.

Avec le temps, l'esprit de M. Paul Bourget a évolué. Après s'être occupé d'analyser les différentes causes de l'anarchie dans la famille, il en vint à rechercher celles par quoi cette même anarchie s'était introduite dans la société. J'ignore s'il les a découvertes. On a parlé à propos de lui « des faux dogmes de 89 ». On a parlé de sa conversion. On a dit qu'il possédait « une des plus fortes situations de la littérature présente en Europe, non seulement comme vente, mais comme autorité », et on a eu raison de le dire. Personne n'ignore, enfin, qu'il s'occupe à présent de résoudre la question du divorce. C'est là une question sérieuse. Mais toutes les questions ne sont-elles pas sérieuses pour les gens sérieux ? M. Bourget est un homme sérieux. Il n'est pas un fantaisiste.

CHARLES VERRIER.





Le Nouveau

A Jean-Louis Vaudoyer.

Au coup de sonnette du Père de Sargines, une clameur de houle sur des galets : les élèves s'éparpillent. Les vestes s'accrochent aux barrières vertes ; les bras de chemise plongent dans les caisses de boucliers et les bouleversent avec fracas ; les poches se gonflent de balles.

Tendues à des piquets, des cordes partagent la cour en triangles et en carrés ; à chacune de ses extrémités, deux drapeaux, l'un rouge et l'autre bleu, sont fichés dans un caisson éraflé de coups de pieds.

On se range en deux camps. Le surveillant plante sa barrette en arrière et ramène ses pans de soutane dans sa ceinture. Alors, sous la grêle des balles de peau, les boucliers sonnent avec des claquements mats. A ce neuf soleil de mars, ils croisent leurs éclats multicolores ; il y en a de métal qui lancent des éclairs ; un Carliste en brandit un jaune et rouge ; dans la poussière soulevée, les faces ardentes, les brassards, les boutons scintillants des uniformes se mêlent, se heurtent parmi les cris indignés et triomphants. Soudain, voici que le drapeau brandi avance lentement, tombe, se redresse, recule, retombe, traîne dans la poussière, vole au camp des vainqueurs. Trépignements, hurlements de joie, applaudissements.

Adossé au tronc verdi d'un acacia, Lucien Blanche-

ron mâchonne son pain de gruau et regarde la resplendissante ardeur de la récréation bruire dans la lumière. Sous la raie de cheveux souples où luisent des reflets humides, ses yeux noirs ont des caresses ; le nez un peu fort surplombe la bouche indolente ; il ressemble au *Jeune homme inconnu* du Musée de Lille, que peignit Verspronck ; il porte un épais veston de cheviotte couleur laine à parquet et des bas à revers écossais.

Première journée de collège ! Lucien se rappelle le matin du départ. Voyant que décidément le curé de Saint-Trophime manquait de méthode dans la préparation au baccalauréat, Monsieur Blancheron, ancien substitut qui donna sa démission lors des Décrets, avait résolu d'envoyer Lucien faire ses humanités à Paris, au collège des Pères Jésuites. Madame Blancheron avait gémi. Cédant à ses prières, le magistrat démissionnaire avait reculé le départ jusqu'en mars. Le jour des adieux, la pluie tomba. Accompagné de son père et de sa sœur Simone, Lucien partit pour la gare dans la vieille calèche fermée que la famille surnommait « la berline de l'émigré », à cause de sa carrosserie depuis longtemps passée de mode. Sa mère tout en larmes n'avait pas eu le courage de l'accompagner. Au dernier moment, elle lui fit regarder l'image de saint Christophe qui préserve des pestes, des épidémies, des tremblements de terre, de la foudre, des tempêtes, des incendies et des inondations. Dans le vestibule, Lucien serra la main des domestiques alignés. Rose, la cuisinière, essuya ses yeux du coin de son tablier, Achille toussa d'émotion, et Joséphine l'embrassa bien fort sur les deux joues. Alors la calèche s'ébranla au son des vitres mouchetées de pluie, au trot poussif de la grosse jument blanche. Avec attendrissement, il contempla les mélèzes où il avait déniché des écureuils, les frênes dont les branches trempaient au fil de l'eau et sous lesquels il avait pris six gardons, la lande de bruyères où il avait trouvé le plus beau coléoptère de sa collection, un cerf-volant dont la cuirasse se lustrait du reflet mordoré des prunes confites. Devant le cimetière, Monsieur Blancheron et son fils ôtèrent leurs

chapeaux ; Simone se signa. Plus tristes encore les cent pas le long du quai, sous les parapluies, tandis que le tambourinement des gouttes sanglotait sur les dômes de silésienne. Lucien reconnut à ses initiales noires liserées de rouge sa malle griffée de craie et marquetée de tickets qu'emportait le roulement doux d'une brouette. Les trains à bestiaux manœuvraient ; passant leurs muffles au dehors, des bœufs beuglaient et l'on entendait leurs pattes froisser le foin. Machinalement, il avait lu : *Chevaux en long, 3... en large, 3... 30 hommes... Direction des Lômes...* Pourquoi le souci nous rend-il attentif aux moindres détails ?...

Quand il fallut monter, Monsieur Blancheron, près de pleurer, bredouilla : « Je n'aime point les départs... », ce qui remua beaucoup Lucien, car son père pleurait fort rarement. Tant qu'il put voir s'agiter le parapluie paternel et le mouchoir de Simone, Lucien demeura penché à la portière. La petite gare, sa vigne décharnée, son verger nu s'effacèrent ; les fils télégraphiques montèrent et descendirent sur des paysages brouillés...

« — Blancheron, vous ne jouez pas, crie le Père de Sargines,... secouez-vous un peu, voyons... Regardez vos camarades, quelle ardeur ils apportent à se battre !... Allons, prenez-moi un bouclier et courez au feu !... »

Sans enthousiasme, Lucien s'équipe et se dirige vers la mêlée ; mollement, il jette quelques balles et se fait tuer.

La cloche tinte. Tous désarment.

Une haie de mains levées entoure le surveillant.

— Mon Père, puis-je boire ?

La permission obtenue, chaque élève court emplir à la fontaine une petite tasse de cuir. C'est une bousculade. Quelques-uns boivent à même le robinet. Des farceurs aspergent d'eau leurs camarades. On rit. Sous le préau, des groupes discutent.

— Comment t'appelles-tu ? demande à Lucien un roux dont les yeux vifs clignent sous les cils chassieux ; une dent retrousse sa lèvre. Son pantalon est reprisé au genou, et ses doigts aux ongles rongés remontent

continuellement sa cravate mal nouée, d'un lilas sale, qui laisse voir le bouton en doublé allant et venant dans la boutonnière avachie.

Il faut subir tout un interrogatoire : d'où il vient, s'il est fort, ce que fait son père...

— As-tu vu la version de ce soir ? Elle est rudement raide ! C'est du Tacite.

— Je l'ai déjà faite à la maison avec mon répétiteur, répond Lucien.

— Sale veinard ! Tu me passeras des tuyaux, hein ?

Après avoir « calé » un acacia avec un cailloux, le roux s'éloigne.

II

Pour la troisième fois, Lucien range ses livres dans un nouvel ordre. Simone les a recouvert de papier bleu ; les étiquettes collées sur les plats montrent des titres tracés d'une élégante écriture anglaise qu'enseignèrent à Mademoiselle Blancheron les Dames Ursulines. Il ouvre son plumier qui contient des timbres-poste, une gomme, un grattoir, des crayons de couleur, une règle graduée, un compas épointé.

Comme toute son existence de là-bas lui revient à considérer tout cela !..

Chaque matin, il se rendait au presbytère ; Eulalie, que les vicaires avaient surnommée Grand'mère, lui ouvrait la porte. Les douillettes et les chapeaux s'alignaient aux patères de l'antichambre. Sur la table, la *Semaine religieuse*, *le Pèlerin*, *la Croix*, *l'Autorité*, des bréviaires jaunis, bourrés de souvenirs d'ordination et d'images mortuaires.

Invariablement, il trouvait le curé de Saint-Trophime dans le verger, qui lorgnait par dessus son diurnal ses boutures de rosiers et ses greffes de poiriers. La chatte glissait dans les touffes de sarriettes, se blottissait sous les châssis à melons.

— « Mon enfant, disait le curé Boursault, je suis à vous dans un instant. Veuillez (il prononçait *veuliez*) me précéder dans ma chambre ».

Il la revoyait, cette chambre !

La cheminée se parait de coquillages où il écoutait le bruit de la mer ; protégé par un globe de verre, un petit Jésus de cire dormait sur une crèche de paille. On poussait un bouton, une musique s'élevait et l'enfant ouvrait les bras et les yeux en mesure. Sur une applique de peluche grenat, un crucifix d'ivoire dominait le lit. Le long des murs couraient des rayons où se tassaient les œuvres complètes de Bossuet, la *Patrologie*, de l'abbé Migne, la *Somme*, de saint Thomas, le *Voyage du Jeune Anacharsis*, le *Robinson Suisse*, des livres vieux et gros qui sentaient la poussière et le moisi et dont les pages étaient piquées de taches de rousseur. Oh ! que c'était doux ! Tandis qu'on entendait par la fenêtre ouverte Eulalie invectiver le chat, moudre le café, hacher le persil ou les épinards, le bon abbé Boursault versait dans l'âme de Lucien l'amour et l'admiration des anciens. Il racontait les hauts faits de l'histoire romaine, le dévouement de Décius Mus, l'éroïsme de Régulus ; il évoquait le bras consumé de Scœvola. En bon humaniste, il étoilait ses discours de citations latines ; Horace et Virgile revenaient à l'occasion de tout, si bien qu'un jour que Lucien, en attendant sa leçon, inondait les cantaloups d'arrosoirs, il lui avait frappé l'épaule en disant :

« *Claudite jam rives, pueri, sat prata biberunt* » Une autre fois, sa chatte l'ayant griffé, il s'était écrié : *Ab uno disce omnes !*

C'était des extases devant Nausicaa lavant son linge, devant le petit Astyanax effrayé de l'aigrette rouge qui palpitait au casque d'Hector...

Maintenant c'est l'étude avec son odeur d'encre sèche et de bois verni. Les rideaux blancs tirés sur les hautes fenêtres dosent le soleil. On n'entend que le grignottement des plumes, les pieds qui, de temps en temps, râclent le plancher, un pupitre qui s'ouvre en grinçant, le cri rauque d'un canif que suit le frottement doux de l'ongle et le souffle d'une bouche chassant les pelures de papier. Silencieusement, le Père arpente l'allée centrale, les mains enfouies dans ses larges manches d'où

sort un rosaire aux grains noirs, aux médailles de cuivre verdi. A certains moments, par les vasistas ouverts, arrivent des éclats de voix, des bruits de seaux qu'on heurte, des pas lourds de domestiques en train de laver les couloirs.

Lucien enfile ses brassières de lustrine, dispose ses copies, huche sur un *Gradus ad Parnassum*, de Monsieur Noël, une statuette en argent de la Vierge que lui donna l'abbé Boursault le jour de sa première communion. « Elle protègera vos études, mon enfant ; le Moyen Age la vénérait comme étant la Reine des Sciences, *Regina Scientiarum*. Saint Thomas, le docteur angélique, ne travaillait jamais sans l'avoir invoquée ». Il hésite entre deux porte-plumes ; le premier, en ébonite, avait le privilège d'attirer les corps ; le second en sapin, dont le bout s'ébourriffait en houppette à force d'avoir été mâché, était délicieusement amer au goût. Cette qualité prévalut. Puis il ouvrit son cahier de brouillon tout neuf et parcourut sa version. C'était le récit de la mort de Sénèque, thème favorable aux dithyrambes de l'abbé Boursault, et Lucien avait très présent à la mémoire le philosophe stoïcien dictant à ses secrétaires ses dernières pensées, cependant que le sang s'égouttait de ses veines ouvertes.

— Quelle admirable scène pour un peintre, s'écriait le curé de Saint-Trophime ! Et il louait l'austérité de ses mœurs, ajoutant avec un sourire malicieux qu'il écrivit l'éloge de la pauvreté sur un pupitre d'or.

Quand on parlait de Sénèque, Lucien voyait toujours un pupitre d'or.

« *Ille interitus poscit testamenti tabulas* »... ; mais que Lucien était loin du testament de Sénèque et des règles du style indirect qui foisonnaient dans cette page des *Annales !* Il songeait aux parties de tennis avec Agnès, une amie de sa sœur, dont les yeux s'étonnaient à tout propos et qui riait d'un rire sonore et doux ; sa natte en catogan pendait lourde et luisante avec des teintes de bronze poli et sentait les châtaignes et les violettes.

— Play ! — Ready !

Le vent gonflait le filet tendu.

Et parfois derrière les réseaux de la raquette dont elle abritait son visage, ses dents brillaient. Oh ! dans la lumière des après-midi d'été, sa robe de zéphir blanche que barrait une large ceinture rouge !...

Et cette journée où ils cueillirent des champignons dans les prairies et les taillis ! Les pins se détaillaient très noirs sur l'horizon blême ; elle avait un geste charmant pour ramener sur le front ses cheveux qu'emmêlait la brise ; versait-il des gourmelles au creux de sa jupe, c'était des cris d'admiration joyeuse ; rapportait-il un cep, elle demandait toujours si c'était « un vrai »...

Oh ! les parties de pêche !... Elle criait : « Viens, Lucien, j'en ai un ! » et Lucien revoyait le bras embarrassé d'Agnès brandir la ligne pliante au bout de laquelle oscillait un scintillement argenté. Il la conjurait d'être moins bruyante : son tapage effarouchait les poissons. Alors elle reprenait plus bas. « Regarde comme il est gros ! » Les coups de queue lui faisaient peur ; elle n'aimait point à se poisser les mains et priait Lucien d'extraire l'hameçon. Souvent l'opération était pénible. A la vue du sang qui coulait, Agnès gémissait ; penchée, les mains aux genoux, elle regardait, palpitante. Sa robe était blanche, sur le gazon, et derrière eux, l'if à moitié mort hérissait ses aiguilles rousses...

Et ce crépuscule d'octobre où, courbés tous deux sur la pièce d'eau, si près l'un de l'autre que leurs cheveux se frôlaient, ils donnèrent du pain aux cygnes ! Le ciel rosissait au fond de la vasque et les cygnes glissaient, laissant derrière eux l'évasement d'un grand éventail d'eau rayée.....

Elle avait peur des chenilles, des limaces, des crapauds, des salamandres et des chauves-souris.....

— Où êtes-vous, mon enfant, vous rêvez ?

Lucien tressaille. Le Père le regardait avec un sourire de reproche apitoyé.

Poussant un gros soupir, Lucien Blancheron se plonge dans le dictionnaire de Quicherat, soigneusement revu et augmenté par Daveluy...

Robert et Georges VALLERY-RADOT



Le Poème du Travail et du Rêve

par AMÉDÉE PROUVOST

Le travail émouvant dans sa noble puissance
Enveloppe ses murs de poésie intense,
Et change sa laideur en une âpre beauté !

« La Cité »
Le Poème du Travail et Rêve.

Cette « âpre beauté » de Roubaix, sa ville natale, M. Amédée Prouvost l'a si passionnément et profondément absorbée que sa ville lui est entrée tout entière dans le cœur. En ces poèmes du labeur et de la force, ce n'est pas la voix du poète, c'est la voix de la cité de fer et de feu qui, du fond de l'âme de son fils, résonne jusqu'à nous, scandant son chant d'airain :

...au choc lourd des marteaux,
Au rythme assourdissant des machines d'acier,

par-dessus la basse confuse et puissante du grand souffle continu des fourneaux.

Et de tous ces sons de fer et d'airain, de ces crépitements de brasiers, de ces bouillonnements de chaudières, surgissent d'infernales visions : les usines et les forges écartent leurs portes à deux battants. Ne croirait-on pas voir s'ouvrir devant soi les portes de l'en-

fer, entendre monter jusqu'à soi sa rumeur de fournaise ?

Un râle qui s'étouffe, un grincement de gonds,
Et les vastes foyers ouvrent, au fond des caves,
Leurs portes qu'on croirait des gueules de dragons
D'où la houille s'échappe en blocs ardents de lave.

Et, torses nus, au rythme égal de leurs poumons,
Armés de longs rateaux de fer que le feu brave,
Les hommes qui sont là, cyclopes ou démons,
Ont un reflet tragique au fond de leurs yeux caves.

Dans ce décor d'enfer, aux lueurs rouges de la forge, le chœur des damnés et des démons va résonner à travers les poèmes, tantôt s'enflant en une souveraine clameur, tantôt s'assourdissant jusqu'à se perdre complètement en le silence de la nuit, en la morne paix des usines abandonnées, des quartiers déserts du dimanche, puis, reprenant soudain au fracas des métiers : Alors, le halètement bas et précipité des soufflets et l'ahan des poitrines d'hommes se mêlent à nouveau, engloutis par le bouillonnement des gigantesques chaudières, le crépitement des « brasiers fous », tandis que, dominant par instant cette rumeur de fournaise, jaillissant de cet enfer comme un cri de réprouvé,

Le sifflement aigu des sirènes stridentes,
Ainsi qu'un angoissant appel déchire l'air.



Si les sons tour à tour vibrants ou pleins, sonores ou confus, de ces belles strophes remarquables d'harmonie imitative nous donnent l'illusion presque hallucinante d'un bruit tout proche d'usine et de forge, leur rythme, vertigineux ou pesant, mais toujours admirablement scandé, ajoute à l'illusion de l'ouïe, à la sensation d'*entendre* la ville, l'illusion, j'oserais dire, de la *sentir*, d'en percevoir les vibrations, d'en subir la trépidation jusqu'en les fibres mêmes de notre corps ; et si réelle, si physique est cette sensation, que nous nous joindrions presque à la ronde forcenée, déchaînée par le

poète dans l'usine illuminée et qu'ébranle le travail nocturne :

Vaste palais de fer qu'ébranlent les métiers,
Où la fête sans fin du travail est donnée,
Ainsi qu'un tournoiement de danse forcenée
Au rythme assourdissant des machines d'acier.

Les lignes suivantes ne propagent-elles pas également en nous la trépidation du sol de la ville sous les machines en activité ?

Ville énorme, grand corps aux vertèbres de fer,
Ton sol, pareil aux durs rochers que bat la mer,
Tremble au trépidement des machines brutales.

Ce « grand corps aux vertèbres de fer », M. Amédée Prouvost se plaît à en disséquer les rouages, à en détailler la musculature, réalisant ce tour de force de conserver intacts, sous la précision et la profusion des termes techniques, l'harmonieuse pureté de son vers, la noble simplicité de sa langue, et ce naturel essor vers l'idéal, ce coup d'aile puissant dont il s'enlève de terre à tout instant, emportant avec lui la plus terne des réalités vers la transfiguration d'une rayonnante image. Je n'en veux citer pour exemple que ces cheminées d'usine transformées par son imagination de poète en

...d'énormes encensoirs,
Dans le temple embrumé de la ville ouvrière.

et dont les volutes de fumée et de suie,

Encens fatidique d'une urne
Vers les astres là-haut comme des flambeaux d'or,
S'en vont faire un linceul diaphane à la lune !

Et cette autre image, déjà citée, de la Ville, personnifiée en un corps gigantesque dont les vertèbres seraient les rouages des usines, n'est-elle pas la poétique et vivante figure d'une très aride réalité, somme toute, d'un ensemble de machines, résultat de plans combinés d'ingénieurs ? Mais la flamme qui anime le

jeune poète transmet la vie à cet ensemble : Le « grand corps aux vertèbres de fer » devient une frémissante vierge que son amour étreint. C'est l'éternel miracle de l'art : la matière s'animant sous les baisers de Pygmalion,

Elle vibre et frémit comme une vierge ardente,

s'écrie le jeune amant de la cité, tout frissonnant lui-même de l'avoir tenue en rêve sur sa poitrine.

Ne cherchons pas plus loin le secret de l'intensité de mouvement et de vie contenue en ces beaux vers et qu'ils nous communiquent : Parce qu'il aime sa ville, le poète a écouté battre son cœur, et cette palpitation de vie, il nous la transmet sans le savoir, peut-être, sans le chercher, en tout cas ; son émotion se propage en nous d'elle-même, parce qu'elle est sincère, qu'elle existe ailleurs et plus profondément que dans les mots. Faut-il chercher plus loin le secret de l'insurmontable ennui dont nous sommes envahis à la lecture de certains ouvrages qui nous laissent froids, irrémédiablement, de toute la froideur, sans doute, qui présida à leur conception ?

Est-ce à dire qu'une sensibilité exquise suffise à constituer un talent d'artiste ? Non, bien certainement ; mais elle en est l'indispensable condition ; l'autre condition, non moins indispensable, est le développement de l'intelligence en proportion exacte duquel l'artiste prend conscience de ses impressions, en multiplie plus ou moins les rapports, les synthétise, ne conservant de chaque chose que ce qui lui est essentiel, d'où la constante saveur de vérité et de vie intense dans les œuvres de vrai talent où, sous l'enchevêtrement des apparences, la trame de la réalité est constamment discernable. Ce pouvoir de synthèse, M. Amédée Prouvost le possède en même temps que le pouvoir d'objectivation qui en découle naturellement, qui ressort de l'idée trop nette, de l'impression trop forte pour demeurer subjectives et qui tendent à se propager au dehors comme toute puissance concentrée : d'où, l'intuition

exacte des quelques traits essentiels pour évoquer aux yeux du lecteur l'image se détachant déjà si nette et si vivante devant ceux de l'artiste ; du mot poignant qui atteindra les cœurs à leur fibre sensible, de l'argument irréfutable qui fixera la conviction dans les cerveaux. Les soit-disant réalistes qui, sous couleur de vérité, nous obsèdent de leurs interminables et plates nomenclatures et de leurs pédantes terminologies (comme s'ils avaient à cœur de mettre l'univers entier en catalogue), devraient bien apprendre à l'école de notre jeune poète (véritablement réaliste, lui) cette science du trait essentiel, du terme juste, du mot qui peint, de la phrase qui caractérise, qui fait synthèse, pour ainsi dire. Je ne veux citer pour exemple de son admirable et expressive concision, que la strophe suivante, où sont rendus en quatre lignes la couleur, le son, la vibration de la ville ouvrière en même temps que son caractère et que son but moral :

> Dans le triste décor de tes murailles noires,
> Sous cet épais brouillard de suie où ton ciel meurt,
> Et qu'emplit le travail d'une longue rumeur,
> Tu frémis, volontaire et promise à la gloire.

***

Le lecteur aura pu se rendre compte, par les exemples déjà cités, de la belle harmonie de ce volume dont, à tout instant, une seule strophe, une seule ligne, parfois, fait résonner à nos oreilles toute la rumeur de la ville, nous fait vibrer de sa vibration.

N'est-il pas peintre autant que musicien, et sa sobre palette n'égale-t-elle pas son orchestration en puissance, celui qui sait décolorer sa langue, la réduire aux gris et aux noirs de la fumée et de la suie chaque fois qu'il veut rendre l'aspect extérieur de la ville manufacturière du Nord, son peuple d'ouvriers, la sortie de ses usines, le grouillement de ses faubourgs ?

> Les faubourgs populeux où fument les usines,
> De l'aube jusqu'au soir sont noirs d'activité.

Et par-dessus ce fourmillement de vie en grisaille, le ciel bas et embrumé, tantôt semble « surchargé de limailles de fer », tantôt prend une « couleur de cendre » ; nous le voyons planer au loin, s'étendre sur la campagne triste, par-dessus « les labours monotones des Flandres », par-dessus les canaux bordés de peupliers :

...longs fuseaux frémissants,
Où le matin d'automne accroche ses filandres.

L'essence même de la poésie est contenue dans ces rapprochements entre l'aspect du ciel, de la nature, et tel ou tel élément de travail de la ville : entre les tons du ciel et les limailles de fer de l'atelier, entre les peupliers aigus où s'enroule la brume et les fuseaux où s'enroule la laine. N'est-ce point là encore la plus pure et idéale des aspirations que ce soupir souvent exhalé du fond de l'usine vers la libre et pleine nature ?

Elle ne connaît point le fleuve qui serpente,
Ni la colline verte à l'horizon bleu clair,

murmure le poète avec un accent de vague regret pour la cité ; et sa palette retrouve les plus riants et les plus tendres tons pour peindre la vision de bergeries évoquée par de simples balles de laine qu'on éventre dans l'atelier :

C'est une vision d'immensités fleuries,
De plaines, de ravins, de coteaux, de halliers.

En regardant l'eau qui fermente aux bouilleurs, le poète évoque sa source :

...Calme fraîcheur des sources printanières,
Fonte des névés blancs, cristal des purs glaciers,
Où les troupeaux ont bu comme les chevriers.

Il remonte les campagnes qu'elle a traversées :

Dans le lit paresseux, c'était un clair miroir
Qui reflétait les champs d'orges ou de blé noir,
Et se rayait du vol tournant des hirondelles.

On pourrait lui rapporter ses propres paroles sur le chant des pinsons captifs :

Leur chant semble un regret pour la cime des chênes,
Où le vent balançait ainsi que des carènes,
Leurs nids de foin léger, proches voisins des cieux.

Vers quels cieux, au delà de l'horizon ou au delà de cette vie, monte son soupir ? Quelle soudaine douceur dans cette voix qui rendait les sons de l'usine retentissante...

Dans une pièce intitulée *Ferveur*, nous entrevoyons une enfance de tendre piété, des pures extases « devant la fresque d'or qu'un ange hiératise,» et nous devinons un regret pour cette époque, pour la « paix calme » des « nefs mystiques » ; mais, ce n'est qu'un regret, et ce regard en arrière jeté sur une enfance croyante n'est qu'un regard d'adieu à quelque chose de définitivement perdu. Après s'être retourné vers son passé, le poète reprend sa route à travers la vie, acceptant de plein cœur, on le devine, le lot inconnu qu'elle lui réserve. Trop vivant et trop intelligent pour tenter de résoudre la grande énigme par le mysticisme ou par les spéculations métaphysiques, sa religion consiste, comme celle de tous les cœurs vaillants, de tous les esprits clairs de notre époque, dans un amour sincère, dans une pitié profonde de l'humanité.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à jamais comprendre ce qui tourmente nos esprits, à jamais apaiser la soif d'infini qui brûle nos cœurs ? Bien au contraire ! Seulement, il faut se le dire, de plus grands que nous y ont échoué... En attendant, l'humanité est là précisément comme un palliatif à cette double soif de comprendre et d'aimer. A mesure que nous approchons d'elle, que nous lions notre sort au sien, le sens de la vie nous apparaît moins obscur, moins troublant ; la souveraine douceur de cet amour, en les apaisant, peut emplir nos âmes, si nous y mêlons le baume tout-puissant de la grande nature. C'est ce baume pénétrant et divin que l'âme fraternelle de M. Amédée Prou-

vost réclame pour l'obscur ouvrier, comme le bien suprême, pourvoyeur de santé et de sérénité, seules vraies richesses d'ici-bas :

Que l'Artisan, après le labeur de l'usine,
Puisse écouter parfois la sublime chanson
De la nature, avec ses odorants frissons,
Et que, d'un air plus pur, il gonfle sa poitrine.

Que, « paysan d'une heure », il puisse avoir aussi aux jours de repos sa part de verdure, « d'azur et de soleil ».

Et le livre se termine sur cette grande pensée à la fois évangélique et panthéiste :

Toi, l'heureux, dont le cœur est à son cœur pareil,
Pour adoucir un peu la tristesse des jours,
A son front incliné vers un travail moins lourd,
Accorde le baiser de la terre divine !

JEANNE SIENKIEWICZ.





Deux Poèmes

I. — L'Inconnu

Toi qui réponds à tout par un même « Peut-être »,
Qui calmes tous les mots d'un geste de ta main,
Tourné vers l'horizon lourd de brume où demain,
Demain, prestigieux et magique va naître ;

Inconnu, le plus jeune et le plus beau des maîtres,
Toi qu'on suit, oublieux des ronces du chemin,
Dernier dieu survivant à tous les dieux humains,
Tu trouveras toujours des temples et des prêtres.

Hélas ! tous tes amants, tous les rêveurs martyrs
Que, l'œil vers toi levé, nous avons vu partir,
Dédaigneux des fruits mûrs que leur tendait la vie,

Leur inquiète ardeur as-tu su la guérir,
Et quelle fleur mystique a pour eux pu fleurir,
Ou quel baiser divin calmer leur nostalgie.

II. — Hôpital

Au Dr Henri Richardière.

Des jardins de Trousseau, monte, en l'enclos sordide
Des logis de misère aux murs tristes et noirs,
Un parfum de bosquets et de gazons humides,
Berçant les vieux faubourgs dans le tranquille soir ;

Et c'est l'heure sereine où se ferment les livres,
Où l'esprit, désertant les chemins aplanis
Par la science exacte et prudente, aime à suivre
Les sentiers infrayés perdus dans l'infini.

L'homme a su parvenir à calmer la souffrance,
De ses progrès plus rien n'arrêtera l'essor,
Demain maître des lois qui règlent l'existence,
Il pourra reculer les bornes de la mort...

Le vaste ciel d'été prodigue ses merveilles ;
Déjà vont s'éteignant les lampes du faubourg,
Les travailleurs fourbus à poings fermés sommeillent
Pour reprendre leur tâche rude au petit jour.

Des feux brillent pourtant à plus d'une fenêtre,
Sans doute reflétés aux yeux fous des amants ;
Le frisson du désir ébranle tout leur être,
Ce soir tiède est propice aux longs enlacements ;

Mais le sommeil aussi fermera leurs yeux tendres,
Les doigts joints, réunis dans un dernier baiser,
Ils sentiront en eux se dissoudre et descendre
L'heureuse paix des corps par le plaisir brisés.

Les amants vont dormir, mais d'autres feux demeurent,
Et ceux-là veilleront, jusqu'au jour qui poindra,
Sur les abandonnés qui souffrent et qui meurent
Faces pâles, dans la pâleur morne des draps ;

La veilleuse baissée aux angles noirs des salles
Laisse des spectres d'épouvante prendre corps,
Le silence est troué par les cris brefs qu'exhalent
Ceux que, dès le berceau, le mal tenaille et tord.

L'homme futur vaincra ces forces ténébreuses...
Que vous importe à vous cette autre humanité
Qui doit venir un jour peupler la terre heureuse
Où vous aurez subi vos destins avortés !

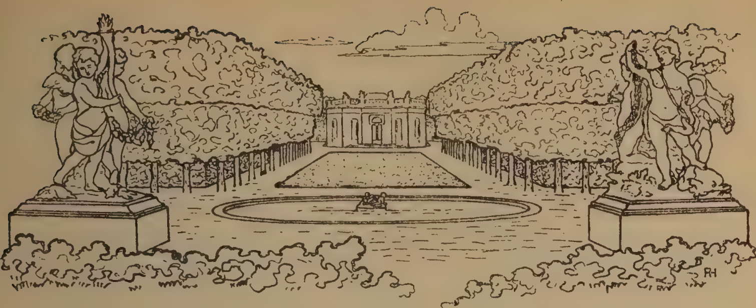
Les lampes s'éteindront aux gîtes de souffrance,
Un jour tout ne sera qu'harmonie et beauté...
L'évangile hardi, que prêche la science,
Séchera-t-il vos pleurs, mères qui sanglotez ?

Il nous suffit, à nous qui regardons l'aurore ;
La jeunesse éblouit nos sens et nos cerveaux,
Mais vous, que la douleur et le regret dévore,
N'auriez-vous pas besoin que naisse un Christ nouveau ?

Les astres de l'été suivent leur cours paisible
A tous nos pauvres feux leurs flammes survivront...
L'homme n'a point sondé l'océan du Possible,
Mais vaste est son espoir, si le monde est profond.

JEAN MARIEL.





Proses

I. — Imagerie

« *Tous sont aveugles et il n'y a personne pour les conduire.* »

(Kut Humi.)

Il était une fois sur une route (quelle route ?) quatre voyageurs. Allègrement, dans leurs souliers neufs, ils avançaient d'un pas rythmé. A travers le damier des blés et des avoines — chaque case possède quelques hommes — la route, claire et sonore, filait toute droite, pointue au bout, et les quatre savaient qu'elle menait au bonheur.

Ils marchèrent. Quand le soleil fut à mi-hauteur, les champs de bonne terre grasse s'espacèrent, les appels, au loin, des paysans sédentaires, les rencontres, sur le chemin, d'hommes et de lourdes charrettes, se firent plus rares. C'était comme une route moins réelle et moins sûre qui commençait. Ils poursuivirent. Déjà sur

l'horizon, la grande ville de plaisir s'apercevait avec sa vieille enceinte de toile peinte en rose et sa banlieue toute creusée de cimetières. Au lointain, un cortège se distinguait et c'étaient les tombereaux qui, chaque jour, allaient jeter à la fosse commune les cadavres de la nuit. Les voyageurs, ayant marché, dépassèrent un bourg isolé qu'à sa puanteur, ils connurent pour le quartier des hôpitaux.

Et lorsqu'ils furent arrivés, l'un d'eux cria : « Voici la ville de Beauté » et s'y rua, chantant toujours : « Voici la ville de Bonheur. »

Mais les autres se détournèrent et suivirent leur chemin. Bientôt ce fut dans leurs yeux la clarté de hautes tours métalliques ; comme ils approchaient, un grand froid leur pinça la peau. « Dans cette ville, dit l'un des trois, chacun doit vivre pauvrement parce que les privations s'y nomment économie ou richesse et parce que les ventres qui sont gonflés de beaucoup d'or, ne savent plus boire les chairs nourrissantes. » Mais un autre répliqua : « Ici est le bonheur. »

Et lorsqu'ils furent arrivés aux portes closes de la ville d'argent, celui-ci s'arrêta et frappa.

Les deux qui restaient cheminèrent longtemps en devisant des choses de l'âme et de l'esprit. Peu à peu, devant eux, la route s'escarpait. Ils parlèrent de ceux qu'ils laissaient dans les cités basses et s'entretinrent avec plaisir de leurs orgueils. — Le chemin s'allongeait entre des rochers effilés, s'amincissait au bord de gouffres obscurs. — Ils méprisèrent leurs anciens compagnons ; l'un d'eux pourtant songea à tourner et à ne vivre qu'en rêve dans la troisième ville, tandis que son corps redescendrait vers le plaisir. Cette troisième station est la vraie cité d'Amour et de Beauté, que certains ont haineusement appelée la ville des Bonheurs—qui—mentent. Quelques-uns des hommes qui y parviennent y portent avec eux, sans le savoir, ces erreurs de la plaine qu'ils ont traversée.

Au soir, les deux voyageurs arrivèrent. Devant eux s'ouvrait la cité avec toutes ses magnificences extérieures et, plus loin, c'était la montagne qui reprenait, abrupte,

terrible. Alors, un des marcheurs s'arrêta et dit : « Nous voici rendus. Il n'y a plus rien sur le chemin. » Mais le quatrième cria : « Je serai plus fort que vous tous. Je marcherai par ma volonté jusqu'à la ville d'esprit et de pureté. » Comme son compagnon ne comprenait pas, il lui dit adieu et le laissa entrer dans le lieu des Formes sans pensée.

Puis, s'étant reposé, il partit et marcha. Et celui-là mourut en route.

II. — Fièvre

Musique ! Musique ! Je m'étais couché dans le lit, la nuque sur l'oreiller, les pieds vers la rue. Maintenant le monde est en moi, il s'arrête à ma peau. Au delà, il n'y a que noir et chaleur et froid. Je ne vois plus les choses dessiner des têtes, partout. Je suis très grand. J'occupe une place énorme. Je suis très haut.

Tout à l'heure, une petite bête à musique est venue s'asseoir au bord de mon oreille ; elle n'arrête pas de crier. A l'autre oreille, il y en a une aussi, mais elle fait moins de bruit parce qu'elle est étouffée par quelque chose. C'est contre cette oreille qu'il y avait naguère l'oreiller...

Oh ! l'horrible bruit ! C'est une voiture qui traverse mon pied, là-bas, tout au bout de ma jambe, au-dessus de la rue.

Deux bêtes ! Mon sang tape, très fort. Il se bat. Trois bêtes ! Six bêtes ! La musique est si forte qu'elle me tire en l'air, encore plus haut. Les bêtes ne veulent pas que je dorme...

Est-ce bien des bêtes ? Non, plutôt quelque chose qui vibre, très aigri et qui tourne très vite dans mes oreilles pour entrer dans ma tête. Parfois des gongs renforcent le vacarme de la scie qui tourne.

La chaleur coule le long de moi...

Je tourne la tête ; bon ! toute la cervelle qui se décolle et tombe sur l'autre oreille...

Oh ! le bruit de cette scie ! C'est comme une toupie hollandaise qui ronfle, perçante, de tout mon sommeil qu'elle m'a pris.

III. — Promenade

Par un soir sans lune, le chant lointain de quelques crapauds se mêlait au bruit des herbes froissées et liait entre eux les tintements réguliers d'une cloche de village.

L'un des jeunes hommes regardait le nombre des étoiles dans l'inconnu de l'espace et tout autour de lui les bois endormis, et il remplissait tout avec un seul nom. Son chien, couché, mâchait des herbes. Puis il descendit sous le feuillage des arbres.Ses pas,sur les mousses et les feuilles mortes,ne se percevaient plus;la bête, maintenant, se poussait contre ses jambes, peureuse des hautes fougères humides, de la nuit. Tout près de lui, une chouette s'envola avec un cri unique. Puis le silence, de nouveau, de plus en plus lourd. Il n'entendait presque plus les crapauds de tout à l'heure ; il vit encore quelques lueurs d'étoiles entre les branches, entre les nappes de feuillage et il disparut dans le bois, sous les feuilles qui lui frôlaient la face.

Mais l'autre ne regardait que son ami, disséquait chaque impression de bonheur et d'amour et s'amusait follement, car il ne comprenait plus.

IV. — Mont Saint-Michel

C'est au bord de cette Normandie faite d'un drap de billard ininterrompu, planté de pommiers en cannes d'Incroyables et qui ondule, toujours pareil, avec des villes dans les trous.

De loin, c'est bien comme sur les affiches — un Sacré-Cœur en réduction pointue. On approche et c'est une découpure sombre sur le vide. De plus près cela grandit, surmonté d'un saint d'or. On entre. Et, malgré les

marchands de cartes postales, de coqs de montres et de poteries fragiles, les pierres sont vieilles, les remparts sont authentiques ; bien que sans pertuisane et sans armure, on peut s'appuyer à une meurtrière et surveiller la grande plaine de boue grise.

Le soir, dans la grande salle, les poutres éclairées par la lampe qui déplace les ombres en se balançant, les poulets qui tournent devant les bûches sous la haute cheminée de granit ; le pot suspendu à la crémaillère, au bord de la flamme.

Puis, la nuit, les lampions blancs des voyageurs qui font des rondes sur les remparts et les cigares allumés en points rouges des accoudés à regarder monter la tache claire de la mer.

FERNAND DIVOIRE.





Un Livre

La Lueur sur la Cime[1]

Quel que soit le présomptueux plaisir qui m'y pousse, je veux « raconter » d'abord le sujet de ce livre. Sujet multiple comme la vie, hardiment et savamment tissé de tant de fils multicolores et vibrants que d'être à la fois bref, fidèle et clair, m'apparait, à vrai dire, tout à fait impossible.

Jacqueline des Moustiers recherche la sécurité et la certitude ; — elle est de celles qui ne doivent jamais les rencontrer. Toute d'enthousiasmes, de fièvres et de projets, instinctive et fuyante, le constant goût de plaire qui embellit tous ses gestes et toutes ses actions l'arme d'un incomparable pouvoir et d'un singulier mystère.

Elle est la femme d'un homme volontaire et sceptique dont le sang-froid facilite et hâte le succès de tout ce qu'il entreprend. Entre les deux époux existe « le malentendu des âmes trop lointaines ou trop différentes pour se rejoindre ». Malentendu que ne constate Jacqueline seulement devant la flagrante infidélité de celui par qui elle souhaitait

(1) Roman par Jacque Vontade (in-18, 431 pages), Calmann-Lévy, éditeurs.

atteindre un amour assez durable et assez profond pour étancher à jamais sa convoitise d'absolu.

Délaissant André, elle va trouver — certaine « qu'il y a pour chaque femme un homme particulièrement destiné » — un jeune anarchiste, Erik Hansen, qu'elle a connu à Bayreuth, qui l'aime, qui le lui a dit. Elle s'offre à lui, moins par amour que par vanité offensée. Hansen, dont la passion est sentimentale et démente et qui est d'une race « vivant plus d'idéal que de pain », refuse — en une admirable scène — un bonheur qu'il pressent trop occasionnel.

C'est avec l'aide de celle qui lui fit connaître Hansen que Jacqueline — ingénument persévérante — veut maintenant chercher le chemin qui la conduira vers cette cime où elle aperçoit une si désirable lueur. Léonora Barozzi, fille d'une cantatrice, et elle-même grande violoniste, est impérieuse et décidée, sûre à l'excès de la logique et du réalisable de ses principes. Son penchant au sublime et à la ténacité l'incite à des conseils et à des ingérences où la tumultueuse Jacqueline trouve de confus adjuvants à sa poursuite passionnée. — Voici qu'une autre de ses « conquêtes » lui offre son amour. C'est Etienne Marken, sorte d'aventurier « qui prend toujours la peine qu'il faut pour aller jusqu'au bout de sa volonté ». — Il accompagne son aveu d'un récit de sa vie, dont le pathétisme romantique suscite la raillerie de Jacqueline. Blessé au vif, il devient insolent, chasse la femme, qui se trouve chez lui, — et elle, dès cette heure, songe à dompter ce rétif qui ne supplie point que l'on s'apitoie pour sa faiblesse, mais demande que « l'on s'accommode de sa force ».

Dirigée par une coquetterie souvent inconsciente, mais toujours agissante, Jacqueline parvient à dominer le rebelle et difficultueux Caliban (1). De définitifs événements lui permettent de constater « la vanité de tout effort », le vide et l'inapplicable et tous les grands principes de son amie. Son propre succès la rend moins persuadée qu'il faille, comme dit Barrès, « mettre sa félicité dans les expériences que l'on institue et non dans les résultats qu'elles semblent promettre ». D'autre part, Léonora et Hansen, les deux idéalistes du livre, sont vaincus ; l'une s'éprend d'une sensuelle et incompressible passion pour des Moustiers,

(1) Cette phrase résume plus de 150 pages : La place restreinte m'oblige à une telle rapidité.

qui n'a employé, pour la réduire, que les plus élémentaires séductions ; l'autre se tue, desservi, déshonoré par son trop subjugant amour. Seule triomphe la beauté, l'animale et divine Beauté, par qui tout se meut et se féconde, et dont la simple présence suffit pour soulever les forces du monde, comme suffit sur la machine inerte, pour lui donner un docile élan, la chute de la cascade nue, où bruit toute la rumeur de la terre, où luit tout le prisme du ciel...

Pour celui qui n'a point lu le volume, ce rapide résumé ne saurait vraiment en rien laisser entr'apercevoir les innombrables splendeurs, les transportantes émotions que recèlent ces quatre cent trente pages. Peut-être pourra-t-on, malgré tout, imaginer ce que la présence des personnages ainsi « projetés » avec des violences d'éléments, peut faire acquérir au lecteur de débridées sensations, d'enrichissantes images. Il faut céder à ce torrent, large comme un fleuve d'Amérique, où tout l'univers se reflète dans un courant emporté, convulsif, irrésistible.

Des personnages comme ceux-ci, il ne faut point les rapprocher des fines et ingénieuses « individualités » que nous avons coutume de rencontrer dans les romans « de consommation courante ». Grandis par tout ce qu'il y a en eux de symbolique, de résumptif, de conventionnel, je les vois marcher dans l'ombre des héros les plus rares et les plus célèbres. Erik Hansen n'est-il pas le frère mystique d'Orphée et de Siegmound, dont les persévérances trop confiantes échouèrent au heurt des circonstances ? Je ne puis voir Léonora, renversée par la force de la vie, que dans l'attitude de cette Amazone morte, qui, tout écartelée par la violence de sa chute, git sur la dalle du Musée du Vatican ; — et voici que pour nous apparaître, Jacqueline a choisi les ressemblances fatales de Balkis, d'Hélène ou de Dalilah.

De graves universitaires, persuadés que de patentées et faciles méthodes suffisent pour classer les « genres » en littérature, nous assurent que *la Henriade* est la seule « épopée » qu'ait produite le « génie français ».— Et comme, avec raison, ils l'estiment médiocre, ils envient aux Grecs, Homère, Virgile et Dante aux latins, les *Niebelungen* et Milton à la race saxonne. — Ne pourrait-on point assurer au public qu'on le trompe ? que cela n'est point vrai ? que nous avons en France des œuvres qui, pour n'être pas divisées

en chants, ni écrites en vers, n'en sont pas moins des épopées, d'admirables épopées ! — *La Comédie humaine*, *les Rougon-Macquart* — à quelque degré qu'on les aime — ne sont rien autre que cela : des épopées immenses où s'animent, avec autant de grandeur poétique que dans n'importe quelle *Enéide*, de vastes figures de fresques, plus grandes que nature, non point figées dans l'immobile perfection, mais saignantes et criantes sous la domination de la vie et menant leurs gesticulations avec une excessive et sombre violence, à la façon de ces damnés qui, sur les fresques de Rome, tombent pour jamais dans l'infini...

Voilà de bien grands mots, je le sens ; mais ceux qui ont lu la *Lueur sur la Cime* — comprenant l'enthousiasme où plonge une telle œuvre — excuseront ce lyrisme. Ils auront éprouvé comme moi l'attrait magnétique, visionnaire, de ce roman et saisiront pourquoi je peux prononcer après les noms de Balzac et de Zola, celui de Jacque Vontade. Ce dernier ne ressemble ni à l'un ni à l'autre, mais il les rappelle tous deux par la courbe et l'élan de son inspiration, — et tous trois sont attirés, pour me servir d'une expression qu'affectionne Jacque Vontade, par « ce qui rompt la norme ».

Il faudrait aussi parler de la masse d' « idées » que contient ce livre où les personnages causent beaucoup. Il y a certains dîners où s'échangent les propos les plus précieux et les plus incursifs ; — et je ne me souviens de nul roman qui vous maintienne aussi continûment dans de si hautes contrées intellectuelles.

Les descriptions sont peu fréquentes. Mais l'on n'en rencontre pas une qui soit banale. Toutes, elles témoignent que l'auteur sent aussi vivement qu'il comprend. En voudrait-on d'autre assurance que ces quelques lignes, inspirées par le rythme d'une *czarda* hongroise, — j'en veux emprunter l'éclat pour fermer ce trop court article :

... « Un âpre coup d'archet venait de déclencher l'or-
« chestre. Une grosse phrase lente et sombre se tordait
« lourdement aux cordes basses des instruments, elle pro-
« phétisait un drame d'inquiétudes et de déchirements,
« hésitait, défaillante, puis, modifiée dans le sifflement
« ascendant d'une arabesque, elle s'épanouissait en un
« rythme de valse, voluptueux, suspendu et qui battait un
« rythme de cœur oppressé. La phrase montait, claire et

« mince comme un jet d'eau, retombait mortellement bles-
« sée et sanglotait tout bas un secret aux notes profondes
« du violoncelle...

« ... Les sons s'enchevêtraient, furieux et cruels, comme « des membres, des chevelures et des crinières durant le « combat ; des notes hautes du violon, des cris jaillissaient ; « le violoncelle haletait l'agonie des corps tombés qu'on « foule ; puis, à l'appel irritant des cymbales, tous les « instruments réunis en une colère renouvelée s'attaquaient « encore, se pénétraient à la manière des couteaux tran- « chant la chair. Cela disait la brutalité triomphale, le rire « frénétique du meurtre, une volupté trop forte, la mort « suspendue au dessus d'un plaisir surhumain ; puis sou- « dain la plaine était vide, la horde avait passé, on enten- « dait la rumeur confuse de sa fuite déjà lointaine et rien « ne restait plus que la plainte lente et nostalgique d'un « cœur trop lourd de désir. La phrase calmée insistait, « traînante et molle, se rompait au contact de l'impossible, « courbait les replis de son gémissement inapaisable, se « redressait soudain acharnée et brûlante, retombait en « interrogation fiévreuse. Etait-ce la peine de vivre ? exis- « tait-elle, cette joie sans pareille dont l'universel désir « fait sangloter la terre dans les nuits d'été ?... »

Jean-Louis VAUDOYER.





Les Chroniques

LES ROMANS

Le Prisme, par PAUL ET VICTOR MARGUERITTE. (Plon-Nourrit).

« Voici, dans ce livre, l'étude d'un jeune homme d'aujourd'hui. Nous avons essayé d'y noter, avec l'antique égoïsme masculin, et cet aveugle amour des mères qui est un des vices de notre éducation familiale, et ce culte aveulissant de l'argent qui est une des tares de notre mariage contemporain ». Ce sont bien des procès que MM. Paul et Victor Margueritte nous annoncent en ces paroles liminaires, et pourtant c'est une simple monographie du jeune homme de 1905 qu'ils ont voulu faire.

Le jeune bourgeois d'aujourd'hui (Pierre Urtrel) est un ambitieux dont le but unique est le succès ; il désire surtout et passionnément l'argent qui en est la plus palpable expression. Fils de famille, ayant des relations, sans beaucoup plus pour ses menus frais que les cent francs par mois que lui octroie sa tante Luguehais-Vaugloy, il éprouve la gêne de ne pouvoir, autant qu'il voudrait, briller, satisfaire ses désirs d'élégance, aimer, être aimé, et il a hâte de sortir de la médiocrité familiale, de jouir — enfin ! — du faste des plus forts, d'être lui aussi un maître. Sa jeune soif est avivée de toutes les ambitions déçues des hommes de sa race qui ne sont jamais arrivés jusqu'au bout du succès ; il a hérité d'eux la prudence, la souplesse, acquises par effort et par nécessité ; il est leur effloraison, l'aboutissement d'un travail secret. Et il aura rempli son destin, quand il atteindra à ce qu'il souhaite : le mariage d'argent.

Pour ce, il met le masque vaniteux qui doit susciter les rêveries des jeunes filles ; il sera joli garçon, beau parleur,

politicien, poète, romancier ; il fera des femmes avec des cravates et une taille amincie par les sports élégants. Et pour cette dot qui l'empêche de dormir, il n'hésitera pas à dompter son cœur, à lui mettre aussi un masque, à lui faire aimer seulement celle que son cerveau calculateur a froidement désignée. Il pourra — à volonté — aimer assez pour se parer d'une grâce nouvelle, trop peu pour n'être pas maître de se reprendre s'il en est besoin. Et cet égoïsme dont il est naïvement conscient sera continuellement attiré par l'amour admiratif et prévoyant de Mme Urtrel, prompte à connaître les chiffres des dots et à ménager les nécessaires travaux d'approche. Mlle de Josserand, savoureuse au tennis, où elle sait faire valoir tout le mouvement de son jeune, ferme corps, élancé dans le libre costume, Luisa Ferro, délicieuse créole (une esclave de choix, pense Pierre Urtrel), dont le regard est confiant — et doux comme la caresse d'un noir velours — Luisa, — doigts souples dans sa paume brûlante, — dont il respirait longuement, dans l'ombre des jardins, la troublante odeur de Chypre, qui se mêlait à la fragrance vanillée de la nuit, il n'hésite pas, tour à tour, à les « lâcher ». Et Jacqueline Yvelain, qui aurait été pour lui une adorable amie, la plus tendre et la plus grave, et qu'il ne permet pas à son cœur d'aimer parce qu'elle est pauvre.

Urtrel a fait tant de tentatives avortées qu'on est presque heureux de le voir enfin aboutir. Au Havre, casquette et complet de caoutchouc beige, il s'agite, autoritaire, devant la longue coque vernie du yacht qui doit les emporter vers l'Egypte, lui et Charlotte Trapier, la riche héritière de la marque Trapier, tandis que près d'eux Jacqueline Yvelain s'embarque pour l'Amérique (MM. Margueritte voudraient-ils faire passer un petit frisson tragique dans le dos du lecteur bénévole ?) sur la *Bourgogne*, ce navire fatal.

Si les auteurs du *Prisme* n'avaient pas esquissé, parallèlement à Urtrel, la silhouette d'un jeune homme fils de ses œuvres, sans aïeux, riche de volonté, en qui frémit une puissante accumulation de force, il faudrait se résoudre à mal penser de notre jeunesse. En admettant que le type de Jacques Letanneur ne soit pas une concession à une sorte d'idéal démocratique, et que MM. Margueritte aient voulu montrer qu'il existe deux jeunesses, il resterait à savoir à laquelle vient d'être appelée celle d'aujourd'hui. Il semble, à considérer Pierre Urtrel, qu'il n'ait avec un Ru-

bempré qu'une différence d'intelligence en faveur du jeune homme de 1830. Eux deux cherchent l'argent. C'est contre quoi protestent MM. Margueritte. Mais toujours, dans les aristocraties, un apport réciproque des époux ne fut-il pas une condition essentielle des unions ?

Ce n'est que dans les contes qu'on voit les rois épouser des bergères. Le mariage d'argent n'est, en somme, que l'alliance d'une puissance sociale avec une autre, l'intelligence. Il peut aider aux ambitieux — aux ambitieux médiocres.

Jean-Gabriel Norès, par le Comte PAUL D'ABBES (Ambert).

C'est un autre jeune homme de ce temps. Jean-Gabriel Norès est de la race des Sorel. Mais c'est un Sorel sans intellectualité. Il ignore toute finesse psychologique. Des maîtresses riches et titrées, les succès de salon et les acclamations des foules délirantes, en mal d'élection, ce sont pour lui les joies les plus certaines. Qu'il y ait en ces choses une part de satisfactions personnelles, un prétexte à vanité, il serait puéril de le nier. Mais il semble que l'amour n'ait pas besoin des seules caresses aristocratiques et la gloire du bruit des tumultes populaires : il y a une gloire plus cachée.

Norès est un brutal vainqueur dans la cohue des bateleurs, pîtres, bonneteurs, charlatans qui font de la nation presque un mauvais lieu. Rien ne lui échappe qui lui puisse être utile ; il apprécie avec souplesse jusqu'où peut aller le dévouement au « Parti » d'une belle, ardente, hautaine, impérieuse Valentine de La Marfé.

Je connais pour ma part bien des charmants Sorels — et très intellectuels. — Le jeune homme français modèle de plus en plus sa mentalité sur celle du héros de Stendhal ; car l'illusion et la chimère resteront, longtemps encore, ses folles maîtresses. « Ils savent le Rouge et le Noir, ces commentateurs de Stendhal, mais il leur manque d'avoir compris les dernières pages du livre (1) ». L'exécution de Sorel n'est pas une concession au noble faubourg. Elle est dans la logique amère de cette triste vie. Ceux qui se dressent pleins d'un orgueil stérile et violent se livrent justement et sans appel aux lois inéluctables du destin.

(1) PAUL ADAM, *le Triomphe des Médiocres*, Ollendorff.

Suzannah, par VALENTIN MANDELSTAMM (Fasquelle).

M. Valentin Mandelstamm a emprunté à Paul Adam, les fabulations vives. S'il n'a pas le savoureux coloris et l'abondance prodigieuse de cet écrivain, en *Suzannah*, il indique des qualités qui rappellent la manière ardente de *l'Essence de Soleil*. Il y a même, dans ce roman, beaucoup de finesse française.

L'action est nette, sans surprises, sans longueurs, bondissante et logique. Confiant en la compréhension du lecteur, ce qui est d'un esprit mûri à la lecture de Pascal, M. Valentin Mandelstamm a développé, — et voilà, je crois, l'indication de sûres aptitudes théâtrales, — un ensemble rapide de scènes brillantes, bien agencées et qui séduisent.

Suzannah est une sphynge adorable et cruelle dont la présence est susciteuse de catastrophes, de morts tragiques et de sombres périls. Elle enlace, détruit les individus et les âmes. Et Philippe Le Gail, qui osa lui résister, sera d'autant plus cruellement vaincu qu'il a plus fortement tendu ses facultés de volition : — Car elle était la victorieuse éternelle. Elle avait un visage clair, au profil net, le front candide, sous les cheveux en bandeaux qui effleuraient la courbe mince des sourcils, de doux yeux marron avec un regard jeune, pareil à une chanson limpide, mais dont la sombre astuce était plus hiératique que les civilisations de Ninive et de Babylone.

L'Amant et le Médecin, par GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD (Calmann-Lévy).

Que M. Gabriel de La Rochefoucauld ait voulu sortir — par un effort méritoire — de la foule de ceux qui mènent une vie ostentatoire et vaine, nous ne devons que l'en louer. Les mondains sont des organismes inutiles dans la vie sociale d'aujourd'hui ; ils sont comme, en certains rivages, ces ports puissants et joyeux où bruissaient les fastes tumultueux de la mer et qu'il a suffi d'un peu de sable pour envelopper de silence et d'oubli. M. de La Rochefoucauld entend vivre, lui, de cette existence de réalisations et d'efforts pour quoi il ne veut pas cacher sa sympathie, — se mêler à ces plébéiens qui débordent de la même puissance qui jadis permit à ses pères de s'élever. Malgré certaines arrière-pensées qui persistent en son livre, certains préjugés, dirai-je plutôt, qu'une éducation spéciale a

rendus irréductibles, félicitons-le d'exprimer franchement ce sentiment, et surtout de vouloir l'action ; car c'est là pour sa race un profitable regain de jeunesse, un retour d'âge qui ne peut manquer d'être intéressant. M. de La Rochefoucauld n'est pas, il est vrai, un génie ; mais il écrit comme beaucoup de jeunes gens. On aurait peut-être souhaité le voir tirer parti d'une observation quotidienne des milieux mondains ; il ne l'a pas fait : faut-il l'en blâmer ?

Mais peut-être aussi, en écrivant sur son livre le nom d'un écrivain illustre, M. de La Rochefoucauld a-t-il assumé des responsabilités qui n'étaient pas sans périls. Un président de la Chambre, que gênait l'illustration de son nom, faisait annoncer dans les journaux à trois sous, qu' « il voyageait sous le nom de Dubreuil ». S'inspirant de cet exemple, M. de La Rochefoucauld — tout en cueillant dans son milieu la palme littéraire qu'il souhaite — eût évité de causer peut-être de nombreuses désillusions.

La Cruche cassée, par G. RÉVAL. (Calmann-Lévy).

Il y a souvent de jolies choses chez Mme G. Réval, de la fraîcheur, du rêve aussi ; et puis cette monotonie d'âme qui est faite de sensibilité et de simplicité. J'y voudrais pourtant un peu plus de ce feu que Mme G. Réval met à défendre les droits féminins contre les prérogatives mâles, à s'indigner et à vibrer.

La Cruche Cassée a pour horizons la Lorraine. On ne peut faire à l'auteur le reproche de trop s'attarder dans ses descriptions, car après avoir lu Mme Réval, je ne connais pas davantage la terre aimée de Barrès : je ne la sens pas. Par contre, on cause beaucoup, dans ce livre, presque tout le temps. Ne nous en plaignons pas, car les femmes y sont d'une subtilité délicieuse.

— « En tout cas, dit Madame Villebau — une femme écrivain qui parle à sa nièce — ce ne serait pas une preuve d'infériorité de notre intelligence puisque, semble-t-il, la puissance cérébrale dépend du nombre des circonvolutions... Et puis, sais-tu comment Broca fit sa fameuse expérience ? Elle est tout entière racontée dans un ouvrage du préparateur de son laboratoire. Broca fit ramasser aux catacombes près de cinq cents crânes : à droite, il mit les plus gros et à gauche les plus petits ; il baptisa masculins ceux

de droite, et féminins ceux de gauche ; il pesa, mesura et affirma carrément que le cerveau de la femme pèse tant de grammes de moins que l'homme ».

J'imagine que cette histoire, la plus jolie du monde, trouvera bien des sceptiques dans le clan des étudiants en médecine, si férus de leur science, et qu'ils verront dans l'anecdote de Madame Villebau un cas intéressant de la déformation des faits à travers une mentalité féminine. Mais ils accorderont que si l'on est frondeur dans le *beau sexe*, on n'est — au fond — pas révolutionnaire pour deux sous, et c'est Mme Réval qui le prouve en vouant aux gémonies, tout le long de son volume, le préjugé de l'honneur féminin, en refusant de comprendre de quelle façon une femme peut être déshonorée, pour, en fin de compte, marier ses discoureuses amies bel et bien devant maire et curé.

Le Chêne sage et les Roseaux fous, par RAYMOND CLAUZEL. (Société française d'imprimerie et de librairie.)

Le pessimisme sentimental des Chatterton et des René s'était enfui, je croyais, du cœur des jeunes hommes, comme les dernières ombres s'effacent derrière la montagne. Poètes, artistes, penseurs, avaient réappris à boire la joie aux vives sources de la Renaissance. Ainsi, cette tristesse infinie de l'aube, toutes ces étoiles pâlissantes, la mer lasse et murmurante s'enveloppent à nouveau de la calme sérénité de la vie.

A la lecture du livre de M. R. Clauzel, il me semble pourtant battre, entre mes doigts comme un cœur d'oiseau captif, cette même crainte chimérique d'affronter les jours. Marcel Théodet est — moralement — un adolescent très ancien, contemporain d'une de ces enfants que, si délicieusement, évoque Jammes. Elle lit au jardin, sous les tièdes platanes dorés, allongée dans la chaise de rotin tressé que le cousin navigateur lui rapporta de son voyage aux Iles.

Ce Marcel Théodet, raisonneur diffus, peu sympathique en somme, a lu Maëterlink, nous dit M. Clauzel. Certes, il n'a pas médité des phrases comme celle-ci : « *Le sage que nous aimons doit vivre au milieu de toutes les passions humaines ; car les passions de notre cœur sont les seuls aliments dont la sagesse puisse longtemps se nourrir sans danger. Nos passions, ce sont les ouvriers que la nature nous envoie pour nous aider à construire le palais de notre*

conscience, c'est-à-dire de notre bonheur ; et l'homme qui n'admet pas ces ouvriers et croit pouvoir soulever seul toutes les pierres de l'existence, n'aura jamais pour abriter son âme qu'une cellule étroite, froide et nue ».

Charles BRUNET-MILLON.

NOTES D'ART

Société des Artistes Indépendants *(Serres du Cours la Reine).* — DUFRÉNOY. Autrefois, M. Dufrénoy accomplissait des paysages pleins de misère, où l'on voyait, sur des toits moroses et des murs rugueux de lèpre, peser des ciels de fumées, de suies et d'exhalaisons. Il y avait là des impressions tout à fait prenantes de l'atmosphère des grandes villes, et, malgré les opulentes qualités dont témoignent les présents envois, je ne saurais les préférer à ces immeubles délavés, à ces forêts de cheminées, à ces dômes baignés de poussière et de disgrâce. Entre ceci et cela, M. Dufrénoy est allé voir Venise, et ses yeux, oublieux du gris de nos contrées, ne vibrent plus qu'à l'éblouissement de la couleur et des lumières.

L'habile richesse dont il pare ces citrouilles, ces choux-fleurs, ces radis, le luxe passionné dont il anime, dans ces vases brillants, ces chrysanthèmes et ces roses, ne peuvent point, à coup sûr, déplaire ; mais je leur préfère, parce que plus pénétrants et moins virtuoses, cette délicieuse et fine *Place Stanislas*, avec l'exact ciel, et, entre les architectures basses et élégantes, les fameuses grilles de Lamour, sur l'écrin sombre des frondaisons.

Quoi qu'il fasse, — nature morte ou paysage, — M. Dufrénoy est assuré d'être l'un des plus généreux artiste de sa génération. Son *Etude pour un portrait* nous présage, pour bientôt sans doute, de nouvelles surprises.

Mme MARVAL. Les toiles que Mme Marval exposait depuis quelques années ici et à la Nationale, ont bien un peu atténué, pour certains, la révélation que furent, pour la plupart, ses grandes toiles de cette année.Les artistes de l'espèce de Mme Marval se font rares. L'on n'aspire plus à de telles grandes compositions, où il y a autre chose que de précieuses recherches de tons, de subtils documents de valeur. Les meilleurs d'entre ceux que nous aimons se contentent de cartons très réduits, pour y noter des effets exquisement

délicats, mais où la recherche du décoratif est totalement absente. Aussi ai-je éprouvé un plaisir enfantin à voir ces déesses nues, écloses dans un jardin où, sur un cheval blanc, se promène l'Amour. Les chairs, d'un éclat gras, aux consistances de fard ou de crême, ont des contours pleins et arrondis ; et la finesse spirituelle des visages, si expressifs, si personnels, persiste dans la mémoire, très nette, très spécialisée. L'on éprouve ce que l'on dira, en rencontrant certaines femmes : « Elle ressemble à un Marval », comme l'on dit : « Elle ressemble à un Crivelli », ou : « Elle ressemble à un Sodoma ».

De Mme Marval encore, un panneau intitulé *Automne :* une reine molle et nue accueille les guirlandes que lui offrent deux enfants. La toile des robes, luisantes d'empois, brille dans un gai soleil, et l'on ne sait que sourire devant le charme de ces toiles abondantes et précieuses où les corps des personnages semblent, sur le fond d'herbes et de plantes grasses, les pétales de la plus souple rose effeuillée par la main d'un amant sur le fade tapis d'une maîtresse blonde.

G. Lemmen. Il y a sans doute moins de rêve, dans les œuvres de M. Lemmen. La délicatesse de ses tons est infinie. Il présente des cours de maisons calmes et véridiques, toutes fleuries de grands lilas, dont les thyrses vagues et transparents semblent encenser la jeune atmosphère de mai. Puis, dans les mêmes cours, rouille le paisible automne, ou naît, par un temps gris, le frissonnement subtil des premiers bourgeons. — L'exposition de M. Lemmen est voisine de celle de M. Vuillard ; chez l'un et l'autre, l'on retrouve la même habileté, le même séduisant savoir-faire, la même grâce indéfinissable qui baigne tous ces paysages d'une si secrète et pénétrante poésie.

Bernard B. de Monvel. Plus de méditation ici, ni d'observation sentimentale : une fougue, une assurance, une vigueur que pourrait envier à ce jeune peintre un grand nombre d'artistes « arrivés ». Ce beau travail dans la pâte, si franc, si sain, si impulsif, vous inspire un vermeil plaisir. La *Charrette bleue*, dans un incandescent paysage d'août, toute brutalisée de soleil, et, dans les valeurs sombres, *l'Eclusière*, occupée à ravauder des bas d'un rose savoureux, sont deux œuvres qui témoignent d'une précoce

maitrise dont je me défierais si je ne savais que Bernard B. de Monvel a déjà eu le prometteur courage de renoncer aux exercices de pure virtuosité qui l'avaient tenté un moment.

Pierre Hepp. Le goût du définitif pousse celui-ci à ne produire que peu ; mais ces natures mortes, composées d'objets usuels choisis seulement à cause des profondes harmonies qu'ils composent, il semble que l'on n'aurait pas pu les peindre autrement que Pierre Hepp ne l'a fait. Plutôt qu'à Cézanne qui n'a point cette sérénité, je songe, devant ces toiles, à quelque Ingres moins sensuel, aussi volontaire. Chaque contour, chaque note de couleur s'impose froidement, tenacement. On ne peut pas résister, on est contraint par cet art persuasif, qui n'attire point l'attention, discret comme le silence et l'immobile, mais aux charmes graves duquel on ne peut plus se soustraire sitôt qu'on les a discernés, subjugué par une force claire et inflexible que je nommerais imparfaitement « le goût de la perfection ».

Deux dessins purs et nets accompagnent ces natures mortes ; l'un et l'autre ont paré et parent encore *Les Essais*. Je n'ai donc pas besoin de faire l'éloge de ce que Henri de Régnier appellerait leur *géométrie pathétique*.

Robert Besnard. Le plaisir et la facilité que Robert Besnard met à peindre se sentent aussi bien dans ses portraits que dans ses natures mortes. Son fluide pinceau enflamme dextrement d'une gerbe de mimosas la transparence fraîche des cristaux, ou fait s'épanouir dans le calice plissé des mousselines l'éclat des épaules nacrées. Il y a une entraînante gaîté dans la façon de Robert Besnard, une promptitude, une limpidité qui font songer à de lâches bouquets exhalant leur richesse auprès d'une compagnie de jeunes filles dont les robes lisses coulent comme des ruisseaux.

Mme Milde. Dans une lumière douce et crépusculaire, où les plus banals spectacles se parent d'un attrait précieux et reposant, Mme Milde voit des taches veloutées et chantantes, qui se marient entre elles avec mystère et lenteur. Il y a une grande force dans son *Etude de nu*, où rien ne choque l'œil, où les chairs onctueuses resplendissent comme une rose dans la nuit. Ne pourrait-on appliquer à cette

pompeuse magie, à ce voluptueux enchantement, ceci, que Baudelaire disait de Corot : « Son regard fin et pénétrant comprend plutôt tout ce qui confirme l'harmonie que ce qui accuse le contraste ».

PAUL BAIGNÈRES. Nerveusement, courageusement, M. Paul Baignères s'est dégagé d'une manière conventionnelle et périmée. Déjà, au Salon d'Automne, il avait retenu l'attention par sa vivante et robuste *Etude de nu*. Dans son présent envoi, ses actives esquisses de music-halls apportent une note nouvelle, et purement picturale, dans un genre où il semblait n'y avoir plus rien à dire. Sans doute, M. Baignères, lorsqu'il se sera engagé plus avant dans une voie pour lui toute nouvelle, voudra-t-il, ayant acquis une conscience plus souple, embellir un peu plus ses modèles.

* * *

Je regrette vivement que la place me manque pour parler comme il aurait convenu des natures mortes absolument séduisantes de MM. Francis Jourdain et Ottmann, des paysages de MM. Thomas, Briaudeau, Thiele, Camoin, Taquoy, des intérieurs de Mlles Stettler et Sainsère. Je ne puis que les citer, et ne puis que citer aussi les « vieux » indépendants : Sérusier, Lacoste, Guérin, Laprade, Diriks, Roussel, Maurice Denis, Rysselberghe, Tarkhoff, etc.

Jean-Louis VAUDOYER.

LES THÉATRES

Les représentations de la Duse.

Le théâtre est assurément la forme la plus grossière de l'art, créée pour ceux qui manquent totalement d'imagination et de délicatesse; comment, avec des toiles peintes, des individus ordinaires, et un public insupportable, donner des sensations équivalentes à celles de (je choisis au hasard) la Conversation dans un parc, un Nocturne, l'Epipsychidion. Représenté, le théâtre supprime le rêve et l'infini ; lu, il se dégage de tout cet appareil grossier, qui le retient au sol, décors, acteurs, public ; seul avec un Shakespeare, je vois s'élever les chênes immenses de la Forêt des Ardennes, j'entends les sanglots de Desdémone et le rire de Falstaff. La musique peut créer en nous cette solitude nécessaire ; elle peut nous faire oublier les con-

tingences déprimantes : perdu dans le tourbillon de *Tristan*, je ne vois plus que le jardin sous la lune, plus beau que tous les jardins du monde.

Ce pouvoir magique de la musique, de très rares artistes le possèdent ; il n'est pas constant, il dépend de la pièce, des dispositions du spectateur ; en écoutant la Duse dans *la Dame aux Camélias*, je l'ai senti.

Vieillie, et quelque peu ridicule, la pièce manque des costumes et des décors qui feraient passer son romantisme puéril ; la Duse a compris que Marguerite Gautier ne devait pas rester la cocodette du boulevard de Gand ; elle la recrée en en faisant une amoureuse idéale ; ce n'est pas du tout Cora Pearl, et c'est bien mieux que Marion Delorme. L'extravagance un peu gênante de ce drame disparaît ; il n'y a plus qu'une simple histoire d'amour, sans époque ni lieu, et que nous lisons ligne par ligne, émotion par émotion, sur le visage de la tragédienne.

Je cherche en vain, parmi les figures que nous ont offertes les peintres ou les sculpteurs, une figure sœur de celle-là ; aucun des peintres imaginateurs de regards, ni Vinci, ni Sodoma, ni Ricard, ni Carrière ne l'ont pressentie. C'est une tête bien italienne ; construite avec l'harmonie d'un palais de Palladio, avec un front aussi beau que la coupole de Sainte-Marie des Fleurs, des yeux qui sont réellement « des soleils couchants sous des arcs de triomphe (1) », tant la courbe des sourcils a de pureté, de lignes et de noblesse puissante ; les narines s'élargissent rhythmiquement comme des vagues, la bouche frémit comme des feuillages. Toute émotion en elle s'exprime par un mouvement d'une beauté définitive ; ses mains seules suffiraient pour traduire les passions de son cœur et ces mouvements sont à la fois harmonieux et vrais ; on les croit, on les sent naturels, comme la fleur est naturelle à la plante.

Elle serait une statue grecque, si elle n'avait ajouté à la beauté antique, le charme magique d'un visage qui a souffert ; la sérénité hellénique, comme elle disparaît auprès de cette expression d'une ardeur qui se consume, avec le sentiment de sa vanité ; comme elle paraît inhumaine, devant cette figure où toutes les passions se reflètent, comme les ombres des nuages sur le sol !

(1) Flaubert.

Je dirai plus : avec la Duse, c'est l'Italie tout entière que je possède ; ardente, voluptueuse, c'est Venise dorée, sortant des eaux ; impérieuse, c'est la Rome des légions et des papes ; gaie, enjouée, c'est la souriante colline de Fiesole ; malade et lassée, c'est Ravenne agonisante parmi ses marais.

J'oubliais le charme de cette voix fiévreuse, joyeuse et rapide comme un ruisseau ; pâle, défaillante, ou rauque, brisée de sanglots et de cris. Voilà donc le rêve et l'infini retrouvés, grâce à la musique d'une voix magicienne, grâce à « une âme ardente, fatiguée, désabusée, immense (1) ».

François Fosca.

BIBLIOGRAPHIE

Les Heures d'après-midi, poésies, par Émile Verhaeren (Deman, édit. à Bruxelles).

Éditées avec luxe, et surtout avec goût, voici de nouvelles poésies du maître belge. Elles sont peut-être, de toute son œuvre, les plus parfaites. Rien que de courtes pièces, des « poèmes francs et doux » ; ils ont la pureté de certains sonnets de Ronsard, et parfument le plaisir d'une pénétrante sérénité. Aux poèmes du tumultueux magicien d'autrefois, je préfère ceux-ci ; ces épanchements journaliers, simplement émis, ont une autre persuasion que les paroxysmes des *villes tentaculaires*.

Un couple, ancien déjà, vit dans un jardin où il écoute sonner les notes d'or et de cristal des *heures d'après-midi*. Leur son se répète infiniment dans l'âme fléchie du lecteur et s'allonge en elle comme un rayon de soleil vibrant et net.

Un sujet aussi profond et aussi docile a fait rencontrer à Émile Verhaeren quelques-uns de ses vers les plus définitifs et les plus pleins. Il n'est pas besoin d'être du métier pour apprécier l'heureuse musique de vers comme ceux-ci :

Et c'est la joie intense et c'est l'amour profond
Que nous goûtons à nous sentir si bien ensemble,
Sans qu'un seul mot trop fort sur nos lèvres ne tremble,
Ni même qu'un baiser n'aille brûler son front...
...Les étangs purs luisent toujours dans le gazon
Avec les grands yeux d'eau de leur mouvant visage...
...Ceux qui vivent d'amour, vivent d'éternité...

(1) *Obermann*.

Et surtout enfin, le poème qui débute à la page 29, une véritable pièce d'anthologie, que je voudrais pourvoir citer entière et dont voici la fin :

Mais néanmoins mon cœur ferme et fervent te dit :
Que m'importent les deuils mornes et engourdis,
Puisque je sais que rien au monde
Ne troublera jamais notre être exalté,
Et que notre âme est trop profonde
Pour que l'amour dépende encor de la beauté.

L'on ouvre en souriant de sa grâce ce petit livre paré de fleurs orangées, lorsqu'on le ferme il pèse aux mains du poids de tout le respect qu'il inspire, de toute la saine et réconfortante émotion dont il vous remplit.

J.-L. V.

Le Rêve d'un Siècle, par JOSEPH BARUZI (Calmann-Lévy, éditeurs).

Dans quelle mesure deux grands génies, Hugo et Wagner, ont-ils pu, par leur art, être les interprètes, conscients ou non, de la volonté profonde qui commanda l'effort de leur siècle ? C'est ce que s'essaye à démêler le travail obscur et touffu de M. Baruzi, impénétrable comme la forêt de Dodone. L'effet produit sur le cerveau par sa lecture ne se pourrait mieux comparer qu'au vertige confus et spacieux, qu'à la griserie pétillante et ambiguë que provoque en nous l'absorption immodérée de vin nouveau. L'entendement se congestionne, vacille, divague, fuse à la fois dans cent directions diverses, titube éperdument et, défaillant, chancelant, à bout de souffle, s'en va à la dérive, puis chavire parmi cet inexprimable délire prophétique d'idées et d'épithètes — d'ailleurs fréquemment heureuses. Vraiment, on est saisi d'une étrange démence : l'ivresse philosophique. On se cramponne partout, plein d'espoir, et pourtant nulle part avec succès, et, haletant qu'on est, bien qu'on croie saisir l'intention, on ne saurait en vérité dire précisément où l'on va : de sorte qu'on trébuche à chaque pas — ce qui est excessivement fatigant. De fait, c'est là un livre bizarrement systématique — surtout dans la seconde partie — et dont la conclusion présente un intérêt que restreint fâcheusement l'évident parti-pris. Il y aurait néanmoins mauvaise grâce et criante injustice à lui dénier toute valeur quand ce ne serait que celle qui consiste à nous permettre de pressentir la personnalité en puissance

de M. Baruzi. *Le Rêve d'un Siècle* est un livre plein d'étoffe, de la meilleure étoffe, et qui révèle chez son auteur des dons précieux et de belles facultés. On court peu le risque de se méprendre en augurant que M. Baruzi tiendra certainement les rares promesses que contient cet ouvrage et nous donnera quelque jour prochain une œuvre très remarquable. Avant que d'avoir fermenté, les vins des meilleurs crus ne sont point homogènes.

P. H.

LE COURRIER DU MOIS

Les réformes consenties par M. Faguet et ses pairs n'ont heureusement que peu compliqué l'orthographe : une gratitude infinie leur est due pour leur timidité. Ils ont reculé devant l'essai d'une simplification qui paraît, aux réformistes, naturelle à la logique ; sans doute, ils ont raison. Il faut comprendre que derrière ce masque conservateur, il y a un sentiment de respect et de reconnaissance pour cette modalité identique que pratiquent exclusivement les esprits désireux de culture intellectuelle. Celui qui écrit correctement la langue a eu besoin d'une lente assimilation avant d'en appliquer intégralement les règles : quelle discipline admirable que celle qui exige pour porter ses fruits, l'exercice incessant de la lecture.

D'autre part, il y a une sorte de vanité à ne point faire de fautes d'orthographe, une sorte de souffrance à les déceler chez les autres ou à en commettre soi-même ; c'est l'indice qu'en voulant ainsi figer la langue, nous obéissons à une impulsion instinctive de défense intellectuelle.

Si tant de difficultés s'observent pour changer les lettres des mots, faut-il s'étonner que M. Paul Hervieu ait soulevé des polémiques brûlantes en ayant voulu ajouter un mot à une phrase du Code Civil ?

Donc, ce seul mot, déjà banal au temps de la belle Hélène, renaît de ses cendres parce qu'un romancier plus retors qu'un jurisconsulte a voulu que, quittant la fiction romanesque, on lui fît place dans la réalité juridique de la vie. Il a négligé ainsi une vérité philosophique : la loi est née de la haine et l'amour est la négation du droit ; il ne peut être mimé que par les comédiens et ne doit être légiféré que par les psychologues et les poètes.

GERMAIN BLECHMAN.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante, adressée à M. Pierre Hepp :

Mon cher confrère,

J'ai lu, avec le plus sérieux intérêt, l'article sur l'art et le nationalisme que vous avez publié dans le dernier fascicule des *Essais*, et j'ai à vous remercier de votre courtoisie et de l'honneur que vous m'avez fait en discutant mes assertions avec loyauté et bienveillance. Cependant, je désire relever deux points délicats. Le premier, c'est votre emploi des termes « insulter » et « injurier » à propos de mon essai de la *Revue* du 15 janvier. Ces termes m'étonnent dans un article plein de mesure et fait par un homme dont j'appréciai maintes fois le tact. Vous les répétez plusieurs fois. Est-il donc vrai que mon article, que vous qualifiez *d'ombrageux* et *acerbe*, et qui l'était en somme, ait pu donner la sensation *d'injurier ?* Vous me troublez beaucoup : rien n'était plus loin de mon désir. J'ai reçu des injures pour avoir dit ce que je pensais : je ne croyais pas en avoir proféré. Je fais de la critique très franche. Elle déplaît souvent à cause de cela. Je me trompe, j'exagère, ma passion des idées générales m'égare. Je suis le premier à le savoir, je me l'avoue plus souvent et plus sévèrement que les autres ne me le disent. Mais si j'ai cru avoir le droit de parler sans ménagements d'une génération dont les erreurs furent les miennes, en prenant à mon compte une part de tout ce qu'elle a fait, je n'ai voulu injurier personne. Et si je l'ai fait, si mon texte en donna l'impression, je m'en excuse bien volontiers. Même si vous avez mal compris, c'est moi qui ai eu tort de vous donner le plus léger prétexte à mal comprendre.

Le second point est celui-ci : vous dites que j'ai proclamé la fin de l'impressionnisme. Et ici j'ai eu encore plus tort d'user d'une formule brève, qu'on n'a pas du tout entendue. J'aurais dû titrer cet article de la *Revue Bleue*, « la fin du premier impressionnisme considéré comme mouvement actif, et sa conversion en mouvement historique de l'école française ». Vous conviendrez que c'eût été long ! Il n'en a pas fallu plus pour qu'on interprétât ce malheureux article de la façon la plus inexacte. J'ai simplement voulu dire : 1° que l'impressionnisme proprement dit (Manet et ses amis) était devenu classique, incorporé à l'évolution de l'art na-

tional, et étranger à la polémique (c'est d'ailleurs le thème de mon ouvrage sur ce mouvement, et nul n'y fit d'objection) ; 2° que les *sujets* de cette école nous intéressaient infiniment moins que ses *recherches techniques ;* 3° que cette technique servirait à réaliser des œuvres *d'un tout autre style.* Par conséquent, l'impressionnisme est *fini,* comme le wagnérisme ou l'ibsénisme, en France, en ce sens qu'on en fait *autre chose ;* après les avoir pastichés à la lettre, par admiration, on en utilise l'esprit pour recomposer des œuvres différentes où cet esprit demeurera pourtant à titre de *composante.* Ce terme de « fin » est donc pris dans une acception qui n'a rien de commun avec une idée péjorative, sans l'acception de plénitude, d'accomplissement.

L'article était fort médiocre et ne pouvait être bon, parce que la disproportion du sujet et de la place dont je disposais était flagrante. On est bien malheureux quand on écrit dans les revues avec une invincible tendance à faire intervenir des idées générales. Je l'éprouve souvent ; enclin à résumer le sujet qui vaudrait un livre en quelques colonnes, je risque d'être obscur en essayant de synthétiser. J'espère revenir sur ce sujet-là, car les lettres reçues m'ont prouvé que je le devais faire. Et peut-être prierai-je les *Essais* de me concéder chez eux la place nécessaire à ce retour, car c'est bien dans une revue où écrivent quelques-uns des meilleurs parmi la génération qui suit la mienne que j'aimerais m'expliquer sur de telles choses. C'est là que m'attire, en tous cas, une sympathie très sincère dont je vous prie de prendre une part. Placé dans une situation un peu spéciale, de par mon âge, habitué à considérer comme mes camarades des artistes qui ont, en fait, dix ou douze ans de plus que moi, rien ne m'aura été plus précieux, tout en les aimant et en m'agrégeant à eux par l'activité et la réflexion, que de comprendre la transition de leurs idées à celles de vos amis, et de tout faire pour ne pas commettre à mon tour l'injustice d'incompréhension dont, à mes débuts, j'ai tant souffert de la part de mes aînés. J'admets d'emblée que, venant un peu après moi, vous avez un peu plus raison que moi, même si je ne saisis pas vos raisons. Je tiens donc bien à vous redire que cette lettre n'est aucunement une protestation, mais à peine une mise au point de deux détails : et votre article est excellent quant au fond. Il est tel que vos amis devaient le penser, et vous signez pour eux tous, j'en demeure certain.

Vous avez tous déjà tiré des conclusions sages et hardies de ce qui n'est, chez les anciens symbolistes, qu'un apeurement, parce que vous avez, vous, la force de faire un pas de plus, alors qu'eux ne peuvent plus avoir que le regret de ne le pouvoir risquer ; regret poignant qui les rejette vers le passé, regret qu'ils pensaient avoir murmuré au confessionnal de leur conscience, et qu'il leur déplaît de me voir traduire en public.

Si je l'ai traduit, ce n'est pas pour les désobliger : c'est que, plus jeune qu'eux, je ne le partage pas, et que je n'ai pas leurs raisons, l'ayant constaté, d'en faire mystère. Je crois que personne, ni eux, ni vous, ni moi, n'a le droit de s'arrêter, de faire de ses tristesses, de ses doutes, un obstacle à ceux qui suivent. Quand vous aurez combattu pour un idéal aussi rudement que je le fis et le vis faire de 1890 à 1897, avec foi, violence, entière franchise, contre une critique fielleuse ou stupide, et quand vous verrez — que la justice immanente vous l'épargne ! — vos amis déserter une cause au moment même de son triomphe, alors, peut-être, serez-vous « ombrageux et acerbe » aussi, et comprendrez-vous qu'il y a de quoi l'être en pareil cas. Vous et vos camarades tirez un parti logique de l'hésitation réactionnaire de vos aînés immédiats. C'est votre rôle naturel. Mais eux ne font que gâter leur physionomie intellectuelle en se repentant sur le tard. C'est à vous, et non à eux, de brûler ce qu'ils ont adoré. Un mouvement n'est significatif que s'il ne se désavoue pas en dernier ressort, s'il se lègue entier au désaveu du suivant. Voilà tout ce que j'ai voulu dire. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter : il se peut que vous trouviez de l'hostilité chez vos aînés les symbolistes, comme ils en trouvèrent chez les naturalistes qui étaient en place lors de leur survenue. Mais parmi ces adversaires, je crois bien, quoi qu'il advienne, que votre génération ne me comptera jamais.

Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments très cordiaux.

Camille MAUCLAIR.

REVUE DES REVUES

Le Mercure de France (15 mars). — M. P. LÉAUTAUD parle de *Marcel Schwob*. Il en parle avec émotion et sagacité; l'on sent que le critique a connu et aimé l'écrivain. Mais ne doit-on pas reprocher vivement à M. Léautaud ce penchant auquel il cède sans fatigue, de parler trop souvent de lui ; dans une phrase comme celle-ci : « Moi qui m'ennuie partout

dès que je ne suis plus seul... » l'insolence ne le cède en rien au ridicule; et surtout, nous nous moquons bien de savoir cela ! — *Les Essais* prisent assez fort le poète FRANCIS JAMMES pour lui dire qu'il s'est trompé en écrivant sa *préface aux « dialogues de bêtes »;* elle est d'une lecture déconcertante et sent un peu l'improvisation —, et puis M. Gaston Deschamps ne nous intéresse pas! Cependant le lecteur nous croira bien sévère s'il découvre une phrase exquise comme celle-ci (sa présence augmente nos regrets) : « ...Car rien n'attendrit l'homme, ni la proie que nous rapporte un épagneul affamé, ni l'humble innocence dont un labrit veille sous les étoiles l'obscure douceur des troupeaux... » Notre ombrageuse franchise ne diminue en rien notre extrême admiration.

La Plume (1er-15 mars). — M. PAUL VULLIAUD s'emploie, non sans éloquence, à rendre justice à Ballanche, dont la pensée originale lui semble injustement oubliée. De fait, tandis que d'aucuns s'occupent, comme par gageure, à restituer à de Bonald une importance que sont loin de mériter son esprit étroit, sa logique stérile et son système factice, il faut au moins louer M. Vulliaud de rappeler l'attention sur un poète parfois nébuleux, quoiqu'il en dise, mais infinement moins rebutant et plus vivant que l'antipathique auteur de la *Législation Primitive.* M. Vulliaud cite sur Ballanche des opinions variées, même celle de M. Æmyle Phaguet. Que ne mit-il tout bonnement, en épigraphe, celle, célèbre, de Chateaubriand : « Ce génie théosophe ne nous laisse rien à envier à l'Allemagne et à l'Italie ? »

Dans le même numéro, quelques reproductions impressionnantes d'œuvres de GAUGUIN.

Deux pages exaltées et lyriques de notre collaborateur ROBERT VALLERY-RADOT.

Revue de Paris (1er avril). La première partie d'un roman de M. EDOUARD DUCOTÉ : *Le Servage*, dont nous attendrons la seconde partie pour en apprécier les qualités; — la fin de l'ennuyeux roman de CONSTANTIN PHOTIADÈS ; — dans les Lettres de RICHARD WAGNER à Mathilde Wesendonk, d'intéressants passages sur la genèse de Parsifal ; — enfin, une belle série de poèmes : *Mirages de l'Ombre*, par notre collaborateur JEAN DE FOVILLE ; le charme délicat, enveloppé de ces stances, leur sentimentalité plastique émeut et séduit à la façon de ces fresques romaines, mates et pâles, où l'on voit sur un poussiéreux fond lie-de-vin, danser la nymphe ou pleurer l'amour. *Atlantide*, *Eros*, *la Sirène*, tels sont les titres de ces pièces ; celle-ci est sans doute tout à fait parfaite, Jean de Foville lui a donné pour titre : *Adieux* :

Quand le Printemps se meurt aux routes de l'Eté
Vous taisez votre voix, langoureuses colombes,
Et vous ne troublez plus la paix du soir qui tombe
Du monotone écho de votre volupté.

Lourdement vous glissez dans le ciel, ô colombes,
Du seuil doré de l'aube aux rives de la nuit,

Puis vous rentrez dormir aux vergers lourds de fruits...
Les jours passent encore, et l'Été mûr succombe.

L'Automne vient rêver sous les grands bois jaunis,
Le verger se dénude où sommeillent vos nids
Et vous tourbillonnez avec les feuilles mortes.

Vous entendez passer le cri sourd de l'Hiver,
Un désir vous soulève au ciel et vous emporte,
Et parmi l'ouragan, les brumes et l'hiver,

Colombes, vous allez vous perdre sur la mer.

Écrits pour l'art (15 Mars). Les *Ecrits pour l'art* renaissent de leurs cendres, — ils sont d'une lecture difficile, ni M. René Ghil, ni M. John-Antoine Nau, ni M. Émile Dantinne, ni aucun, en somme, des rédacteurs de cette revue ne sont attirés par la clarté et le compréhensible.

M. Sadia Lévy, dans son *Après-midi d'un styliste*, que ces *Ecrits* publient, nous narre avec une fidélité complaisante la recette pour écrire d'une façon aussi peu enviable : « *Pendant deux heures, en torçonnier de ma propre intelligence, je me suis, sans merci, donné la question... Les idées me travaillent à la façon des remords. Elles se plaignent d'être méconnues, elles réclament une existence décise hors de la vaguesse et du hourvari verbal de mon esprit. Les exprimer, donner à chacune la forme et la place convénientes... ce me délivre de leurs crieries. Penser... écrire... j'ai contracté cette habitude. Elle me contracte...* » Ce styliste, qui s'appelle Kehath, a une amie qui s'appelle Séfirah, et qu'il surnomme H'adaly, en souvenir de Villiers. Les lèvres de cette jeune femme ont une « *sinuosité panique* » : Kehath est un veinard ! — A céder ainsi à « l'infinitude océane du Verbe » (Sadia Lévy), voici ce que l'on parvient à écrire :

Mais, en ruptures de l'emport périphérique
Qu'il tend tangentielles,
Ce qui tourne et pèse
Exprimant l'être du Multiple allotropique —
De l'onde d'expansives volves du moins — dense
S'environnait, quitté de son pantèlement.

Et se roulant aggloméré en sa genèse :
La voration solaire et seule, avait tourné
Dans les lenteurs et dans le déliement immense
De ses Anneaux : départ après départs, entré
Dans son épars enroulement — solairement
Centré !...

Hélas ! ceci est de M. René Ghil, dont il paraît cependant que découlent tous les poètes d'aujourd'hui !

La Vie (Mars). Certes, M. Francis de Croisset est plus près du commerçant que du littérateur, et ce n'est point ici que l'on trouvera l'éloge de sa furtive *Passerelle*, de son ennuyeux *Paon* ; cependant, comme l'œuvre de ce producteur devient

sympathique et presque artistique lorsqu'on la voit critiquée par M. ESHMER-VALDOR ! M. Eshmer-Valdor parle ainsi de la *Bonne Intention* : « Madame pièce, vous êtes bien aimable, je t'assure... Vous devez être la vérité même, sortant du puits, un peu moisie. La vérité, c'est que vous nous amusez beaucoup : *Dansons la Capucine* (sic). La vérité, c'est encore que nous aimons bien votre phraséologie, parce qu'elle est une pauvre phraséologie, et que nous sommes pauvres... Taisez-vous Jacasse, je connais votre vrai papa, il se nomme Rosemonde Gérard, il signe ses vers Rostand, et il est de l'Aca, avec M. Coppee qui est Francis, comme vous... » Je pourrais continuer à citer, mais ce genre d'esprit, lugubre, n'ayant droit à aucun ménagement, j'aime mieux dire que M. LÉO LARGUIER donne dans ce même numéro deux *poésies* charmantes, et M. VALMY-BAYSSE d'agréables *notes d'art.*

Le Damier (Mars). Voici le premier numéro d'une nouvelle revue, luxueusement éditée, où l'on peut lire des *vers* élégants de GABRIEL DE LAUTREC, un âpre et riche poème en prose, *Les citernes*, de notre collaborateur EUGÈNE MARSAN et des *Notes d'art* où CHARLES DOURY, parlant de Lacoste, écrit : « Cet art est tendre, original, soucieux de la ligne et de la couleur générales ; soumis à des impressions d'âme qui se trouvent transcrites en des paysages, pour ainsi dire *occasionnels*, et d'un charme que personne ne pouvait mieux goûter que le poète d'Orthez. »

La Vie Normale publie dans son numéro du 5 mars quelques études intéressantes, entre autres : *L'Effet moral et mental de la guerre sud-africaine sur le peuple anglais*, par R. S. STEWART, député au Parlement britannique ; *La Recherche de la paternité*, par RENÉ JAUDON, et *Une étape vers l'accord du capital et du travail*, par JEAN NAFTEL.

ERRATA

Dans le numéro de mars se sont glissées quelques erreurs typographiques : dans l'article MARCEL SCHWOB, par *François Fosca* :

Page 334, ligne 29, lire « des rois sanglants qui affilaient leurs *lames* », au lieu de « des rois sanglants qui affilaient leurs *larmes* ».

Page 336, ligne 23, lire « *Raskolnikoff* » au lieu de *Raskotrikoff* ».

Dans le poème CIEL DE MARS, par *Fernand Gregh.*

Page 340, dixième vers : lire « Qui *sembles* étranger à toute chose vile », au lieu de « Qui *semble* étranger à toute chose vile ».

L'Administrateur-gérant : JACQUES RICHET.

Chroniques des "ESSAIS"

Les Romans : Ch. Brunet-Millon.
Les Poèmes : Jean de Foville.
Les Arts : Jean-Louis Vaudoyer.
Musique : Walther Straram.
Théâtres : Jacques Copeau.
Philosophie : Henri Gans.
Histoire : A.-J. Reinach.
Voyages : Jean Mariel.
Lettres Allemandes : Henri Gans.
Lettres Anglaises : René Puaux.
Lettres Espagnoles : Eugène Marsan.
Lettres Italiennes : Daniel Halévy.
Lettres Slaves : Jeanne Sienkiewicz.
Lettres Suisses : Robert de Traz.
Les Colonies : Ch. Brunet-Millon.
Livres d'Art : Georges Richet.
Périodiques Illustrés : Fr. Fosca.
Questions Dramatiques : A. Cohen. Raymond Breitner.
Courrier du Mois : G. Blechman.
Bibliographie : Divers.
Revue des Revues : X. X.

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 45161.

2e Année. N° 2 Le Numéro : 0 fr. 80 Mai 1905.

“Les Essais”

REVUE MENSUELLE

Ornements de **Pierre Hepp.**

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS

"**Les Essais**", revue de littérature et d'art, paraissent tous les mois en livraisons in-8° de 60 à 80 pages et forment, au bout de l'année, deux volumes d'environ 400 pages chacun, avec tables.

"**Les Essais**" ne publient que de l'inédit.

Chaque collaborateur est seul responsable de ses articles.

ABONNEMENTS :

Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre

France		Union postale	
Un an	**10** fr.	Un an	**12** fr.

Prix du Numéro : **0** fr. **80**

M. Jacques RICHET, administrateur délégué, reçoit les abonnements, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Les manuscrits, communications littéraires, livres et revues, doivent être adressés au secrétaire délégué, M. J.-L. VAUDOYER, aux bureaux de la Revue.

Le Comité de Rédaction reçoit tous les lundis de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS

ET DE NOMBREUSES CHRONIQUES

Feuilles de Voyage

Automne 1903.

Au sortir du Gothard, après Airolo, le train a peine à se retenir sur la pente des rails. La vallée, très étroite, resserre le ciel entre ses sommets. Le long de la voie, un torrent roule ses eaux lourdes sur un lit de cailloux et de roches. De loin en loin, on passe un petit hameau aux maisons basses, craintives, comme un troupeau qui se souvient de la neige.

Peu à peu la gorge s'élargit. La montagne se couvre de petits chênes qui lui font une toison sombre et qui a l'air frisée. Voici des villages avec des arcades, des toits de tuiles, bientôt des pergolas et des treilles. Dans un pré bordé de murs bas en pierres sèches, se dresse un oratoire tout blanc, à demi caché par des châtaigniers.

Au milieu de la vallée, une vieille ville se campe avec ses tours et ses bastions : c'est Bellinzone, jadis guerrière. Mais la pariétaire pousse aux creux des murailles et même les victoires s'oublient. Et je suis venu apprendre l'oubli d'une défaite... Le train repart. A l'horizon, le lac Majeur pâlit et s'efface. Enfin, après un dernier vallon, un dernier tunnel, c'est un éblouissement : une nappe d'eau ensoleillée s'étend, entourée de montagnes droites, et Lugano étale sur la grève ses façades roses et blanches.

Gandria. — Ce vieux village malpropre dégringole de la montagne au lac. Les maisons se surplombent les unes les autres ; des ruelles, où l'on pourrait juste passer à deux, et si fraîches à l'ombre des toits, s'enfoncent à d'invraisemblables profondeurs, traversent des cours qui sont des puits, s'entrecroisent et font perdre la tête. Pas un être vivant dans cet amas croulant de masures : rien qu'une odeur de fumier et le silence.

Comme il n'existe pas de route qui aille au-delà de Gandria, la ruelle que je suis vient se perdre dans des jardins en terrasse sur l'eau. Là s'échafaudent des treilles vêtues de pampres blonds et sanguinolents. Partout des raisins murs. Que l'automne est doux en ce lieu de la terre, qu'il séduit l'âme attentive par sa sérieuse beauté ! Écoute son langage recueilli, qui, plus d'une fois, a bercé un cœur rebelle, car plus d'une fois la vigne a jauni aux treilles de Gandria. La vie ne fait que répéter la vie des autres hommes. Ne crois pas que ton destin soit extraordinaire parce que tu es malheureux. D'autres l'ont cru, d'autres le croiront : sans doute faute de regarder autour d'eux et de comprendre un enseignement sans paroles. Jouis lentement de ces heures dorées comme les grains d'une grappe : goûte-les une à une en te disant que leur saveur sucrée va se fondre et mourir... Lieux communs que tout cela, es-tu peut-être tenté de dire. Qu'importe ! Si tout est banal pour un esprit médiocre, rien ne le demeure plus quand on considère les choses avec une âme étonnée, inquiète de découvrir ce qu'elles ont d'éternel. Enrichi de ce que le monde rejette comme banal, tu connaîtras partout des motifs d'enthousiasme et de mélancolie, ces deux raisons d'aimer à vivre et d'aimer à aimer.

Regarde l'étendue lumineuse du lac dans ses golfes de montagnes, accepte le chagrin comme on accepte une saison.

Dimanche. — Je vais dans la montagne. Le chemin monte, longe des maisons délabrées, redescend, s'attache dans un vallon solitaire. Voici Pozza, caillouteux et sale : au bout du village, l'église se dresse, ornée de grandes statues, et par la porte ouverte j'aperçois la foule des fidèles et la flamme d'un cierge.

De nouveau le chemin s'en va, bordé de murs en pierres sèches et serpente à travers cette nature tessinoise, chaude, montueuse et boisée. Une odeur amère d'herbes brûlées m'arrive d'un champ voisin où s'envolent des corbeaux. Au long de la route, les peu-

pliers sèchent leurs tournoyantes feuilles d'or. Et, de toutes les églises entourées de bourgades qui couronnent les collines, les voix des cloches s'appellent, s'entrechoquent, montent dans l'air voilé et se mêlent aux fumées des hameaux.

Je traverse le village de Comano. Par les baies du clocher, des enfants se penchent et regardent sur la place un marchand ambulant déployer des étoffes. A l'entrée d'une tonnelle où résonnent le roulement des boules et la chute des quilles, un vieux mendiant m'assaille de son rire idiot et de ses supplications insensées.

La chaleur devient plus lourde. A droite, je prends un chemin qui va à la chapelle de San Bernardo et je monte longtemps sous les châtaigniers.

...Ah ! là-haut, quelle vue admirable s'offre à moi ! Sous le ciel doux traversé de nuages, des cimes se dressent, couvertes d'oliviers. De ci de là des toits de villages pointent dans les arbres. Plus loin se développent les vallées, s'orientent harmonieusement les lignes des montagnes dont le bleu se dégrade par tons successifs. Là-bas transparaît le lac de Lugano, piqueté de soleil. Et, à travers tout l'espace, plane un silence puissant où s'étouffent les bruits de la plaine. J'étais haletant après la montée; je me sens peu à peu gagné par ce calme immense. Ici règne la sérénité de l'altitude, et je sais la comprendre. Appuyé contre un pan de mur, je me repose, les pieds dans les feuilles mortes.

San Lorenzo. — Souvent, le soir, je m'attarde sur la terrasse de l'église San Lorenzo, au-dessus de la ville et du lac ; je m'accoude à la balustrade et je contemple l'obscurité, avec l'unique compagnie de mon ombre que la lune découpe derrière moi, sur le dallage de marbre.

...Par une nuit tranquille, soudain la lune dépassa les cimes, s'épancha comme une source silencieuse, et le ciel s'éclaira. Le calme reflet des montagnes reposa sur l'eau. A mes pieds, la ville dormait ; j'étais seul à goûter la beauté du monde. Et cette solitude me frappa

d'orgueil. Que m'importaient les hommes ! La splendeur nocturne faisait mon bonheur. Bien plus ; j'en étais l'auteur suprême, puisque je la réalisais et que, sans moi, elle eût été inutile ; mon âme, en la reflétant, la rendait réelle. Ainsi, la nature inconsciente avait besoin de mon émotion, et pourtant demain je serai mort. Quoique éphémère, je pouvais en passant m'enivrer de ce qui ne passe pas.

...Sonore dans l'air immobile, minuit sonna au clocher et j'écoutai, surpris, les vibrations s'en aller dans l'espace. Ce fut comme une voix humaine que j'aurais voulu retenir. Et je sentis que ma fierté disparaissait avec elle. Mon ardeur, trop intellectuelle, ne se soutenait pas elle-même et j'en avais un soudain dégoût. A quoi bon l'émotion, si elle n'est pas partagée : à la garder en moi, je me savais impuissant à la rendre durable. Il faisait clair, il faisait doux, — mais j'étais seul.

Involontairement, je murmurai ; c'est qu'un désir de confidence me saisit tout entier. Quelle pitié que ces élévations égoïstes ! Qu'une réponse amie m'aurait causé de bonheur ! J'aurais voulu donner mon cœur, mais personne ne le prit et je fus triste parce que je compris combien j'aurais pu être heureux. La solitude comme le silence n'est que le regret de l'amour. Seul, je n'étais qu'une ombre parmi les ombres de la nuit.

D'en haut. — De Locarno je suis monté par un chemin de croix à la Madonna del Sasso. Plus haut, la route contourne la montagne et, désœuvré, je la suivis, longeant des villas closes, à l'abandon, avec les balustrades ruinées et les rosiers défleuris. Déjà le jour déclinait. Soudain, à un tournant, un espace immense s'est ouvert à mon regard et je suis resté immobile d'admiration : la montagne s'en allait en ondulations confuses, entourant la nappe faiblement brillante du lac Majeur. Et sur la surface claire des eaux, des silhouettes se dessinaient, petites et lointaines : Mon Dieu, les Iles Borromées !

...J'ai marché vite dans la poussière de la route, les yeux fixés devant moi, sur ce paysage que j'ignorais tout à l'heure et qu'un détour m'avait fait connaître. Je m'enchantais l'âme ; — pourtant, la lumière allait s'éteindre. Mais mon désir pouvait suspendre la tombée de la nuit. « Nobles aspects du monde, me disais-je, vous êtes pour nous les occasions de l'enthousiasme. »

Contre un mur bas s'alignait une rangée de cyprès et j'entendais des soupirs passer dans leur feuillage sombre. O lac aperçu du haut de la montagne, lumineux entre des rives qui déjà s'endorment, irai-je un jour vers tes flots ? Peut-être l'amour existe-t-il sur tes grèves, et le cœur alarmé trouve-t-il à s'y satisfaire... Ces aspirations brusques, le vague, cet émoi, me donnaient la fièvre. Des soupirs plus profonds agitaient les cyprès, et quand je levais la tête, j'entendais la musique silencieuse des cieux où mourait le soleil.

M'arrachant à ce spectacle, je pris pour redescendre un sentier pierreux, tiède de la chaleur du jour passé. Du bas de la montagne, d'un clocher que je ne pouvais voir, venait un son de cloche, inégal et entrechoqué. Il cessa tout à coup et le paysage en parut plus vaste encore. Des faucheurs remontaient lentement le chemin. Nous échangions un « Buona Sera ! » Et je mettais presque de la tendresse dans ma parole. Reposez dans la paix et les songes tranquilles, aurais-je voulu leur dire, ô mes frères qui m'ignorez. En ce moment j'éprouvais pour l'humanité entière le même sentiment. Que ne pouvais-je la serrer dans mes bras ! C'était une de ces minutes où l'émotion vous fait croire à une communion possible avec tout ce qui est capable d'être ému.

Soudain je vis les lumières de la ville. Parmi tant de flammes humaines, si faibles, si vacillantes, une, peut-être, m'attend. Et je me leurrais de cette pensée, en descendant la côte.

Robert de Traz.



Poèmes Posthumes[1]

I. CRÉPUSCULE TRISTE

Port Blanc.

Le ciel qui s'assombrit endort votre chagrin
Dans le calme du soir, au bord de l'eau qui pleure.
Le flot semble gémir la tristesse de l'heure,
La terre prend le deuil du soleil qui s'éteint.

Le vent mêle à son chant la plainte monotone
Qui siffle dans les pins son murmure berceur.
L'ombre répand sur nous sa paix et sa douceur ;
L'air est lourd des parfums de la lande bretonne.

Du large, on aperçoit de gros nuages blancs
S'envoler, pareils à d'immenses goélands ;
Sur la grève, on entend mourir les vagues lentes...

(1) Enlevé à vingt-six ans par la phtisie, Bernard Monod est de ceux que la mort ne ravit point tout entiers, car ils laissent derrière eux un nom et une œuvre. Sur cette œuvre de médiéviste, déjà considérable, nous nous promettons de revenir bientôt. Elle remplit sa carrière jusqu'au bout, mais, un peu sèche, elle ne suffit pas à satisfaire à ce besoin d'exprimer son âme qui fut en lui vibrante à toutes les beautés. Beautés d'art et beautés de poésie, il les servit et les rompit avec un égal amour. Mais, absorbé par ses travaux d'histoire, il ne put rien publier de ses essais poétiques. Aussi nous faisons-nous un plaisir et comme un devoir de donner ces deux exemples de sa manière, qu'une admirable piété paternelle a bien voulu rechercher pour nous ; manière simple et sincère, dont l'ardeur juvénile semble déjà assombrie de pressentiments d'avenir ; trop tôt réalisés, ils donnent à ces vers posthumes je ne sais quelle tristesse sereine des vies trop vite moissonnées pour la science, mais qui ont fait pour elle tout leur possible, tout leur devoir.

Tout se tait, — et la nuit paisible, sur la mer,
Fait miroiter au loin des étoiles filantes,
Comme des larmes d'or que sanglote l'éther.

II. SONNET

Dans mes rêves, je vois les plus exquises fleurs ;
Jamais nul souffle impur ne les a profanées,
Leurs pétales sont teints d'irréelles couleurs...
Elles ont disparu avant d'être fanées.

L'autre nuit, j'admirais un grand lis svelte et fier :
Sa corolle semblait une chose vivante...
Et j'ai voulu sentir de plus près cette plante :
— Mais ma bouche buvait sur des lèvres de chair

L'étrange volupté des extases divines ;
Des yeux me regardaient dans ses deux étamines,
Son pistil exhalait un parfum rare et doux.

Soudain s'évanouit la vision trop brève,
Et quand je m'éveillai, je crus penser à vous.
Les plus exquises fleurs sont les fleurs de mon rêve.

1901.

BERNARD MONOD.



Nietzsche et la Littérature

Plusieurs livres récents, inspirés ou soi-disant inspirés de Nietzsche, ont répandu dans les salons et dans le monde une certaine manière de penser et de dire que l'on est convenu de trouver nietzschéenne. Mais, comme toujours, ce que cette influence gagne en étendue, elle le perd pour ainsi dire en profondeur. Ce ne sont naturellement que les parties les plus inférieures d'un système qui se retrouvent même dans le début d'une vulgarisation. Un philosophe ou un écrivain n'agit sur la foule que par les côtés qui le rapprochent d'elle, et de même qu'on a longtemps vu dans Schopenhauer un simple vieillard spirituel, à boutades, de même le nietzschéisme des salons n'est qu'une partie de la doctrine de Nietzsche, et, faut-il ajouter, précisément la partie la moins originale et que nous admirons le moins.

I

Le premier maître de Nietzsche, Schopenhauer, enseignait que le monde était Volonté. L'homme en particulier se trouvait poussé par une force cruelle, puisqu'il en souffrait, et stupide, puisque le mouvement n'avait pas de sens vers un but inexistant et bizarre ; l'homme était le jouet de la Volonté. La manifestation la plus évidente et en même temps la plus redoutable de cette force, c'était l'amour qui assortissait les êtres pour perpétuer, pour ainsi dire, une espèce de marionnettes malheureuses. Et un seul moyen permettait d'échapper à la Volonté universelle, c'était l'ascétisme, le plus haut degré de la morale, puisqu'il nous permettait, en niant le Vouloir-Vivre, d'échapper à la

force malfaisante. Sans lui échapper, on pouvait encore, à la vérité, la nier partiellement en la trompant, pour ainsi dire, par l'art qui, pour nous servir de la définition kantienne, tout en étant finalité suivant la force naturelle, restait néanmoins sans fin, c'est-à-dire n'aboutissait pas à l'action vers un but. L'art constituait ainsi un narcotique du vouloir-vivre.

C'est imprégné de ces idées que Nietzsche eut l'occasion de lire le livre de Darwin sur l'Origine des Espèces et la Sélection naturelle. La doctrine de Schopenhauer s'accordait fort bien avec ce livre en ce qui regarde les faits. Mais Schopenhauer, qui ne connaissait pas l'enchaînement généalogique des espèces naturelles, ne voyait aucun sens à la lutte continuelle pour la vie. Darwin, par sa théorie, en montrait la direction, le but et pour ainsi dire le sens : il la justifiait en l'expliquant. L'amour en particulier ne devenait plus le penchant stupide et néfaste par excellence, le complice du vouloir-vivre, mais comme l'agent d'un des actes les plus obscurs et les plus augustes : par la sélection naturelle, il préparait non seulement les générations, mais les races futures.

C'est là que se place le moment d'invention, le moment original dans la philosophie de Nietzsche : il a vu l'analogie entre ces deux doctrines et les a unies en une synthèse qui justifiait la vie naturelle des hommes sans ascétisme en montrant, dans l'humanité, l'aboutissant d'une série d'ancêtres qui, tous, s'ils avaient pensé, se seraient considérés comme termes et fins de la création, et qui tous, pourtant, n'étaient que des étapes vers la race humaine. L'homme n'est au successeur éventuel que ce que le singe est à l'homme : nous devons admettre l'éventualité d'un surhomme et au lieu de résister à la nature par l'ascétisme, ou de la tromper par une finalité sans fin, accomplir librement ce qu'elle veut de nous en comprenant ce que nous faisons.

Il est donc aussi malfaisant qu'inutile de résister à la nature qui nous pousse : au lieu de nier le vouloir-

vivre que nous ne comprenions pas, il faut l'affirmer dans toute son ampleur et dans toute sa splendeur. Il ne faut pas prendre comme héros moraux les saints et les ascètes du christianisme, les apôtres et les martyrs qui se sacrifient eux-mêmes. L'ascétisme, le sacrifice, l'abnégation, l'humilité, la pauvreté, sont des vertus étriquées, bonnes pour une race appelée à disparaître pour faire place à une espèce supérieure. Nos « valeurs », à nous, doivent être celles qui favorisent la venue de cette race, qui nous rapprochent individuellement du type qui *sera ;* le pessimisme et la tristesse doivent être remplacés par la joie de contribuer à une grande œuvre, par la joie de créer.

Nous devons donc procéder à une transmutation des valeurs admises en ce XIXe siècle et rétablir en leur ancienne splendeur les divinités que certaines époques avaient justement adorées. Nietzsche avait débuté par des études de philosophie classique : dans la tragédie grecque, il avait rencontré une force aussi irrésistible, aussi malfaisante souvent — dans ses manifestations — que le vouloir-vivre de Schopenhauer. Et pourtant, cette fatalité était acceptée presque joyeusement et n'empêchait pas le peuple grec d'être amoureux de la vie. — Apollon et son culte le cédaient à Dionysos. La Grèce dionysiaque, voilà le premier de nos modèles et de nos exemples : maudits les philosophes qui, depuis Socrate, ont abîmé sa nature.

Un collègue de Nietzche, le professeur Jacob Burckardt, qui étudiait la Renaissance, lui fournit le second de ses modèles : le condottière, l'homme du quatrocento. La Renaissance, c'était le Réveil de la Vie, débarrassée des entraves de la morale chrétienne : et son échec ne fut dû qu'à la ruse des rationalistes. Mais un César Borgia, dans sa marche en avant vers la domination, vers le pouvoir, comme plus tard un Napoléon, n'en restent pas moins pour Nietzsche les types les plus achevés de la grandeur humaine.

Le Vouloir-Vivre, en effet, n'est, si on l'analyse de plus près, qu'un continuel désir de domination et de

puissance, qu'un vouloir-dominer, qu'une volonté de puissance. Et pour avoir un type nietzschéen, ou un exemple de morale nietzschéenne, l'on n'aura qu'à choisir, dans la vie historique ou dan les créations de l'art, les héros de l'ambition et de la volonté. — Stendhal et Julien Sorel, Balzac et Rastignac, Wagner surtout, dans la tétralogie à la cime de laquelle se dresse Siegfried, le héros joyeux, voilà les artistes qui élèvent, qui libèrent et qui enrichissent l'humanité : voilà les exemples que nous attendons d'eux.

L'art n'est plus en effet le narcotique qui doit nous faire oublier le Vouloir-Vivre. Schopenhauer, comme son maître Kant, se place au point de vue du spectateur qui éprouve l'émotion artistique. Mais, d'une part, cette émotion artistique désintéressée doit faire place à une sorte d'ivresse contagieuse, qui semble avoir formé l'émotion artistique des anciens ; d'autre part, l'artiste doit à l'humanité, se doit à lui-même de produire cette ivresse ; l'art n'est pas un acte de sauvetage, c'est une activité créatrice : l'artiste est en lui-même, par son enthousiasme, un des plus hauts types de l'humanité, un des plus beaux exemplaires de la race humaine, de la plante « homme », comme disait Stendhal. L'artiste qui crée Siegfried fait autant pour l'humanité que Napoléon ou César Borgia, il affirme le vouloir-dominer avec autant d'énergie et d'efficacité qu'eux.

A la vérité, le pessimisme de Schopenhauer, basé sur la stupidité du vouloir-vivre, peut s'élever également contre la stupidité du vouloir-dominer. Le mouvement vers le surhomme est aussi incompréhensible que le mouvement vers une postérité humaine. — Mais Nietzsche avait accepté ce mouvement avec joie et son optimisme adopté l'a conduit à donner de ce mouvement une justification bizarre tout en étant belle. S'appuyant sur la loi de la conservation de l'énergie — comme tant d'artistes et de penseurs qui, sans être savants, ont la manie d'invoquer la science — il voit dans les mouvements humains, dans la vie des races

et des espèces, un recommencement éternel. Et à la beauté intrinsèque de l'action, il ajoute ainsi ce caractère d'éternité et de renouvellement, de retour éternel, qui donne à son système comme un couronnement mystique et religieux : « Denn ich liebe dich, ô Ewigkeit ! » Les prétentions scientifiques ont conduit ici Nietzsche à une très belle idée de poète.

II

Et voilà le système de Nietzsche, tout le système positif, j'entends : les négations et les réfutations, les attaques et les condamnations qui forment plus des deux tiers de son œuvre et qui ont fait son succès découlent naturellement des conclusions exposées. Tout ce qui est faiblesse et renonciation, — ou simplement règle et mesure, les femmes et les socialistes, les prêtres et les moralistes, les lois et les dogmes, sont choses bonnes tout au plus pour une race d'esclaves, qui se sont laissés tromper par la ruse malsaine, comme un Siegfried qui se laisserait diriger et duper par Mime. Les développements sur l'origine des religions et des morales, les diatribes contre les idoles et faux dieux, les philosophes et les moralistes sont la partie la plus banale, — ils se trouvent en majeure partie chez les sophistes de l'antiquité, — la plus ennuyeuse, la plus monotone et la plus faible de son œuvre. Une philosophie qui, d'une part, s'appuie sur des faits ou plutôt sur des exemples plus ou moins contestables, qui, d'autre part, nie les doctrines antérieures sans les expliquer ni les justifier autrement que par la mauvaise foi de leurs auteurs se place d'elle-même à un degré un peu inférieur dans l'échelle des systèmes, si l'on peut établir une échelle entre les systèmes. Ce degré, de combat pour ainsi dire, en enlevant aux doctrines leur nécessité logique, pour le faire dépendre de caprices ou d'intérêts individuels et momentanés, donne aux philosophes qui se placent à ce point de vue une certaine influence sur la foule. — Mais les systèmes

métaphysiques, les œuvres des philosophes véritables, forment au contraire une espèce de synthèse des systèmes. En les voyant de haut, ils dédaignent de lutter contre eux, et les faits ne leur servent pas de point de départ pour leurs doctrines ; ils les rencontrent sur leur route et les justifient.

Ces philosophies peuvent, elles, inspirer des artistes. Elles ne prennent pas leurs héros dans la réalité ou dans des romans, ni même dans des drames. Elles fournissent aux penseurs des « excitations et des inspirations », des thèmes nouveaux qu'il s'agit de traduire en art. Gœthe prend dans Spinoza la substance philosophique de son Faust et de son Wilhelm Meister. Wagner met tout son Schopenhauer dans l'amour mortel de Tristan et Yseult; d'Annunzio nous donne dans le Triomphe de la Mort, comme dans l'Enfant de la Volupté, l'exemple de la résistance au vouloir-vivre. Et c'est, en somme, d'Annunzio qui, poursuivant de lui-même la doctrine de Schopenhauer, comme Nietzsche, a donné le seul roman nietzschéen, en faisant originalement, dans le Feu, l'apologie de l'artiste créateur.

Les autres œuvres nietzschéennes ne sont, à la vérité, que des pastiches médiocres, des œuvres qui ont servi à Nietzsche pour édifier sa doctrine. Pour ne nous servir que des plus récentes, le héros du *Serpent Noir*, de Paul Adam, n'est qu'un commis-voyageur qui a lu Balzac et qui est enivré de romans-feuilletons. Le Marken de *La lueur sur la cime*, de Jacques Vontade, est un être haineux, qui habille son arrivisme de prétextes élevés. Il faut prendre garde, ô littérateurs, et artistes, à la doctrine de Nietzsche : elle peut plaire et séduire, elle doit être prise en considération et ne pas être dédaignée ; mais elle n'a qu'un moment d'original et toutes ces parties brillantes qui vous frappent et vous attirent, viennent d'œuvres antérieures — et définitives. Prenez garde : en faisant du roman nietzschéen, vous ne pouvez faire qu'un pastiche de Stendhal ou de Balzac.

Henri Gans.



Poème

Quelle douleur meurtrit le cœur jaloux des femmes
qu'il lance, convulsif, à leurs brûlantes mains
un sang si lourd et si mouillé de pleurs humains,
que leur moite contact fait défaillir notre âme ?

Entre ses doigts, un soir, on presse d'autres doigts
pour le geste banal des adieux monotones,
mais le trouble nouveau qui nous les abandonne
trahit la passion dont a tremblé la voix.

Plus que des mots fougueux toujours le blanc silence
divulgue le secret qui poétisait l'air :
à cet aveu muet une exquise souffrance,
comme un parfum trop chaud, distille en notre chair.

La sève des printemps qui rajeunit le monde,
et les vents saturés qui passent sur la mer
jamais n'ont exalté d'une ardeur si profonde
les rêves amollis par leurs charmes amers.

Tous les plaisirs mêlés et leur gamme de rires,
et l'angoisse qui rêve en sanglots étouffants ;
la tristesse et la joie unies en ce délire
où l'espoir ingénu cède à des peurs d'enfant ;

tout s'insurge et tout tend vers la lumière ardente
qui brûle parmi l'eau des yeux implorateurs.
Et quand la bouche nue, insatiable, chante,
de ses appels plaintifs elle étreint le bonheur.

Amour, c'est pour ton doux et terrible mystère
que les cœurs féminins palpitent tour à tour,
et leurs battements fous dans les nuits solitaires
rythment ton éternel désir de vivre, Amour.

HENRI MARTINEAU.





Lueurs et Reflets [1]

Instant

...Ce dessin aussi fugace que le moment où il est pris...

BALZAC.

Occupé d'un médiocre souci, je restais insensible à la majesté de cette vallée où le soleil croule, aux métamorphoses des nuées, à la frissonnante splendeur des eaux. Par quel détour ai-je soudain délaissé les raisonnements où je m'isolais et leur égoïste minutie? Je n'en puis rien dire : d'étranges caprices nous gouvernent profondément. Mais j'ai senti tout à coup, jusqu'au cœur, l'humidité du soir, la cadence des minutes, le rythme sourd des choses. Il me parut que les couleurs et les formes, que tout l'ordre secret de l'univers aboutissait en moi pour s'y achever. Ce fut un éblouissement. J'assemblais les images du crépuscule; je les portais parmi mes sentiments comme des faits tout intérieurs, comme des émotions directes de mon âme.

Le lac reflétait l'essor hiératique des cygnes, multipliait dans son miroir moiré la souplesse de leurs cous. Des oiseaux se balançaient dans la silencieuse étendue; je pensais à leurs petits corps chauds et vifs, et que

(1) Voir *les Essais* de novembre 1904, et le *Damier* de mars 1905.

l'air porte. L'eau clapotait sur la rive dont les roseaux, touchés par le vent, résonnaient. Au loin, les feuilles sèches jonchaient le sol, les branchages dépouillés des arbres divisaient un ciel flou, l'automne brisait les écorces. Trois nuages passèrent et les fléchières déchiraient leurs ombres que les nénuphars retenaient comme des coupes la fumée de quelque liqueur. Six voix de cloche et un cri lointain dénoncèrent le silence. L'heure pesa sur l'étang, pareil dans son immobilité à la glace vierge d'un glacier. Sur cette rive, dans cette plaine nue, à cet instant, il y eut comme un arrêt de tout, comme une hésitation dans le pas éternel du Temps. Puis-je dire que j'avais l'âme suspendue aux choses ?...

Mais, par un autre revirement, je m'exilai de nouveau dans mon indifférence. Tout se retira de moi pour reprendre sa valeur dans l'ordinaire perspective de la vallée. Mes images s'évadèrent et je les perçus telles que des événements étrangers, de froids phénomènes, classés, et que les physiciens, les botanistes expliquent. — Le soir m'abandonna : ce fut navrant comme la fuite d'un beau souvenir ou d'une idée.

La Mer de nacre

J'ai vu des sites ornés d'une incomparable lumière, des golfes posés comme des miroirs sous l'éclat d'un ciel exceptionnel, des cimes que des matins élus couronnent de leurs ors. Trop de poètes les ont chantés. Étalés sur des plages fameuses ou sur les carrefours des grandes routes, ils attirent aussi les voyageurs et les marchands. Aimerai-je leur beauté impudente et facile ? Ne me garderai-je pas pour décrire des paysages plus réservés, ce village andalou dont je n'ai lu le nom sonore dans aucun livre français, où cette crique normande, étroite comme une place dans quelque ville provinciale et sans fastes ?

Utrera, tant de souvenirs se pressent en moi quand

j'assemble les syllabes de ton nom, — *u*, voyelle aiguë où j'entends un rappel de la flûte des chevriers ; *tre*, son bref et plein comme la détonation d'un grand fouet, modulation essentielle qui porte l'accent tonique et donne au mot un caractère; *ra*, glissante et douce rencontre de la plus particulière des consonnes espagnoles et de cette voyelle, ample comme un cri, la première des lettres dans toutes les langues — tant de souvenirs, pareillement précis et doux, que je ne puis choisir dans leur nombre indicible et que la félicité qu'ils me rappellent avive mon ennui.

Je veux pourtant m'évader de ma présente détresse, me retirer dans l'un de ces domaines intérieurs de l'esprit où rien ne parvient de ce qui est actuel. J'en possède un qui ne me déçoit point. C'est le souvenir d'une grève normande sans gloire et sans nom. L'arc est si court que ses sables décrivent sur le flot, que les cartes des Atlas ne peuvent le figurer. Je ne sais pas si les marins la connaissent. Peut-être quelque ancien pilote dieppois en porte-t-il une confuse image parmi les havres que sa mémoire dessine? Mais à l'écart du trafic et si dissimulée, les pêcheurs la dédaignent, les touristes l'ignorent. Aucun roman ne la décrit, aucun poète ne la chante. Sa solitude m'apparaît, éclairée par l'été, animée de mes seules rêveries.

L'eau somptueuse pèse sur le rivage. Abritée du large et de son tumulte par des digues naturelles, des récifs et des falaises, la vague ondule avec une grave mollesse. L'orientation de la baie est telle que les feux du crépuscule ne l'atteignent qu'atténués par une nombreuse combinaison de reflets. Brisés à la crète des promontoires, effilés aux pointes des écueils, les derniers rayons d'un soleil de juillet y choient comme une poussière, comme une lumineuse buée. Une mer clapotante ou soulevée pourrait se saisir encore de cette diffuse lueur, la multiplier dans les mouvantes facettes de ses lames; mais rien du large mouvement de l'Atlantique, des brèves fureurs de la Manche, n'agite ce golfe tranquille. La plane surface de ses eaux

porte un reflet horizontal du soir, si stable qu'il ne donne plus ces mobiles visions que suggèrent les jeux habituels de la lumière et de l'eau, si pâle et si décomposé que les couleurs du prisme elles-mêmes s'y dégradent et s'y fondent en longues nuances. Je ne sais comment l'hiver s'y comporte. Y jette-t-il ses bourrasques et ses brouillards, la rumeur de ses tempêtes? Pour moi, cette crique n'existe que dans sa sérénité, irisée et luisante, telle enfin que je la compare, une fois pour toutes, à la valve immobile d'un coquillage géant et qu'ainsi j'ai pu la nommer la mer de nacre...

J'ai souvent rêvé sur cette plage. Je m'étendais sur le sable, j'abandonnais mes pensées à leurs capricieuses déductions. C'était à une époque indécise de ma vie. J'avais quitté le sûr abri de mon enfance, mais je gardais cet optimisme puéril qui multiplie l'espérance. Trop faible pour me torturer, la mélancolie de mes premiers déboires nuançait seulement les feintes de mon imagination. D'ailleurs les pensées que j'y formais étaient le plus souvent désintéressées. C'étaient de ces raisonnements systématiques qui séduisent les adolescents. J'appréciais la qualité de la lumière et de l'air, l'âcre odeur des algues. Je me sentais en intimité avec les choses. Surtout je convoitais de posséder une science par delà la science, je ne sais quelle mécanique accomplie et qui me permît de connaître le jeu d'atomes et de forces agencé depuis l'origine des mondes, pour former sur une côte française ce golfe inconnu et privilégié.

Ceux de mes souvenirs qui sont trop heureux me servent mal : comparées à ma réalité, leurs illusions m'irritent. J'ai passé l'âge où les livres réconfortent. La *mer de nacre* m'accueille et m'apaise; elle me dispense un plaisir raisonnable, délicatement amendé par quelques misères. L'image estivale que j'en ai gardée, je puis ne l'associer à aucun souvenir d'aucun homme, et si, de mémoire, j'y cherche mon refuge, rien ne m'y suit qui me soit étranger...

EUGÈNE MARSAN.

Le Pouvoir Napoléonien

Ainsi que l'a justement observé un historien, M. Émile Bourgeois, on a écrit de nombreuses et de savantes études, soit, comme M. Sorel, sur les rapports de Napoléon et de l'Europe, soit, comme M. Vandal, sur ceux de Napoléon et d'Alexandre, soit, comme M. Welschinger, sur ceux de Napoléon et de Pie VII, mais il reste encore à faire une étude sérieuse et documentée des rapports de Napoléon et de la France. Elle dépasserait singulièrement le cadre de cette Revue ; aussi voudrais-je seulement en indiquer les grandes lignes dans un « essai » sur le Pouvoir Napoléonien.

Ce pouvoir nous semble plus illimité que celui d'un Louis XIV. En effet, Louis XIV trouvait devant lui des traditions, des usages, des privilèges et des franchises, des Princes, une Noblesse, un Clergé, un Parlement, qui bornaient de toute part son absolutisme. S'il pouvait, à la rigueur, envoyer un carrosse et des soldats pour conduire vers l'exil un parlementaire qui résistait, cela lui était presque impossible quand il s'agissait d'un évêque. Au contraire, Napoléon, avec la Constitution Impériale de l'an XII, ne rencontre dans l'État, centralisé par la Révolution et débarrassé de tout vestige féodal, que des corps « invalides de naissance et passifs par institution » (Taine), un Corps Législatif dont la servilité égale celle du Sénat, un Tribunat qu'il brisera à la moindre velléité d'opposition. On a dit que l'ancien régime était une monarchie absolue, tempérée par des chansons. Avec la police de l'Empire, ce frein même manque à l'ambition napoléonienne. Dans ce gouvernement de caserne, l'empereur fait marcher son clergé, son université, comme ses préfets et ses soldats : et ce ne sont pas

seulement les évêques qu'il fait enlever en carrosse entre des gendarmes, mais le Pape lui-même.

Aussi, on se représente Napoléon disposant de la France comme de l'Europe, en maître absolu, et, pour ainsi dire, en sultan oriental. Pourtant, si nous étudions de près ce pouvoir napoléonien, ce qui nous frappe, c'est son incurable faiblesse.

Depuis la paix d'Amiens, Bonaparte est « souverain par la volonté du peuple » *(Mémorial)*. S'il a un peu violenté la nation, il l'a surtout séduite, par son génie, par ses victoires.

Mais il lui faut dompter l'armée où se perpétue l'esprit républicain, et qui murmure contre la proclamation de l'Empire, contre le sacre, contre le Concordat. Il faut lui donner de nouvelles guerres et des victoires glorieuses : aux soldats, l'entrée dans la garde, des grades ; aux chefs, de nouvelles dignités, le bâton de maréchal, des dotations, bientôt des royaumes. Ainsi, même si la guerre n'avait pas été pour lui, par tempérament, « une nécessité personnelle » (Lucien Bonaparte), devant le mécontentement des troupes dont il dépend, la paix était impossible. La guerre ne lui est pas moins nécessaire pour faire accepter son pouvoir par la nation.

Elle s'est donnée à lui, mais à condition qu'il lui procure ce qu'elle demandait déjà au Directoire, abandonnant l'idéal de propagande désintéressée des premières années de la Révolution, de la gloire et des conquêtes. Au dedans, l'égalité, au dehors, la frontière du Rhin et la suprématie en Europe. Napoléon, mieux que personne, fait servir à ses desseins les passions humaines. « Si je gouvernais un peuple de juifs, disait-il, je rétablirais le temple de Salomon ». Au Caire, il savait parler en musulman. A Paris, il flatte l'amour des Français pour l'égalité, pour la gloire. Avec un art incomparable il emploie leurs passions à l'affermissement de son pouvoir ou à la réalisation de ses secrètes ambitions. Il saura réaliser tous les rêves de la nation, assurer l'égalité, et lui procurer l'hégémonie en Europe d'après les moyens les plus sûrs pour lui plaire, c'est-

à-dire en y associant les traditions séculaires de lutte contre la maison d'Autriche et de haine contre l'Angleterre.

Mais le souci d'affermir son gouvernement, pour être libre de suivre ses desseins personnels, demeure le fondement de sa politique. Cette guerre contre l'Angleterre, c'est aussi un moyen d'assurer son pouvoir, de lui procurer la popularité. Songea-t-il jamais sérieusement à une descente en Angleterre ? Vit-il jamais dans les immenses préparatifs du camp de Boulogne, autre chose qu'un puissant levier de politique intérieure, « endormir les opinions en exaltant les sentiments » ? Est-il sincère ? Il désigne sans cesse à la France l'Angleterre comme une ennemie perfide, déloyale ; mais un jour, ces Anglais « protecteurs d'assassins » deviendront « le plus puissant, le plus constant, le plus généreux des ennemis ». De même, il exploite les traditions de Richelieu, de Mazarin. Ce titre d'empereur, les Français ne seront-ils pas mieux disposés à l'accepter, s'il est conquis sur la maison d'Autriche, par la ruine du Saint Empire Romain ? Il saura leur présenter la campagne d'Austerlitz comme un effort définitif pour organiser l'Europe centrale contre l'héritier de Charles-Quint, qui viendra après la bataille au camp du vainqueur pour implorer sa clémence et qu'il chassera d'Allemagne. Désormais, Napoléon a fait de la France la grande nation, selon ses vœux les plus chers, par la guerre contre l'Angleterre et par la ruine de la maison d'Autriche. L'œuvre de l'ancienne monarchie est réalisée. Les émigrés se rallient. « Mon cœur s'étonna de se retrouver français, je fus vaincu par la gloire. » (Las Cases.) Le pouvoir impérial semble assuré.

Ce n'est là qu'une apparence : les contemporains ont pu s'y tromper, non pas un historien qui confronte les mémoires, les correspondances, les rapports de police. Pendant le Consulat, les jacobins, les royalistes, les émigrés, les généraux complotaient contre le gouvernement de Bonaparte et contre sa personne. Enlèvements et machines infernales échouent. Des royalistes

se rallient, mais le parti républicain demeure puissant et se perpétue dans l'armée par des sociétés secrètes. Bonaparte sent la fragilité de son pouvoir : il cherche de nouveaux appuis, et pour cela essaye d'enrégimenter les catholiques « le seul parti puissant, dit-il à Joseph, qui soit en état de contrebalancer l'influence de l'armée » (Miot de Melito). Puis, c'est l'empire et les guerres triomphales. Il s'efforce de gouverner par le prestige de ses victoires, et pendant quelque temps, y réussit. « Par ses victoires, Napoléon, au retour des camps, se trouve réconcilié avec l'opinion publique. » *(Souvenirs de Chaptal.)* Mais les résistances renaissent devant le débordement de l'ambition napoléonienne. L'opinion publique s'inquiète, et la complicité de l'opinion est la condition même du pouvoir de l'empereur. Par tous les moyens, il essaye de se l'attacher : il encourage l'industrie, le commerce, protège les paysans. Il institue l'Université pour s'emparer des intelligences, l'État sera désormais « créateur et directeur de toute pensée politique, sociale et morale dans tout l'empire » (Taine).

Enfin ce souci de l'opinion publique, ce besoin de popularité, prennent parfois des formes singulières qui donnent à l'Empire un aspect inattendu. Napoléon fait répandre des gravures : dans l'une il se découvre devant des blessés autrichiens ; dans une autre il touche les pestiférés de Jaffa (et il ne les a jamais touchés) ; il traverse le Mont Saint-Bernard sur un cheval fougueux au milieu des tourbillons de neige (il l'a franchi sur un mulet, et par le plus beau temps du monde). Non seulement il excite l'enthousiasme de ses soldats par des proclamations enflammées, mais il fait composer pour eux des chansons « où l'on parlera de la gloire ».

Cette préoccupation de frapper l'esprit du public, où Chateaubriand distingue du « charlatanisme », (nous dirions du cabotinage) a une part dans ses plus graves résolutions ; il l'avoue dans le *Mémorial :* s'il court si vite sur Moscou, c'est pour donner à sa marche quelque chose de surnaturel, étendre autour de lui,

comme en auréole, ce vague qui enchaîne la multitude et lui plaît ». Un désir pareil de montrer l'universalité de son génie et la solidité de son pouvoir (Chateaubrilland, qui ne s'en rend pas compte, le blâme comme un penchant à tout ravaler), lui fait, « dans une ville embrasée, accoupler des décrets sur le rétablissement de quelques comédiens à des arrêts qui supprimaient des monarques ». Enfin, il essaye de gouverner l'opinion par la presse. C'est lui qui dicte la furieuse campagne du *Moniteur* contre l'Angleterre. Avant Austerlitz, pour cacher à la nation l'étendue du danger, il ordonne d'imprimer des lettres de Pétersbourg, affirmant la neutralité des Russes. Après Eylau, il envoie note sur note à Fouché, pour qu'il commande aux journaux de dire : « il n'y a plus de troupes en Russie ». Sans cesse, l'empereur répand dans les feuilles à ses gages de petits articles, « dont il ne faut pas différer l'impression d'un seul jour, afin de ne pas laisser prendre à l'opinion une autre direction ». Mais l'opinion se rit des journaux, qu'elle trouve « par trop bêtes » et juge que « ce qu'on imprime ne sert qu'à indiquer ce qu'il ne faut pas croire. »

Il importe du moins qu'aucune voix ne s'élève qui puisse la troubler. De Boulogne, il écrit à Fouché : « Tous les éléments de discorde, il faut les éloigner de Paris » ; il faut exiler Mme de Staël. Il supprime le Tribunat, car il renfermait « douze ou quinze métaphysiciens, bons à jeter à l'eau », et qui faisaient du bruit. Quand on connaît la faiblesse réelle de son pouvoir, on comprend l'inquiétude de l'empereur. Un frémissement devait passer dans l'âme de tous ceux que n'aveugle pas la gloire, ni les villes brûlées, ni les drapeaux conquis, en lisant la fameuse page du *Mercure :* « C'est en vain que Néron prospère... » Et l'on s'explique alors la colère du maître, quand il déclare que si Chateaubriand avait prononcé son discours à l'Académie, « il l'eût jeté dans une basse fosse ».

Là aussi se trouve l'explication des violences de Napoléon contre Mme de Staël. M. Sorel s'en étonne, et

plaisante. « Tant de décrets, de police, de gendarmes, de dépêches, et de gros mots, pour un salon où l'on cause. On ne peut s'empêcher de sourire à considérer de loin ces fureurs de lion exaspéré... Le fauve secoue sa crinière, roule des yeux, écume et s'évertue vainement ». C'est que l'état de la France préoccupe l'empereur, il la sent prête à se troubler aux mauvaises nouvelles des mauvais esprits. « Je vois avec pitié le peu de consistance de l'opinion de Paris, les craintes perpétuelles et les effets de la badauderie et de la malveillance. Il ne faut pas laisser voir des choses que l'art consiste à cacher », écrit-il à Fouché en 1807. C'est justement le rôle des opposants comme Mme de Staël, de faire éclater ces choses que Napoléon voudrait cacher, c'est-à-dire les périls où sa politique entraîne la France. Il veut leur disputer l'âme du pays ; aussi des marais de Pultusk écrit-il en même temps au ministre de la police : « Si M. Chénier se permet le moindre propos, je donnerai l'ordre qu'il soit envoyé aux îles Sainte-Marguerite », et : « Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de Mme de Staël... Faites des articles datés de Bucharest... Faites-en également datés de Tiflis. »

Coup sur coup, il envoie des courriers d'Osterode, de Finckenstein, pour qu'on en finisse « avec cette folle de Mme de Staël ». A la veille d'Eylau, il stimule encore le zèle de sa police. « Je la ferai mettre à l'ordre de la gendarmerie ». En 1808, au faîte de sa puissance, il écrit de Bayonne « pour qu'on surveille Mme de Staël à Coppet » et ordonne « à tous ses agents dans les cours étrangères de la faire surveiller dans tous les lieux où elle passera ». En 1810, il lui interdit de s'approcher de Paris à moins de quarante lieues, et fait déclarer par le duc de Rovigo « qu'à trente-huit lieues, elle est de bonne prise. »

Et sa persécution s'étend à ses amis, à Schlegel, à Mme Récamier, qui doit se retirer à quarante lieues de Paris, Montmorency est interné au centre de la France, et de Sabran enfermé à Vincennes sans jugement.

Cependant les résistances s'accentuent, l'empereur se heurte aux trahisons de son entourage, au mauvais vouloir ou à l'opposition de ses frères eux-mêmes. « Personne ne marche droit avec moi, il faudra bien y remédier un jour. » Et l'idée du divorce s'impose. Quand, — après avoir excité la haine de la nation contre les Habsbourg, — il eut ramené une Autrichienne à Paris, et que deux cents coups de canon eurent annoncé au peuple la naissance du roi de Rome, il put croire son pouvoir définitivement assuré. Il n'en était rien, et nous en avons la plus extraordinaire démonstration.

Au moment où, à Moscou, Napoléon ordonnait la retraite, un général républicain s'évadant d'une maison de santé, sans intelligence au dehors, sans argent, annonce que l'empereur est mort, organise un gouvernement provisoire, arrête les principaux fonctionnaires. Tout le monde le crut, et personne ne songea à l'ordre de succession réglé par l'empereur. « Ce diable de roi de Rome, on n'y pense jamais. »

Au contraire, la nation ne pouvait concevoir son existence en dehors de la monarchie et sans monarque ; elle identifiait son sort à la personne du roi, c'est ce qui explique la « grande peur » que M. Aulard nous a montrée après la fuite de la famille royale à Varennes. L'empereur mort, la France l'eût pleuré sans doute. Puis elle eût repris le cours de ses destinées. Beaucoup se fussent contentés de prononcer le « ouf » de soulagement qu'il prévoyait lui-même.

C'est que le pouvoir napoléonien ne possède pas une base solide. C'est un gouvernement d'opinion. Napoléon est l'esclave de l'opinion publique. « L'alliance avec l'Autriche n'est pas du goût de ma nation, et quant à celui-là je le consulte plus qu'on ne pense. » Il en est l'esclave contre son intérêt même. Son intérêt en 1809, en 1811, est de sacrifier la Pologne aux ambitions moscovites : il ne le peut. « *Je ne suis pas Louis XV*. Le peuple français ne souffrirait pas cette humiliation. »

Le roi de France l'eût pu. Les rois de France, a dit

Pascal, n'ont qu'à déclarer : « Nous voulons ». Celui qui n'a pas un pouvoir « légitime », a besoin de persuader : c'est le propre du tyran. Napoléon devait persuader, et c'est là ce qui explique la faiblesse profonde du pouvoir napoléonien.

JACQUES DESGRAULES.



Les Chroniques

LES ROMANS

Brichanteau, par JULES CLARETIE (Fasquelle.)

Cavalcades hautaines, gestes romantiques, vous avez rêvé tout cela, Brichanteau; vous avez été amoureux des Lagardères de coulisses et des D'Artagnans de l'estrade. En vous donnant au public, vous manquiez certes de pudeur; mais vous aviez la foi, mais ce qui vous mettait « le feu aux artères, c'était la gloire, l'appétit de la gloire ». Et c'était là une belle ambition, Brichanteau, quelque chose qui tout de suite vous enveloppait d'une flamme divine, faisait de vous un vaillant, le preux qui se voue à la conquête d'une Valkyrie. Les belles fées voltigeaient autour de votre front; vous étiez beau, vous étiez dieu.

Et maintenant que l'heure a sonné et que vous êtes rentré en vaincu du combat, il vous reste le souvenir grandiose de votre effort. Le cadavre des illusions a bonne odeur quand on a noblement lutté.

Tu as aimé tes héros, tu les as vécus, vieillard des dix mille masques; tu as recherché dans une vie multiple ta propre signification, mais plus tu cherchais à te connaître, plus tu te dissolvais en cette poursuite. Protée insaisissable, ton moi fuyait devant ta conscience passionnée.

Cette mortelle impuissance, tu le sais aujourd'hui, nul autre que toi n'en fut responsable ; ton erreur, c'est de t'être trop livré. Thalie est femme, elle veut qu'on se donne

absolument à elle, mais elle méprise ceux qui le font et réserve ses faveurs à celui qui, suivant l'heure, s'offre et se garde tout entier. Tu n'as pas su être « le fou de génie qui livre au public son âme en pâture » et le sage qui se connaît et se reprend. Vieux comédien, tu as été l'image de la vie des autres, sans avoir même connu ton image, heureux pourtant d'avoir conservé un coin secret et irrévélé de ton cœur pour y voir un jour fleurir les douces joies du passé.

Etait-il sage de vouloir de suite le succès, de le rechercher uniquement dans les méthodes d'autrui ? Ne pouvais-tu, toi aussi, être quelqu'un ?

« Un homme vrai ne nous rappelle rien, dit Emerson. Il se fait centre. Là où il est, là est la nature. » Avoir le courage d'être soi, avec ses faiblesses, ses énergies, ses vertus, ses défauts, accentuer même dans la mesure de la sagesse ce qui nous est particulier, c'est préparer les différenciations nécessaires, c'est décupler ses chances.

La vie se peuple tous les jours de falotes images. Comme vous jadis, Brichanteau, les jeunes gens imitent trop. Ils deviennent trop facilement des masques.

L'imitation a créé des types socialement semblables : le bureaucrate, le politicien, le littérateur, l'arriviste. Si c'est là la marque d'un progrès de la civilisation, c'est aussi l'indice d'un amoindrissement de l'initiative. L'État favorise d'ailleurs cette élaboration de types toujours semblables, plus faciles à connaître, donc à gouverner. De quinze à vingt-cinq ans, le jeune Français qui se respecte passe tous les ans un examen; le souci des programmes le tenaille sans cesse, devient fièvre; l'ambition du diplôme l'empêche de dormir, comme jadis les lauriers de Thémistocle tenaient éveillé Démosthène. Entre-t-il dans l'administration, il ne sera quitte avec les concours que lorsqu'il prendra sa retraite. Est-il écrivain, la Légion d'honneur sera pour lui le brevet qui consacre son talent; dès lors il voudra lui aussi de l'*avancement*, il sera officier, commandeur, etc.; enfin l'Académie lui apparaîtra comme le baccalauréat définitif : *dignus, dignus est intrare*. Les bourgeois conservateurs de la république veilleront à ce qu'il progresse méthodiquement, à l'ancienneté.

Mais la routine ni l'imitation ne feront jamais que des citoyens sans grandeur et sans originalité. N'importe. Les individualités naissantes ont à choisir entre la voie in-

connue qui aboutit à la roche Tarpéienne, peut-être aussi au Capitole, et le chemin battu, ratissé, balayé, qui mène aux sûrs et médiocres honneurs. Je ne puis sans haine considérer ces livres qui portent pour titres : « les grandes écoles », « le choix d'une carrière ». C'est le choix d'un moule qu'il faudrait dire. Quelle part y fait-on à l'originalité, au caractère ? Le caporalisme prussien ni la démagogie de bas-empire ne font la force d'un peuple. Des individualités puissantes sont nécessaires au développement harmonieux de la race. Loin de se soumettre à l'observation de principes qui ne sont pas pour elles, elles doivent s'essorer, nerveuses et fières.

Mais le « jeune » n'est pas assez fier pour être soi; il est le plébéien pour qui les « arrivés » demeurent les grands modèles sociaux, les masques qu'il lui faut accrocher pour réussir et dont son magasin d'accessoires n'est jamais assez rempli. L'imitation lui semble la garantie du succès. Nulle foi. Il ne se sent pas assez noble pour paraître le visage découvert sans grimes ni fards, et il pense s'aristocratiser en répétant des gestes appris.

Ainsi, par la plus grande difficulté des différenciations, s'institue le règne de la médiocrité. Un médiocre aura sans doute plus de chances d'être bon singe que le jeune homme supérieur qui se sent des forces qu'il faut comprimer par une lutte sans cesse, mais qui, s'il les laissait libres, le porteraient en avant des autres. Est-il admissible, par exemple, qu'on veuille à tout prix faire son petit Barrès ? On n'y réussira d'ailleurs point; l'humanité, la nation, l'époque, n'ont pas besoin de plusieurs hommes construits semblablement; un seul suffit à la tâche nécessaire. Mais, dans certains jeunes cénacles, c'est un genre, une mode, un snobisme; cela est bien porté.

Peut-être, à ce jeu, ramassera-t-on les miettes du maître; on sera considéré; et cela mérite tous les efforts, car aujourd'hui, comme vous le dites, Brichanteau, on préfère la considération à la gloire. Est-ce fatigue de la race? La France a-t-elle donc produit assez d'hommes puissants? Rien de grandiose ne peut-il plus jaillir ? La soif de la considération est, en tout cas, un aveu de faiblesse. Tout ce qui est grand semble exagéré. Et le besoin de méthode scrupuleuse, d'ordre méticuleux d'une société chlorotique range derrière tout homme éminent, cinq cents jeunes gens qui veulent, envers et contre tout, lui ressembler

comme des frères. Ces jeunes augures n'auraient garde de rire à se regarder; ils sont même excessivement sérieux.

Louer tant que l'on voudra, approuver, admirer avec enthousiasme; mais être soi, ne pas craindre de sentir, de penser, de parler avec sincérité ; n'exagérer ni le désir de paraître, ni la résignation ; garder la juste, l'harmonieuse mesure, et ne pas être sceptique, c'est être sage, c'est être français. Vous n'avez jamais été sceptique, Brichanteau ; vous avez cru jusqu'au bout, vous n'avez pas souri aux mots de gloire, de patrie, de beauté, de justice. Vous avez rêvé en bon fils de la Vieille France, qui peut avoir des illusions, mais qui y tient malgré les coups de la vie. Sous vos masques, il y avait un cœur d'homme, sentimental peut-être, mais de la bonne vieille race.

Vous avez rêvé votre rêve, chevalier de la Fausse Figure, vieux cabotin, vieux menton bleu, vous avez pleuré comme un autre l'idéal irréalisé; mais vous avez gardé la fierté d'avoir donné votre vie à quelque chose de grand, l'art. Et vous n'avez pas failli dans le chemin de votre conscience.

Et qu'importe l'échec, qu'importe la fin du rêve, si l'on a eu une foi brûlante dans la poitrine, quelque chose de chaud et de puissant sous le sein ? Nous, les rêveurs, nous emportons dans les quatre planches quelque chimère. Elle était notre amie et notre consolatrice, elle était notre joie et notre fierté. Et quand nous songions à elle, l'enthousiasme débordait jusqu'à nos yeux. Cela valait mieux que les neurasthénies et les scepticismes.

Et crois-tu qu'ils nous valent, les autres ? Quand tu songes et t'attristes au bord de ton passé, te plains-tu vraiment, vieux romantique ? Répètes-tu les paroles de Manfred : « Rien ne m'a servi de rien, bien ou mal, vie, intelligence, amour, passion; tout ce que je vois dans les autres a été pour moi comme la pluie sur le sable. » Laissons cela, vieux, aux petits pessimistes qui maudissent la vie quand on leur sert un œuf à la coque trop cuit. Souffrir, c'est connaître. « J'ai fait du bien aux hommes et j'ai trouvé de la bonté même parmi les hommes ».

Vieux Will de la rampe, Roméo du grime, il y a quelque chose qui a battu dans ta poitrine, et cela seul vaut tout le reste, et c'est lourd comme la vie et angoissant comme le destin, — et c'est noble comme l'idéal.

Ch. Brunet-Millon.

NOTES D'ART

Aux Salons. — James-W. Morrice. Je ne connaissais point la place Valhubert, mais pour l'avoir vue telle que James-W. Morrice a su nous la montrer, il m'est impossible de l'oublier désormais. Elle est plantée de beaux arbres, où les divers éclats de l'automne marient leurs rapides et moribondes richesses. Il semble que l'haleine de ces branchages si grassement fournis de magnificences soit une poussière d'or dont les jeux voluptueux et profonds vêtent d'un même mystère et d'une même émotion les kiosques de musique, les bancs inertes et les promeneuses qui ne sont, — taches roses et blanches sur le fond gorgé de splendeurs, — que des bijoux plus éclatants ou des parfums moins sourds.

James-W. Morrice est le disciple avisé de Whistler ; nulle peinture n'est moins littéraire, puisqu'elle n'est soucieuse que de la plus belle matière, nulle cependant n'évoque plus vivement au souvenir, par ses abondances maîtrisées, par ses subtiles et intenses gourmandises, certains poèmes de Baudelaire. Ce peintre ne se satisfait point ici de la seule habileté de l'œil ou de la main, son âme de poète, sa sensibilité de luxueux, l'épanchement vermeil de ses songes plastiques, transposent et embellissent chaque spectacle pour faire de la toile qu'il représente non une séduisante *impression*, mais quelque chose de mieux, de plus durable, de plus *réfléchi ;* quelque chose de « métamorphosé » qui, « s'éloignant de la réalité triviale », devient de la beauté supérieure, de la beauté pure...

L'auteur de ces toiles cultivées comme la plus lourde rose, épaisses comme la plus paresseuse nuit, gonflées comme la plus vaporeuse perle, est de la race heureuse de ces *rêveurs sensuels* qui, peintres épris de la matière ou poètes épris de la forme, ne sont cependant point tentés par la dangereuse virtuosité, parce que leur cœur actif sait, quand il est temps, projeter dans leurs veines un sang fiévreux qui vient gêner leur main.

Aman-Jean. Un maître aimé, celui-là, de tout l'amour d'une jeunesse qui a vu se réaliser par son talent quelques-unes de ces vagues visions, trop suaves pour être réelles, et dont nul d'entre nous n'a su refuser parfois la séduisante et grave compagnie. Habillées avec recherche d'étoffes aux couleurs cendreuses, systématiquement lasses, et gardant

dans leurs prunelles, avec la couleur de la mer, sa plainte et son humidité, elles apparaissent, disposant leurs gestes comme la phrase d'une mélodie, s'occupant, avec une pompe sentimentale, à remplir des vases d'eucalyptus plats et huppés, ou, le plus souvent, à n'être que belles et découragées.

Peu de peintres ont mieux rendu le *rêve décoratif* de leur temps. L'on prévoit de quelle façon délicieuse vieillira cette œuvre. Dans quelques lustres, des jeunes hommes épris du passé viendront songer devant ces toiles. La *Jeune Fille au vase bleu* leur dira quel fut le goût de nos tendresses, l'aliment de notre sensibilité, car elle est, dans ses voiles discrets, bien plus que les femmes d'un Boldini ou d'un Humbert, la poétique expression d'une amoureuse d'aujourd'hui.

Guillaume Roger. La légèreté charmante que met à peindre M. Guillaume Roger donne l'impression que ses couleurs vont s'évaporer et fuir comme le vol distrait d'un papillon. Tout semble, dans la moiteur rustique qui baigne ici les choses, comme en suspens, vibrant et soyeux à la façon du duvet qui s'équilibre dans un air épais et transparent. Il y a un charme indécis dans ces paysages amollis, où le rythme des lignes cède sans peine à la caresse des couleurs. L'éclat terne de certains étés embués de chaleur est rendu avec une rare persuasion par M. Guillaume Roger, peintre de la Hollande plate et chancelante.

Friescke. Le meilleur peut-être de ces aimables peintres américains qui, en souples et élégantes teintes unies, célèbrent la douceur de vivre. C'est aussi l'été qui a dévêtu sur cette étoffe d'un rose ineffable la svelte nudité de cette jeune fille. Jean de Tinan aurait trouvé, à propos de ce corps tiède et long, des phrases où les baisers les plus chaleureux auraient fleuri en bouquets aussi nombreux que les roses de nacre et d'eau des petites marchandes. Friescke est le peintre des héroïnes de ces romans où il y a des fleurs, des étoffes claires, du thé, des baisers, du plaisir poétique et nulles brusqueries.

Quelques portraits. Le plus mémorable est celui de Carrière ; un double portrait, beau comme la peine et le chagrin, comme une éternelle peine et un éternel chagrin ; y a-t-il au monde tant de gens si noblement tristes ? Souhaitons-le et souhaitons qu'il y en ait encore beaucoup. — De M. Ullman, un Américain encore, une très onctueuse étude

en curieuse perspective, une femme qui penche la tête pour admirer les plis que font les dentelles de sa robe sur le plus luisant des parquets. — De Jacques Baugnies une *Étude du soir ;* l'atmosphère est fluide et toute élargie de crépuscule ; une jeune femme, vêtue d'une robe verdâtre drapée, dont la clarté pâlit comme le jour derrière les rideaux, penche la tête en avant et semble porter tout le poids de l'heure sur sa nuque exténuée. L'impression est d'une finesse et d'un goût très sûrs. — Bernard de Monvel offre un grand portrait pathétique, dont les robustes qualités semblent plus robustes encore dans la pénombre simplificatrice où il est exposé. — Il y a encore beaucoup d'autres portraits ; je dirai même que la Société Nationale est l'asile du portrait, comme le Salon des Indépendants celui du paysage, comme la galerie des Artistes Français celui de ce que l'on voudra... JEAN-LOUIS VAUDOYER.

LES THÉATRES

Comédie-Française. — *Le Duel*, pièce en trois actes de M. HENRY LAVEDAN.

Je ne crois pas qu'il faille attacher une grande importance au succès qui vient d'accueillir *Le Duel* de M. Henry Lavedan. Les passions du moment l'expliquent, toutefois, sans l'excuser. Il y a à Paris deux sortes de publics, celui qui siffle le bon Dieu et celui qui l'applaudit. On l'a beaucoup applaudi à la Comédie-Française. Il est vrai que la claque n'y perdait pas ses droits. Cela fut très divertissant. Aussi bien l'onction de M. Le Bargy, la cordiale majesté de M. Paul Mounet furent-elles d'un sérieux appoint au triomphe de la sainte cause, tandis que sur M. Duflos, bafouilleur et mélodramatique, un courroux céleste semblait s'appesantir, la malédiction de Jéhovah sur l'ange rebelle.

Voyons... la pièce de M. Lavedan n'est-elle qu'un prétexte aux joûtes oratoires qui mettent aux prises deux frères : l'abbé Daniel et le docteur Morey ? M. Lavedan prétend-il à des idéologies de circonstance ? Je ne vois pas que la hardiesse de sa pensée, l'ardeur de son éloquence, la puissance de ses déductions, non plus que la qualité de sa littérature, beauté formelle du discours ou nouveauté des métaphores, légitiment son intervention dans les hautes sphères philosophiques et sociales.

Le Duel n'est pas encore « la pièce du siècle », que tous nos dramaturges sont sur le point d'écrire. Mais encore est-ce une pièce, quelle que soit sa « portée », une simple pièce, un conflit humain où l'analyse des idées serait considérée comme facteur psychologique ? Je cherche la pièce.

D'abord son point de départ : deux frères, un prêtre et un médecin. Une femme se trouve entre eux. Le prêtre est son confesseur, le médecin voudrait être son amant. Un duel s'engage entre eux ; c'est d'abord un duel d'idées, un duel entre les deux morales opposées que les deux hommes représentent. Chacun veut gagner une créature à son idéal. Et peu importe qu'ils aient raison, l'un ou l'autre, car c'est une femme qu'ils se disputent, et c'est d'amour qu'il s'agira bientôt. Dans la chaleur de la lutte, ils en viennent au corps à corps, ce ne sont plus des mots qu'ils échangent : de leurs poitrines jaillit le désir avec leur souffle. Et le médecin dit au prêtre : « Ce n'est pas pour Dieu que tu la veux, c'est pour toi. Tu l'aimes... » Quel effet produira cette terrible accusation sur une âme engagée dans des vœux éternels ? Le prêtre sera-t-il sauvé de lui-même, par l'indignation, le dégoût ou l'effroi ? Ou bien confessera-t-il sa douleur avec sa passion ? Et comment va-t-il la dominer ou s'y abandonner ? Était-elle en lui déjà, latente, inavouée, ou bien les mots prononcés par son frère ont-ils jeté dans son cœur le germe d'une idée fixe qui peu à peu se développant, l'envahissant, attaquant la chair, tournerait en amour son prosélytisme et sa sainte émulation en la plus humaine, en la plus déchirante jalousie ? Nous attendons tout ; tout est possible, tout est angoissant parce que la vie s'est manifestée ; — voici le drame. *Le Duel* commence... Non. C'est ici qu'il s'achève, sur l'intervention d'un évêque mêle-tout, et de M. Lavedan, demiurge. L'abbé Daniel s'est contenté de se frapper la poitrine en s'écriant : « Serait-ce possible ?... Non ! Non ! », et il s'appuie au dossier d'une chaise, comme il est d'usage au théâtre.

Un troisième acte était fort inutile. Il nous apprend que pour évangéliser les Chinois, M. Paul Mounet n'en est pas moins le plus averti des psychologues mondains, que l'abbé s'expatriera après avoir embrassé son frère et que, comme fort à propos M. de Chailles s'est flanqué par la fenêtre, le docteur épousera la marquise : dénoûment idyllique, en somme, avec une mort à la cantonade.

Et il y a M. Le Bargy, qui est un ecclésiastique élégant et captieux, M. Paul Mounet. qui a un costume superbe. M. Joliet, qui joue à ravir les essoufflés ; et il y a Mme Bartet qui est parfaite, parfaite... parfaite ! Mais il n'y a pas de pièce. *Le Duel* de M. Lavedan renchérit sur les duels à la mode : on y échange un tas de choses sans résultat.

JACQUES COPEAU.

VARIÉTÉS

A propos de Péladan. — Ceci posé qu'aucun d'entre nous ne songerait à mettre en doute la haute valeur artistique et littéraire de Péladan, il faut bien cependant convenir qu'il est fort déconcertant à ses heures, et qu'il en va par trop de son esprit comme du charme de certaines femmes : il est éminemment journalier. Disposition qui le desservit particulièrement lorsqu'il conçut l'article de critique picturale que publia, le mois dernier, la *Revue Hebdomadaire*. Les « petites expositions » firent là les frais du palmarès le plus stupéfiant qu'il nous ait été donné de feuilleter à cette occasion et que nul n'eût pris la peine de lire plus avant que la première page, si la signature de son auteur ne l'y avait impérieusement incité. Péladan se posant comme l'initiateur et le guide d'un groupemen d'artistes, il devient singulièrement intéressant, en effet, de le suivre parmi l'actualité mouvante, de voir où le mène son goût réfléchi, bref, de constater palpablement le résultat de la mise en pratique de ses captieuses théories. Disons-le tout net : il est désastreux !

A vouloir trop restreindre le domaine de la critique, il est à craindre qu'on ne la rende très étroite. Je ne saisis plus les raisons qu'on peut avoir eu de prendre à parti les « bourgeois » et les pédants — si l'on doit aboutir à parler comme eux. Dès lors qu'on s'arroge le droit d'analyser une émotion, il serait pour le moins nécessaire d'être apte à l'éprouver un instant. Or, les propos en question de Péladan ne reflètent qu'une froideur glaciale et un sectarisme volontairement obtus, où la sensation chaude et sincère ne prétend même pas, semble-t-il, à la plus accessoire présence. Et, du Charybde de l'impressionnisme intransigeant, nous voici tombés dans le Scylla du rationalisme arbitraire !

Combattant ici pour des idées qui ont quelque vague parenté avec celles que naguère prôna le dynaste des rosicruciens, il nous faut diligemment veiller à ne pas être, à notre tour, victimes de semblables errements. S'il est pleinement entendu que nous souhaitons pour l'artiste une forte éducation qui lui permette de se réaliser sans se buter à des obstacles de nature secondaire, c'est que, *a priori*, nous l'admettons, en tant qu'*artiste*, doué tout d'abord d'une vibrante et riche sensibilité que l'aideraient puissamment à mettre en œuvre des principes d'ordre purement matériel qu'il perd aujourd'hui un temps précieux à se forger imparfaitement à grand'peine, et auxquels il est arrivé, par là même, à accorder une importance excessive — sinon exclusive. Aux mains d'un cuistre, il n'est pas de doctrine ou de précepte d'art, si excellent et si fécond soit-il, qui se légitime. Les principes abstraits, et les belles pensées sont le complément de l'organisation nerveuse artistique. Ils ne se confondent pas avec elle. Ils ne sauraient, non plus, tenir lieu d'équivalent. La culture, de son côté, n'est qu'un plus ou moins vaste amas inerte, où l'intuition choisit les éléments de ses associations. (Ainsi, dans la prairie, pour s'assembler en gerbe, les fleurs attendent qu'un geste humain les y convie). Le mode affectif doit être le premier que revêt toute normale jouissance esthétique et, s'il y a lieu, par la suite, de contrôler des formules en examinant des œuvres, il faut s'élever du particulier au général en se gardant bien, fût-on l'infaillible Stagirite en personne, de procéder inversement — ce qui serait une grave faute, lourde de funestes conséquences.

Que Péladan, lui qui fut dupe du fastueux et séduisant mensonge de Gustave Moreau, considère avec quelle éloquente confiance se sont jetés dans les bras de Cézanne, les élèves de cet étriqué joaillier qui n'eut pas la taille de son rêve. Et Cézanne, présentement, c'est très bien, mais, au fond, c'est limité, n'en disconvenons pas. Son tort capital est de se révéler, par ses œuvres, uniquement comme un bon ouvrier. Si vraiment la nature lui tend un miroir, avouons qu'il a peu de chose à y refléter. Ou bien, comme d'autres sont esclaves de leur procédé, il est esclave de son œil. Son âme n'est plus qu'un œil. Mais il est néanmoins un admirable peintre. Au demeurant, sa plus durable gloire sera d'avoir obligé toute une génération à faire des gammes. C'est l'acheminement obligatoire

pour qui veut stablement composer un jour. Tant pis pour ceux qui prennent des exercices pour une symphonie, des moyens pour une fin ! Ce qui importe avant tout, c'est qu'on soit en possession des instruments indispensables à l'exploitation de cette mine merveilleuse qu'est la sensibilité moderne. Elle les appelle, d'ailleurs, ne pouvant plus longtemps se suffire à elle-même. Cézanne les apporte. Que d'autres les utilisent.

On sait bien qu'il en est encore un certain nombre à faire des « grandes machines ». On en voit au Salon, mais, pour la plupart, on préférerait ne pas les voir ! Il en est encore qui choisissent de jolis modèles, mais ce sont trop souvent des peintres exécrables ! En résumé, Péladan est démesurément pressé. Il ne sait pas vouloir à longue échéance. Il souhaite des résultats sans effort préalable, des effets sans cause : contresens qui l'amène à estimer sciemment des productions inférieures, à pervertir systématiquement son jugement. Il bâtit son palais sur le sable et trouvera, je le crains, la mort au milieu des ruines. — A moins qu'il ne vienne à résipiscence...

P. H.

LE COURRIER DU MOIS

Une fortune singulière guettait le sculpteur Guillaume après sa mort : c'était de devenir plus célèbre et plus regretté comme académicien que comme statuaire. De ses œuvres, nul n'en a jamais rien su (sauf ceux qui découvrent matière à discours dans les moindres créations de la Providence) ; mais ce que l'on sait surtout, c'est qu'en laissant sa place vacante au soleil, il a mis aux prises deux écrivains renommés.

L'un, Émile Bergerat, ce libertaire des lettres, prétend que dans la demeure académique où il veut entrer, il y a trop de ducs et de politiciens, qu'il y manque des écrivains rayonnant de la pure essence littéraire, et vierges de tout contage malsain.

Maurice Barrès brigue aussi le siège de feu Guillaume. On objectera sans doute que l'auteur de *Leurs Figures* fut un parlementaire et qu'il se mêla copieusement à certains tumultes où la passion domina parfois la raison ; d'autres diront : « Si jeune, et déjà académicien ! »

Mais l'on se souviendra volontiers des paroles gravées sur la statue récente du maréchal de Moltke : « A l'heure qu'il fallait..., par l'homme qu'il fallait », et impérieusement ces paroles sont revenues à la mémoire, quand Barrès fit paraître *Au service de l'Allemagne*, à l'heure où, débarqué sur le sol de la Nouvelle-Afrique, l'empereur allemand redressait les pointes de ses orgueilleuses moustaches.

Bientôt il inaugura le monument élevé aux morts de Gravelotte ; les académiciens penseront peut-être que, consacrée elle aussi à l'amour et à la douleur, l'œuvre nouvelle de l'écrivain lorrain vaut bien des titres de noblesse.

GERMAIN BLECHMAN.

BIBLIOGRAPHIE

La Maison de Danses, roman par PAUL REBOUX. (Calmann-Lévy, éditeurs.)

Personne, à Séville, n'ignorait « les Délices de l'Andalousie », la maison de danses de Ramon Nuñez. Celui-ci trouva un jour à sa porte la petite Estrelitta, gracieuse gamine de treize ans qui fuyait les mauvais traitements de sa mère et qui suppliait le patron de l'accueillir. Ramon, pris de pitié, ému aussi par la grâce de la petite, se laissa fléchir. Le charme de la gamine avait séduit Ramon et l'avait étrangement intéressé ; il se dit qu'on pourrait faire d'elle, avec un peu d'effort, une danseuse adorable qui serait la gloire de sa maison.

L'enfant grandit chez lui, se développa, travailla la « madrileña » et le « vito », puis, un beau soir, débuta devant le public. Ce fut un succès étourdissant ; la salle entière fut conquise du coup, redemanda la débutante qui, prise au dépourvu, voyant pleuvoir autour d'elle les œillets et les roses que lui jetaient les spectateurs enthousiasmés, improvisa une fantastique danse des fleurs. Ce fut du délire. Séville entière, pendant de longs soirs, acclama la gracieuse Estrella. L'enfant de jadis était devenue une femme, que le succès grisait ; Ramon se mit à l'aimer. Il la surprit un soir dans les bras d'un danseur, l'en aimá davantage encore, jalousement, et, sans être aimé d'elle, lui proposa le mariage. Elle accepta, joyeusement.

...La danseuse triomphait toujours, tout Séville était amoureux d'Estrellita. Ramon la surveillait étroitement et souffrait de la voir adulée ! Sa jalousie s'exaspérait davantage chaque soir, tandis que, dansant, elle semblait voluptueusement s'offrir à tous. Un beau jour, malgré les remontrances de sa mère, qui ne comprenait rien à sa folie — car les danses d'Estrella étaient la fortune de leur maison — Ramon ferma les « Délices de l'Andalousie » et quitta Séville avec sa famille.

Ce fut à Cadix qu'il se fixa. Là, du moins, il ne connaissait personne, sa femme était ignorée de tous et lui appartiendrait toute entière. Il fallait vivre cependant. Ramon ouvrit un café ; les affaires allèrent mal. Il organisa ensuite des combats de coqs qui passionnèrent le public ; l'argent afflua à la maison, mais bientôt des disputes ayant éclaté entre les parieurs, les combats de coqs furent interdits par la police. Que faire ? La misère guettait ! Ramon se laissa convaincre par sa mère, Estrella reparut et Cadix s'émerveilla à son tour de sa grâce charmante.

Avec le succès de la danseuse renaissait, plus forte chaque fois, la jalousie de son mari. Ramon souffrait, devenait intraitable, méchant, et la vie fut intolérable pour Estrella... Deux frères, Benito et le petit Luisito, tous deux pêcheurs, fréquentaient assidûment la maison de Ramon. Tous deux, ils s'éprirent de la danseuse. Benito qui, pendant de longs mois, avait presque chaque soir rôdé autour de la maison, surprit un jour Estrella avec Luisito. Sa passion l'égarant, fou de douleur et de jalousie, il s'élança sur eux et les tua tous deux de son couteau.

Cette histoire violente nous est contée par M. Paul Reboux avec beaucoup de vivacité et d'entrain. L'intérêt ne languit pas un instant ; l'orateur nous entraîne, à la suite de ses personnages, à travers les sites espagnols qu'il décrit amoureusement. Il sait nous faire vivre la vie de ses héros, il sait nous faire partager leurs souffrances et leurs joies. Et le prestigieux décor illumine toute l'œuvre.

A. C.

Consolation à Polaire à la manière de Sénèque. — Les deux maîtresses de l'étudiant, par M. Henri Delormel. (Sansot-Orland, éditeur.)

M. Maurice Barrès est un de ces admirables talents qui

gagnèrent promptement les suffrages de la jeunesse littéraire.

S'il ne battit pas, aux joutes électorales du 4e arrondissement de Paris, son adversaire radical-socialiste, je m'imagine que ses succès auprès des jeunes générations durent consoler de cette défaite son âme ambitieuse.

Je ne veux pas savoir si M. Maurice Barrès a l'âme d'un grand politique, cela n'importe plus guère qu'à M. Charles Maurras ou M. Lucien Millevoye... Il m'intéresse davantage d'apprécier ses dons d'idéologue, ses qualités de conteur et de marquer l'influence qu'il exerça.

M. Barrès n'est pas seulement pour nous l'espiègle adolescent qui taquinait son maître Ernest Renan, ou l'architecte, serais-je tenté d'écrire, qui dessina les allées rectilignes et les bosquets géométriques du tout spirituel *Jardin de Bérénice*, non plus que le magique auteur *Du Sang*... ou d'*Amori*...

Je pense qu'il est plus que cela pour nous ; je pense qu'il représente quelque chose encore.

M. Maurice Barrès représente *la discipline dans la langue et la passion dans l'esprit.*

En même temps que le Symbolisme poussait ses végétations les plus luxuriantes, Barrès, esprit élégant et sec comme un paysage de l'Attique, ordonnait sa pensée, analysait son *moi* complexe et n'avait recours pour s'exprimer qu'à un vocabulaire mondain économe de mots, sobre d'images. Original par les idées, Barrès était traditionnel par la forme. Ainsi s'assurait-il la dévotion des délicats fatigués d'outrances systématiques et laborieuses.

Mais mon dessein n'est pas de parler ici de M. Maurice Barrès.

Pourtant je n'estime pas inutiles ces jugements préliminaires qui sont plutôt des précautions nécessaires pour aborder un jeune auteur qui ne se défendra pas, s'il est sincère, d'avoir appris l'ordre dans les sentiments et la mesure dans leur analyse chez l'auteur de *l'Ennemi des lois*.

Que M. Delormel ne s'offense donc pas de cette appréciation, puisqu'elle nous prouve qu'on ne saurait que tirer profit de la lecture de Sénèque, Stendhal ou Maurice Barrès.

M. Henri Delormel a donc écrit une *Consolation* comme le correspondant de Lucilius lui-même. Et c'est à ce quel-

qu'un qui, ne semble-t-il, n'affecte pas une douleur trop bruyante qu'il l'adressa : Polaire. Polaire qui, ainsi que M. Willy, n'est peut-être pas tout à fait une inconnue pour le public... Je gagerais même que c'est en raison de la vaste notoriété de Mlle Polaire que M. Delormel négligea de faire figurer son nom, à lui, sur la couverture de son petit livre....

Et cette consolation est une chose charmante où l'ironie se mêle à une sentimentalité discrète et, comme dit l'auteur lui-même, « la déclamation à la sincérité ».

Qu'on retienne donc ces titres : *Histoire d'une élégie*, *Lyrismes à une mondaine*, et comme dès lors on se sentira loin, par exemple, des pleurnicheries naturistes. Ici, c'est une âme à la fois contrainte et passionnée, attentive à ses soubresauts et à ses heures et dont la poésie intrinsèque est moins dans l'*objet* qu'elle perçoit que dans le *sujet* qu'elle est elle-même.

M. Delormel nous présente les deux maîtresses de l'étudiant, la « mondaine et la petite grue ».

« Je dirai, écrit M. Delormel, je dirai même que cette jeune courtisane que l'on va voir est plus exacte que nature, elle répond à une idée générale, une vérité universelle, bien qu'ayant effectivement roulé dans tous les cafés de la rive gauche, dans mon esprit, c'est une abstraction, le *type idéal* des générations de petites femmes qui « s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide » au quartier des Écoles. Vous reconnaîtrez qu'elle a existé à ceci, qu'elle a le cynisme de la vie. Ayant fait bon marché des effets littéraires, je voudrais donner la sensation de quelque chose de scientifique et que ce conte tout ramassé, précis et sec ainsi qu'un manuel, fût comme un miroir où chacun pourrait contempler des émotions de même ordre, mais ses propres émotions !... »

« Quelque chose de scientifique, un conte tout ramassé, précis ainsi qu'un manuel ! » M. Delormel a peut-être inconsciemment exprimé de la sorte la conception commune à un grand nombre de jeunes gens que la vie et les livres vont former !

M. Henri Delormel a de la méthode. Il réalise ce qu'il entreprend. Et sa courtisane a bien le cynisme qu'il voulut lui conférer. Quant à sa phrase, elle est un peu sèche en son dessin, sobre de couleurs et nerveusement coupée d'incidentes qui, au lieu d'en ralentir la marche, la précipitent, au contraire, curieusement.

Ces deux plaquettes sont mieux qu'un début dans les lettres, et puissent-elles être un heureux présage d'œuvres nouvelles, plus considérables, mais d'égale saveur !

CH. D.

Les Lettres à Alexis, par M. MÉCISLAS GOLBERG (éditions de la *Plume*).

C'est, je crois, le dernier livre de M. Mécislas Golberg. Je n'en ai rien voulu dire, avant de l'avoir relu. Aussi bien, il est toujours temps d'analyser un ouvrage fait pour durer.

Les sous-titres expliquent beaucoup de choses. M. Mécislas Golberg en a trouvé un qui est le meilleur commentaire qu'on puisse faire de son livre : « Histoire sentimentale d'une pensée. » Il nous avertit que nous ne devons point chercher là de dogme ni de système. L'auteur a vécu fortement et, comme il est nourri des philosophes antiques, il n'a point perdu, dans le dédale des passions et des actes, le fil des idées. Il médite sur ses gestes, sur les gestes de ses amis, de ses *Alexis ;* il passe de son cas au général, de son aventure aux aventures éternelles de l'Amour, du Bonheur et de la Mort... Sa sagesse n'est pas faite pour la chaire, mais pour notre vie quotidienne.

Pourquoi tenterais-je de résumer son livre, quand je le diminuerais ? L'on peut réduire à quelques phrases l'action d'un roman ; mais un système ? mais une sagesse ?... Quand j'aurai dit que M. Mécislas Golberg procède des stoïciens et de Platon, je n'aurai rien dit avec précision, car je n'aurai pas marqué son caractère propre qui est multiple, qui montre je ne sais quoi de las et de lucide, une passivité souriante, mais désenchantée, satisfaite d'avoir compris les choses jusque dans les causes, clairvoyante jusqu'au renoncement.

Son livre est de ceux qui ne peuvent être compris sur la lettre des phrases. Nous sommes loin de la notation nette, si l'on veut, jusqu'à la sécheresse, d'un La Bruyère. Tout ici est en nuances fugitives ou, si je puis dire, en *reflets* de la pensée sur la phrase. Montaigne nous donnerait un précédent à comparer, mais Montaigne, avec un génie plus primesautier, a peut-être moins de tendresse, moins de pathétique. Ces *Lettres à Alexis* ont le défaut, ou la qualité, de tout le genre épistolaire : de fréquentes allusions leur donnent un air de mystère. Elles veulent être parfois

comprises à demi-mot... Ce n'est pas à dire qu'elles manquent de précision, puisqu'elles nous proposent, à chaque page, de belles formules aussi accomplies qu'une inscription sur quelque stèle : *Qui mènera bien la charrue sans la chanson ?*

Je n'ai rien lu sur la Mort qui fût plus émouvant que la *Lettre de la Mort*. Rien n'y est révolté. Point de cris. Point de grincements de dents. Une résignation méthodique, un sentiment paisible de la Fatalité, la compréhension du Destin, je ne sais quoi d'aigu et d'apaisé ensemble et qui ne nourrit aucun désir chimérique. Un seul vœu : « Il voudrait que la Mort fût propre et rose. » — Il conviendrait de citer encore quelque phrase sur la passivité ou sur le silence intime ou sur l'amour.

La langue de M. Mécislas Golberg est d'une belle qualité, discrète et ample, sans rien qui choque le goût. On y remarque pourtant çà et là comme une hésitation, quelque chose d'inachevé, comme si l'écrivain, qui est, je crois, d'origine étrangère, était troublé par un atavisme complexe et lointain. Mais peut-être ces défaillances, rares et brèves, ne sont-elles perceptibles que par contraste avec l'ordonnance généralement nombreuse et accomplie de son style.

E. M.

Les Frissonnantes, de M. Robert Sheffer (éditions du *Mercure de France*).

Les nouvelles recueillies sous ce titre n'ont pas été assemblées par un vain caprice : une logique subtile y dessine, entre les pages du livre, sa trame, en sorte que, sans former une suite rigoureuse, elles se complètent l'une l'autre. C'est le premier mérite de ce livre d'être finement composé. — *Les Frissonnantes :* les Tragiques, les Inquiètes, les Sentimentales. — Ces titres seuls indiquent l'ordonnance de l'œuvre, ordonnance qui n'est point arbitraire, mais réelle et, si je puis dire, fondamentale. Il convient de noter sans retard que nulle monotonie ne résulte de cette secrète unité : rêveuses et tendres, ironiques, mystérieuses, tragiques, les fictions de Robert Sheffer commentent vivement l'émouvante diversité de l'homme.

L'auteur du *Prince Narcisse* est un des écrivains les plus complexes de ce temps. Poète, il a une mobile sensibilité et le don de l'image. Mais quel psychologue redoutable !

Il a d'impitoyables remarques, la plus cruelle franchise. Et quelle variété ! Vous le croyez tout attendri, occupé du parfum de quelque myosotis ou de quelque églantier... le choix d'une épithète insidieuse, ou quelque incidente maligne vous révèle soudain qu'il savait et qu'il se moque, avec une élégante et terrible discrétion. Et nul ne passe avec plus d'aisance, non pas peut-être du rire aux larmes, mais du sourire à l'attendrissement ou à l'horreur...

Je n'entreprendrai pas de résumer les drames que nous content ces « Frissonnantes ». Il faut les lire. Ces nouvelles achevées sont des œuvres rapides et denses et dont il est difficile de présenter un abrégé. Leur caractère général, la psychologie qui les inspira, est désenchantée. Ce pessimisme un peu systématique m'irrite, mais c'est là une vue trop personnelle pour qu'il soit séant d'y insister. Je préfère avouer longuement le plaisir que m'a donné la phrase de M. Robert Sheffer. Mouvante et claire, somptueuse, épurée de toute bizarrerie, elle est d'un maître. Elle témoigne de la valeur que peuvent prendre « dix mots ordinaires groupés d'une certaine façon ». Volontiers la proposerais-je en exemple à de certains stylistes inquiets, esprits ensemble naïfs et fins, tellement éblouis d'eux-mêmes et de leurs conceptions, dont quelques-unes ne sont pas méprisables, qu'ils imaginent de bonne foi ne pouvoir s'exprimer qu'en une langue excentrique, de toutes pièces forgée. Que n'usent-ils du volapük dont la rhétorique est, je crois, encore à créer ? Remettre à chaque instant la langue en questions, c'est une entreprise fastidieuse et puérile. Peut-être est-ce nécessaire à de certaines périodes, quand une école littéraire l'accapare et, sur sa décadence, l'épuise ? Encore des écrivains se sont-ils trouvés de tous temps pour marquer de leur sceau, sans esclandre ni manifeste, la langue commune, pour enrichir de leurs trouvailles la tradition... Puis-je compter M. Robert Sheffer au nombre de ces habiles ouvriers ? Il me paraît que sa prose, moderne par la variété de sa coupe et par la qualité poétique de ses images, se greffe, peut-on dire, par delà les symbolistes, les naturalistes et les romantiques, sur des modèles plus anciens, plus fermes et plus nets. Il est remarquable que les écrivains les plus accomplis de ce temps, un Anatole France, un Barrès, un de Régnier, soient aussi les plus traditionnels. Avec des moyens *classiques*, M. Robert Sheffer a réussi, nommément dans l'*Inconnue*,

dans la *Mouche verte*, à exprimer de ces sentiments instables et flous, des pressentiments, des hantises, qui avaient séduit, avant lui, des écrivains beaucoup moins sûrs. C'est la plus apparente des qualités de son dernier livre, son originalité la plus vive et qui lui fait, parmi ses pairs, une place définitive... E. M.

Claire Maret, roman par YVONNE VERNON (chez Ollendorff.)

Mlle Yvonne Vernon nous offre aujourd'hui son second livre; un roman. Il parut d'abord dans la *Renaissance latine*, à la place même où M. Paul Adam publie aujourd'hui *Les lions*, spectacle de la vie de province; dans ce livre qui s'annonce très beau jusqu'ici, la magnifique et puissante vulgarité, la mouvante abondance de ce romancier véhément peuvent se donner libre cours. Il est facile de rapprocher de l'auteur glorieux cette débutante dont la force est déjà si sûre d'elle. Il y a parenté de dons, et cela point seulement dans le style, chez l'un et chez l'autre également rapide, également coloré, également populeux, mais aussi dans la façon de considérer les événements, avec un réalisme puissant, une franchise courageuse et un peu simpliste qui rendent les personnages les plus odieux presque sympathiques, tant on éprouve que leurs créateurs croient en eux avec passion et emportement.

Claire Maret est une jeune veuve provinciale fort affective. Sa vie n'est point gaie, près d'une mère impotente et loin d'une fille aimée, mariée en Algérie. Un officier la convoite timidement; mais elle devient la maîtresse d'un docteur qui parle comme un pharmacien — celui de Flaubert — et dont je ne pense point que Mlle Vernon ait voulu faire le personnage sympathique du livre. Ce docteur Fresnaud possède un pouvoir surprenant qui fait que nul ne lui résiste. Lorsque la fille de Mme Maret arrive chez sa mère, elle tombe presque aussitôt dans les bras de ce séducteur. Vraiment, l'excellent Feuillet avait raison : « La chute des honnêtes femmes est souvent d'une rapidité qui stupéfie ». Claire Maret apprend ceci ; la folie, vers quoi elle avait déjà un fort penchant, la saisit sans tarder, elle court s'enfermer dans une église où, la nuit, elle saccage tout. Le matin, on l'y découvre, et de la voiture qui la conduit

vers quelque cabanon, elle envoie à l'officier qui l'aime et qui se trouve là un épouvantable baiser.

Dirai-je le fond de ma pensée? Tous ces gens sont trop laids, et vraiment par trop continument asservis à leurs sens. Ils manquent aussi d'une sorte de morale courante qui doit cependant se rencontrer parfois, même en province. Ils sont certes dessinés avec un accent et un sens du dramatique qui les imposent à la mémoire. Mais est-on très satisfaits de s'en souvenir ? Ne les oublie-t-on pas volontiers pour tel ou tel fragment, ici et là, uniquement descriptif, tendre, profondément senti, parfaitement réussi ? De semblables pages, trop rares dans *Claire Maret*, mais si fréquentes dans les belles *Terres de lumière*, le premier livre de l'auteur, nous indiquent que Mlle Vernon n'a certes pas moins de talent quand elle préfère les beautés de l'art et de la nature aux vilaines physiologies de ses personnages. Les grands et beaux livres ne sont pas ceux où l'homme est vu « en laid »; cédant à la force féconde qui l'entraîne, Mlle Vernon devra, dans son œuvre prochaine, consentir à un romanesque un peu moins déplaisant, un peu plus sentimental, pour l'élaboration duquel l'aideront sa fougue, son audace et aussi les visions d'une beauté plus idéale qu'elle a rapportées si heureusement de ces *Terres de lumière*, dont elle n'a pas voulu, ici, assez se souvenir.

J.-L. V.

REVUE DES REVUES

Les Marges (Mai). — M. EUGÈNE MONTFORT qui sait, le cas échéant, dignement parler de Claudel, n'en est pas moins un humoriste de premier ordre. Sous le titre : *Regards de face et de côté*, ce fascicule des *Marges* contient une suite de poèmes en prose militaires dont l'un — à propos de Balzac — est une manière de petit chef-d'œuvre. C'est plus synthétique que du Courteline. Ça a le naturel d'une simple phonographie. Et, si c'en est, c'est au moins de la phonographie d'art.

Vers et Prose (Mars). — Voici une nouvelle revue qui paraît pour la « Défense et Illustration de la haute littérature », sans autre étendard, ni manifeste prétentieux — ce qui la rend immédiatement sympathique. — Sa seule ambition, à ce que dit PAUL FORT, qui la dirige, est d'être « uniquement consacrée à la plus noble part des lettres françaises : le lyrisme en prose et en poésie ». C'est une ambition louable et il faut souhaiter que *Vers et Prose* trouve l'appui nécessaire pour la satisfaire et ne soit pas obligé, pour vivre, aux compro-

missions qui souvent font peu à peu déchoir les entreprises désintéressées. Des noms éloquents se juxtaposent au sommaire de ce numéro : Viélé-Griffin, Marcel Schwob, Henri de Régnier, André Gide, Verhaeren, Jean Moréas, Maeterlinck, etc... Signalons spécialement *Il libro della mia memoria*, du regretté MARCEL SCHWOB ; un beau poème, *La Lampe*, d'HENRI DE RÉGNIER, et *Le Massacre des Innocents*, la première œuvre de MAETERLINCK. C'est une courte nouvelle, pleine de caractère et qui fait penser très précisément à certains primitifs. Elle est datée de 1885.

Revue Littéraire de Paris et de Champagne (Avril).— Très combles, les 80 pages de cette revue contiennent de l'intéressant et de l'ennuyeux. Le bon, c'est un article de FAGUS sur *Marcel Schwob*, article mal écrit, mais fort juste (sauf en ce qui concerne le *traité de journalisme) ;* c'est aussi une *enquête universelle sur le latin, langue internationale*, enquête type, tant elle est superflue. L'ennuyeux, le ridicule, ce sont des *Tablettes champenoises* qui enlèvent toute tenue littéraire à cette revue, par leurs stupides racontars de feuille de choux. Il y a là d'inconcevables paragraphes sur le *Tannhauser : « La chanson du pâtre, que l'auteur de Don Juan aurait pu signer... ! »*

La Rénovation (Mai). — Cette nouvelle revue s'intitule avec candeur : revue de l'art le meilleur. « Il n'y a ni art ancien, ni art moderne ; il y a l'art, c'est-à-dire la manifestation de l'idéal éternel. » Il n'y a donc pas d'art « le meilleur ». Passons. S'il a pris quelque jour fantaisie à M. EMILE BERNARD de feuilleter *les Essais*, il a pu se rendre compte que ses idées courent peu de chances d'y rencontrer la moindre hostilité. Qu'il nous permette donc de lui dire qu'il confond un peu trop la peinture avec la mathématique et la philosophie — voire avec la théologie. — Les *Définitions* que publie ce fascicule font penser aux définitions qui précèdent les chapitres de Spinoza. On s'attend, en tournant la page, à trouver des axiomes, des propositions, des démonstrations, des scholies, etc... C'est incohérent et épuisant à lire, alors que ça aurait pu faire un si bel article. Et puis, franchement, à quoi bon faire intervenir à ce propos le « sanctuaire de nos vouloirs » et la rémission des péchés ? C'est trouver, dirait-on, plaisir à se rendre ridicule !

Les Arts de la Vie (Avril). — M. MAURICE POTTECHER consacre de belles pages à louanger *Marcel Schwob ;* son article est sérieux, documenté ; il crée une atmosphère fidèle où s'évoque aisément le grand artiste que nous venons de perdre. Voici le meilleur portrait que l'on ait dessiné de lui : « Il riait peu, mais il souriait volontiers, d'un sourire moins complaisant qu'ironique, courtois, toutefois, et où se devinait aisément la bonté : car si instruit qu'il fût de toutes choses, si renseigné sur les livres et sur les hommes, ni sa sagesse ne manquait de naïveté, ni sa malice de candeur : n'est-ce pas en ces apparentes contradictions que réside la valeur vivante de l'homme ? Elles rendent aimable la tristesse de l'expérience

et donnent de la grâce à la raison. » — Dans ce même numéro, à propos des indépendants, MARIUS et ARY LEBLOND parlent de *la peinture nouvelle*. Ils tiennent dans cet article un langage qui ne peut que nous plaire ; ces idées qu'ils exposent aujourd'hui ont été trop souvent les nôtres pour que nous ne nous applaudissions point de les voir résumées si heureusement, surtout dans une revue comme *les Arts de la Vie*, où les collaborateurs se suivent sans se ressembler : « Regarder la Vie, cela suffisait autrefois, disent les Leblond, mais aujourd'hui cela devient insuffisant. Il est tout même précieux d'apprendre l'écriture, la grammaire, l'orthographe et les règles fondamentales de la rédaction. On évite les tâtonnements infructueux, et si beaucoup de peintres heureusement doués, voire en quelque sorte l'art d'aujourd'hui, ne sont que tâtonneurs et tâtonnements, c'est qu'il y a trop d'anarchie dans le milieu artistique. Les jeunes peintres ne veulent recevoir aucun enseignement, subir aucune discipline préliminaire... Et à côté de cette ignorance, une autre paresse qu'ils décorent du nom de « méfiance de la littérature », — la littérature n'a jamais nui qu'à ceux qui n'étaient pas capables de la comprendre, — le manque absolu de culture générale, la méconnaissance entière des chefs-d'œuvre des autres arts, l'esprit routinier. Comme beaucoup d'écrivains ont peur de regarder des tableaux, eux ne veulent pas lire, par un comique effroi de devenir « littéraires ». D'où la maigreur énervée, l'insignifiance, l'insuffisance, le manque de largeur et d'élévation de la peinture contemporaine... » Presque tous les critiques d'art en arrivent à parler de la sorte. M. Arsène Alexandre, dont les théories sont cependant assez poussiéreuses, célèbre dans *le Figaro* « le paysage romanesque » ; et si tous les critiques d'art commencent à parler ainsi, c'est que les peintres pensent silencieusement ce que les critiques d'art avouent librement. — Dans le fascicule de février, une délicieuse étude sur les *Femmes, d'Ingres*, par EDMOND PILON.

Le Progrès Artistique (1er Mai). — Des *notes* sur le Salon de la Société Nationale par MAURICE HEINE, qui fait preuve dans ce genre d'articles, chaque fois, de plus de souplesse et de plus d'entrain. — Notre collaborateur, GERMAIN BLECHMAN, traduit dans ce même numéro des *lettres de Tschaikowsky*.

ERRATA

Mars. Courrier du mois, lire « imbus du désir », au lieu de « inclus du désir ».

Avril. Id., lire « naturelle, conforme à la logique », au lieu de « naturelle à la logique ».

L'Administrateur-Gerant : JACQUES RICHET.

SOMMAIRES des DERNIERS NUMÉROS

FÉVRIER

MARS

AVRIL

Chaque numéro contient en outre de nombreuses chroniques

Paris. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 45261.

2e Année. N° 3 — Le Numéro : 0 fr. 80 — Juin 1905.

“Les Essais”

REVUE MENSUELLE

HOMMAGE A P.-A. BESNARD

Portrait par PIERRE HEPP

AMAN-JEAN, MARCEL BATILLIAT, JACQUES BLANCHE
RICCIOTTO CANUDO, MAURICE DENIS, FERNAND GREGH
FRANTZ-JOURDAIN, MARIUS-ARY LEBLOND
GEORGES LECOMTE, ROGER MARX, CAMILLE MAUCLAIR
Comte R. DE MONTESQUIOU
EUGÈNE MONTFORT, GABRIEL MOUREY
Comtesse MATHIEU DE NOAILLES
FERNAND VANDEREM

— LES CHRONIQUES —

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS

"**Les Essais**", revue de littérature et d'art, paraissent tous les mois en livraisons in-8° de 60 à 80 pages et forment, au bout de l'année, deux volumes d'environ 400 pages chacun, avec tables.

"**Les Essais**" ne publient que de l'inédit.

Chaque collaborateur est seul responsable de ses articles.

ABONNEMENTS :

Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre

France	Union postale
Un an . . . . **10 fr.**	Un an . . . . **12 fr.**

Prix du Numéro : **0 fr. 80**

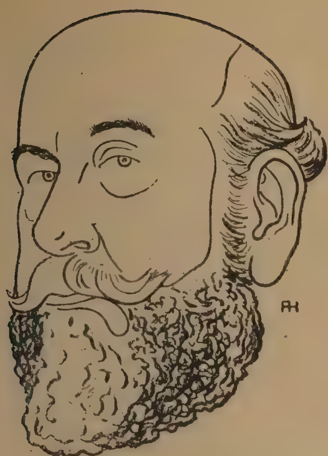
M. Jacques RICHET, administrateur délégué, reçoit les abonnements, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Les manuscrits, communications littéraires, livres et revues, doivent être adressés au secrétaire délégué, M. J.-L. VAUDOYER, aux bureaux de la Revue.

Le Comité de Rédaction reçoit tous les lundis de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

Dans leurs chroniques du mois prochain, "**Les Essais**" rendront compte des volumes suivants :

Au service de l'Allemagne, par *Maurice Barrès.* — **La Domination**, par *la comtesse M. de Noailles.* — **Les Sortilèges**, par *M.-A. Leblond.* — **De Watteau à Whistler**, par *Camille Mauclair.* — **Le Servage**, par *Ed. Ducoté.* — **Aline**, par *C.-F. Ramuz.* — **François de Curel**, par *Roger le Brun.* — **Sept dialogues de bêtes**, par *Colette Willy.* — **Line**, par *André Lichtenberger.* — **La Vie et les Prophéties du comte de Gobineau**, par *Robert Dreyfus*, etc.



HOMMAGE

A

P.-A. BESNARD

Au moment où le maître Albert Besnard colore d'un soleil glorieux les murs de la salle Georges Petit, Les Essais *ont pensé qu'il conviendrait de rendre, par la voix des plus autorisés, un hommage de reconnaissance et d'admiration à celui qui, mieux que nul autre, a su perpétuer pour nous la grande tradition des Rubens, des Véronèse, des Tiepolo et des Delacroix.*

Le grand public va connaître, par cette exposition, ce que c'est qu'un « grand peintre ». Il le connaîtrait mieux encore s'il voulait aller s'éblouir devant le plafond des Sciences *à l'Hôtel de ville, devant les panneaux de l'École de Pharmacie, de la Sorbonne, du Musée des Arts décoratifs.*

C'est là qu'il apprécierait l'exactitude du jugement antérieur que portait sur Besnard, Baudelaire, lorsqu'il écrivait : « Les coloristes sont des poètes épiques. » — Et c'est aussi devant de telles œuvres, où le mirage de l'Art exalte et « héroïse » la Nature qu'il faut répéter avec le grand critique : « L'Imagination est la reine du Vrai. »

J.-L. V.

Aman-Jean

La joie de vivre, le bonheur de peindre, et constamment la vision de ce qui est comme la féerie intime des choses ; le craquant des étoffes soyeuses, leur couleur, leurs reflets, toute la souplesse et l'ondulation des beaux plis de vêtements moelleux et riches. Des fruits, des fleurs, la mer, des nuages, des arbres. Des ciels de gloire aux heures du couchant, et les eaux du lac tranquille sous les rochers muets et lamartiniens de l'*Ile Heureuse*. Toutes les créatures belles de leur coloris ou de leur forme ; des bêtes pour le flamboiement des verrières aux éclats de couleurs sonores semblables aux cuivres d'un orchestre, des chevaux triomphants pour le char d'Apollon. Et aussi la divinité qui, pour le peintre, est symbole de vie et de beauté ; les cheveux roux, seins nus, la chair vénitienne et tentante, avec des lumières nacrées et de l'or dans les ombres ; tout ce qui fait que la peinture subsiste de sa qualité propre, uniquement du métier du peintre, du beau métier qui fait d'une pomme de Chardin une œuvre d'art, car pour le peintre, la vie est joie et le bonheur est de peindre. Non que la besogne soit facile, mais les vrais riches n'ont que faire de dire leurs peines, la douleur n'a pas besoin d'être vue, il suffit que l'œuvre soit radieuse et éclate en toute santé. Les Vénitiens seuls ont donné cette sensation. Comme eux, il a les mêmes dons, la même richesse et la même abondance ; le beau don des forts, la fécondité.

Marcel Batilliat

Ce printemps nous réservait d'inoubliables joies, puisqu'il devait nous donner d'admirer, dans leurs manifestations successives, les œuvres intégrales de deux très nobles et très purs artistes, — un grand mort, Whistler, et un maître arrivé en plein épanouissement de sa puissance, Albert Besnard. Ces deux noms se trouvent ainsi heureusement rapprochés, car ils mar-

quent les deux termes de l'évolution esthétique moderne ; et ils laissent entre eux la place de tous ceux qui firent de ce dernier tiers de siècle l'un des plus magnifiques moments de l'art français : Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Manet, Pissaro, Claude Monet, Cazin, Carrière.

Notre génération fut parfois sévère à Albert Besnard. Certains ne jugèrent pas son dessin assez dégagé de l'empreinte néfaste de l'école : ceux qui exaltaient à juste titre Signac, Van Gogh, Seurat, Luce, Gauguin, affectèrent de méconnaître chez Besnard le don essentiel de la couleur et de la vie. Pourtant, nul ne fut plus que lui épris de lumière, de cette belle lumière diaphane qui inonde ses grandes compositions et qui irradie autour de ses portraits expressifs, avec la vie ardente et l'émotion délicate.

C'est surtout par ses peintures décoratives, si largement symboliques, que M. Albert Besnard s'est affirmé un artiste infiniment original et s'est assuré l'une des toutes premières places dans l'esthétique moderne. La décoration de la Mairie du premier arrondissement, celles de la Sorbonne, de l'École de Pharmacie, de l'établissement de Berck ; *l'Ile Heureuse ;* enfin, le plafond de la Comédie-Française, qui remet en mémoire le plafond, plus prestigieux encore, de l'Hôtel de Ville de Paris, sont autant de purs chefs-d'œuvre, chefs-d'œuvre de lumière vivante et d'idée profonde, qui demeureront parmi les plus grands que notre époque léguera aux temps futurs.

L'heure était venue de réunir l'œuvre complète d'Albert Besnard ; et aussi de réunir, en un concert d'hommages, l'expression de l'estime unanime des écrivains et des artistes. Une de ces initiatives complète l'autre : que les *Essais* soient donc loués de l'avoir compris et d'y avoir songé.

J.-E. Blanche

Cette occasion m'est un vrai plaisir d'exprimer ma sympathie pour le fécond et brillant artiste, qui va

réunir ses œuvres chez Georges Petit ; une partie de ses œuvres, du moins, car pour les voir toutes, il faudrait courir aux quatre coins de Paris, aller jusqu'à Berck et, peut-être, entreprendre un voyage aux Amériques.

Quelle générosité de prodigue, quelle forte santé, quelle variété ! Si l'exposition annoncée révèle au public les magnifiques préparations, les études, dessinées et peintes, gravées aussi, que Besnard égréna, avant, après, tout autour de chaque nouvelle entreprise, j'en connais la plupart, je lui en ai vu beaucoup faire. Depuis *la Source*, envoi de Rome au Salon, depuis son séjour à Londres, où il fut si accueillant à mes curiosités de débutant, je n'ai guère cessé de le suivre, émerveillé. Mais son bagage est si compliqué, si divers ; il s'est tant dépensé dans ses expéditions aux îles du rêve qu'au total, il me reste comme un éblouissement. Je ne distingue plus bien, entre les différents bouquets de sa pyrotechnie.

Ce sont des chairs de nacre, des verres irisés, des écharpes d'Orient, des sequins et des paillettes, des boules de neige ; ce sont des nus robustes ou sveltes, des portraits ingénieusement combinés, dans des intérieurs éclairés de tous côtés, par des portes sur le jardin et par des lampes ; c'est l'anatomie savante de beaux chevaux à la robe diaprée, emportés en des mouvements fougueux. Voici la ravissante École de Pharmacie et d'autres pages décoratives, où la vie moderne et populaire se combine avec la fantaisie et que magnifie une science digne des meilleurs, parmi les Italiens de la Renaissance. Et tout cela est si français, si net dans la complication, si facile et si joyeux ! Je ne crois pas qu'aucun de nos maîtres du XVIIIe siècle ait réalisé quelque chose de plus alerte et de plus pimpant, de plus équilibré et de plus expressif, que l'étonnante Réjane, entrant en scène avec le coup de vent de ses falbalas et de son rire.

Besnard est de la lignée de nos peintres fastueux et intimes. Comme Paul Baudry, dont les querelles ac-

tuelles retardent l'entrée dans la gloire, il peut attendre avec confiance. Le temps rendra de plus en plus évidents ses rares dons, soutenus par d'immortels principes d'esthétique. C'est pour ne pas avoir rejeté ceux-ci, l'audacieux, qu'il sert de « bouc émissaire ». Redouté par les uns, dénigré avec toute la furie jalouse d'indigents révoltés ; nié par les rabâcheurs de l'impressionnisme et par les bedeaux d'un culte aboli, oui, il peut attendre dans une souriante sérénité.

Entre l'Institut et la Serre des Indépendants, il y a place pour son importante personne.

Il faudra bien qu'un jour — plus tard — l'on réapprenne à jouir d'une belle main, d'un beau corps ; on sera de nouveau sensible au dessin d'une bouche ou d'un sein qui palpite, aux lignes éloquentes, à une impeccable et vivante « construction ». Et il y aura encore, prêts pour le décorateur, des temples et des palais, fût-ce municipaux, pour quoi l'on regrettera Besnard, comme déjà l'on regrette Chavannes, embarrassé pour illustrer la muraille — et il ne sera plus là...!

Rendons-lui du moins hommage, ici, pendant qu'il est, dans toute sa maturité, robuste parmi nous.

Ricciotto Canudo

Le cycle de la peinture impressionniste est clos. Les aspirations novo-idéalistes et l'angoisse métaphysique de notre temps, ont dompté l'acharnement des derniers épigones de Manet. La recherche de la musicalité de la peinture, la technique *de la lumière fixée en consonances et en dissonances de tons*, a trouvé certaines lois nouvelles. Mais une aspiration immense soulève les enthousiasmes et accuse les tendances des esprits nouveaux : le besoin d'extérioriser en rythmes muets ou sonores, plastiques et poétiques ou musicaux, le maximum de vie intérieure.

L'artiste doit fermer les yeux sur le profond de son âme et il doit exprimer sa vision intime. Ainsi, Rodin

tord et brise les lignes traditionnelles de la stylisation humaine ; ainsi quelques poètes nouveaux, encore inconnus peut-être, rythment quelque nouvelle conception métaphysique de la vie ; ainsi Claude-Achille Debussy ouvre les moules de toutes les mélodies, élargit tous les rythmes, et s'efforce vers la réalisation musicale des états d'âme les plus intérieurs, de l'homme et des choses qui l'entourent. Les Impressionnistes suivirent cette tendance et ils étudièrent l'âme de la lumière. Leur effort a été grand, leur tentation significative. Cependant, par leur caractère même de techniciens acharnés à une recherche simplement technique, ils ne pouvaient être que temporaires, car nous nous concentrons de plus en plus dans les grands mouvements de l'esprit. Les Impressionnistes sont passés, après avoir donné leurs fruits.

Deux hommes ont cueilli quelques-uns de ces fruits. L'un fut Puvis de Chavannes, qui développa aussi les principes de la vision et de la réalisation que l'œuvre de Cézanne contenait à l'état rudimentaire. L'autre est Albert Besnard.

Dans une ellipse des manifestations contemporaines de la peinture, Besnard est au pôle contraire de Puvis. Tous les deux présentent des richesses plastiques et animiques qui manquaient aux « études » impressionnistes, études bornées au virtuosisme du pinceau qui n'admettait aucune affirmation d'idées ou d'idéal : aucun besoin spirituel ou sentimental qui s'épanouit sur la toile dans un rayonnement de couleurs, comme la sève d'une plante dans la fleur. Puvis et Besnard campèrent l'homme dans la nature et dans la lumière, comme la peinture l'a toujours fait, mais ils exprimèrent leurs rêves selon certaines règles de la nouvelle science technique acquise par leurs contemporains à travers tant de fautes esthétiques. Puvis fut plus abstrait et rentra dans le cycle éternellement ouvert des peintres d'âme, des peintres qui sont mystiques même en dehors de toute compréhension religieuse, des peintres dont Giotto et Fra Angelico sont les prototypes immortels.

Albert Besnard eut une vision plus personnelle, plus sensuelle et plus violente de la vie. Il est plus le peintre du corps que celui de l'âme, mais il est et il reste un idéaliste de la chair.

Une partie de son œuvre : l'Ecole de Pharmacie et l'Eglise de Berk, la *Femme nue* du Luxembourg, le *Port d'Alger*, est significative. Elle est l'indication du chemin qu'il faudra suivre pour retrouver la force et la beauté de la peinture, ramenée d'ailleurs à sa véritable essence qui est la décoration. Ainsi, à un certain moment, Besnard apparut comme l'*Homme nécessaire*, qui, à chaque tournant de la route où le torrent séculaire des foules se précipite sans répit, d'un geste inoubliable montre le chemin.

Je crois qu'aujourd'hui Besnard s'est éloigné de son poste. L'*Ile Heureuse* et *Apollon* ne sont plus au tournant de la route, ils sont dans un domaine qui n'est pas celui du peintre de l'École de Pharmacie. Aujourd'hui l'Impressionnisme d'Albert Besnard n'a pas même les qualités émotives de celui de Pissarro ou de Monet. Mais l'*homme nécessaire* n'oubliera pas pour longtemps son véritable rôle. Les Impressionnistes, qui furent des précurseurs intéressants, sont réduits, désormais, à ceux qui, dans une vision *a priori*, c'est-à-dire sans style, demandent à la copie pure et simple de la nature une vision *a posteriori*. Albert Besnard n'est pas parmi eux. Notre désir le cherche au tournant de la route où nous l'avions entrevu. Nous l'y retrouverons bientôt, peut-être.

Maurice Denis

MONSIEUR,

Je m'associe bien volontiers à l'hommage collectif que les *Essais* veulent rendre à M. Albert Besnard. Son grand talent, la place énorme qu'il occupe dans l'art moderne, la variété de son œuvre, l'importance de ses

travaux décoratifs, tout, et jusqu'au charme de son esprit, mériterait mieux que les quelques lignes banales auxquelles vous m'excuserez de limiter, pour me conformer sans délai à votre programme, l'expression de ma très vive sympathie.

Lorsque je quittai le collège pour l'Ecole des Beaux-Arts, encore tout jeune et fort ignorant de la peinture moderne, mon ami Édouard Vuillard m'emmena un jour visiter l'École de Pharmacie. C'est aussi vers le même temps que je découvris le *Soir de la vie* et la *Femme jaune*.

J'ai vu depuis des Besnard bien charmants, mais ce premier contact avec ses premières œuvres est un de mes plus précieux souvenirs. J'en garde une impression exquise de fraîcheur : fraîcheur d'imagination, de couleur et de facture. Quelles qu'aient été les qualités du peintre et du décorateur, ce qui me plut tout d'abord, ce fut la jeunesse, l'ingénuité de ces gestes neufs, et l'imprévu d'une composition très primesautière dans de la lumière blonde.

Peut-être était-ce là ce qu'il y a de meilleur en Besnard ? Je ne sais. Mais je me réjouis d'avoir en ce temps-là subi son prestige, et c'est maintenant aussi pour moi une joie de le lui rappeler.

Veuillez agréer, etc.

Fernand Gregh

Quand les *Essais* m'ont demandé de collaborer à leur numéro sur Albert Besnard, mon premier mouvement a été de me récuser, car je n'ai pas plus de compétence en peinture que maints critiques d'art. Mais chacun doit, dans la mesure de ses moyens, honorer les grands artistes et, si je puis dire, leur payer leur génie en gloire. J'approuve trop l'initiative des *Essais* pour leur refuser ma contribution.

Albert Besnard est un grand peintre, et dont l'originalité, la plus haute peut-être parmi beaucoup d'autres,

est d'avoir fait de la grande peinture. On abuse un peu aujourd'hui, en peinture comme en poésie, du petit tableau ou du petit poème (du petit *quadro*, disait déjà ce génial Chénier), — dont je ne veux pas dire de mal, mais où il ne faudrait pas restreindre tout l'art du peintre ou du poète. On peut même se demander si notre temps ne sera pas, aux yeux de nos successeurs, celui de la *pochade*. Et une pochade peut être juste, frémissante, sincère, belle, — mais en tant que pochade. Elle n'est et ne sera jamais qu'une *note* prise pour servir à l'œuvre véritable, où tout ce qu'elle a de fugitif et de contingent se fixera et s'ordonnera, prendra un caractère d'éternité et de nécessité : donner à une œuvre ce caractère, c'est précisément en cela, et en cela seul, que consiste l'art. Sans doute, notre peinture et notre poésie, — car le vieux *ut pictura poesis* est peut-être aujourd'hui plus vrai que jamais, — ont pu, par cette diminution volontaire et que je crois momentanée de leur idéal, paraître gagner en simplicité, en immédiateté, en réalité de frisson ou en subtilité de rêve.

Mais n'ont-elles pas perdu, en signification, en essentielle et profonde vérité, en force, en grandeur, et, pour tout dire, en beauté ! Il n'y a pas de hiérarchie *absolue* dans les œuvres d'art, c'est bien entendu, et une exquise figurine vaudra toujours mieux qu'une grande statue manquée, ou, pour parler le langage des ateliers, qu'un colossal *navet ;* mais, à talent égal, les genres se hiérarchisent naturellement, et en art comme partout ailleurs, « il n'y a que les grands ».

L'œuvre d'Albert Besnard illustre ces idées qui, je le sais bien, ne sont pas partout en faveur, mais que la tradition, — la vraie, celle qui s'établit en dehors de toute école et de toute académie, par le simple fait de la succession des chefs-d'œuvre, — enseigne et vérifie. Albert Besnard est à l'intersection du classicisme et de de l'impressionnisme : il a vivifié celui-là par celui-ci, mais il a stylisé celui-ci par celui-là. Certes, il a prodigué, d'un pinceau aussi prompt qu'éclatant, maintes petites toiles admirables où sa fantaisie s'est distraite

un moment des grandes œuvres ; mais ce qui le fait magnifiquement représentatif, avec quelques autres, de la peinture française contemporaine, ce sont les grandes compositions, à la fois fougueuses et harmonieuses, où l'inspiration est consciente, où la verve est méditée, et dans lesquelles il a maintes fois repris, en la renouvelant, la tradition du grand art pictural, celui où tous les moyens techniques se subordonnent à exprimer une grande idée. C'est là, pour qui se place au-dessus des engouements critiques et des modes fugaces, la vraie ligne de sa vie et sa gloire principale.

L'*Apollon* qu'il a exposé au Salon de cette année m'apparaît, en particulier, une de ses plus belles œuvres, un de ses *sommets*. Je ne sais ce qu'il en faut admirer davantage, de la simplicité riche de l'idée, de l'ampleur de la composition, de la liberté joyeuse de la couleur ou des détails : ces chevaux cabrés dans l'allégresse, cet Apollon tout en or, qui semble diminué, grâce à un raccourci héroïque, par la splendeur même qu'il émane et dirige, ce soleil enfin, si éblouissant qu'il est sans rayons, ce soleil d'un blanc pur pareil à la lumière absolue.

Frantz Jourdain

Albert Besnard se manifeste comme une des personnalités artistiques les plus puissantes et les plus intéressantes du XXe siècle. Sans se prêter au jeu puéril des comparaisons, sans essayer d'incohérents parallélismes et en restant dans le domaine des idées générales, on peut affirmer qu'avec Carrière et Rodin, il tient une place aussi considérable que celle de Delacroix, Ingres et Rude, il y a cinquante ans.

Son extrême sensibilité, sa nervosité presque féminine, sa prodigieuse facilité d'assimilation, son insatiable soif d'émotions nouvelles, la rapidité de sa lumineuse compréhension des êtres et des choses, expliquent les évolutions et les sautes brusques d'un talent qui a

horreur de la discipline, du joug et des théories immuables. L'exposition qui a lieu chez Petit donne, sous ce rapport, un preuve irrécusable de l'originalité et de la force de résistance de cet extraordinaire artiste. Il a certes été effleuré par beaucoup d'influences, mais aucune ne l'a pénétré, aucune ne l'a dominé, et la légère griserie d'un moment n'a jamais obscurci sa vision ni atténué sa volonté. Rien, dans ses œuvres, ne laisse entrevoir, même momentanément, l'abdication du moi. Si, en Hercule chercheur et curieux, Albert Besnard est entré chez Omphale, nul doute qu'il ne se soit empressé de disparaître dès la vue de la quenouille dont le symbole dévirilisant exaspérait ses instincts d'indépendance.

Avec un ensemble peu flatteur pour le troupeau anonyme qui, chaque année, gagne la Villa Médicis et dont personne ne parle jamais, les défenseurs du Prix de Rome citent toujours l'auteur de l'*Ile Heureuse*, afin de prouver les bienfaits d'une institution qui produit, une fois par siècle, une pareille individualité. Or, l'examen de l'œuvre du peintre prouve que la contemplation des maîtres italiens ne l'a pas plus exclusivement hypnotisé que l'étude des coloristes anglais, des impressionnistes et des Japonais. L'influence de Cabanel, son professeur, et de l'École des Beaux-Arts, est peut-être, au contraire, la seule qu'il soit presque impossible de retrouver dans les manifestations si diverses de cet admirable créateur de vie.

Il faut donc bien hautement reconnaître, chez Besnard, la qualité qui marque pour l'éternité un artiste, la seule qui précise le génie : l'individualisme. Le manque de mémoire et la légèreté superficielle de l'opinion publique font commettre souvent les plus lourdes injustices. Des souvenirs, pourtant récents, sont aujourd'hui presque oubliés. Il sied, en conséquence, de rappeler énergiquement les services inoubliables rendus à l'art français par ce superbe novateur. Dans la décoration, au début de sa carrière, il osa attaquer les règles établies, supprimer les formules empiriques les plus

moisies, remplacer la grotesque friperie de l'Olympe par la Modernité, et dégeler les règles classiques avec la chaude lumière de la Vérité. Les peintures de l'Ecole de Pharmacie ont crevé une large brèche dans la muraille sombre élevée entre l'art et la réalité, et c'est par cette brèche qu'a passé le souffle généreux de liberté qui a fécondé la génération montante. Le mouvement était donné, et il s'est accentué à la Mairie du premier arrondissement, à l'Hôtel de Ville, à la Sorbonne, à l'hospice de Berck où le peintre a laissé magnifiquement collaborer ses convictions de philosophe et de penseur avec ses conceptions de poète et de rêveur.

Cette personnalité volontaire, nous la retrouvons dans ses portraits qui sont non pas la reproduction plus ou moins ressemblante d'un être, non pas la copie plus ou moins photographique d'une physionomie, mais l'évocation psychologique d'un caractère, la description minutieuse d'une âme, le signalement définitif d'un tempérament, la biographie plastique d'un subtil scrutateur de conscience. Les portraits de Madame Roger Jourdain, de Chausson, de la Princesse Mathilde, de Réjane, de Madame Besnard et de tant d'autres resteront comme d'impérissables documents qui expliquent et dissèquent une époque.

Toujours assoiffé de nouveau, comme je le disais, Albert Besnard s'est attaqué à tout avec une égale intelligence et un égal succès. Ses paysages, tendres ou graves, valent ses scènes d'intimité et ses poèmes héroïques, de même que ses pastels possèdent d'aussi brillantes qualités que ses huiles et ses aquarelles. Que dire de ses trop rares illustrations, de ses merveilleuses eaux-fortes qui, à elles seules, bâtiraient la réputation d'un homme ?

En terminant, je tiens à rappeler que le glorieux d'aujourd'hui a subi autrefois les pires outrages et les plus basses attaques. Comme Delacroix, comme Corot, comme Millet, comme Puvis de Chavannes, comme Manet, comme Whistler, ce noble et pur artiste a été vilipendé, injurié, calomnié, rédiculisé et traîné dans la

boue. La foule professe la haine de la Beauté, et Albert Besnard devait logiquement recevoir la morsure brutale que ne connaîtront jamais les médiocres et les disciplinés.

Marius-Ary Leblond

En son ensemble, l'œuvre d'Albert Besnard est une des principales d'aujourd'hui, et il n'en est peut-être point, parmi ses émules, qui satisfassent autant la complexité du goût contemporain.

Non seulement elle est élégante, sensuellement lyrique, d'une ardente et souple virtuosité d'inspiration rapide et pénétrante, à la fois théâtrale et printanière, qui désignait plus qu'aucun l'auteur du mouvant *Portrait de Réjane* pour la décoration — non mythologique, mais moderne — des grands théâtres mondains.

Mais elle est humaine : soit par la générosité chrétienne des fresques de Berck, soit par la poésie préhistorique de ses grandes décorations scientifiques à l'École de Pharmacie.

Dans la section d'orientalisme, que nous avons mieux étudiée, Besnard, par son génie de fougue et de gloire, se révèle en quelques toiles d'Algérie (1), par exemple dans son admirable *Marché aux chevaux*, un de ceux qui ont le plus puissamment senti le génie arabe : fierté chevaline et volupté fardée de pourpre, d'orange et d'antimoine.

Son œuvre est riche. Elle est d'un poète. Ce qui ne l'empêche nullement d'être d'un peintre : à la Centennale, le *Portrait de Madame R. Jourdain* s'affirmait une des plus glorieuses œuvres du siècle. Poète, il l'est de la couleur : il s'est trouvé que cet élève d'Ingres est celui qui, des peintres de sa génération, a défendu et continué

(1) Besnard pour l'humanité et l'animalité, Maxime Noiré pour les paysages, voilà les meilleures expressions de l'Algérie, chacun ayant rendu les côtés les plus différents, l'un plus près de Delacroix et l'autre de Corot.

avec le plus d'opulence la tradition de Rubens dans l'art contemporain (nous ne parlons pas du paysage), et c'est d'un grand mérite.

Ne l'oublions pas, mettre la couleur dans un portrait est un acte de courage pour le peintre qui renonce aussitôt par là aux délicats et bien plus sûrs effets qu'on obtient en se satisfaisant des valeurs. C'est un sophisme de dire que la valeur suffit à l'artiste pour rendre la couleur et que c'est même là que se prouve le génie : on fait ainsi passer pour une difficulté ce qui n'est qu'une roublardise ; se contenter des valeurs de clair-obscur (1), qui donnent en art les spécieux effets de la photographie, c'est s'arrêter au premier stade, c'est avec la conscience de n'être plus sûr de soi à partir de ce moment, avoir peur de compromettre l'effet déjà obtenu en *poussant* plus loin. Un portrait qui n'a que ces valeurs est un portrait inachevé, un gracieux et attendrissant squelette de la réalité diurne. L'œuvre de Besnard a donné un bel exemple de courage et de franchise aux jeunes peintres d'initiative. Elle est saine, elle est française.

Georges Lecomte

Cette exposition générale de l'œuvre d'Albert Besnard fait si bien rayonner sa gloire, met en si belle lumière ses prestiges de coloriste, sa conscience et sa maîtrise de dessinateur, son âme de poète et en même temps sa pénétration si aiguë de la vie moderne, que ses admirateurs de toujours, ravis de n'avoir plus à se répéter, préfèrent recueillir désormais dans l'approba-

(1) A peine ces lignes écrites, nous trouvons dans le très important livre que L. Bazagette vient de traduire, sur *Constable* (Floury, éditeur) la note suivante de Constable : « Les plus parfaits de tous les maîtres du clair-obscur, *c'est Claude Lorrain* et Van Ostade. *Le clair-obscur de Rembrandt* est décidément un trait *artificiel* dans ses œuvres : il peignit *expressément* pour le clair-obscur. » Que penser de ceux qui, imitant Rembrandt, ont surenchéri par cette façon d'artificialiser le clair-obscur au procédé ?

tion unanime de la foule l'écho des justes paroles que ce grand peintre lyrique leur a si souvent fourni l'occasion de dire.

Les esprits spontanés s'abandonnent délicieusement au charme des souples harmonies de ligne et des radieuses féeries de couleur, de ces portraits qui vivent comme dans une exaltation souveraine de vérité et de caractère, de ces paysages limpides où les grâces de la nature sont transposées pour servir de décors aux joies humaines.

Les gens les plus esclaves des théories et des formules qui, au lieu de se laisser aller librement à leurs impressions, commencent toujours par ne juger que par catégories, veulent bien reconnaître qu'Albert Besnard, si puissamment et si diversement original à toutes les époques, échappe à leur manie de classification parce qu'il se borne à être partout, avec l'audace des forts, l'homme de son tempérament et de sa réflexion.

Lui pardonnant enfin sa déconcertante liberté de pensée et de vision, la délicatesse de sensibilité qui lui fait percevoir toutes les formes du réel et du rêve, la noble conscience d'art qui le pousse à trouver des formes neuves pour chaque émotion nouvelle et ainsi à ne jamais se ressembler, on lui concède enfin — et pour la première fois peut-être — le droit d'être resté identique à lui-même à tous les moments de sa vie et dans les œuvres les plus différentes.

Le résultat le plus certain de cette exposition d'ensemble sera peut-être de permettre aux promeneurs réfléchis de coordonner leurs impressions éparses et fragmentées de chaque Salon annuel et de voir combien Albert Besnard, laissant deviner dès ses débuts l'éveil prochain des hauts mérites que nous goûtons en lui, n'a fait que les développer par le travail, la réflexion et l'expérience, et que son talent, d'une saisissante unité en sa floraison si diverse, a suivi l'évolution la plus logique et la plus harmonieuse.

Pour nous qui avons le culte de la justice dans l'art comme dans la vie, quelle satisfaction de voir une œu-

vre prendre peu à peu, du consentement universel, la place qu'elle occupera dans l'histoire de l'art !

Aussi, n'ayant plus rien d'utile à dire sur les œuvres qui figurent à cette exposition, nous bornerons-nous à évoquer, d'une phrase, les expressives et rayonnantes décorations de l'Ecole de Pharmacie, de la Mairie du Ier arrondissement, de l'Hôtel de Ville, de la Sorbonne, de la Chapelle de Berck, qui sont l'aboutissement magnifique de toutes ces études de nature, de ces vivants poèmes de chair et d'idée.

Si belle que soit l'œuvre de Besnard rassemblée chez Georges Petit, elle n'est que le prélude, pourrait-on dire, des nobles symphonies qu'il a réalisées ailleurs dans toute l'audace joyeuse de son génie et vers lesquelles ces centaines de tableaux sont des étapes brillantes. Ils suffiraient à faire la gloire d'un autre. C'est pourtant à partir de là que commence la gloire la plus radieuse d'Albert Besnard.

Devant la décoration de l'Amphithéâtre de Chimie où ce moderniste, sensible à la grandeur des philosophies de ce temps, a osé, a su traduire en éblouissantes et sereines images la doctrine du Transformisme, on comprendra mieux que partout ailleurs l'originalité, la force et la splendeur de l'œuvre décorative de Besnard.

Toutes les belles interprétations de nature et d'humanité qu'on peut voir actuellement aux galeries Petit sont comme autant de haltes heureuses dans son effort de plus en plus hardi et nous montrent la patiente conquête de la maîtrise qui était nécessaire pour écrire en formes si puissantes ces difficiles poèmes. L'Histoire de l'Art et celle des idées devront reconnaître que le peintre de l'Amphithéâtre de Chimie et du plafond de l'Hôtel de Ville fut le premier artiste de ce temps qui se risqua et réussit à la représentation décorative des théories scientifiques dont le monde moderne s'émerveille.

Les délicats qui se plaisent à étudier la formation d'un talent et à le bien connaître sous tous ses aspects ne manqueront pas de regarder avec soin les dessins si

vivants, d'une acuité et d'un accent si expressifs, que Besnard offre à nos yeux chez Georges Petit et qui nous prouvent la perpétuelle interrogation de la nature par ce maître qui ne se lasse pas de revenir à elle avec ferveur, avec émotion, pour acquérir ainsi le droit de la transposer sans la trahir. Quelle leçon pour certains esquisseurs désinvoltes que ces dessins faits avec la conscience des maîtres d'autrefois ! Pages saisissantes qui apparaissent comme le *substratum* de l'œuvre de Besnard et nous expliquent son ascension si hardie et si sûre.

Les eaux-fortes de Besnard — que depuis trop longtemps il ne nous avait pas montrées et dont sans cesse, au hasard de ses émotions et des fantaisies de son travail, il accroît le nombre — sont une autre source de joie que les passionnés d'art se garderont de négliger. Encore une œuvre dans son œuvre ! Mais la lueur des cimes ne doit pas empêcher de voir les jolies ou mystérieuses floraisons de la route. Besnard aquafortiste n'est pas assez connu. Et pourtant c'est là peut-être que se révèlent dans la liberté la plus favorable son goût du mystère, sa sensibilité frémissante, sa richesse d'imagination, son pressentiment des forces morales dont l'existence humaine est entourée, son âme de philosophe et de poète. Là aussi sa science des enveloppements lumineux fait merveille. Enfin, là comme ailleurs, c'est par les ressources de son beau dessin souple et fort qu'il réussit à rendre les subtilités profondes de sa vision. En outre, quelle maîtrise dans le « métier » proprement dit d'aquafortiste ! On devine que Besnard, qui fut dans sa jeunesse le compagnon de graveurs ingénieux comme Legros par exemple, s'est plu à tous les jeux de la gravure, aux recherches et aux tours de force du genre. Aussi les passionnés de l'eau-forte trouvent-ils à ses planches un vif intérêt. Charme certes point négligeable, mais qui tout de même ne se peut comparer avec la puissance de l'idée, avec la délicatesse de l'émotion, avec l'acuité du dessin et l'harmonieuse lumière. Ce sont toujours des eaux-fortes d'artiste — sans cette vir-

tuosité des professionnels qui finit par devenir irritante parce que, malgré tout son prestige, elle est froide et inexpressive — où l'on retrouve avec plaisir la noble intellectualité d'Albert Besnard, son sens si subtil de la féminité moderne, ses méditations devant la Vie et la Mort.

Parmi d'innombrables planches qui, toutes, ont une rare séduction idéale et plastique, deux séries, qui ne cessent de s'enrichir au gré des rêveries de l'artiste, méritent l'examen le plus attentif. Dans l'une, qu'on pourrait appeler *la Femme*, Besnard représente — avec le tendre respect qu'il lui porte et le sentiment si fin qu'il a de toutes ses élégances — quelques-unes de ses joies et de ses misères. Dans l'autre, qui a pour unique thème *la Mort*, Besnard évoque en images pathétiques, d'une poignante et grave poésie, la marche et l'apparition de l'intruse autour de nous. Ses griffes sont sur toutes nos joies. Son frôlement accompagne nos sourires et nos chuchotements. Si l'on cherchait bien, peut-être apercevrait-on la marche goguenarde du squelette, son allure impertinente et facétieuse sous les ombrages de l'Embarquement pour Cythère !

Avec la Mort, Besnard a fait une œuvre de beauté. Il faudrait des pages pour dire dans leur émotion tragique, dans leur variété saisissante, ces cinquante drames de la Vie élégante ou fruste, jeune ou lasse, révoltée ou consentante, aux prises avec la Mort.

Ce n'est pas dans un collectif hommage de fête que l'on peut entreprendre une telle étude. Du moins, puisque aujourd'hui justice est rendue par tout le monde aux plus incontestables mérites de l'œuvre de Besnard, voulions-nous suggérer des raisons nouvelles d'admirer davantage cet artiste si varié et pourtant si pareil à lui-même en tous ses modes d'expression, ce lyrique évocateur des idées et des spectacles du monde moderne, qu'il interprète avec une imagination et une sensibilité de poète, avec les plus magnifiques dons du peintre.

Roger Marx

A embrasser, dans un regard d'ensemble, la production étonnamment diverse et complexe de M. Albert Besnard, il ne semble pas que, depuis Eugène Delacroix, il se soit rencontré organisation plus puissante, imagination mieux secondée par la mémoire pittoresque, communauté plus absolue entre les dons du cerveau et de la main. En cette fin de siècle, revenue des ivresses romantiques, M. Besnard s'est gardé de la fièvre turbulente des drames passionnés. De même, l'affinement et l'élévation de son esprit ont laissé sans prise sur lui le terre à terre d'un naturalisme exclusif et grossier. Ce qu'il retient dans la réalité, c'est le surnaturel de la nature ; ce qu'il aime, ce sont les images imprévues, les évocations d'une douceur attendrissante ou recueillie ; ce vers quoi il aspire, c'est vers le symbole des vérités éternelles. Depuis les époques préhistoriques jusqu'à l'heure présente, il a parcouru les âges de l'humanité sans s'arrêter à aucun ; il a cultivé tous les genres, abordé toutes les techniques, rendu toutes les lumières, sans accepter jamais les limites d'un champ déterminé. Son talent, irrassasié de nouveau, l'a poussé à la découverte de beautés ignorées, et ainsi vous le verrez poursuivre sa tâche, accorder la curiosité de son esprit avec l'originalité de ses moyens d'expression, et opposer au renouvellement fatal de la nature la puissance raisonnée de l'art, le rayonnement créateur du génie humain.

Camille Mauclair

Mon cher Confrère,

Vous pensez bien que je suis très flatté de participer à un hommage collectif rendu à Besnard. Cependant, vous m'excuserez de me borner à une simple lettre, et je vous en donnerai une raison assez singulière pour

avoir besoin d'être expliquée : j'ai écrit sur le grand artiste, il y a quatorze ans, une longue étude qu'il voulut bien aimer et qu'il me rappelle encore. C'était mon premier morceau, bien timide, bien imparfait, de critique synthétique — et j'avais dix-huit ans ! Depuis, dans l'*Art en Silence*, dans diverses revues, j'ai suivi cette œuvre et récrit d'autres essais. Ces jours-ci encore, Armand Dayot me demanda une étude pour saluer l'exposition à la galerie Petit. Et comme j'en parlais à Besnard, il me dit en souriant affectueusement : « Mais, mon cher enfant, que diable allez-vous trouver encore à dire sur moi, après tant de reprises ? »

Le « cher enfant » que je suis resté pour Besnard, — car mes trente-deux ans ne l'empêchent pas de revoir en moi le petit jeune homme maladif et imberbe qui le vint visiter en 1901 — est en effet très embarrassé, car il ne trouve plus de mots ni d'arguments dont il ne se soit déjà servi ! Évidemment, j'ai été ravi d'écrire sur Besnard plusieurs études parce que je les ai rectifiées et contrôlées par réciprocité. Après tout, on n'écrit sur un tel homme que pour se le bien expliquer à soi-même, et on n'y arrive à peu près qu'au bout de plusieurs tentatives. Du moins, c'est la raison qui me pousse, et non celle de briller devant le public. Forcé de justifier sur le papier mes sensations, j'arrive lentement à les convertir en idées plus nettes dont, plus que le lecteur, je fais mon profit. Mais j'en suis au point où je ne saurais que me redire — et voilà pourquoi vous ne recevez que cette lettre.

Enfin ! Il s'agit ici, avant tout, d'un hommage rendu par des jeunes gens, et j'en suis encore un, et c'est comme tel que je veux m'associer à vous et à votre délicate pensée, en me rappelant le jour où je fis connaissance du maître sur les échafaudages de l'Hôtel de Ville, alors qu'il donnait les touches suprêmes à la merveille que vous savez, le plafond des Sciences.

Besnard est le peintre de la joie, de la santé, du luxe, du soleil, de la chair, des eaux lumineuses, et l'incarnation magistrale de l'art français, le continuateur glo-

rieux du XVIII[e] siècle, l'héritier de Boucher et de Frago. C'est l'évocateur fervent de la vie heureuse, de la beauté évidente. Mais c'est aussi un penseur, autant que Rodin, Carrière, Degas et Whistler, encore que différemment. Il a été le premier, il reste le seul à pressentir l'art décoratif de l'avenir, la grande idée du symbolisme et de la mythologie scientifiques, c'est-à-dire le remplacement de l'allégorie classique par des personnifications ornementales des éléments de la science. Il a trouvé là un style et une beauté, il a ouvert une route, il a montré que la conversion des données scientifiques en valeurs esthétiques était logique et réalisable. Le plafond des Sciences, l'École de Pharmacie, l'amphithéâtre de chimie de la Sorbonne, la chapelle de Berck, sont des créations révélatrices de cette future beauté. Voilà ce qui met Besnard à part et au-dessus de tous. Des portraits, des nus, des paysages d'une largeur et d'un éclat superbes, d'autres en avaient faits. Mais cette œuvre-là, personne ne l'avait osée. Il y fallait ce cerveau secondé par cette main. Il était réservé au génie de Besnard de donner les premiers témoignages de lyrisme scientifique et de les exprimer par l'art mural. C'est en ceci qu'il est un révélateur et un chef. Aucun symboliste anglais ou allemand, aucun des synthétistes de l'Europe centrale n'a pu se dégager assez de la littérature pour créer avec cette clarté, cet équilibre, cette simplicité démonstrative, la transmutation des valeurs idéologiques en valeurs picturales et décoratives comme l'a fait le maître français qui, dès 1888, avec ses aquarelles des *Éléments*, indiquait cet ordre de recherches. Besnard a jeté hardiment, avec autant de mesure que d'audace, un pont entre deux domaines qu'on avait déclarés inconciliables. Il a fait, en allant plus loin qu'eux, ce que les Rosny, Paul Adam, Wells, ont tenté dans le roman, et il a prouvé que nous pouvions reculer dans l'ombre de l'histoire, avec déférence, certes, mais résolument, les vieilles idoles mythologiques et leur attirail de symboles accessoires sans lesquels il semblait irrévocable qu'on ne pût exprimer des idées générales. A

la place des Thémis, des Clios et des Polymnies, il a appelé les fées Chimie et Électricité, et les a laissées fulgurer dans un nouveau firmament décoratif.

Quand un homme a pu inventer et réaliser cela sans forcer les moyens naturels de son art, il peut être tranquille. Cela ne s'oubliera jamais. Mais voilà que je suis amené tout doucement à recommencer un dixième article ! Je m'excuse et je m'arrête. Je préfère m'en tenir à cette simple remarque. C'est que Besnard nous a donné à tous une grande leçon en art, et qu'il nous en donne encore une autre relative au caractère, en ayant attendu l'âge de cinquante ans pour faire sa première exposition privée, alors que la plupart des jeunes peintres, non contents de figurer aux Salons d'été et d'automne et dans cinq ou six sociétés au long de l'année, dérangent encore la critique pour lui montrer leurs études dans une salle spéciale. A Besnard et à sa gloire, les Salons annuels ont suffi. Puisse cet exemple être imité ! Mais tout le monde ne peut pas attendre trente ans de carrière pour montrer, éclatants et péremptoires, les chefs-d'œuvre d'une vie !

Comte R. de Montesquiou

Un penseur de grand mérite a fait, entre autres, cette observation singulière : C'est, dit-il en substance, parlant de l'adjectif *Saint*, un monosyllabe peu coloré et peu sonore, et néanmoins si chargé de vertu que rien ne semblerait dérisoire comme de l'appliquer sans droits, même à des hommes de haute valeur. L'exemple qu'il cite est probant. — Essayez, ajoute-t-il, de proférer : Saint Napoléon. Tout le monde se mettrait à rire. C'est vrai.

Je sais un autre qualificatif, auquel se pourrait appliquer le même raisonnement ; c'est celui de *Maître*. — Les *Maîtres* ne sont-ils pas, en effet, des Saints de notre Calendrier de l'Art ? — Certes, il est rare qu'on puisse canoniser un vivant, dans le Ciel de l'Esthétique. Pour-

tant, ce n'est pas impossible. — Qui oserait sourire, en entendant saluer du titre de Maître un contemporain tel qu'Alfred Stevens, ou M. Degas ? — Qui n'entendrait parfaitement que des artistes tels que Whistler, ou Fantin-Latour, eurent droit à ce titre avant d'expirer ; et que Boldini (Dieu merci ! bien vivant) le porte avec autant d'autorité que de prestige ?

Notez que l'appellation composée de *Maître-Peintre* n'offre pas du tout la même signification.

Formulez, par exemple, de M. Sargent, qu'il est un *Maître-Peintre ;* tout le monde sera de votre avis. Mais regardez-y à deux fois avant d'aller imprudemment jusqu'à lui donner du Maître. Il pourrait se trouver des gens pour ne pas vous suivre. J'en connais.

En revanche, je n'en connais pas qui marchandent à Albert Besnard cette dénomination, aussi seyante pour sa personne et pour son esprit, que méritée par son talent et par ses œuvres. Au reste, si j'avais le malheur de rencontrer de telles gens, je m'empresserais de m'en détourner, car ce signe suffirait à me les faire tenir irrévocablement pour des êtres de peu de discernement et de peu de goût.

Pour ce qui est de la personnalité, je le répète, j'en vois peu qui me semblent, tant pour la ligne extérieure que pour la qualité de l'esprit, représenter Celui que doivent écouter en des atriums et sous des portiques, des jeunes gens épris de paroles instructives, de nobles conseils, dans le domaine du Sentiment et de la Pensée.

Quant aux œuvres, *magistrales* elles m'apparaissent, non seulement parmi celles du présent, mais bien du passé, encore.

Il faudrait des pages pour en parler ; et je ne dispose ici que de lignes.

Qu'on me permette de citer celles que j'ai consacrées à Albert Besnard dans un volume que je publie :

« Ce dernier Maître représenté encore, aux Arts Décoratifs (1), par un panneau comme arpégé de couleurs : *la Bienvenue au Poète ;* et dans la section des parfums,

(1) Centennale (Exposition de 1900).

par le circulaire décor d'une boutique, hélas! mal éclairée : des esprits de l'air, en robes pareilles à des pétales d'althœas, recueillent des âmes de fleurs, les enferment en des fioles. Exemple charmant, probant, du décor moderne (ou plutôt hors de date, et hors du temps) que pourraient créer de tels artistes : Besnard, Boldini, Helleu, confinés entre les tableaux et les portraits, par un siècle voué au bric-à-brac, et qui leur préfère des truquages. Ce n'est pas sans dessein, ni, j'ose espérer, sans exactitude que j'ai, tout à l'heure, employé le mot *arpégé*, en parlant d'un art, selon moi, de si près apparenté à la musique, à de la musique de grand pianiste, du Litolff, mieux encore, du Liszt. Savantes orchestrations de couleurs et de dessin, concertantes dissonances ; et, toujours, au plus fort, au beau milieu d'une musique d'ensemble, l'indéfectible personnalité du virtuose, disséminée en trilles, à la fois rédigés et éperdus, en versicolores arabesques. Tarentelles, scherzos, impromptus, nocturnes, valses, et jusqu'à des oratorios, se transposent picturalement dans les toiles d'Albert Besnard, le grand prestidigitateur du doigté des coloris, *notes* et *tons*, deux substantifs communs aux deux arts. »

J'ai le regret (et très vif) de ne pouvoir entrer ici dans le détail de l'œuvre immense et admirable d'un dessinateur plein de science, d'un portraitiste plein de séduction et de vérité, d'un peintre éblouissant, d'un merveilleux pastelliste, d'un décorateur prestigieux. L'exposition qui s'apprête va permettre d'admirer ce *Maître* sous tous ces aspects de son prodigieux talent, sans parler de l'aquarelliste et de l'aquafortiste.

Je veux seulement dire l'émotion que me causa la vue des cartons de la chapelle de Berck ; de ces compositions qui ont su rajeunir et renouveler le mythe chrétien, et s'il se peut, en le rendant encore plus humain, le grandir encore. Voici ce qu'invente, afin d'y parvenir, la toute simple et toute sublime imagination de l'artiste.

Un père et une mère, un couple d'artisans, sur la fin

de leur triste repas, s'abîment dans le deuil secret de quelque douleur de famille. Soudain, la sincérité de leur chagrin fait surgir entre eux le Christ lui-même ; non quelque réincarnation, même touchante, de Notre Seigneur ; mais Jésus cloué et lié sur le bois de sa croix, et, soudain, là, tout entier, tout pantelant, et tout consolant, parmi les ustensiles du ménage et les vulgarités de l'existence. Je ne connais, parmi les représentations de la personnalité humaine de notre Dieu, rien de plus saisissant que ce surgissement divin, au beau milieu de nos tristesses et de nos misères.

La légende affirme que la série de ces compositions, qui se poursuivent avec autant d'éloquence que de poésie et de religion, fut le résultat d'un vœu. J'incline à le croire. Il ne me semble pas que l'art tout seul (si grand soit-il) ait pu créer une telle émotion.

La chapelle de Berck sera *la Madonna dell'Arena* d'Albert Besnard.

Eugène Montfort

Je n'aime pas les peintres qui parlent littérature. Et les peintres n'aiment guère les littérateurs qui parlent peinture. Il est meilleur, en effet, peut-être, de ne disserter que sur son art.

Trouvez-vous mauvais, alors, que je vous écrive simplement ceci : j'aime et j'admire la peinture de Besnard ; afin de lui être plus agréable, je vous demande la permission de n'exposer point mes raisons.

Gabriel Mourey

La dominante du talent de Besnard, c'est le lyrisme : lyrisme des idées, lyrisme des couleurs, lyrisme des formes. Au plus haut degré, il possède le don d'enthousiasme, de fantaisie, la faculté d'exalter, de transposer, de magnifier, selon un rythme personnel, la réalité ; il voit intense et vibrant, il ressent avec une prodigieuse

acuité, et sur tout ce qu'il voit, sur tout ce qu'il ressent, il projette l'ardeur d'une imagination en perpétuel frémissement, en incessante ivresse et toujours harmonieuse, même dans ses excès. Ne lui demandez pas de vous transcrire les rapports ordinaires des choses : il est un créateur d'apparences exaspérées, il tisse avec des éléments de vérité une trame de fiction somptueuse, de brûlante féerie, de magie voluptueuse, où tous les sens trouvent pâture et satisfaction. Son œuvre est une fête de lumière, un hymne de joie à la clarté. Il peint comme dans un délire conscient ; c'est, à proprement parler, un inspiré ; ainsi que tout poète, il ne s'exprime que par des images. Assimilez les valeurs à des mots : quelle richesse de vocabulaire, quelle hardiesse, quelle nouveauté de métaphores ! Les touches de son pinceau vibrent sur la toile avec la sonorité des phrases, miraculeusement révélatrices de passions, d'émotions, d'idées, sous la plume d'un parfait artiste verbal. La brosse frémit, la pâte s'étend, s'écrase, flue en nappes grasses sur le tissu rigide, ou bien s'y pose à peine, transparente, légère, en poussière nacrée ; et tout cela se pénètre, s'orchestre, se symphonise, tels accords de couleurs radieusement épanouis comme un printemps de fantastiques roses, tels autres enflammés de la pourpre et de l'or des plus glorieux couchants, avec le chromatisme infini des parfums, ceux de la chair des fleurs et de la chair des femmes, ceux de la pleine nature, des bois, des jardins, de la mer, du ciel, ceux des chambres étrangement luxueuses, où l'âme des bouquets agonisants se mêle au fauve arôme des fourrures, où les caprices des reflets dansants parsèment la pénombre de précieuses lueurs, où l'oppression des désirs sèche la gorge comme une angoisse... Quel enchanteur !

L'artiste qui a fixé sur les murailles de l'École de Pharmacie les beaux rêves que nous nous réjouissons tant d'y admirer, l'artiste qui, en tant d'effigies de femmes, a fait vivre les grâces, les élégances, les raffinements, les gestes, les expressions de l'éternel féminin, l'artiste qui a peint l'étonnant et toujours plus

étonnant *Portrait de Théâtre*, et cette obsédante et baudelairienne *Féerie intime*, trop peu comprise, l'artiste, qui a su s'élever aussi haut dans la pratique de son art, a noblement conquis son droit à l'estime qui entoure son œuvre et au prestige dont s'éclaire sa personnalité.

Comtesse Mathieu de Noailles

Quoi qu'ait dit Frédéric Nietszche, il y a des îles bienheureuses ; Peut-être n'y en a-t-il pas beaucoup ; qu'importe, celle de Monsieur Besnard satisfait tout le désir des poètes.

Ile qui n'est point mystérieuse, mais toute faite de nos sensations du bonheur.

Et voici d'abord, au pied de la haute montagne, l'eau profonde ; eau sauvage, royale, glacée, susceptible ; eau de roche où se tient, j'imagine, farouche, lente et glissante — princesse aux ailes mouillées — la précieuse truite tachetée. Au bas de sa montagne géante il semble que cette eau sommeille, pourtant je devine en elle un secret tourbillon, un mouvement de perfide attrait, une séduction pareille au chant de cette Lorelei qui ne sut aimer que les corps sans défense. Mais voici la douce terre avec ses rassurantes fêtes, ses clairs repas excessifs, ses bosquets, ses chants, ses loisirs, ses belles statues dans le feuillage.

Une fois de plus, on se demande ici d'où vient la secrète puissance d'un marbre blanc dans la verdure. Comment privé de l'éclat du sang et du regard, le peuple des nymphes, des faunes, des héros nous emplit-il d'un si haut courage, d'une si chantante volupté ?

La pierre, le marbre, l'immobile étreinte, le bond, l'arrêt, la blancheur, cette mort, cette vie des dieux, pourquoi fait-elle sur l'azur ou dans le feuillage, un geste de si troublante ardeur ?

Et voici qu'une barque s'éloigne, sur l'eau rose cette fois, vagues roses qui s'effeuillent et semblent une grande fleur lasse, déchirée, entraînée...

Et voici des visages, des gestes, des cris sans doute, des appels, tandis que de pourpres nuages, des nuages dorés s'enlèvent comme d'orgueilleux ballons et que pour les suivre, pour monter aussi à ce bonheur, la branche d'un arbre se détourne de son rond destin, tend vers le ciel son rêve aigu.

Ile qui chante ! gestes qui soupirent, s'élancent ; bonheur que l'on pourrait habiter, bonheur qui ne dépayse point, car voici l'eau de notre enfance, l'eau des vacances ; voici les fruits de la soif en juillet, les faunes des beaux contes grecs, les visages, les mains de quelque récente Juliette, de quelque Nausicaa.

Ile heureuse ! tableau plus exact qu'un poème, car, pour exprimer son émouvant désir du bonheur une jeune femme ne voudrait point parler, mais elle choisirait de tendre, comme ici, des bras passionnés, tandis que son regard déjà parti d'elle ferait son chemin vers l'amour, et que le destin favorable, pareil à une douce brise, gonflerait sa robe, son voile, ses voiles légères...

Fernand Vandérem

Un jour, aux Jeux Olympiques, Hippias d'Elée tint ce petit boniment :

« Grecs, tel que vous me voyez, je professe la géométrie, l'astronomie, la versification, la musique. J'enseigne aussi la peinture, la statuaire, le droit civil, le droit des gens, la physique, l'économie, sans oublier l'état nautique. Cette robe qui me couvre, c'est moi qui l'ai tissée, coupée, cousue, blanchie. Ce manteau, j'en suis le teinturier. Ces brodequins furent taillés par moi. J'ai forgé et ciselé l'anneau qui orne ma main. Et la pierre en a été gravée et montée par moi... »

A l'inverse de cet habile homme, moi, c'est tout juste si je sais un peu mon métier. Je l'apprends encore chaque jour.Et je n'aurai pas fini de sitôt.

Aussi, voyant combien la connaissance de mon art

était difficile, je me suis juré de ne jamais prononcer ni écrire sur les autres arts la moindre phrase qui pût ressembler à un jugement.

Par contre, dans l'ordre des impressions sincères et incompétentes, je vous dirai bien volontiers que les tableaux de Besnard me sont très sympathiques, qu'ils me font l'effet d'être très beaux et que je suis très heureux de voir honorer un illustre artiste dont les œuvres me plaisent tant.





Le temps du grand Napoléon

En 1804, quand Bonaparte devint empereur, Isaac Henchoz eut la tête tournée. Alors il prit sa faux et la soupesa, se disant : « Quand même! est-ce lourd! » Et pensa : « Qu'est-ce que je fais par ici ? » Puis se gratta derrière la nuque et dit : « Si on y allait ? » Il ne faut pas oublier non plus qu'il y avait en ce temps-là un grand roulement de canons dans toute l'Europe; et que plusieurs dans le pays étaient déjà partis; et encore que les soldats n'ont plus besoin de faucher, ni de traire, mais seulement de faire la guerre. C'est pourquoi, ayant bien pensé et repensé à toutes ces choses, Isaac Henchoz se dit enfin : Ça y est. »

Il vendit donc sa montre d'argent, un habit neuf et une paire de bottes qui lui firent ensemble quinze écus; et ensuite, une nuit, sortit par la fenêtre.

Il avait plu pendant la journée, c'était le mois d'avril. Quand le matin fut venu, Isaac était déjà loin. Et, s'étant assis au bord du sentier, il se disait : « A présent, j'ai ma tête à moi. » Et il était fier. Il se sentait fort aussi, car il avait vingt-deux ans. Et il se répétait : « A présent, je ferai comme je voudrai. » Il se mit à siffler. Puis il reprit son chemin et passa la montagne.



De l'autre côté de la montagne, c'est le grand monde.

Et Isaac Henchoz marcha deux jours jusqu'à Genève où il s'engagea.

On lui demanda donc son nom et il dit : « Isaac Henchoz .» On lui demanda encore son âge et il dit : « Vingt-deux ans. » Puis d'où il venait et il dit : « Des Moulins. » Alors on lui dit : « Vous voulez vous battre? » A quoi il répondit : « Oui, je veux me battre. » Alors on le mesura en hauteur et en largeur. Et on trouva qu'il avait près de six pieds de haut et deux et demi de large aux épaules; et ainsi il entra dans les grenadiers.

Les grenadiers avaient le bonnet à poils et de grandes guêtres. L'Empereur les aimait beaucoup. Dans les batailles, il les faisait mettre à l'abri et leur disait : « Attendez là. » Et puis tout à coup, il leur disait : « A présent, sortez. » Alors ils sortaient tous à la fois. Et on voyait les ennemis qui commençaient à avoir peur, se disant : « C'est les grenadiers. » Et tiraient deux ou trois coups de fusil, ensuite jetaient leurs armes et tournaient le dos.

Aussi, une fois qu'il eut son uniforme, Isaac Henchoz fut bien heureux, car il pensait : « Si on me voyait. » Et se disait : « J'aime mieux ça que traire les vaches. Est-ce que c'était une vie ? » Comme on lui avait donné à boire, il était gai. Et l'argent qu'il avait reçu faisait une bosse dans sa poche. Et il tapait sur sa poche pour entendre l'argent sonner. Et se disait : « Ça sonne bien, c'est du bon argent et puis c'est vite gagné. » Et pensait de nouveau : « Si on me voyait avec mon uniforme ! Toutes les filles me courraient après. Elles aiment ce qui brille. » Mais il pensait surtout que, dans le métier militaire, on devient vite caporal et puis sergent, avec des galons sur les manches; et puis même officier, avec un sabre; et s'imaginait avec un sabre pendu et qui fait : tia, tia, sur les pierres.



Ils partirent cinq ensemble, s'étant tous les cinq en-

gagés. On leur avait donné une feuille de route. Souvent ils allaient à pied, quelquefois montaient sur les charrettes qui passaient. Ils dormaient dans les granges ou bien à la belle étoile. Les arbres avaient pris leurs feuilles et l'air était doux. C'est ainsi qu'ils allèrent le long du Jura, jusqu'à une ville qui était pleine de troupes. Et il y avait, autour de la ville, de grands murs avec des portes qu'on fermait le soir.

Tout le monde sentait bien que la guerre allait revenir, parce que Napoléon empêchait les rois de dormir tranquillement. Les Russes et les Autrichiens se préparaient par derrière. Et Napoléon en faisait autant. Les canons brillaient comme des soleils et les boutons des uniformes comme des miroirs. Dans les prés, devant la ville, les soldats faisaient l'exercice. Isaac portait le fusil, le sac et la baïonnette, apprenant à s'aligner, à se tenir droit, à effacer les épaules pour faire bomber les poitrines et tout ce qu'il faut savoir pour aller à la guerre. Un vieux sergent commandait la charge, disant : « Une !... deux !... trois !... quatre !... » Et toutes les masses bougeaient en même temps, de haut en bas, comme font les navettes sur le métier des tisserands.

Le jour de la revue, on vit cinquante mille hommes debout sur un rang comme un mur. D'abord il y eut un grand bruit qui était les fanfares et les tambours; puis le silence et Napoléon vint. Il avait un cheval de couleur noire, un habit bleu avec un grand chapeau; c'était la première fois qu'Isaac le voyait; c'est pourquoi il ouvrait les yeux et se disait : « C'est lui ! C'est lui ! » n'y pouvant croire, parce qu'un homme comme Napoléon n'est pas un homme comme les autres hommes qui sont tous faits de la même façon. Et Isaac s'étonnait, pensant : « Il est pourtant comme les autres. »

L'air était frais à cause du matin. Tous les soldats se disaient : « Il fait bon être soldat. » Ensuite, ils eurent une ration d'eau-de-vie. Et ils disaient : « C'est que l'empereur a été content. Et puis on ne va plus

moisir. » Parce que les revues se font juste avant les guerres. « Oui, disaient-ils, on ne va plus moisir. » Et disaient : « Tant mieux, on s'ennuie. » Ou bien disaient : « Est-ce qu'on tient à sa paillasse ? »

Ils quittèrent la ville un jeudi au commencement de l'automne, vers les quatre heures du matin. Ils étaient cinquante mille. Ceux qui étaient à cheval prirent la tête. Les artilleurs venaient derrière. Et on aurait dit un tremblement de terre.

Les gens de la ville regardaient aux fenêtres, s'étant tous levés, les vieux, les vieilles et aussi les femmes qui tenaient des petits enfants en chemise. Et disaient tous : « Les voilà qui partent ».

Et Isaac Henchoz pensa : « Où est-ce qu'on va ? On nous mène bien où on veut. » Depuis il vit tant de pays qu'il n'y faisait plus attention. Et les vieux de son régiment disaient : « Pardieu ! bien sûr qu'on va en Allemagne. »

Un soir, ils passèrent le Rhin, et le pont de bateaux s'enfonçait et se relevait sous le poids, comme fait un ver en rampant; et le soir ils campèrent; ensuite marchèrent de nouveau. Tantôt il pleuvait, tantôt il faisait du soleil. Et comme les gens dans les villages parlaient allemand, les soldats s'exprimaient par gestes, levant la main jusqu'à la bouche pour dire qu'ils avaient soif, ouvrant la bouche et la refermant pour dire qu'ils avaient faim; ou bien criant : Ia, pour dire oui, ou : brot, pour dire pain, ou : wein, pour dire vin, parce qu'ils avaient appris des mots de la langue.

Alors ils traversèrent une contrée couverte de hautes collines. Elles étaient rondes et, avec leurs sapins noirs, ressemblaient à des hérissons roulés en boule. Et Isaac pensait à son pays, mais on ne voyait pas de rochers, ni de neige; et il se disait : « Ce n'est pourtant pas de la vraie montagne. » Il ne parlait à personne de son pays, parce que les autres n'auraient pas compris, venant des basses terres, ou du bord de la mer. Il était encore un peu timide aussi, car il n'avait jamais fait la guerre. Et ceux qui avaient déjà fait la

guerre se moquaient de lui, disant : « Tu vas voir cette fumée ! On a de l'eau qui vous coule pour commencer, ensuite on s'habitue. Mais, pour commencer... » Et Isaac avait un peu peur.

Il eut aussi de grandes fatigues. D'abord, les pieds lui brûlaient; ensuite, le dos lui faisait mal à cause du sac; sa salive devenait épaisse comme de la boue et sa langue sèche comme du cuir; et il avait une espèce de cercle de fer autour de la tête. A la fin de la journée, les arbres se mettaient à tourner comme des filles à jupes vastes dans les rondes; et la route semblait se creuser devant lui ; ou bien c'étaient des talus qui se gonflaient comme de la pâte qui lève; il avait dans la tête un bruit pareil à de l'eau qui coule; et ses oreilles étaient bouchées; mais parfois les bouchons de ses oreilles tombaient et il entendait un moment le battement sourd des gros souliers sur la route; ensuite ne les entendait plus.

Seulement, comme ceux qui étaient habitués riaient de le voir marcher de travers, il serrait les dents pour marcher droit; seulement aussi, quand ils avaient soif et faim, chaque soir, ils arrivaient dans un village où ils mangeaient et buvaient allongeant les jambes et débouclant leurs sacs; les paysans sortaient leurs tonneaux devant les portes; et sous les arbres de l'auberge, près des tables, ils voyaient venir la servante rouge qui riait.

Souvent encore, après les longues marches, ils restaient une semaine au même endroit sans rien faire, les uns couchant sous la tente, les autres dans les écuries; il y en avait qui pêchaient à la ligne dans les rivières, d'autres qui recousaient leurs tuniques, d'autres qui dormaient dans l'herbe ou qui jouaient aux cartes; mais surtout ils dormaient. Et puis, un matin, on battait le tambour pour repartir.

C'est ainsi qu'ils allèrent jusqu'en Autriche, ayant traversé l'Allemagne. Les pays montaient devant eux du bout des plaines, à mesure que les feuilles tombaient; et elles tombèrent jusqu'à ce que les branches

fussent toutes dépouillées, pendant qu'ils marchaient toujours. Parce que, comme on disait : « Avec cet homme, on va partout. » Et on n'avait pas vu l'ennemi; parce que, comme on disait : « Avec un homme comme cet homme, c'est comme le vent avec les feuilles : ils se sauvent, ces Allemands. » Et Isaac était content de vivre, à cause de ce feu qu'ils avaient au cœur.



Ce fut à Austerlitz qu'Isaac Henchoz perdit sa jambe. Avant, il s'était déjà battu deux fois. La première fois, le sergent lui avait dit : « Vois-tu là-bas ? » Et Isaac, ayant bien regardé, avait vu des hommes derrière une haie; et puis tout à coup, devant la haie, quatre ou cinq petites boules blanches. C'était l'ennemi qui tirait. Et le bruit des coups de fusil vint ensuite pour faire voir qu'on tirait bien en réalité; mais personne ne fut blessé. Et l'ennemi s'en alla. Et Isaac avait pensé : « Est-ce que ce n'est rien que ça, la guerre ? »

La seconde fois, vers midi, comme la compagnie arrivait près d'un village, une grande cavalerie était sortie d'entre les maisons. Et les cavaliers avaient chargé, levant leurs sabres. Ils montaient de petits chevaux roux, ils avaient des nez plats et quelques-uns des barbes. Les vieux dirent : « C'est des Russes. On va leur montrer qui on est. » Et toute la compagnie, ayant l'air froid, s'était tenue raide, les fusils en avant. Et Isaac avait fait comme les autres, piquant les chevaux de la baïonnette et plissant le front. Et il s'était dit encore : « Est-ce que ce n'est rien que ça ? » Mais Austerlitz fut une grande bataille.

L'hiver était venu et il faisait froid. La nuit, les étoiles pendaient au ciel comme des glaçons. On disait : « On a vu le beau en premier, à présent on va se brosser. » On entendait tirer partout le canon et aussi les

feux de file comme une toile qu'on déchire. Ou bien des estafettes passaient au galop, portant des ordres. Et dans l'air, avec l'attente, il y avait l'idée des cent mille hommes arrêtés, qui était : « Où est-ce qu'ils sont, ces Russes ? »

Et, un jour, on s'aperçut que tout le pays, aussi loin qu'on pouvait voir, était plein de troupes qui étaient venues, chacun de son côté, et se rassemblaient là, avec leurs uniformes de toutes les couleurs. Et ceux qui étaient verts étaient comme des forêts qui marchent, ceux qui étaient bleus comme des lacs qui coulent, et ceux qui étaient gris comme des nuages qui passent. Alors on dit : « L'Empereur est aussi par là. » Et tous le cherchaient comme les plantes cherchent le soleil. Puis, comme tout était prêt, la bataille se fit.

Elle commença le matin déjà. On aurait dit un grand orage descendu sur la terre. Tout l'air était secoué et les arbres, dans les champs, emportés comme des plumes. Isaac ne vit rien tout d'abord et il attendit avec ceux de sa compagnie jusqu'au milieu de l'après-midi, derrière un bois. Mais vers les quatre heures, on leur dit : « En avant. »

Alors les grenadiers de la garde s'avancèrent, étant douze mille. Et, comme il sortait de derrière le bois, voici ce que vit Isaac. Il vit une grande colline; elle était jaune et lisse comme un drap. Au bas de la colline, il y avait des maisons qui brûlaient et des tas de morts. Plus haut, là où on se battait, un grand brouillard jaune. Et, au-dessus du brouillard, comme des barrières qui étaient les Russes. Et encore au-dessus, des carrés posés l'un à côté de l'autre, qui fumaient. C'était l'artillerie. Derrière l'artillerie, le ciel était blanc. On sentait l'odeur du sang et de la poudre qui donne la fièvre. Alors, tout d'un coup, le soleil sortit.

Et on disait : « On va monter là-haut. » Et ils montèrent. Ils étaient bien rangés et alignés, sur quinze rangs de profondeur et avançaient au pas d'un seul mouvement, tenant leurs fusils dressés, tandis que le tambour battait. Et les Russes, les voyant venir,

avaient bourré leurs canons et tiraient sans s'arrêter. Mais eux ne tiraient pas.

Ils eurent leur premier mort en arrivant à la colline, puis un second, puis un troisième et puis tellement de morts qu'on ne pouvait plus les compter. Les morts en tombant faisaient un trou dans la ligne, mais les autres aussitôt serraient les rangs et bouchaient le trou. Les blessés tombaient aussi, se serrant la tête ou bien ouvrant la bouche pour crier et restaient assis ou étendus derrière les régiments qui montaient toujours. Puis, comme ils arrivaient sur les Russes, tous crièrent : Hurrah ! de toutes leurs forces et baissèrent les baïonnettes. Et c'est à ce moment qu'Isaac reçut sa balle.

Elle entra par devant, au-dessus du genou, et sortit par derrière, faisant un grand trou et cassant l'os. Isaac sentit le coup, ensuite plus rien, sa tête s'étant vidée; il eut un voile devant les yeux; et il s'évanouit. Alors on l'emmena à l'ambulance et on lui coupa la jambe. Il n'avait pas fait la guerre bien longtemps, étant parti au mois d'avril de la montagne. Et c'était le 2 décembre.



Isaac Henchoz resta d'abord pendant longtemps à l'ambulance; puis, quand sa jambe fut guérie, on le mit sur les voitures et le voyage fut long; c'est pourquoi il n'arriva au village qu'au nouveau printemps. Depuis la nuit où il était parti, on ne savait rien de lui. On avait seulement trouvé la chambre vide et la fenêtre ouverte le lendemain matin. Le jour qu'il revint avec sa jambe de bois et une vieille capote, personne ne l'attendait. Son père était sorti, sa mère était dans la cuisine. Et il la vit depuis dehors, parce que la porte était ouverte.

Il entra donc. Et elle vint aussi. Et comme il disait:

— C'est moi !

Voilà qu'elle se recula et cria :

— Mon Dieu !

Et ce fut tout, mais devint pâle comme la cendre.

Isaac reprit :

— C'est moi, tu n'as pas besoin d'avoir peur.

Seulement elle regardait tout le temps en bas, vers la jambe de bois, comme si ses yeux avaient été attachés là; et dit de nouveau :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Et devint plus pâle encore.

Et Isaac répétait :

— C'est rien, c'est rien.

Mais elle dut quand même s'appuyer contre le mur. Alors les voisines arrivèrent et la firent asseoir et boire et regardèrent Isaac avec les yeux tout blancs de soupirs et disaient toutes :

— Est-ce possible ?

Cependant, Marie Henchoz, étant revenue à elle, s'était tourné vers son fils et le voyait de nouveau, comme il était, maigre, et puis creusé, et avec cette jambe; et fut prise d'abord d'une grande pitié, disant:

— Mon pauvre garçon, d'où est-ce que tu viens comme ça ?

Puis d'une grande colère, disant cette fois :

— C'est bien ton dam, c'est bien ton dam, qu'avais-tu besoin de partir comme tu es parti, et de nous laisser comme tu nous a laissés, malheureux, va !

Isaac ne répondait pas, mais branlait la tête, voulant dire par là : « Ce qui est fait est fait. » Il était triste aussi, n'ayant plus sa bonne jambe. Et il comprenait bien dans son cœur qu'il avait mal fait de s'en aller en cachette, ayant son père et sa mère, à cause de leur chagrin.

Vers le soir, son père revint au village. Comme il avait travaillé toute la journée dans la montagne, il traînait un peu les pieds en marchant. Et les gens lui dirent :

— Savez-vous qui est là ? C'est votre fils qui est là.

Il s'en fut donc et vit en effet Isaac assis dans la cuisine. Et Isaac se leva et se tint debout devant lui, car il craignait son père. Le vieux Henchoz lui dit :

— D'où est-ce que tu viens ?

Puis il reprit :

— C'est du beau, ce que tu as fait.

Sans rien ajouter à Isaac, qui ne répondit rien non plus. La nuit était venue. Ils s'assirent tous et soupèrent. Ensuite allèrent se coucher.

Mais le lendemain matin, le père et la mère Henchoz, s'étant considérés, commencèrent à se dire :

— Qu'est-ce qu'il va falloir en faire, à présent qu'il est estropié ?

— Un garçon de vingt ans qui est estropié !

Et tout le village disait comme eux :

— Qu'est-ce qu'ils vont en faire de ce garçon qui n'a plus sa jambe ?

Car, à la montagne, il faut être fort pour faucher, porter les fêtards, traire les vaches et faire les fromages. Les autres n'y trouvent pas à vivre. Et le père Henchoz disait :

— On ne va pas bien loin avec une jambe de bois.

Alors Isaac devint plus triste encore, voyant qu'on parlait bas autour de lui et dit un jour :

— Vous savez, si je vous gêne, je m'en irais.

Mais sa mère qui l'aimait quand même, se mit à pleurer :

— Est-ce que nous t'avons jamais rien reproché, dit-elle, pour que tu nous parles ainsi ?

Et ils virent tous qu'il fallait en finir. Et le père vint vers son fils et lui dit :

— Écoute, il te faut prendre un métier, puisque tu ne peux plus faucher, ni rien faire.

A quoi Isaac répondit oui. Car il ne pouvait répondre autrement.

Il apprit le métier de cordonnier.

*
* *

Il allait dans les maisons, pendant l'hiver, arrivant le matin de bonne heure avec sa grosse canne et son

sac d'outils et partant le soir après la soupe. Il s'asseyait là près d'une table. Et on lui apportait le cuir et il coupait dedans les souliers pour la famille, depuis le grand-père jusqu'aux plus petits, puis plantait ses chevilles et gagnait ainsi sa vie. L'été, il faisait des socques pour l'hiver. Et il pensait tout le temps à son bel habit de soldat, aux pays d'Allemagne, à la bataille d'Austerlitz et au grand Napoléon.

Il disait :

— Ces Anglais, ils croient peut-être l'avoir pris, est-ce que c'est un homme qui se laisse prendre ? Est-ce que c'est un homme qui est fait comme les autres? Moi je l'ai vu, on n'ose pas le regarder.

Et une fois qu'on lui disait :

— Savez-vous ? il est mort votre Napoléon !

Isaac se fâcha tout rouge, disant :

— Mort ! C'est les Anglais qui le disent. Eh bien, moi je dis qu'il est vivant. Est-ce qu'il est seulement dans leur île ?

Et ne voulut jamais croire que Napoléon fût mort, parce qu'il disait :

— Ce n'est pas un homme qui meurt, celui-là.

A mesure qu'il devenait plus vieux, il parlait davantage. Quand le temps allait changer, il disait :

— Le temps va changer, je le sens à ma jambe.

On demandait :

— A laquelle?

Il disait :

— A celle que je n'ai plus.

Et, comme on riait :

— Riez, reprenait-il, on me l'a coupée, je l'ai quand même; on me l'a coupée, mais je l'ai quand même.

Et on lui disait :

— Elle vous fait mal ?

Et il répondait :

— Bien sûr qu'elle me fait mal.

Et ensuite commençait son histoire, disant :

— Je ne sens jamais rien à l'autre qui est bonne. C'est à celle-là que je sens. Je la sens jusqu'au pied,

voyez-vous, jusque tout en bas, comme si je l'avais; et quand je touche, je touche l'air.

Allez, disait-il, on me l'a coupée, bien coupée. On m'a porté à l'ambulance. Ils ont dit : « Encore une jambe ! » Il y avait du sang comme à la boucherie. Ils m'ont attaché. Une jambe, ça ne se coupe pas en soufflant dessus; c'est comme un tronc d'arbre; on prend un couteau et une scie; on coupe jusqu'à l'os et puis on scie; j'ai bien crié; et puis ils m'ont pris et ils ont dit : « C'est fini. » Et puis il en est venu un autre, parce qu'ils ont coupé pendant quinze jours.

Allez, disait-il, c'était une belle bataille.

Il avait beau être tout vieux et tout blanc, avec ses mains noires, son alène et son ligneul, à ce moment-là, il dressait la tête comme un vrai soldat.

En 1858, il tomba malade. On le vit se promener deux ou trois jours devant sa maison, puis il se mit au lit. Un matin, on le trouva mort au milieu de la chambre. Il avait sa vieille capote et son bonnet de police.

C. F. Ramuz.



Poésies

I. — Heures

Allez du matin clair jusqu'à la nuit fugace ;
Traînez le jour changeant au long de son chemin,
Vers sa clarté féconde et sa stérile fin,
Puis mourez dans l'oubli nocturne de l'espace.

Éveillez-vous à l'aube avec des chants d'oiseau ;
Déployez en volant l'écharpe nuancée
Où l'ombre du jour naissant se trouve fiancée,
Et palpitez au vent comme un mouvant roseau.

Endormez-vous avec le vol des libellules,
Et laissez, sur nos cœurs, poser vos pas ombreux,
Passagères ! fuyez sur la route des cieux,
Emportant dans vos plis la paix des crépuscules.

Naissez et perdez-vous dans l'azur bruissant !
Glissez dans l'infini des airs au long des brises,
Et comblant le passé qui dort et s'éternise,
Une à une, tombez au sablier des ans...

Nous sommes là, mouvants et divers sous vos ailes,
Écoutant votre vol fuyant et sans retour,
Éparpiller la cendre ou clairsemer le jour,
Sur nos plus chers bonheurs ou nos ennuis rebelles.

Nous sommes là, vibrants miroirs à vos reflets,
Pour recueillir l'émoi que soufflent vos haleines,
Et si l'oubli jaloux et vain vous tend sa chaîne,
Vous vivez librement encor dans nos regrets.

Souvent, quand nous cherchons dans la tiédeur des
[cendres
L'ombre de nos plaisirs et l'ombre de nos pleurs,
Murmurant jusqu'à nous la voix morte du cœur,
Le cortège des ans pensifs se fait entendre.

Et nous, nous écoutons mourir ce double écho !
Hier n'est plus ; le temps se perd ; le cœur demeure ;
Et toujours, dans le lac mouvant où flotte l'heure,
La clepsydre d'azur laisse couler son eau.

II. — L'Herbe

« Je suis comme un brin d'herbe humain. »
(F. GREGH.)

Sur les brins verts et vifs mouillés par l'aube blanche,
Le matin frissonnant a posé ses pieds nus.
L'herbe dormeuse s'abandonne à l'air menu,
Éventant le soleil de sa grâce qui penche.

Attristant nos regrets, le soir est revenu
Comme hier. Et son deuil qui dénude les branches,
S'écoule au souffle lent des brises qui s'épanchent...
Mais l'herbe dans les champs ne l'a pas reconnu.

Tout le jour luit et passe et meurt sur son silence.
Les heures, tour à tour, attardent et balancent
Leur vol insoucieux sur son geste endormi.

Mais nous, les brins mouvants; inquiets comme la joie,
Nous vivons dans la peur du jour qui se déploie,
Hâtant nos pas vers l'ombre et nos cœurs vers l'oubli.

ROBERT OCHS.



La Sultane des Iles

Salmé

Salmé fut princesse des Iles ; elle a senti leur charme plus subtil pour le rêve des nuits éclatantes, l'émoi avivé des imaginations, les vols des djinns et les contes enchantés, pour les belles Orientales ployant de volupté dans les jardins de Bet-el-Sahel. Sa mère, Vimaïtha, était Circassienne ; enfant, des Albanais l'avaient prise ; elle fut conduite au sultan d'Oman qui lui fit donner une éducation conforme au rang qu'elle devait tenir. Vimaïtha manifesta toujours une grande piété et avait en Dieu une confiance inébranlable ; elle fut pour la princesse la mère la plus aimante et la plus tendre. tout en la punissant sévèrement quand il le fallait.

Salmé aimait les exercices physiques. Les ouvrages de main n'avaient aucun charme pour elle et le maniement des armes lui plaisait infiniment plus que le travail du fuseau. Son frère Madjid lui enseignait l'escrime au sabre. L'eunuque Mesrour, quand elle eut dix ans, fut chargé de la perfectionner dans l'art de l'équitation. L'une de ces chevauchées, me disait-elle,

faillit me coûter cher ; entraînée dans une course folle avec Madjid et ne voulant pas être dépassée par lui, je n'avais pas vu un grand palmier recourbé qui me barrait la route. J'allais me briser la tête, lorsqu'une Providence attentive me fit me rejeter vivement en arrière, et j'échappai par miracle.

Avec les autres princes et princesses, Salmé reçut de bonne heure des rudiments de toutes les sciences et apprit à nasiller le Coran. Quelle différence, aime-t-elle à se souvenir, entre vos sombres classes européennes et notre vaste galerie librement ouverte à l'air pur et à la fraîche brise de mer !

Les soirs sont tièdes à Bet-el-Sahel, et sous les lourds vergers se déclosent les lèvres des amants ; les safrans et les myrrhes distillent leurs brûlantes sèves. Toute l'Asie verse, quand vient la nuit, ses aromes prenants et persistants, et le vent qui a passé sur les girofliers peut-il apporter autre chose que l'alanguissement de l'amour ? Les fruits d'or se balancent au-dessus des patchoulis ; les ylangs embaument et la mouche à miel s'endort sur la corolle fine des longoses.

Les Princesses du Bendjile

La princesse Salmé naquit et vécut sa jeunesse dans l'île de Zanzibar. C'est une terre basse, chargée de plantations et de palais. D'autres îles l'environnent. Il y fait très chaud le jour et frais dès que se lève la brise du soir. Alors, les sultanes montaient au bendjile qui est la grande terrasse de Bet-el-Sahel. Elle s'étend circulairement et domine la mer. Tout autour, les esclaves ont rangé les chaises de bambou tressé, les nattes fraîches et les moelleux divans. Les îles traînent sur l'eau du golfe. Quand le soleil avait disparu, des lueurs persistaient dans le crépuscule et se mêlaient aux feux multipliés des vaisseaux ; rien n'était délicat comme ce goût de girofle épars dans l'air. Sous la pâle lune, on peut admirer l'élégante réunion ; les riches costumes des Circassiennes ajoutent leur éclat aux vives parures

des Abyssines. Les sultanes forment cercle pour la conversation ; elles sont assises, debout ou étendues, dans cette liberté d'allures si chère aux Orientaux ; les plaisanteries s'échangent au milieu des rires qui sonnent clairs comme l'argent. Dans un angle, des danses et des musiques nègres bondissent, que parfois encourage un regard nonchalant.

Voici Scharifé, blonde aux lèvres de rouge corail ; les velours plaisent à sa beauté hautaine. Kadoudj la trop brûlante. Sevene, dont la hanche noire est plus douce que la fondante pulpe des mangues. Sézanne porte un diadème d'or qui rend jalouses ses compagnes ; pour ses beaux yeux, un illustre orfèvre persan l'enrichit de palmes de diamants. Celle-ci est Medjim : Étoile du matin ; un jeune prince arabe assistait un jour à un assaut d'armes donné par le sultan, quand son regard fut irrésistiblement attiré sur une fenêtre du harem ; fasciné, il ne s'aperçut pas, tant son trouble était grand, que sa lance, glissée de ses mains, venait de lui percer le pied ; il ne sentait pas la douleur, il ne voyait pas son sang rougir le sol, il ne sentait et voyait que Medjim.

Le Cortège pour la Visite

Mais il est l'heure de sortir par les rues noircies de la ville. Les princesses sont rieuses et parlent haut pour attirer l'attention des beaux jeunes gens et des riches marchands qui apparaissent en hâte aux balcons. En tête du cortège s'avancent les porteurs des hautes lanternes de couleur. Vingt esclaves soudanais, armés de cimeterres, refoulent au creux des portes les trop curieux Souhahélis, enflammés par le vin de Pemba, dont l'un peut-être, dans la bousculade, a glissé à Medjim un billet de son jeune amant. Au clair de lune, les amoureux, sur les terrasses, regardent passer les sultanes délicieuses, qui relèvent leurs longues tuniques pour découvrir les broderies des pantalons de soie et les bracelets d'or à clochettes tintantes qui ornent leurs minces chevilles. Mais ce soir, les longs rubans des

bandeaux qui s'enroulent aux fronts ne s'écartent pas pour les œillades subtiles. Malicieuses glissent les princesses, soudain muettes, tandis que les vingt suivantes Indiennes, au front rayé d'un trait bleu, rient comme des folles. Pourtant, sous le masque de satin orné de dentelles, les grands yeux noirs luisent éperdûment. Les princesses vont, pimpantes et légères, traînant après elles le bruit des hautes socques qui claquent sur le pavé de pierre, et le charme odorant de leurs vêtements bien ajustés.

Bet-el-Sahel

Les sultanes habitaient Bet-el-Sahel, au bord de la caressante mer des Indes. Le palais est formé d'un ensemble de bâtiments ajoutés au fur et à mesure des besoins et réunis par d'innombrables corridors. Une vaste cour s'étend au milieu de ces constructions Derrière des orangers, l'eau chante dans les piscines de marbre. Il y avait là des lieux de repos avec des nattes aux couleurs merveilleuses sur lesquelles on priait, on rêvait ou l'on dormait ; et aussi de ces beaux lits de bois de rose étrangement sculptés et si hauts et glorieux qu'il faut, pour y monter, faire plier le genou à l'esclave syrienne aux beaux yeux, marche plus délicate et rare que les marbres veinés des Insulindes. Reste, jeune fille, promène sur mon front l'éventail gemmé comme le paon, et que bruisse la chanson du jet d'eau en la vasque de granit rose. Tu me réveilleras d'un rythme aigu du pays de ton enfance.

Les appartements du palais donnent sur la mer heureuse. Des fenêtres, les princesses voyaient partir les grands voiliers chargés de girofle vers les Indes, la Perse et la Chine. Ils revenaient, avec les vents favorables, portant le musc, l'ambre, les incomparables huiles, l'essence de rose, le safran, les fils d'or et d'argent, les tissus d'or, les brocarts travaillés.

Dans les vastes galeries, ornées de colonnes peintes, se pressent les nobles habitantes du palais, Abyssines

au noir profil et Circassiennes dorées. A leurs rires se mêlent les cris des enfants qui jouent, les claquements de mains qui appellent les esclaves, le bruit sec des sandales dont les hautes semelles de bois sont enrichies de clous précieux. Les conversations mélangent l'arabe, le persan, l'hindoustani, la langue du Caucase à celle des habitants du Nil et des grands lacs d'Afrique.

Sur la longue sefra, on a disposé pour les collations les beaux fruits veloutés des îles et les vases d'argile où dort l'eau refroidie. Les parfumeuses mélangent pour la chevelure des femmes le santal au musc et le safran à l'huile de rose. Des esclaves noires de Danakilie brûlent l'ond et l'aloès ; au milieu des vapeurs parfumées, les sultanes boivent des sorbets à l'ambre gris dans des coupes d'argent. Elles ont revêtu la tunique de soie rouge brodée d'or et garnie de galons d'argent qui retombe sur le pantalon de satin vert. Le henné colore leurs pieds fins et nus. Autour d'elles, des esclaves élégamment parées chassent les moustiques du balancement agile de l'éventail en queue de paon.

Je me suis assis sur le divan profond. Une cassolette où brûlait le mastic parfumait ma barbe légère, tandis qu'une Égyptienne me caressait les cheveux de ses doigts parfumés d'eau de rose. J'ai fumé le tabac de Chiraz dans la douce ivresse des caresses et des musiques.

(A suivre.) CH. BRUNET-MILLON.



Les Chroniques

LES ROMANS

Le Serpent Noir, par PAUL ADAM. (Ollendorff, éditeur.)

S'il est entre toutes une plaisante contradiction, c'est bien que M. Paul Adam se soit épris un jour de l'âme anglo-saxonne. Car on compte, à coup sûr, peu de latins qui, par la réceptivité, la mutabilité, l'exubérance et la spontanéité, trahissent avec autant d'éclat que lui l'origine ancestrale du sang qui les anime. Il peut donc paraître surprenant qu'un esprit si souple, si vaste et si varié ait pu sincèrement éprouver quelque sympathie à l'endroit d'une mentalité généralement obtuse et absolument ignorante de tout jeu. Mais M. Paul Adam aime la puissance et l'action et devait être attiré fatalement vers ceux qui en offrent actuellement la représentation la plus claire et brutale. Son esprit critique demeura cependant en éveil et sut percevoir, tout en admirant, les nombreuses et péremptoires raisons qui s'opposaient à une communion parfaite. C'est au moins ce qu'il avoua sans détours au banquet de *La Plume*, du 15 avril dernier.

Délaissant pour un temps les travaux historiques, M. Paul Adam aborde aujourd'hui la philosophie. Nous ne pouvions attendre de lui qu'il abandonnât, en ce nouveau domaine, sa prédilection instinctive pour les spectacles où la force manifeste sa suprématie, de quelque manière que ce soit. Il choisit, en effet, pour thème de son nouveau roman, cet axiome de Nietzsche : l'homme est une chose qui doit se dépasser. Or, le docteur Jean Goulven est l'inventeur d'un sérum nouveau que sa très modeste situation lui interdit d'expérimenter avec la promptitude insouciante qui établirait rapidement la possibilité de constituer une société d'exploitation commerciale. Goulven vit à Belle-Isle, avec sa femme, du rapport d'une pension de famille dont les hôtes, pour la saison, sont sa belle-mère, sa cousine et la fille de celle-ci, Mesdames La Revellière, riches parisiennes. A vivre ainsi côte à côte, le débile et chétif savant et sa cousine, Madame Hélène, élégante et séduisante veuve mondaine, s'intriguent réci-

proquement, puis se désirent passionnément. Survient Guichardot, mandataire sans vergogne de la Compagnie Métropolitaine des produits pharmaceutiques. Il flaire une belle spéculation, prend pension, se met au courant des secrets domestiques, s'immisce indiscrètement dans l'intimité de chacun et fait tant et si bien, de connivence avec la belle veuve, que, persuadée par son éloquence, Madame Goulven offre à son mari de se sacrifier, de divorcer pour lui permettre d'épouser Madame Hélène, dont la fortune sera en mesure de l'aider à poursuivre ses recherches à son aise et à devenir un bienfaiteur de l'humanité. Goulven refuse. Guichardot, vexé, indigné et méprisant, se retire.

Il eût été présomptueux de conclure, et M. Paul Adam a dextrement éludé cette obligation, qu'impose aux apôtres la médiocrité des masses, en faisant du *Serpent Noir* une autobiographie de Guichardot. De sorte que la pensée personnelle de l'auteur nous échappe, et que nous ne savons, en fin de compte, de quelle nature sont les sentiments que ses personnages inspirent à leur créateur. J'inclinerais néanmoins à penser que, malgré sa révoltante grossièreté, ce malotru de Guichardot ne répugne pas tout à fait à M. Paul Adam. Il y a, chez ce jouisseur malappris, une vitalité désinvolte et débordante qui n'est pas précisément pour déplaire au poète de la force. Car M. Paul Adam, étant lui-même fébrilement vivant, aime la vie. Le tourment de l'absolu ne l'angoisse point. L'ascète solitaire de Kapilavastu « échappé », comme dit Claudel, « à la roue de l'existence », ne le comptera sans doute jamais parmi ses disciples. M. Paul Adam a posé très habilement le problème du surhomme. Ou plutôt il l'a proposé à notre race en mal de tonique. Son livre est la démonstrative expérimentation critique du Nietszche créateur de mœurs que célébra récemment M. Jules de Gaultier. Après tout, il serait fort scabreux de se prononcer sur le cas de Jean Goulven. Se dépasserait-il en abandonnant sa femme ? Se dépasse-t-il en renonçant par devoir à la belle Mme Hélène ? En vérité, nul ne le saurait dire. Un héros peut avoir pour bréviaire le *Zarathustra* de Nietszche ou les *Paroles d'un croyant* de Lamennais. Il demeure quand bien même un héros. En dépit de nos vaines tentatives, l'humanité poursuivra toujours son évolution nécessaire et l'éternel problème de la

vie, sans cesse renouvelé, n'aura de solution que le jour où la Terre disparaîtra. Ceux qui ont cru trouver « le but de la vie » avaient, pour sûr, des cerveaux singulièrement étroits. C'étaient des momies. Il n'est personne qui soit plus loin d'eux que M. Paul Adam dont l'ample intelligence et la belle santé cérébrale sont aptes à saisir pleinement la précarité de toute opinion humaine. M. Paul Adam n'est certainement pas nietzschéen. Il nous eût sans cela donné pour exemple un être moins odieux que ce hâbleur, ce butor, cette canaille de Guichardot !

A parler du sujet en question, il ne faudrait pourtant pas oublier le beau livre qui le traite. La richesse descriptive en est impressionnante au possible. La terre natale de Goulven, cette Bretagne mystérieuse et farouche, a fourni au talent de M. Paul Adam des éléments nouveaux dont l'artiste qu'il est a su tirer magistralement parti. Tels paysages complices du drame qui les anime sont d'une grandeur tragique inoubliable. La région haineuse et désolée de Penmarch, la fureur hautaine des tempêtes assaillant les falaises impassibles, la rafale obstinée des vents du large déferlant sur la lande morne et déserte, la fière et sauvage tristesse d'un des plus beaux pays du monde ont rarement trouvé des interprètes aussi hautement émouvants que M. Paul Adam.

Le *Serpent Noir* est une œuvre remarquable.

PIERRE HEPP.

La Maison des Sourires, roman par PIERRE VILLETARD (chez Fasquelle).

Malgré *La Domination*, qui est mieux encore que tout ce qu'on pouvait espérer de son auteur, malgré *Aline*, qui met, parmi les débutants, C. F. Ramuz à la meilleure place, on peut dire que le roman de M. Villetard est *le livre* de ce printemps. L'on peut dire, je crois même, qu'il a remplacé, pour nous, le printemps que nous n'avons pas eu.

Ce livre, c'est toute l'histoire de deux petites danseuses anglaises, de celles que l'on voit, dans tous les music-halls, danser follement avec la plus ingénue impudeur. Elles vivent et aiment comme des enfants ; et, toujours agitées, semblent rire encore même quand leur cœur est gros de larmes. Kate, l'aînée, cependant est calme parfois ; elle a

à se souvenir et à prévoir, puisqu'elle est mère de deux jumelles, qui continueront dans la maison à sourire quand les rides des deux femmes seront décidément dessinées. Mais, malgré la pluie, le soleil et les robes claires, l'amour et la mort apparaissent et demeurent. Les premières larmes, que l'on prenait pour les perles du plaisir, pendent à présent lourdes et salées, continues ; elles se revanchent, dans cette maison des sourires où l'on a trop souri. Les enfants partent et meurent. A leur tour, les deux sœurs quittent la demeure vide et, vieillies, s'en vont vers la paix de la province, avec une jeune fille à qui l'amour n'a aussi enseigné que les larmes.

...Et je sens bien que tout ce que je viens d'écrire n'a renseigné en rien le lecteur. Mais comment lui montrer le mouvant attrait de ce livre, qui ne ressemble, en vérité, à nul autre. Il est classique de forme cependant : à quoi le comparer ? peut-être aux Goncourt ? mais c'est plus simplement vivant ; — à des peintres, oui : les grâces d'un Renoir se retrouvent là ; c'est la même fraîcheur sensuelle baignée dans la même lumière brillante et papillottante. Et ce jardin, qui entoure la Maison, c'est celui où Monet a vu ces heureux gazons et ces branches vivantes. Mais par son style très précis, très pénétrant, M. Villetard atteint à une plus durable manière ; ce qu'il fait, ce n'est pas de l'impressionnisme documentaire, c'est de l'impressionnisme médité. Il ne se contente point du seul *aspect ;* son observation découvre l'âme, et sa grande originalité, c'est d'avoir su nous la montrer, non avec la satisfaite lourdeur de « nos psychologues », mais avec l'alerte pittoresque, la poésie sensible de sa nature à la fois affective et ordonnée.

Si je ne savais pas que l'occasion se présentera désormais bien des fois de parler de M. Villetard, je ne me consolerais point de ne consacrer ici à son livre que cette courte « bibliographie ». Mais je suis tranquille ; avant peu, il faudra faire sur cette œuvre non une notice, mais une étude. Cette page n'est ici que pour avertir le lecteur, et non pour le renseigner. J.-L. Vaudoyer.

LES POÈMES

La Lumière natale, par Léon Deubel. (Editions du Beffroi. — Lille, 1905.)

La Divine Aventure, par ROGER ALLARD. (Editions du Beffroi. — Lille, 1905.)

L'intimité de la vie et les tendresses du cœur, voilà le double amour et les inspirations jumelles qui permettent de rapprocher ces deux poètes dont les dons et les voix diffèrent, mais qui, avec une égale harmonie et une semblable hantise, disent la beauté du monde et la douce douleur de la pensée.

Frénétiquement, M. Léon Deubel aspire

Les parfums dénoués comme des chevelures,

et s'enivre d'errer, solitaire, parmi la campagne amie :

Heureusement dans l'ombre où notre pas s'égare,
Nous avons vu s'ouvrir l'œil opaque des mares
Sous les cils frémissants du bois insidieux.

Il sait bien que le décor en vain changera sans altérer sa sensibilité. Le silence lui-même l'exalte

Et la voix qui *le* berce est celle de l'amour.

Parfois des élans héroïques et comme des évocations d'épopée l'emportent, comme dans son passionné *Poème du vent*, très caractéristique de sa facture, où des images violentes s'opposent à des vers d'une douceur presque mièvre. Et d'un accent ému et ardent, il s'écrie :

O Nature...............
Prends-moi, et qu'en mon cœur toi seule oses tout bas
Ranimer mon amour, ma joie et ma vertu,
Et sur le mode cher d'un caprice têtu,
L'hymne d'aube qu'on doit aux choses d'ici-bas.

Avec moins de puissance, d'âpreté, mais plus de subtilité, M. Roger Allard, en des *bucoliques* à peine agrestes, nous retient surtout par sa fantaisie artiste, profonde et vibrante. Il excelle à

Meurtrir l'ombre pensive à l'éclat de la lampe.

Sur un ton exquis de pastiche modernisé, il se complaît à mille sortes d'épigrammes ; mais une rime soudaine éveille un souvenir vivant, un mot l'attendrit, il se prend à son jeu, et de l'émotion pure embellit encore les grâces de son esprit :

C'est l'heure : d'un baiser, je veux clore tes yeux
Pour que leur rêve chaste ignore la luxure
De mes heureuses mains dégrafant ta ceinture.

Ce n'est point seulement l'antiquité, à travers l'antho-

logie qui l'influença. Son livre est imprégné de la lecture, dirai-je de l'imitation, de Stéphane Mallarmé. Cette noble fréquentation lui donna un métier surprenant, qui souvent, hélas ! n'est que du métier : ainsi les sonnets précieux, coruscants et rares de la *Sagesse de l'amour.*

Laissons-nous plutôt défaillir de l'arôme discret de ces fleurs fanées qui sont les lentes et si belles *Elégies au crépuscule.* Tendres, les strophes alternées hésitent, puis modulent le rappel du passé ; et, dans une fièvre emportée, autrefois revit ; après le délire il ne demeure plus que le regret assagi et l'accablante désolation :

> Ah ! mourez, mourez, dernières roses de l'année,
> Que rien n'excède plus mes regards désolés ;
> Tes lèvres sont vivantes et nos baisers sont morts,
> Tu es partie, amie, et moi je reste encore !
> Un vol triangulaire traverse le ciel rouge ;
> Il fera froid l'hiver prochain, la pluie est douce...
> La mer s'éteint à l'horizon et tout s'éteint :
>
> Oh ! tout ne fut-il donc qu'un vain songe enfantin ?

Et même il commence à douter du dernier bien qui lui reste. En songeant à son amie d'autrefois, il se prend à murmurer :

> Je vois bien que nous n'étions pas plus l'un à l'autre
> Que ce chêne et le ramier mauve qui s'y pose.

Dans cette sincérité si touchante et dans cette admirarable simplicité, dans ces ciels mouillés et ces sourires de mai, dans ces estampes de sentiment et ces raccourcis intenses d'émotion, ne reconnaîtrons-nous pas la marque significative de notre époque et l'influence rafraîchissante de l'inimitable Francis Jammes ?

M. Roger Allard en humanisa fort justement sa sonorité hermétique. M. Léon Deubel puisa abondamment à la même source. Il lui doit la naïve composition de l'*Aube* et de *La fin d'un jour*, et dans le détail des trouvailles gracieuses et puériles un peu.

Ne sont-ils pas charmants les soupirs de cette colline :

> « Quel frisson vient rôder sur mes pieds de lavande »,

et les murmures de cette horloge :

> « Je vous dirai le conte adorable du temps »,

mais ces choses exquises nous semblent d'Orthez.

Ces remarques seulement pour bien préciser le sens des

aspirations de ces deux jeunes poètes qui, dès l'aube de leur destin, forcent l'attention éparpillée et qui préludent d'une voix si grave, si certaine, si délicate et si pressante que les éloges décernés à leur matin s'inquiètent déjà de ne point paraître décolorés pour leur midi.

Du moins je ne me lasserai point d'entendre M. Léon Deubel répéter, suavement élégiaque :

Et c'est moi qui pareil au petit dieu récrée
La vierge, abandonnant, dans l'odeur plus sucrée
Des tilleuls, sa pensée aux mains moites du vent,
De la forme illusoire et vaine de l'amant
Vers qui ses bras tremblants se lèvent et se tendent.

Et quand, superbement, M. Roger Allard s'écrie : « Je veux mêler

Le laurier de mon âme aux roses de ta chair !

je m'exalte de son heureuse exaltation.

C'est une joie que d'avoir vécu si divine aventure, que d'avoir tant goûté la lumière natale, précieusement guidé par ces deux excellents poètes.

Henri Martineau.

Les Voiles Blanches, par Louis Payen. (Mercure de France.)

Le soleil, l'amour, le rêve — l'amour surtout ; — et, dans l'âme le parfum têtu de la chair ! M. Louis Payen n'a fait que suivre sa nature de poète un peu sensuel, amant de la vie, et cela lui a suffi pour obtenir tous les éloges et se ménager une place parmi nos auteurs préférés. Sil me semble moins heureux quand il parle des paysages du Nord, qu'il ne sent pas bien, par contre, écoutez ces vers :

Les nymphes ont repris leur poursuite éternelle,
Et le silence ému, dans l'ombre paternelle,
Boit les pleurs d'Actéon à genoux sur les mousses.

Et ceux-ci :

Et tes gestes câlins sous leur molle douceur
Endorment les remords de mon âme asservie,
Et pendant que j'écoute en moi battre ton cœur,
Sur tes lèvres, ainsi qu'un fruit, je mords la vie.

La pièce qui termine le livre est à citer. C'est un long poème à personnages intitulé : *La Chimère.*

Honte sur moi ! Mon glaive a tué la chimère.

F. Divoire.

NOTES D'ART

Au Salon. — MAURICE DENIS et LUCIEN SIMON.

Ce sont là, sans conteste, les deux peintres les plus intéressants de la Société Nationale — ceux, du moins, qu'on peut réellement interroger avec fruit. On s'étonnera certainement de les voir accouplés de la sorte, car ils suivent, en effet, des routes bien différentes. Tandis que l'un se renseigne méthodiquement auprès de Raphaël, l'autre demande à Manet la justification de son loyal labeur. Cézanne les renseigna tous deux sur la véritable fin de la peinture. Si l'on peut songer à les juxtaposer c'est qu'ils semblent parvenus à présent au même instant de leurs évolutions respectives. Et le plus en avant des deux se trouve être celui qui s'abreuve aux sources les plus lointaines. Que cela nous invite à méditer.

Dès l'abord, on reconnaît sans peine l'évidente supériorité de la toile de Lucien Simon. Une ordonnance aisée, une stabilité robuste, commandent un examen approfondi. Après tant de banalité suffisante, tant de vulgarité imbécile épanouie au long des cimaises, c'est enfin là un refuge pour nos yeux offensés, pour notre esprit déprimé par le contact décourageant de la médiocrité. La satisfaction complète n'est, hélas ! que de courte durée. Le moindre Manet — de ceux qu'on reconnaît conçus avec le moins d'ensemble — a dix fois plus d'unité de facture. Autant Lucien Simon est sûr de lui pour peindre une étoffe, autant il est emprunté dans l'exécution du plus petit morceau de chair, intimidé devant le visage le plus simple. Il y a là, ce semble, une absolue méconnaissance de l'enseignement de son maître, bien que Lucien Simon donne depuis longtemps l'impression d'en avoir la parfaite intelligence. Le milieu est sans nul doute responsable d'une telle erreur. Après tant d'autres, Lucien Simon est victime du Salon, passagèrement — espérons-le du moins — car il n'a qu'un pied dans l'abîme. Le bel aspect de son œuvre pour nous rassurer.

De Maurice Denis, on peut, sans injustice, négliger pour *la Treille* trois toiles moins importantes, qui, d'un autre que lui, ne seraient point négligeables. C'est là une des rares œuvres qu'on puisse regarder longuement avec entière sécurité : elle ne provoque aucune pénible déception. La composition en est heureuse et simple, et la cou-

leur chaude et harmonieuse. Les masses d'ombre et de lumière sont distribuées avec une remarquable entente et dans l'ensemble plein de style est répandue l'exquise suavité coutumière de Maurice Denis. Il n'y a point là de désaccord gênant. Tout est traité avec la même sagace volonté. On devine en Maurice Denis une forte discipline personnelle, ennemie des négligences, qui peut nous autoriser à fonder sur lui de grandes espérances pour l'avenir. S'il est un danger qui le guette, c'est peut-être l'académisme. Mais point n'est besoin de le lui dire. Son subtil sens critique s'exerce sur lui-même aussi bien que sur les autres et saura l'avertir à temps.

Aux expositions ultérieures se précisera nettement l'envergure de ces deux peintres de grand talent. Il sera passionnant de les suivre. L'un et l'autre, encore que différant sur beaucoup de points, mènent parallèlement un effort qui doit aboutir. Ils rencontreront en chemin bien des obstacles, ils seront menacés par bien des dangers, mais ils sont armés en vue de la lutte, et nous devons unir nos souhaits pour qu'un jour flamboie devant eux le soleil de la victoire. P. H.

VOYAGES

La Troisième Jeunesse de Madame Prune, par PIERRE LOTI. (Calmann Lévy.)

Ce qui fait le charme pénétrant des livres de Loti, c'est l'amour passionné que garde leur auteur pour tous les lieux où s'écoula quelque période de sa vie errante; non point pour tous cependant, car de cette affection le Japon semble bien n'avoir pas sa part et ceci n'est pas pour nous surprendre.

L'ami des imans contemplateurs de la Mosquée Verte et des cavaliers ivres d'espace et de liberté des solitudes marocaines, n'était guère fait pour goûter l'esprit avide de modernisme et de progrès des Japonais d'aujourd'hui. L'âme inquiète de Loti — bien voisine, quoique avec moins d'analyse, de celle d'Amiel — semble plus faite pour goûter les grands rêves panthéistes de la Perse et de l'Inde que les rêves réformateurs d'un pays que tourmente moins qu'aucun autre l'appréhension du mystère.

C'est surtout un livre amusant que *La Troisième Jeunesse de Madame Prune.* — On y retrouve le Loti pince-sans-rire

de « Fleurs d'ennui » s'égayant des coquetteries de son ancienne voisine, la veuve de Monsieur Sucre, et des ébats de la jeune danseuse Fleur d'Avril, qui ressemble à un petit chat habillé. Tout ceci se passe à Nagasaki, où Madame Chrysanthème, qui ne reparaît pas dans le roman, est devenue la chaste épouse de Monsieur Pinson, fabricant de lanternes.

Ceux pourtant qui préfèrent un Loti plus grave aimeront à relire l'épisode du retour des zouaves, la visite à l'île de Miyasima, « où nul n'a le droit de naître ou de mourir », et l'idylle ébauchée dans la montagne avec la fille du bonze, la mousmé Inamato. Cela les aidera à attendre l'époque, que nous souhaitons prochaine, où le commandant du *Vautour* fera connaître à tous ses amis inconnus les souvenirs plus riches d'émotion qu'il rapporte, sans doute, du pays d'Azyadé.

Le Livre de la houle et de la volupté, par O. DIRAISON-SEYLOR. (Dujarric.)

C'est un récit dramatique et qui n'est point sans intérêt pour les amateurs d'exotisme que celui des aventures du timonier Menguy et du gabier Scoarnec au travers des îles du Pacifique. Quoique meilleur que ses prédécesseurs, ce livre n'aura point, et il faut en féliciter l'auteur, le gros succès de librairie des « maritimes » car il est dédié « respectueusement » à la marine de France. Celle ci dut en concevoir quelque étonnement, car c'est en calomniant assez vilainement ses camarades que l'enseigne Diraison marqua ses débuts un peu trop bruyants dans la littérature.

C'est une intense mélancolie qu'exhalait l'idylle polynésienne de « Rarahu » ; de l'odyssée des déserteurs bretons du présent livre émane un amer désenchantement près duquel la tristesse de Loti semble infiniment voluptueuse. On ne parle avec une émotion vraiment communicative que de ce qu'on aime et il est vraiment dommage que M. Diraison n'ait pas davantage chéri son métier

Heures Corses, par JEAN LORRAIN. (Sansot.)

Dans un volume de cette jolie petite collection qui semble faite à souhait pour combler les loisirs des voyages, M. Jean Lorrain publie ses impressions de Corse. Il

y a là de merveilleuses évocations de la baie d'Ajaccio et de tout un pays que les Français ignorent trop, beaucoup, il est vrai, par la faute des moyens de communication lamentables. On trouve encore dans ce livre de savoureuses histoires de bandits (le bandit corse est le personnage décoratif indispensable qu'on fait figurer jusque dans les cortèges officiels).

Enfin il y a très peu de ces anecdotes d'hôtel chères aux lecteurs du *Journal*, mais peu dignes de l'auteur de *Monsieur de Phocas*. — Celui-ci faisait à Ajaccio un voyage de convalescence ; espérons qu'il reverra la Corse dans de plus agréables circonstances, et ajoutera de prestigieuses descriptions au présent livre dont on ne regrette guère la brièveté.

Le Charme d'Athènes, par HENRI BRÉMOND. (Sansot).

Dans un volume de la même collection, M. Brémond nous parle de l'Acropole. C'est un sentiment très commun et très vrai que le désenchantement du voyageur qui, les yeux encore emplis des visions de Stamboul et de Brousse, vient contempler le Parthénon. Pour éviter une désillusion imminente, M. Brémond, qui, plus heureux que la majorité des voyageurs, pouvait séjourner à Athènes, a fait un stage à la petite église de Daphné avant d'aborder l'Acropole. C'est, tout à côté d'Athènes et sur le chemin dEleusis, une charmante station que cette petite chapelle byzantine, dont les coupoles, comme celles des mosquées d'Asie, s'enlèvent en clair sur les fuseaux noirs des cyprès. M. Brémond, pour attendre l'heure où la beauté de Parthénon lui devint sensible, ne pouvait mieux choisir.

Au Poteau frontière, par PAUL FLAMANT. (Sansot.)

Ceux qui souffrent encore de la mutilation de leur petite patrie et qui virent les événements de l'Année Terrible ne liront pas sans trouble cet éloquent petit livre que Barrès a préfacé. Et ceux pour qui tous les événements qu'il évoque ne sont plus qu'une page d'histoire, suivront, eux aussi, avec quelque émotion, l'auteur dans son pèlerinage aux « champs d'agonie ».

JEAN MARIEL.

VARIÉTÉS

La Démission de M. Delcassé. — « Après notre alliance avec la Russie, après notre convention avec l'Angleterre, il devait être tentant pour notre diplomatie d'essayer de détendre le faisceau de la Triple-Alliance... M. Delcassé a voulu, par une entente avec l'Italie, arriver à ce qui est son ambition constante, et peut-être sa chimère, l'isolement de l'Allemagne. On l'a bien compris de l'autre côté du Rhin. » (*Le Retour de Rome*, *Les Essais*, Mai 1904).

J'écrivais ces lignes il y a plus d'un an, en un temps où les Chambres et le public ne distinguaient pas encore ce qu'il pouvait y avoir de dangereux dans l'attitude d'un ministre qui s'appliquait à la fois à isoler l'Allemagne et à la considérer comme inexistante. En ce temps-là dans les journaux du matin et dans les journaux du soir, dans ceux qui attaquaient le gouvernement comme dans ceux qui le soutenaient, nous devions lire de longs articles où l'on traitait la politique de M. Delcassé ainsi que s'il se fût agi de celle de Richelieu. L'admiration muette des Chambres lui abandonnait au quai d'Orsay une véritable dictature. Aujourd'hui, la presse l'accable, et de la droite à l'extrême-gauche, tous les députés se tournent contre lui. Voilà Richelieu devenu Olivarès, comme dans *Ruy Blas*.

Il y a quelque chose de pénible à ce spectacle, car le coupable, ce n'est pas M. Delcassé, mais la France entière. Les Chambres ne considèrent la politique extérieure que comme un instrument de lutte de partis ou de personnes. L'opinion, en fait de questions étrangères, ne se passionne guère que pour les aventures conjugales des princesses allemandes. N'y aura-t-il donc jamais en ce pays un esprit public capable de s'intéresser à la politique extérieure, de soutenir l'effort des gouvernements, de prévenir les défaillances des hommes d'Etat ? Et les membres du Parlement ne s'éveilleront-ils jamais de l'hypnose électorale pour regarder vers l'Europe et le monde où se jouent les destinées des peuples, au lieu d'avoir toujours, selon le conseil fameux d'un garde des sceaux, les regards tournés vers leurs circonscriptions ?

J. D.

BIBLIOGRAPHIE

Avant l'Heure, roman par LOUISE CRUPPI. (Ollendorf, édit.)

C'est une courte histoire, si brève, si ramassée, qu'elle semble plutôt qu'une longue nouvelle, le canevas d'un long roman.

Le musicien Bernard Felsen est un précurseur : c'est dire qu'il n'est point goûté par le plus grand nombre.

Cela se passe en 1860, la musique italienne fleurit avec les crinolines. Ingres peint *La Source* et meurt. Verdi vient de donner les *Vêpres Siciliennes* et Wagner fait recevoir *Tannhaüser*, à l'Opéra. On va sevrer, sans doute, Maurice Barrès.

Felsen est marié ; sa femme chante sa musique dans les salons, sans succès ; se ruine pour lui, devient « tapeuse » pour le soigner, car précurseur, il est neurasthénique. Ils sont tous deux vieux, découragés, malades quand, après un revirement du public, on joue, triomphalement, *Le prince noir*. Felsen en meurt, sa veuve aussi, virtuellement. C'est en 1884, Puvis de Chavannes décore l'escalier d'Amiens, Debussy revient de Rome ; Maurice Barrès expose son *Culte du moi*.

Ce qu'il faut le plus admirer dans le talent de Mme Cruppi, c'est la discipline de l'esprit. Ce livre est composé avec une méthode sûre et merveilleuse ; les livres aussi fortement construits pénètrent de façon singulière.

L'histoire de la musique s'y trouve rapidement résumée, et par quelqu'un qui connaît « son sujet ». On sent que l'auteur est une personne très profondément, très sérieusement musicienne ; — et, sinon, aurait-elle fait un aussi rapide et délibéré procès à la musique italienne, qui n'était pas peut-être alors florissante à ce point, puisque Berlioz, quand l'histoire commence, était déjà depuis quelques années membre de l'Institut. Aujourd'hui qu'il n'y a plus à craindre que les musiciens en viennent à l'imiter, l'on pourrait peut-être la défendre, cette musique italienne, comme les bijoux Campana, comme la peinture d'Ingres ; elle est courte et superficielle, c'est entendu, mais, si elle ne sait rien *imposer*, comme celle de Wagner, elle sait du moins admirablement *suggérer*. Ce furent, de ces opéras, certains passages, ouverts et ruisselants

comme une belle nuit d'été, qui penchaient vers la gorge des femmes la tête d'or de Musset et qui, dans le cœur d'ombre de Desbordes-Valmore, éveillaient un rossignol de cristal et d'argent. — Le septuor de *Lucie*, le duo du *Trouvère*, avec leurs faciles richesses et les courbes voluptueuses de leurs mélodies facilitent et faciliteront ces précieux mirages où s'abîment les rêveurs romanesques et les femmes amoureuses. Leur aide ensoleillée est autrement efficace que l'épanouie vulgarité d'une *Louise*, que le savant ennui d'un *Etranger*.

J.-L. V.

JOURNAUX ET REVUES

Le Mercure Musical (15 mai). — Cette revue nouvelle s'honore de la collaboration artistique d'Odilon Redon. Ce fait seul nous est garant de tendances auxquelles nous ne saurions qu'applaudir. Le sagace et intelligent article de LOUIS LALOY sur Vincent d'Indy voisine avec un poème en prose de COLETTE WILLY, les *Vrilles de la Vigne*, un peu noaillesque d'inspiration, mais personnel et délicieux d'expression. WILLY philosophe spirituellement et ROMAIN ROLLAND parle de l'intérêt surtout polémique d'un vaudeville de Rameau, *Le Procureur dupe sans le savoir*.

La Plume (15 avril. — 1er mai. — 15 mai). — RICCIOTTO CANUDO parle de Beethoven avec une compréhensive admiration. Il voit en lui l'un des rares privilégiés libérateurs qui ont pu atteindre les hauts sommets de l'art. Avec lui, la musique conquit l'espace. Mieux que Bach et Haydn, « Beethoven est une volonté déterminée et fatale de l'homme qui ne demande rien, qui exulte, et bénit, et raconte, et crie, et dans le manteau de la révolte et de la malédiction enveloppe l'affirmation de sa propre valeur. » C'est vrai, mais, en tant que titre de précellence, cela pourrait prêter matière à discussion philosophique. L'ensemble de l'article est fort juste et intéressant, malgré l'abus inutile de la métaphysique et des lettres capitales. L'effort intelligent vers la clarté et la simplicité a tout de même du bon, quoi qu'en pense TANCRÈDE DE VISAN dont l'article *Poésie et Métaphysique* est émaillé d'aperçus courageux. « De nos jours, dit-il, Anatole France et Jules Lemaître ont mérité l'épithète d'écrivains classiques. Ces auteurs auraient tort de s'enorgueillir d'une pareille appellation et je ne sais pas de critique plus propre à flageller leurs pauvres idées superficielles. »

L'Ermitage (15 mai). — La dispute passionnée provoquée par Camille Mauclair est encore loin d'être apaisée. L'article de MAURICE DENIS sur *la Peinture* en fait foi. On a grand plaisir à le lire, d'autant que son auteur est qualifié pour

traiter la question. Maurice Denis rend hommage en passant à la science et au talent concret de Sérusier, que le public persiste à ignorer ou à dédaigner, et signale l'évolution inaperçue, parce que probe et sincère, de Bonnard vers sa maîtrise. Comprendre si bien Bonnard témoigne de la belle souplesse d'intelligence de Maurice Denis, car le tempérament de Bonnard diffère essentiellement, c'est certain, de celui du peintre de « l'abstraction de beauté ».

Écrits pour l'Art (mai). — Ce n'est point seulement parce que M. Charles-Henry Hirsch écrit chaque semaine dans le *Journal* des nouvelles fortes et divertissantes que la « grande rédaction » des *écrits pour l'art* nous le donne en exemple. Le « très noble salut » de M. Hirsch plus que son personnel talent, nous vaut ce petit conseil. Il ne nous est point donné avec aménité. Ces « stylistes » nous raillent lourdement et s'étonnent ingénûment, parce que nous avouons ne rien saisir à dix vers, cités d'affilée. Qu'est-ce qu'il leur faut !... Il est vrai qu'il s'est glissé une faute d'impression dans ces dix vers. M. Ghil s'en est bien aperçu ; rétablissons ; nous avions transcrit :

...de l'onde d'expansives volves du moins — dense
s'environnait, quitté de son pantelement.

Il faut lire :

...de l'onde d'expansives volves du moins-dense
s'environnait, quitté de son pantelement.

Il est évident qu'aussitôt cela devient clair, le tiret remplacé par le trait d'union.

Le Damier (mai). — Une nouvelle alerte de PAUL ADAM, une autre malicieuse et apitoyée de PIERRE VILLETARD, deux *poèmes*, vernaux, de GEORGES PÉRIN et J.-L. VAUDOYER, des *notes d'art* de CH. DOURY, des feuillets de voyage spirituels et merveilleusement écrits de P.-J. TOULET.

La Revue de Paris (mai-juin). — La fin de *Servage*, le pénétrant et digne roman d'ED. DUCOTÉ, dont les *Essais* parleront le mois prochain ; un roman allemand, *Jeunesse de prince*, d'une lecture souriante, délicieusement traduit par MM. RÉMON et BAUER ; des *Salons* où M. HAMEL expose judicieusement l'état présent de notre art ; enfin, dans le dernier numéro, une longue nouvelle de M. FERNAND VANDEREM, *la Victime*, dont on ne sait point s'il faut préférer la grâce de style ou l'ingéniosité de l'esprit. M. Vandérem qui s'était tu trop longtemps ne pouvait pas mieux « rentrer » dans la vie littéraire.

Le Temps. — M. ADOLPHE BRISSON, ayant passé le mois dernier quelques jours à Londres, a consacré deux feuilletons du *Temps* à raconter ses impressions du théâtre anglais. Ils sont très amusants à lire.

D'abord parce que M. Brisson avoue très naïvement qu'il ne sait pas un mot d'anglais. Qu'est-ce qui le qualifiait donc pour donner son avis sur les théâtres de Londres ? Que pen-

serait-il d'un étranger qui jugerait une pièce de Capus sans y comprendre un traître bon mot ? L'aveu de son ignorance était en tout cas inutile car elle enlève toute portée à ses appréciations qu'elle rend un peu ridicules, elle jette même un doute sur la valeur de ses appréciations du théâtre français, puisque ce critique ne croit pas nécessaire de comprendre les pièces qu'il écoute.

M. Brisson a été voir au Duke of York's Theater *Alice sit by the fire*, la dernière comédie de M. J.-M. Barrie. C'est une médiocre pièce qui a du succès parce que M. Barrie a l'oreille du public et des impresarios : ainsi M. Charles Frohmann le gratifie régulièrement de distributions remarquables. M. Brisson, quoique ne saisissant point leur dialogue, n'a pas eu de peine à en voir les défauts. Peut-être aurait-il mieux fait, puisqu'on ne jouait rien de Pinero ni de Stephen Philipps, d'aller voir représenter au Court Theater *John Bull's other island* ou *Candida*, ou *Man and Superman*, par Bernard Shaw. Certes ces pièces sont parfois maladroites, mais au moins révèlent-elles un souci de pensée. En tous cas, c'est ce que le théâtre anglais contemporain offre de plus original.

M. Brisson commet ensuite de petites erreurs dont je voudrais relever au moins une : il dit que le goût public se détourne des musical-plays pour préférer le mélodrame. Or, s'il y a six théâtres qui jouent des musical-plays (Gaiety, Daly's, Lyric, Vaudeville, Apollo, Prince of Wales'), il n'y en a qu'un qui joue le mélodrame : c'est le New Theater qui, après avoir représenté *The Scarlet Pimpernel*, donne aujourd'hui *Leah Kleschna*. L'Adelphi qui était naguère une espèce d'Ambigu, se consacre actuellement à Shakespeare.

Mais pour Shakespeare M. Brisson pouvait préparer sa soirée dans une traduction. Il a donc été voir *Julius Caesar* à His Majesty's, et il a trouvé la mise en scène insuffisante. Il ne savait pas que cette représentation était donnée à la suite de plusieurs autres, en l'honneur de la naissance de Shakespeare, d'une façon un peu improvisée qui excusait la pauvreté de certains décors. Et il aurait été d'un avis différent s'il avait vu au même théâtre *The Tempest*, *Much Ado About nothing*, *Hamlet*, où M. Tree, sans être un grand acteur, se montre excellent. Et puisqu'il s'intéressait aux représentations shakespeariennes, il aurait dû aller voir Lewis Waller dans *Roméo and Juliette* ou H.-B. Irving dans *Hamlet :* celui-ci que les journaux parisiens s'obstinent à confondre avec son illustre père Sir Henry, est très intéressant à cause de sa jeunesse, de sa nervosité, de sa fougue ; et s'il manque encore d'autorité, s'il reste inférieur à l'admirable prince de Danemark qu'a créé Sarah Bernhardt, il dépasse la marionnette tragique qu'est M. Mounet-Sully. Je m'arrête et me permettrai un souhait : Si M. Brisson, désormais, avant d'écrire un feuilleton sur un théâtre étranger, pouvait aller huit jours chez Berlitz !

L'Administrateur-Gérant : JACQUES RICHET.

SOMMAIRES des DERNIERS NUMÉROS

MARS

AVRIL

MAI

Chaque numéro contient en outre de nombreuses chroniques.

L'ERMITAGE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Paraissant le 15 de chaque mois.

DIRECTEUR : EDOUARD DUCOTÉ. — SECRÉTAIRE : CHARLES VERRIER.

ABONNEMENT : Un an : France, **10** fr. — Union Postale, **12** fr.
Prix du numéro : **1** franc.

38, Rue de Sèvres, Paris.

Paris. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 45334.

2e Année. N° 4 Le Numéro : 0 fr. 80 Juillet 1905.

“Les Essais”

REVUE MENSUELLE

Ornements de **Pierre Hepp.**

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
19, rue des Saints-Pères, 19
PARIS

AVIS

Les rédacteurs des "ESSAIS" ne pouvant, cet été, s'occuper de la Revue, celle-ci ne paraîtra ni en août ni en septembre. Le n° 5 sera le numéro d'octobre. Les abonnements finissant en octobre seront prolongés jusqu'en décembre; ceux qui finissent en avril jusqu'en juin.

"Les Essais", revue de littérature et d'art, paraissent tous les mois en livraisons in-8° de 60 à 80 pages et forment, au bout de l'année, deux volumes d'environ 400 pages chacun, avec tables.

"Les Essais" ne publient que de l'inédit.

Chaque collaborateur est seul responsable de ses articles.

ABONNEMENTS :

Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre

France	Union postale
Un an . . . . **10 fr.**	Un an . . . . **12 fr.**

PRIX DU NUMÉRO : **0 fr. 80**

M. Jacques RICHET, administrateur délégué, reçoit les abonnements, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Les manuscrits, communications littéraires, livres et revues, doivent être adressés au secrétaire délégué, M. J.-L. VAUDOYER, aux bureaux de la Revue.

Le Comité de Rédaction reçoit tous les lundis de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2.



La Sultane des Iles

(Fin.)

La Cour des Esclaves

Tout le palais bruit d'une vie joyeuse. Des étables arrivent les cris des animaux qu'on prépare pour les religieux sacrifices. Par les jalousies de la galerie, des yeux amusés observent le va-et-vient de la cour des esclaves, où s'agitent pêle-mêle hommes, gazelles et paons. Incessamment, par les hautes portes d'ébène incrustées de nacre, débouchent les Somalis, qui portent suspendus par les nageoires les lourds poissons de Dar-ès-Salam et des paniers où luisent les dorades. Des marins, aux crânes blanchis à la chaux, soulèvent sur leurs dos ruisselants les épaisses jarres de beurre de l'île Sokotora. Des paysans de l'intérieur arrivent avec des minces bambous où pendent des amas gémissants de volailles attachées par les pattes. Les hommes grossiers des plantations précipitent sans soin contre terre les corbeilles de fruits délicats. Dans un coin, les serviteurs des cuisines, avec les paroles consacrées, abattent le bétail qu'ils écorchent et nettoient aussitôt. Auprès d'eux, des Comoriens sont occupés à se raser la tête. Les porteurs d'eau, paresseusement étendus, font la sourde oreille aux réclamations des servantes qui, des fenêtres, les hèlent avec des vitupérations ; un eunuque paraît ; ils se lèvent précipitam-

ment, s'emparent de leurs grandes cruches de cuivre et s'empressent si comiquement que les jeunes princesses qui assistent à la scène éclatent d'un rire perlé.

Autour de la cuisine, d'où s'élève la fumée en lourds tourbillons, il règne une indescriptible confusion. Les gens de service se querellent sans trêve, tandis que le cuisinier en chef fait pleuvoir les gifles sur ses aides récalcitrants.

...Mais aux vergers que la digue protège de la mer bruissante, des amoureux attendent l'heure favorable.

Le Verger royal

Quand monte la chaleur du jour, on s'en abrite aux jardins où coulent les eaux jaillissantes du Mtoni. C'est l'heure des siestes alanguies et des charmants rendez-vous. Après le repas, me racontait Salmé, tout le monde se dispersait sous les grands arbres où, loin des indiscrets, chacun jouissait librement et sans contrainte de la plus large indépendance. Elles sont les royales sulamites, nues et parfumées, et mollement alanguies sur les tapis de Cachemire, indolents de la chaleur de l'après-midi. Les jets d'eau chantent et des musiques glissent sur leurs sveltesses heureuses.

Devant les jardins des îles, quel est le néant des occidents ! Salmé ne peut retenir un cri au souvenir des joies natales et de la douceur du rêve à l'ombre des palmiers. Ce cri, qui se module comme un chant, jaillit du cœur exilé de la princesse, revient dans sa pensée comme revient l'éclair pailleté de l'oiseau-mouche dans les matins de l'île : Allah ! que tes journées sont fraîches aux voûtes des palmes ; l'eau du Mtoni dit ton nom et les oiseaux répètent tes louanges. Mon Dieu, vous êtes le maître ; je courbe mon front pensif sous la caresse de votre brise ; j'accepte comme un doux présent de votre bonté les mains charmantes de mon ami. O Divin, tu es en lui, comme en la source d'eau, comme dans le chant des bengalis, le remuement des palmes, la senteur des fleurs, comme en mon souple corps fait

pour l'amour. Tu emplis, Seigneur, le ciel, et les vagues heureuses, et les navires au loin, et toutes les îles de la mer.

La Rue

Le matin, les princesses venaient aux fenêtres de la rue pour jouir du charme multicolore et du mouvement sans fin de la foule heureuse. Aux boutiques, les orfèvres martellent l'argent indien. Des Danakils venus d'Aden, le crâne peint, s'attardent en disputes avec les marchands qui rangent devant leurs portes les tas succulents des beaux fruits. Un détachement de janissaires défile d'un pas raide, puis s'arrête, pour heurter lourdement un huis de bois de fer. Quatre petits noirs, tout brodés, qui font d'espiègles grimaces, suivent la marche noble d'un Anglais. Avec une vitesse précise circulent les chars des Banians enrichis par l'usure : élégants et roides, leurs conducteurs fouaillent les Makouas lents à se ranger. Des Kawas de France, aux maigres mollets, s'affairent. Les grands zébus de Madagascar vont d'un pas mesuré qu'excite en vain l'aiguillon pointu d'un Sakalave à tête de caïman. Aux passants indifférents, les bruyants manieurs de tam-tam annoncent un récent iradé qu'ils nasillent interminablement. Avec des cris d'indignation, un grand singe des lacs rattrape par la nuque quelque jeune farceur qu'il fustige d'importance. Les perruches volent librement, bavardant sans halte, répétant d'une voix de fausset la chanson des muezzins et les paroles sacrées. Sur son baudet, entre deux larges paniers remplis d'oranges plus grosses que sa tête, un musulman de la campagne avance placidement. Il y a de chauds regards qui semblent velours aux embrasures des fenêtres sculptées. Les princesses s'égaient du changeant spectacle, et leurs yeux suivent longtemps quelque jeune cavalier aux hanches fines ou le Banian méprisable et fastueux. Des gestes s'échangent, et ce dialogue muet est plus doux que le jus sucré des letchis. Mais un eunuque, qui a surpris le petit manège, vient adroitement faire diversion.

La Source Tschemchem

La fontaine Tschemchem est la source préférée de l'île de Zanzibar. Elle est située à quelques heures de la ville. Les princesses s'y rendaient souvent en pèlerinage. Dès la veille, on a préparé les ânes blancs et rougi leurs queues au henné. Le départ se fait dans l'aube fraîche, à travers les rues déjà claires, mais où circulent à peine encore des paysans qui portent aux soucks leurs légumes. Quand on gagne la campagne, le soleil dore la cime des manguiers. Les montures se hâtent sous leurs harnachements d'or et d'argent. L'éclat des armes brillantes des janissaires qui précèdent en courant le cortège matinal, le feu des pierreries des sultanes, l'envol des vêtements, tout cela, à travers la campagne fleurie et sentant bon, forme un joyeux concert de couleurs, de bruits, de parfums. La route étroite, bordée de murs courts et trapus, traverse sans cesse des girofleries. Les blancs palais, au loin, s'éveillent dans les palmeraies. Des perspectives de golfes apparaissent parfois aux contours du chemin. Mais le soleil plus haut rend l'heure pesante.

Tschemchem. Les princesses, avec des rires et des lassitudes puériles, s'enveloppent du charme secret de l'ombre où chante la fontaine, au bord de la source limpide qui égrène en cascades le cristal de ses eaux. Pour honorer les illustres eaux, elles sont parées de splendides étoffes et de bijoux, chatoyant aux rayons qui glissent dans les branches parmi l'étrange forêt. Les merveilles de l'art et de la grâce au milieu d'une nature ardente et douce évoquent pour leurs songes les paradis des anciens contes. Nous passions notre temps, me dit Salmé, à prendre des sorbets à l'eau de coco puisée à l'arbre, à nous promener, à jouer, à dormir et à prier.

A Salmé

Et vous êtes partie, cependant, amie ; vous avez quitté l'île nonchalante,

Vous êtes partie, et vous ne m'avez rien dit.

Cela déchire mon cœur et remplit mon être d'un feu dévorant.

Ah ! que je me serais noué à votre cou sans qu'on pût m'en arracher, lorsque vous nous avez quittés.

Vous habitiez dans mon cœur ; et cependant vous êtes partie.

Vous avez ajouté une douleur à mon âme comme je n'en ai jamais ressentie.

Mon corps dépérit et mes larmes ne peuvent plus être retenues ; l'une après l'autre elles ruissellent sur mes joues comme les flots de la mer.

Que ne suis-je oiseau ? je volerais vers vous.

Mais un oiseau peut-il voler quand ses ailes sont coupées ?

Dernier Soir

Sultanes de Bet-el-Sahel, les rameurs allaient d'un lent mouvement. Le léger clapotis de l'eau à l'avant de la barque faisait plus délicieux le silence de la nuit. Les étoiles étaient-elles plus douces et plus brûlantes que vos yeux, alanguis par la rêverie sans paroles ?

Les îles se mouvaient à la surface des eaux immobiles ; leurs palmes s'inclinaient sans cesse sur les rives obscures et mélancoliques où bruissait le ressac nocturne de l'Océan. L'on devinait Pemba, mystérieuse et sacrée, avec les blancheurs de ses palais parmi les bois d'orangers dont la brise apportait le décevant prestige.

A voix basse, les princesses modulèrent une chanson qui sembla une plainte d'amour. Elle dura, se prolongea, se mêla aux parfums de la nuit, assourdie et ravissante, se tut, reprit avec l'égouttement de notes de cristal qui vibrèrent sous les doigts agiles des harpistes.

Les rameurs avaient relevé les rames, et la barque, entraînée par un léger courant, allait au fil de l'eau, laissant dans son sillage phosphorescent un silence adorable, une musique et des parfums de femmes. Au

détour d'un cap lové dans l'ombre, la ville apparut, brûlante de mille feux, et semblait venir vers les princesses. En rade, les vaisseaux dormaient et les gréements se détachaient finement dans la lumière stellaire. Des birèmes rapides fuyaient encore vers Oman.

L'embarcation nageait sur l'eau tendrement argentée et longeait maintenant les lourdes coques qui s'incurvaient dans l'eau translucide. Il vint un relent de plage où dominait le goût âcre des iodes.

Mais vers Mtoni, ce furent, sur la côte, des lueurs vibrantes et les danses d'une fête nègre. Des ombres bondissaient sans trêve, les cymbales éclataient dans l'air troué de notes de cuivre et de clameurs effrénées qui, peu à peu, dans l'éloignement, diminuèrent, se perdirent.

Les rameurs ressaisirent leurs rames. Les îles bruissaient du vent de l'aube.

Ch. Brunet-Millon.





Les Méduses

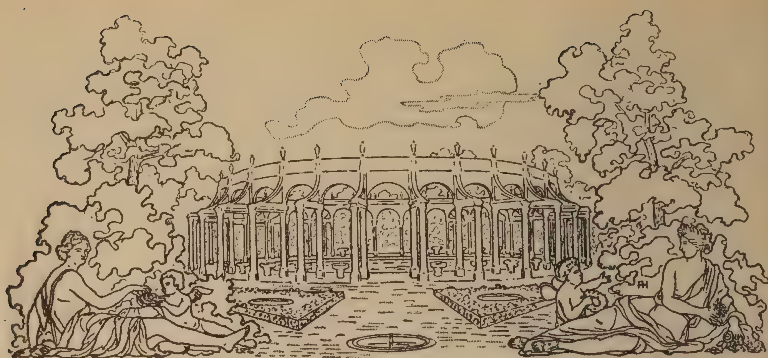
La marée a laissé sur la plage luisante,
D'où son reflet nocturne au loin s'est retiré,
Ses méduses sans nombre et leur reflet nacré
Que le sable dessèche et que l'air désargente.

Glauques filles jadis de l'onde transparente
Et fleurs du flot marin comme elles azuré,
Il n'est d'elles, pourtant, à l'aube, demeuré
Qu'un amas incertain que le talon tourmente ;

Et sur la grève grise où, dans le matin clair,
Je marche en regardant descendre vers la mer
La corne bucolique et pâle de la lune ;

Je songe que les Dieux ont mêlé, cette nuit,
Sur la plage visqueuse où leur vestige luit,
Le troupeau d'Amphitrite au bétail de Neptune.

Henri de Régnier.



Les

Fantômes d'Ermenonville

A C. F. Ramuz.

Plutôt que les lieux qui virent naître les grands hommes, il faut interroger ceux où ils s'en vinrent, vieillis, se souvenir et mourir.

Voici Ermenonville, son parc et l'étang, dans une coupe de frondaisons. Il semble que ces feuilles et ces herbes doivent, pour avoir senti sur eux passer le dernier souffle de Rousseau, conserver comme un remuement pathétique et confus.

« — Jean-Jacques, dans cette vallée, vint mourir ! » Tandis que je descendais la ruelle que ferme au bout la grille du parc illustre, je me répétais ces paroles et m'appliquais à contenir un cœur déjà tout prêt à se répandre…

Du ciel chargé, l'eau tombait ; et les mille baisers de l'averse, caressant le sable fin, faisaient de chaque

allée un lisse ruban de velours. Des vapeurs traînaient leurs vagues franges sous certains branchages peu élevés. Sur l'étang tiqueté de pluie, des courants dessinaient, comme sur une chair délicate, des frissons. La Nature, tiède et meurtrie, était, près de la tombe de son enfant, une belle muse en voiles et en larmes, une mère qui pleure en aimant.

D'une ondée plus violente, je vins m'abriter contre un large platane. L'odeur secrète des champignons naissants montait de la terre humectée. Je regardais un jeune pied de pervenche, sa fleur gris-bleu, sa feuille vernie. Il recevait à intervalles égaux une lourde goutte que versait au-dessus de lui la pointe trempée d'un rameau. Et la faible plante, chaque fois que la touchait la délicieuse et trop pesante larme, pliant sous son plaisir, se courbait jusqu'au sol... Sortie de cette même racine peut-être qu'autrefois fleurissait en cette place la branche de pervenche que Jean-Jacques voulut choisir pour son herbier.

Plantes humbles, que vous êtes précieuses ! Ce sont vos parfums forestiers qui imprégnent toutes les pages des *Rêveries du Promeneur solitaire ;* et seules vous mettez quelque sourire parmi les rancœurs, les ennuis et les fièvres qui secouaient ce vieillard isolé. Votre sève fluide mêle à ce sang aigri la fraîcheur de la verte jeunesse. Vos fragiles corolles d'azur luisent sur ces ruines comme les yeux nuancés de ces jeunes créatures qui nouent, durant l'adolescence de Rousseau, leur cortège léger, sentimental et doux.

Cette touchante pervenche qui tremblait dans sa main caduque, son cœur la nommait, je pense, Mlle Galley, et cette autre fleur, qui, plus loin, prospère dans la mousse : la petite centaurée, c'était pour lui Mlle de Graffenried, dont le nom élégant et cavalier a la longue prestance d'un corps dressé de centauresse.

Il n'est pas invraisemblable d'imaginer que le vieil et douloureux grand homme, dans les pures fleurs dont il embaumait son déclin, chérissait les pures jeunes filles qui les premières, et les seules, ont contenté son

exigeante inquiétude. Pour ma part, plutôt que l'occupation d'un esprit avide d'oubli, je veux voir dans cet herbier, dans les courbes gracieuses de ces tiges, dans les lins clairs de ces pétales, les dociles témoins d'un suprême et imaginaire printemps.

Toute sa vie, Jean-Jacques cultiva dans sa mémoire le souvenir de ces deux jeunes filles. L'on connaît ce ravissant épisode. Le résumer, c'est le trahir. Il n'est qu'un sourire ; sourire des lèvres et de l'âme, vierge, bleu et haut comme le vol d'Hébé dans l'aurore, plus émouvant que le pied frêle de Psyché posé sur le seuil d'un Dieu.

Sur la croupe d'un cheval, un jeune homme, qui, de son bras craintif, enlace pour se retenir la taille d'une jeune fille ; puis ce couple parmi les richesses touffues d'un verger mûrissant ; l'incident des cerises et cette main pressée qui ne se dérobe pas ; cette bouche tremblante de tant de mots qu'elle n'ose dire et le vif été qui coule comme un ruisseau : tout cela ne forme-t-il pas pour nous percer le cœur une arme autrement pénétrante que ces cris barbares et nus que poussent dans l'étreinte des héros véhéments.

L'innocence crée l'illusion. Le mystère ne saurait s'effaroucher de ces gestes si retenus. Et parce que tout ici demeure dans le rêve, parce que rien ne se réalise, l'émotion, susceptible et choyée, sait maintenir l'édifice hésitant de la félicité. Alors le désir est un jeune oiseau qui essaye ses ailes et qui s'enivre du premier rayon, croyant boire tout le soleil...

Mme de Warens vint ensuite, facile et molle comme une rose trop ouverte ; Mme de Warens que nous aimons avec un malicieux respect. — L'on peut se demander si Rousseau, durant les quelques mois qu'il passe dans ses bras, l'aime autant qu'il aima cette enfant dont il ne fit que sentir, à peine une seconde, les fermes lèvres sur sa main. Penché sur cette maîtresse âgée et trop égale, ne songe-t-il point, parfois, à ce corps étroit, à

cette gorge fine où tiédit, tout un jour, la cerise qu'il y avait jetée.

Au cœur plus longtemps qu'aux lèvres subsiste la saveur de l'amour. Les lourdes caresses de Thérèse ne devaient point davantage effacer une marque si profonde, si peu localisée. Dans la mémoire de Rousseau, Mlle Galley demeure comme un trésor dans les ténèbres ; pour être invisible, il n'en est pas moins riche. C'est une réserve : Jean-Jacques sut la découvrir à l'heure où son aide devait être la plus efficace. Au moment de mourir, il la dispense royalement, rassuré de pouvoir, avec la compagne la plus aimée, accueillir cette compagne inévitable près de laquelle il lui fallait aller dormir, couché dans cette île où trente peupliers, autour de son tombeau, sont minces et hardis comme la vierge gaie qui, sur la route de Thouen, au seuil de l'été, fut pour lui une pervenche bleue qui ne fleurit qu'un jour, en accordant tout son parfum.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.



Poèmes

Mes Royaumes

A Pierre Hepp.

Ma ville étend au loin ses tours, ses miradors,
Ses toits bariolés avec leurs flèches d'or,
Ses coupoles d'onyx, ses arcades tréflées,
Ses murs de marbre et ses colonnes cannelées ;
Autour d'elle bruit sans cesse la forêt
Où jours et nuits, à pas veloutés et discrets,
Rôdent le tigre et le lion ; cris et murmures,
Singes velus mangeant des noix dans les ramures,
Oiseaux-mouches passant comme des arcs-en-ciel,
Et l'hymne de la sève ivre, torrentiel,
Sublime de beauté, de richesse et de force,
Dominant tout, créant les fruits, gonflant l'écorce !
Des cèdres, des manguiers tendent leurs mille bras
Où s'enroulent, visqueux et luisants, les cobras,
Cependant que des fleurs de feu, des fleurs sanglantes,
Flambent dans le fouillis des palmes opulentes.

Or, quand tombe le crépuscule violet,
Je m'accoude, pensif, aux balcons du palais
Dont le couchant s'attarde à peindre les volutes ;
Et je regarde, au son des lyres et des flûtes,
Dans l'or des boucliers et les cris des enfants,
Rentrer mes solennels et puissants éléphants
Harnachés de rubans pourprés, de laticlaves
Que conduisent des nègres nus et des esclaves
Portant des pagnes, des anneaux et des turbans.
Le front courbé, les rois, les princes et les grands

Font ramper à mes pieds leur dévoûment servile...
La nuit descend, majestueuse, sur la ville...
Alors, au bruit des tambourins, mes lupanars
Rougeoient sous les vapeurs de bétel et de nard,
Car avec ses hoquets écumants, la luxure
Donne sa fête occulte, âcre, stridente et sure ;
J'écoute la folie auguste des ferments
Chavirer au milieu d'affreux embrassements.
L'ombre vibre, rayée de vols de tarentules ;
De lugubres clameurs montent des ergastules...
Et comme mon ennui se plaint aux fins de jour
Que mon âme est déserte et que mon cœur est lourd,
Mes yeux lassés de tout, mes mains inoccupées,
On m'apporte un bassin plein de têtes coupées ;
Fiévreusement joyeux je plonge en frémissant
Dans ce bain tiède, rouge et velouté de sang ;
Volupté de la bouche et des doigts qui se jouent
Dans cette pourriture ardente et cette boue !...

Puis ne pouvant dormir, j'erre dans mes jardins,
Demeurant jusqu'à l'aube à contempler sans fin,
Engourdi par les lys dont la nuit se parfume,
Le clair jaillissement des jets d'eau vers la lune...

ROBERT VALLERY-RADOT.

Funérailles

J'ai contemplé ce soir, sur la forêt lointaine,
Par l'éclat d'un couchant à nul couchant pareil,
Dans leur pompe à la fois attristée et hautaine
    Les funérailles du soleil.

Les arbres, sous le vent courbant leur tête altière,
Comme des fronts émus qu'incline le respect,
A toute la forêt donnaient le double aspect
    De la crainte et de la prière.

Ce vent entrechoquait leurs feuillages dans l'air,
Et portait jusqu'à moi leur chant, distinct à peine,
Où je crus deviner la majesté sereine
De quelque marche de Wagner.

Le cortège passait au-dessus de leur cime :
Des nuages épars, dont s'empourpre le bord,
D'autres, plus rapprochés, noyés dans un flot d'or,
Puis l'astre glorieux dont la mort les anime.

Je le vis dans le ciel descendre lentement,
Et derrière les pins lentement disparaître,
Et sa pompe décroître avec l'éloignement,
Puis les nuages, gris et sans rayonnements,
Errer au ciel pâli, sombres, ainsi qu'un prêtre
Qui vient de dépouiller l'or de ses ornements.

Le deuil du dieu défunt emplissait la nature ;
Derrière la forêt il était enfoui,
Et, devant son tombeau montant leur garde obscure,
Les pins, à l'horizon, redressant leur stature,
Semblaient de noirs archers aux portes de la nuit.

LÉON ALLEMAND.

Élégies

I

Comme un jonc qui mollit et traîne à la dérive,
Mon cœur, au fil des jours, en flottant, s'alanguit.
Lorsque l'hiver revient, le vol gourmand des grives,
De nouveau, se reprend aux fruits gluants du gui.

Et l'amour me reprend et c'est encor trop vivre ;
Et je vais à la mort, quoique je sache bien
Que ce sera très noir, lorsque, de tous mes livres,
Le livre préféré ne me dira plus rien.

II

Octobre est riche encor de fruits et de rayons ;
Le lézard azuré dort, au chaud, sur la haie,
L'alouette huppée, au frais, dans les sillons ;
Des muscats violets se rident sur des claies
Et le vent des chemins chasse des tourbillons.
L'arbre a souffert l'hiver, la gelée et les gommes,
Pour te donner ses fruits dont les rameaux sont lourds.
Moi, j'ai souffert l'orgueil et le mépris des hommes,
Pour te donner, aussi, mon œuvre et mon amour.
Viens. Mon amour est mûr ; il faut que tu le cueilles ;
Mais, pour l'œuvre, mon cœur n'a pas assez souffert.
Prends soin de ce laurier. Il faudra que ses feuilles
Couronnent, quelque soir, le fruit de mon hiver.

ÉMILE DESPAX.

Samothrace

Pour un vainqueur.

Io Pœan, Pœan ! aux palmes t'appelle,
Écoute, l'entends-tu, la Vierge au vol passant ?
Elle te frôle, elle te cherche, elle descend,
Suspendue à ses bondissantes ailes !

Et nous tous alors que portent des ailes,
Un branle universel nous soulève à l'instant :
Nous bandons l'aile en chœur et partons en chantant,
Et tu nous revois, fervents et fidèles !

Que clameurs et fumées s'épuisent donc vers nous ;
Rions, frères, rions ! ripostons sans courroux,
Et pour anéantir la malice en ses toiles,

Nous les secouerons, ces ailes de feu
Gonflées des futurs, et par un beau jeu
Nous en ferons descendre une neige d'étoiles !

Mais elle, la Déesse ailée au vol dansant,
Nous appelle, t'appelle, et passe en frémissant !

FAGUS.

Soir Parisien

Paris ! Ville de force et de lumière !
Paris ! Paris ! Splendeur première !

GUSTAVE CHARPENTIER, *Louise*.

I

Tu te laissas aimer après un jour d'été.
Alors pour goûter mieux mon triomphe tranquille,
Comme le soir couvrait l'indifférente ville,
Au baclon, près de toi, je m'étais accoudé,

Et mes doigts dans ta main que je sentais frémir,
Au gré de ton émoi craintive ou confiante,
J'aspirais les odeurs de la nuit chaude et lente
Où j'aime à voir les quais glorieux s'endormir.

II

Paris jonche la plaine : et ses quartiers confus,
Sous le ciel embrumé d'une pâleur dernière,
Se couronnent des feux dont la neuve lumière,
Pour combattre la nuit, a des jeux imprévus.

L'espace s'élargit en un flot d'ombre et d'or
Jusqu'au mol horizon des collines soyeuses.
Une fête rougeoie, et ses notes joyeuses
Troublent le rythme égal du faubourg qui s'endort.

Dans la rue, on lance un refrain repris en chœur ;
Puis un sanglot conjure une voix en colère.
Sur la Seine aux lointains détours, se désespère
L'appel d'une sirène à bord d'un remorqueur.

Paris est comme un homme ému de passion :
Chaque bruit de ses nuits est l'écho de ses plaintes ;
Et les cris des douleurs et les cris des étreintes
Témoignent ardemment de sa consomption.

III

Mais le vent, comme un geste épars de l'air subtil,
Dénoua sur tes seins la mince cordelière,
Me rappelant l'amour dont j'allais me distraire
Et la brune douceur de ton corps puéril.

Confuse, tu repris l'ordre des plis légers,
Puis, pour me pardonner une aussi chère offense,
Tu jetas à mon cou tes bras nus, en silence,
Tremblante de m'offrir le plus pur des baisers.

MAURICE HEINE.

Laboratoire

Au Dr Firmin Duguet.

Son regard pénétrant de chercheur
Éclairait un visage amaigri par les veilles,
Et disait l'obstiné labeur,
Et l'effort d'un vouloir appliqué sans trêve,
A hausser, lumineux, le château des merveilles,
Que d'âge en âge, calmement, la science élève.

Et lorsqu'il parlait, chaque jour,
Se faisait plus solennelle et plus ample
La salle aux larges fenêtres claires
Qui, prenant des aspects de temple,

Dominait le décor quelconque des faubourgs.
Çà et là, des rais de soleil,
Faisaient flamboyer des lueurs
Au miroir des ballons de verre,
Aux cuivres neufs des appareils,
Aux flacons alignés où l'arc-en-ciel
Semblait avoir condensé ses couleurs.

Et le maître approfondissait le mystère
Du monde, insoupçonné hier encor,
Des animaux, des végétaux élémentaires,
Par qui se fait le grand œuvre de la Nature,
Par qui la vie, incessamment, se transfigure,
Et renaît triomphante de la mort.

Et sa parole sans apprêt
De savant qui, penché sur les choses,
Ne vise qu'à leur ravir leur secret
Et qu'à définir, simple et nu,
Le monde en sa réalité grandiose ;
Sa parole évoquait le bouillonnement continu
De la vie incréée, omniprésente,
Animant et les eaux, et les airs, et la terre,
Rien n'étant à l'écart du tourbillon vital,
Ni la goutte d'eau de l'étang solitaire
En le ciel pur reflétant son cristal,
Ni les vagues rouges et grasses de la terre,
Que la charrue éventre au lointain des plaines,
Et qui l'hiver fume sous le ciel bas
En attendant que l'heure vienne
Du geste prévoyant qui la fécondera.

Et ce monde où tout vit, hors de nous, en nous-mêmes
Apparaissait soudain comme un géant poème,
Dépassant en vertigineuse sublimité
Tout ce que les songes des vieux mages,
Les dogmes des enfantines humanités,
Les rêves les plus grands des aèdes de tous les âges,
Purent concevoir et chanter.

Et lorsque s'était tu
Le verbe clair du maître,
Un hymne confiant, auguste, grandiose,
Dans le silence semblait naître,
Exaltant la ferveur de scruter l'inconnu
Et l'orgueil d'asservir à l'Idéal les choses :

D'inéluctables lois
Pèsent sur tous les êtres,
Que l'homme les pénètre,
Et l'homme sera roi. —
Si le hasard seul mène
La matière au néant,
Un Dieu vit triomphant
Dans la pensée humaine.

JEAN MARIÉL.

Les Etranges

« — Trop sage et trop câlin, étrange enfant, Madame,
Qui resterait des jours entiers pelotonné
Sur mes genoux, sans bruit, à ronronner...
Comme si — tant de soins, n'est-ce pas, nous réclament —
Les mères n'étaient pas des femmes. »

« — Étrange amour, ma sœur, qu'il m'offre là !
Vivre tous deux d'espoirs pareils, des mêmes songes,
N'avoir qu'une âme et qu'un esprit — voyez cela ! —
Et nous aimer toujours, simplement, sans mensonges,
Étrange amour, ma sœur, qu'il m'offre là ! »

« — Homme bizarre, et dont on se méfie ;
Ennuyeux, étranger aux plus sages discours,
Sévère, dédaignant de rire avec les filles,
Et triste sans avoir l'excuse de l'amour.
Puis, aussi, des façons de voir trop spéciales ;

Avez-vous entendu ces choses qu'il nous dit :
Un poète qui vient nous parler de morale !
Un savant qui croit à l'Esprit !...
N'écoutez pas les choses qu'il vous dit. »

« — Là-bas, ce vieux garçon ? Un sceptique, un sauvage
Qu'on a toujours connu très renfermé,
Raillant et jugeant tout du haut de ses nuages,
Et qui jamais n'a rien aimé.
Allons, dehors, l'étrange ! Aux forêts, le sauvage ! »

...Si bien qu'ayant dans la singulière cité
Rencontré bien des gens tous l'un pour l'autre étranges
Et vu par quel dédain les médiocres se vengent,
L'être bizarre et sans gaîté
Vit et meurt isolé dans son étrangeté.

FERNAND DIVOIRE.

I. Au Soir qui vient

Le crépuscule gris s'effeuille au soir qui vient.
L'horizon peu à peu s'estompe dans la brume,
Et là-bas, la maison dont les carreaux s'allument,
Est liée à mon cœur par d'invisibles liens.

Le parc silencieux où nos voix se sont tues,
Revêt son manteau d'ombre et de parfums troublants,
Tandis que, triste et doux comme un adieu d'amant,
Meurt le baiser du jour aux lèvres des statues.

Puis le brouillard d'argent emmêle les allées,
Le bruit des pas s'étouffe en le silence lourd,
Et l'on rêve au pays où va naître le jour,
Aux jardins blancs sous leurs parterres d'azalées.

On rêve au grand ciel bleu tout vibrant de lumière,
Couvrant les pays d'or de l'éternel été,
On rêve à des parfums où dort la volupté,
Et le désir s'exalte ainsi qu'une prière...

Cependant il est doux de retrouver là-bas,
Sous la tonnelle humide, où s'empourpre la vigne,
Le vieux banc de bois vert, plus loin, l'étang aux cygnes :
Tous ces amis, témoins de nos plus chers ébats.

Et regarde : voici que, gemmé par la pluie,
L'arbre mort, de ses bras, fait un geste d'adieu,
Et que, le cœur ouvert, luisant comme des yeux,
Rêvent les nénuphars sur les eaux alanguies.....

II. Fin d'Été

Les soirs tombent plus froids : l'automne va venir.
Finis les beaux ébats et les douces chansons ;
Ce matin, le brouillard, qui s'accroche aux buissons,
Réveille en moi le tendre écho des souvenirs.

Ah ! les après-midi dans le jardin en fleurs,
La voix des moissonneurs qui passent sur la route,
Les matins frissonnants où, pâmés, l'on écoute
Chanter la fraîche voix de son plus cher bonheur ;

L'étang lamé d'argent tout au bout de l'allée,
Le banc sous la tonnelle, où l'on allait s'asseoir
Le jour, pour y causer, pour y rêver, le soir ;
Et les massifs avec leur ombre parfumée.

Penser que c'est bientôt la fin de ces beaux jours
Paresseux et charmants où l'on se laissait vivre,
Que les rosiers bientôt auront des fleurs de givre,
Et que ce grand bonheur ne peut durer toujours.

Mais aujourd'hui, l'été chante encor dans les branches,
Et l'on se sent soudain heureux comme un enfant,
A regarder passer le semeur dans les champs,
Et s'empourprer la vigne aux fronts des maisons blanches.

JEAN LAILLER.

Clair Étang

Clair étang lumineux, qui dans le bois reposes,
Étang où dans les nuits de printemps se lamente
La plaintive rainette et dont les eaux dormantes
S'imprègnent de l'odeur fine des lauriers roses,
Pur comme un ciel, étang, où sont des algues vertes
Semblables aux minuscules et pâles veines,
Qui strient l'eau des yeux aux couleurs frêles,
Étang, où des reflets d'or et d'argent se plaisent,
Pourquoi t'attristes-tu d'un semis roux de feuilles ?
Aurais-tu comme moi ta peine intérieure
Que la mélancolie du finissant automne,
Ferait quitter son lit d'herbe et de sables roses ?
Pourtant, la vie, étang, la vie est belle et bonne,
La beauté du ciel bleu habite dans ton onde,
Où des rais de soleil jouent en longues traînées !
Aurais-tu le regret des floraisons passées,
Des nénuphars aux fleurs doublement reflétées,
Ou des gorges d'enfants rieuses qui venaient ?
Laisse plutôt descendre en toi toutes ces feuilles
Qui se mirent aux eaux l'automne et les attristent,
Pareilles aux regrets qu'en moi-même j'accueille
Lorsqu'à mon âme seule et lasse ils font visite,
Et refais-toi, passée la tristesse automnale,
Clair et pur pour mirer le Printemps bel et pâle.

GUY LAVAUD.

Vos doigts

Je crois que mon cœur est une harpe ancienne
Sur laquelle toujours voltigent vos longs doigts,
Comme un essaim pressé de papillons. Je crois...
Je crois que mon cœur est une harpe ancienne.

Sur mon cœur vous jouez des airs tristes, toujours,
Et vous ne vous plaisez qu'aux lentes symphonies,
Qu'aux chants de désespoir, qu'aux deuils, qu'aux
[agonies,
Et qu'aux songes déçus qui reprennent leurs cours.

Jamais vous n'avez dit la joie ou l'espérance :
Sans doute on a brisé quelque corde déjà,
Sans doute, trop longtemps, la main les négligea,
Et lorsqu'on les effleure, il n'est plus que silence.

J'entends, j'entends vos doigts qui passent sur mon cœur,
Leur caresse est semblable à celle de la bise
Qui dans les arbres vieux et mourants agonise,
Et ravit les derniers pétales de la fleur.

Un long et triste accord suit un plaintif arpège,
Et l'amour qui meurtrit, au fond de moi descend,
Et goutte à goutte, ainsi que des larmes, le sang
Tombe de vos doigts faits de candeur et de neige.

Ces douloureuses fleurs écloses sous vos doigts,
Sous vos doigts effilés, ô ma magicienne,
Sont trop tristes ; laissez cette harpe ancienne
Et reprenez les fleurs écloses sous vos doigts.

CLAUDE ROGER-MARX.



Les Chroniques

LES ROMANS

La Domination, roman, par la comtesse Mathieu de Noailles (Calmann-Lévy, éditeurs).

Beaucoup de mythes éternels qu'amoindrit et banalisa l'interprétation des médiocres, beaucoup de sources inépuisables tenues pour taries à jamais par ceux qui ne savaient atteindre à leur niveau, reprennent une vitalité qui nous stupéfie dès que se présente l'être d'exception destiné à faire mentir nos désespérances naïves et nos inquiétudes superflues. Ainsi semblait poncive la fable de Prométhée, avant que parût Elémir Bourges pour la renouveler en la prolongeant, ainsi Venise et Bruges paraissaient « rengaine » avant que la comtesse Mathieu de Noailles se fût avisée de les chanter.

C'est tout un merveilleux domaine qu'un livre de Mme de Noailles. On y pénètre avec une émotion singulière, voluptueuse et attentive, cueillant de-ci de-là, au hasard du chemin, des fleurs somptueuses et délicates, s'abandonnant sans appréhension à l'insinuante et perfide griserie qui peu à peu vous enveloppe, vous étreint, vous envahit tout entier et vous jette brusquement, au détour d'une allée ombreuse, évanoui sur la pelouse odorante d'un jardin prestigieux et magique. Les abeilles et les papillons y mènent autour des roses leur long cortège éperdu, les oiseaux s'égosillent à l'envi au profond des feuillages jaspés de soleil, des aromes lourds et subtils émanent du sol et des floraisons et tout cela s'unit, s'exalte, monte en une voix unique et forte, oraison, hymne immense, symphonie héroïque et langoureuse, impérieuse et caressante, qui vous étourdit et vous ravit en une ineffable extase, en une pâmoison suave et lasse.

La vie, pour le jeune Antoine Arnault, ressemble un peu

à ce jardin-là. Ce n'est pas qu'Antoine soit le moindrement niais ou ingénu, car il est, au contraire, doué d'un esprit solide et clairvoyant, sagace et personnel, c'est même un idéaliste qui n'est point dupe des apparences et que les sourires de la gloire et des femmes, — aimable escorte qui partout l'accompagne, — préservent seuls, réflexion faite, des tourments du doute et de la mélancolie. Un irrésistible penchant autoritaire le détourne également de se trop replier sur lui-même, et la tendre soumission de quelques faciles compagnes lui permet de savourer les joies de la domination que l'assemblée parlementaire va lui dispenser plus pleinement par la suite. Il ne peut être qu'un chef. C'est un orgueilleux insolent et superbe, un ambitieux avide et forcené dont l'ironique sourire en impose à ceux qui ne savent démêler de quels froissements, de quelles amertumes précoces il ne peut manquer de résulter. Sa vibrante sensibilité, surtout cérébrale, en a tôt fait un égoïste, raisonneur incoercible, spéculatif assidu, dilettante raffiné. Finalement, déçu par la mort constante et successive du monde, incapable de se résigner à subir l'universelle relativité qui l'oppresse et le hante, il en vient à céder aux instances de son ami, Martin Lenôtre, il épouse la blonde Madeleine, fille du peintre Gérard d'Ancre. Mais ce fragile artifice social ne fixe point l'instable, inquiet et complexe Antoine. Flétri déjà et instruit des vanités d'ici-bas, il s'éprend encore de sa belle-sœur, l'ardente et vierge Élisabeth. Il est jaloux d'un de ses jeunes disciples dont elle reçut tantôt deux lettres, l'angoisse le saisit de voir couler sans répit l'implacable vie, d'être contraint de la sorte de faire place aux nouveaux arrivants. Sous ses yeux, Élisabeth meurt de désir pour André Charmes, obligé de s'éloigner, et, peu de jours après, Antoine meurt à son tour pour elle, en témoignage d'amour et d'incommensurable amitié. Ainsi, par cet acte de foi, affirme-t-il le violent besoin mystique qu'avait fait naître chez lui le culte fervent de sa propre personne et le dédaigneux et sceptique analyste révèle alors le mot de son énigme.

On le voit, le génial et bourru philosophe, qui déniait aux filles d'Ève toute capacité objective, serait fort embarrassé par le dernier roman de Mme de Noailles. Le caractère d'Antoine Arnault est vivant et réel, complètement observé, dessiné, bâti et transcrit avec un art éblouissant. En ceci se marque tout d'abord la supériorité de

La Domination, si l'on songe à une comparaison avec *La Nouvelle Espérance* et *Le Visage Émerveillé.* Mais qu'on lise ce pathétique chapitre où Antoine, marié, revient à Florence et y retrouve Donna Marie, inassouvie, dolente et blessée ; qu'on se remémore les obtuses et pédantes critiques refusant à Mme de Noailles toute autre aptitude qu'à l'épanchement lyrique, et l'on conviendra que la dyonisiaque poétesse n'est pas encore à bout de ressources, qu'il y aurait même autant d'inutile présomption que de téméraire sottise à prétendre assigner un terme au développement de son talent non pareil. C'est là du vrai « roman », ordonné et construit, concis et large, inespéré et poignant. Et c'est simple comme tout ce qui est véritablement beau.

Venons à l'admirable lyrisme qui se surpasse sans effort, enrichi d'incessantes trouvailles, tour à tour abondant et contenu, impétueux et recueilli. Il parvient à une ampleur déconcertante, il s'adapte à l'infini. Sa souplesse d'expression tient du prodige. Spirituel, fluide, grave, léger, nerveux, profond, il ne connaît pas d'obstacles, il se joue des pires difficultés. S'il ne peut décrire, il suggère. Tantôt il se fait humble et ténu, tantôt il se hausse aux choses éternelles. Rien ne lui échappe des plus imperceptibles nuances sentimentales. Foncièrement sensuel, imbu de paganisme, il sait des moyens imprévus : un fruit, une fleur, un son, un parfum évoquent toute une gamme d'émotions, toute une série de phénomènes. C'est une suite ininterrompue d'images exquises ou magnifiques, une guirlande votive, trempée d'eau lustrale, dont Flore et Pomone décorent l'autel d'Apollon, sous les auspices de Cybèle. Quelle maîtrise il peut atteindre pour scander la dévotion frileuse de Bruges comme personne ne l'avait jamais dite, quelle grandeur il revêt spontanément en célébrant l'immortelle Venise avec des accents que nul rythme n'avait trouvés jusqu'ici — il vaut mieux renoncer à en tenter l'analyse. Le nom de Chateaubriand vous vient aux lèvres. Son éloquence dispense d'insister. Mme de Noailles est une abeille de l'Hymette, une abeille enchantée qui se pose doucement sur les fleurs mourantes et leur insuffle une vie nouvelle.

PIERRE HEPP.

Les Sortilèges, par Marius-Ary Leblond. (Fasquelle.)

Depuis que la France est entrée en contact avec ces terres prestigieuses d'outre-mer, où la vie semble plus puissante, l'amour plus généreux, la nature plus magnifique, sans cesse elle voit s'élargir le cercle de ses destinées. Aux pays barbares, elle apporte la clarté de son génie, la douceur et la caresse de son esprit délicat, la force de sa discipline : là-bas, c'est une France insulaire dont les destins, quelque jour, balanceront ceux du Japon, de l'Australie, de l'Angleterre.

C'est cette France-là qui, depuis trois siècles, s'élabore aux confins occidentaux du Grand Océan que MM. Leblond se sont attachés à observer et à décrire, dans sa genèse ardente, et son tumulte de vie. Dans le *Zézère* et la *Sarabande*, ils ont évoqué le bondissement des races prêtes à essaimer ; aujourd'hui, par une sorte de retour en arrière, ils montrent, en une étude forte et synthétique, les *Sortilèges*, la vie dans l'île des races non encore assimilées, à leur premier échelon de préparation, quand la culture française n'a presque pas de prise sur les cerveaux bruts ou de raffinement quintessencié. Venus de l'Hindoustan, de Madagascar ou de Mozambique, dans les Iles-creusets, une même fragile chose enveloppe dès l'abord les immigrés et les attache au sol du nouveau pays. Ce tissu souple qui les vêt de grâce, c'est le langage créole, cette *lingua franca* de l'Afrique insulaire. C'est de lui que MM. Leblond ont tiré leurs meilleures images et leurs effets les plus curieux ; ils puisent avec art dans ces richesses verbales auxquelles les langues de trois continents ont apporté la contribution de leurs mots et de leurs idiotismes. Ils savent dégager de ce fonds inépuisable les expressions, les tours de phrases et de pensées, enfin tout ce qui leur semble plus particulièrement propre à la restitution intégrale de chaque type d'immigré au moment où ce sont encore les idées, le genre d'images et les façons de penser de son pays qu'il exprime, dans ce souple dialecte dont la plasticité se prête à toutes les combinaisons. Grâce à cela, Talata a gardé son charme délicat et fragile de noire Pélasgienne. Compère est resté franchement chinois : astucieux et cruel ; celui-là, c'est le métèque inassimilable, il est l'ennemi du

créole, par tempérament ; sa pensée monosyllabique est inapte à saisir l'élégance déliée de la pensée eurasienne ; sa langue opiacée incapable de laisser glisser le doux parler insulaire. Cafrine est déjà plus fine que ses grossiers parents toujours ivres d'avoir fumé le zamal ; Maria plus réaliste, plus *struggle-for-lifer* que son père Moutousami-Aya, rêveur et résigné.

L'exotisme de MM. Leblond est un produit du sol colonial ; il a le goût fort de l'eau-de-vie de canne, et le parfum suave de la vanille ; il ne fait aucun souci de « littérature », ni de « rhétorique occidentale », il est avant tout sincère.

M. Barrès doit se réjouir à la lecture de tels livres qui évoquent si franchement l'impression d'une forte vie locale : c'est la conscience haute et nette qu'elles ont de leur personnalité, grâce à quoi, longtemps encore, les « terres de France » pourront produire des hommes d'élite et des idées nouvelles pour le meilleur renom de la mère-patrie.

Dans leur préface, MM. Leblond soulèvent une question pour eux passionnante. L'exotisme est-il en défaveur ? L'exotisme est-il mauvais ? Cela mérite en effet d'être discuté.

La terre française est faite pour une population mesurée et bonne ; elle ne produit pas les fleurs excessives de là-bas ; là-bas la terre est l'amante des hommes ; ici elle est leur mère, elle leur enseigne la sagesse, la vie pacifique, la soumission au passé ; elle leur verse l'extase intime du retour des jours... Ceux qui ont vraiment senti la France, qui, à regarder ces lignes souples et élargies, ont compris sa douce volonté, ce sont les hommes du XVIe, les Ronsard, les du Bellay. Après eux le classicisme a développé un art géométrique mal en accord avec l'esprit du sol et qui devait de plus en plus se dessécher jusqu'au jour où la Révolution Romantique a fait tomber en poussière le vieil édifice.

L'exotisme né de l'esprit français sur des terres de France, apporte à la patrie le présent délicat de ses fils lointains, les fleurs cueillies aux rivages indonésiens, qui ont le goût de la canelle et la lumière vibrante des arcs-en-ciel.

L'exotisme n'est pas barbare parce que c'est l'esprit français qui lui a donné naissance, et qui l'a fait vivre.

Bernardin et Chateaubriand ont créé le genre, le premier restreignant son vocabulaire pour se mettre au goût de l'époque ,le second débordé déjà et emporté par son éclatante vision. Les créoles restèrent longtemps classiques, vinrent tard et difficilement à l'exotisme ; et Sainte-Beuve a pu reprocher à Parny et à Bertin, académiciens, nés à Saint-Paul, comme Leconte de Lisle, d'avoir laissé « cueillir par un étranger la pomme d'or de leur île natale ». C'est que, par tempérament, les créoles souhaitent une part égale de discipline et de liberté. Ainsi, depuis que la tradition a perdu sa force, il faut bien reconnaître que les premiers qui ont mis un frein à l'anarchie littéraire, ce sont justement des insulaires, Leconte de Lisle et José-Maria de Heredia.

La France seule pouvait créer l'exotisme ; c'est elle qui, la première, par goût des choses des îles, par facilité à en sentir le charme, adopta les coffrets de santal, les meubles de bois de rose, les odeurs d'Orient, toutes ces choses qu'aima le XVIII[e] siècle, et dont le bon Jammes se plaît à rechercher la sentimentale douceur.

Aussi MM. Leblond quand ils posent cette question : « L'exotisme est-il en défaveur ? Est-il mauvais ? » pouvaient eux-mêmes faire la réponse. Que certains écrivains dont les qualités sont surtout faites de sécheresse et de méthode, soient choqués de la singulière vitalité d'un art nouveau, nul n'en sera surpris. C'est question de tempérament. Mais ce dont les auteurs des *Sortilèges* peuvent être sûrs, c'est qu'il y aura toujours en France une majorité d'hommes intelligents et d'esprit large pour approuver et goûter les efforts faits en vue d'enrichir la langue et d'élargir la conscience française.

Les *Sortilèges*, je l'ai dit, ne sont pas seulement un roman. C'est comme un poème en quatre chants, synthétisant les quatre races sujettes, « poursuivant dans l'île leur vie autonome, comme isolées dans leurs patries respectives » ; le Malabare, travailleur obstiné, et métaphysicien ; le Malgache, intelligent et individualiste, étrangement assimilable ; le Chinois, astucieux et cruel, vivant derrière son comptoir ; le Cafre aux larges épaules, batailleur, ivrogne, fou de tumultes et de danses. La mentalité de chacune de ces races a été analysée avec un sens aigu du détail et un souci constant de l'exactitude. Toute image, toute forme de pensée qu'on trouve

dans ce livre a sa raison d'être ; elle est vivante, elle a été *vécue.*

C'est grâce à leurs habitudes de minutieuse notation que MM. Leblond peuvent dresser leurs types en pleine vie, et ils le font d'une manière musicale et colorée qui séduit. Ces dons de couleurs et d'harmonieuse vision, MM. Marius et Ary Leblond les font valoir dans une langue riche et disciplinée ; leurs *Sortilèges* m'apparaissent comme ces grands jardins créoles, tracés à la française, entre les hautes plantes puissantes de sève.

Ch. Brunet-Millon.

LES POÈMES

L'Or des minutes, poèmes par Fernand Gregh (chez *Fasquelle*).

C'est le privilège des hautes pensées de nous permettre de les suivre clairement dans leur évolution. En ce sens, *L'Or des minutes*, le nouveau livre de M. Fernand Gregh, est mieux qu'une œuvre séparée : c'est une suite. *La Maison de l'Enfance* et surtout *La Beauté de vivre* portent la marque d'un enthousiasme juvénile, d'une espérance qui ne se dément pas, d'une confiance qui ne se repent pas. Déjà *les Clartés Humaines* brillent d'un éclat plus doux, mais voici que, dans *L'Or des minutes*, M. Gregh, moins avide de courir après les bonheurs, veut les cueillir, et que là où il y avait une admirable assurance, un peu de mélancolie et de tristesse graves sont venues. C'est une inquiétude qui prend conscience d'elle-même, une lutte intérieure qui se dessine entre les rêves d'une âme jeune, et la philosophie d'une pensée mûre :

J'arrive au moment grave et profond de la vie,
Où l'espoir enfantin se change en un désir
Viril et brusque d'être heureux et de saisir
A pleines mains la joie âprement poursuivie.

Amour et gloire, toutes les joies, tous les orgueils que

la première jeunesse poursuit, et dont la seule espérance lui est un bonheur, voici qu'il est temps de les posséder :

Mon Dieu! tout le bonheur du monde! vite! vite!
Non pas même demain, aujourd'hui, tout de suite,
Demain m'aura peut-être emporté sans retour.

Le mystère des lendemains, qui ne troublait pas M. Gregh, lorsque, conscient et fort de son plaisir présent, il s'écriait :

Je suis heureux. J'ignore où je serai demain.

ce mystère l'inquiète maintenant et l'ignorance qu'il acceptait, il la redoute.

Et il se hâte : il s'en va par les chemins,

A tous les carrefours cherchant la bonne voie,
Avide et demandant à chaque heure sa joie
Avec un tremblement de fièvre dans les mains.

car il songe qu'il n'est plus

L'enfant chétif, l'enfant obscur
Que ces arbres ont vu naguère,
Irrité du destin vulgaire
Et pâle sous le tiède azur.

Mais aimant, mais naïf, mais ivre
D'un espoir joyeux et vainqueur,
Et, malgré tout, au fond du cœur,
Crédule à la Beauté de vivre.

Cette espérance, qui était son fond naturel, il s'y force aujourd'hui :

Allons! courage encore! espoir!

Il s'aveugle, il s'éblouit. Sa foi n'a plus son ardeur primitive. La vie l'a diminuée. Mais qu'importe! Il faut duper la vie, il faut se duper soi-même :

Le bonheur vaut bien un mensonge.

Amertume d'une lutte naissante, contraste, agitation : voilà ce que *L'Or des minutes* nous montre de nouveau dans l'âme de M. Gregh, âme inquiète que « rien ne pourra remplir » car toujours

Son désir renaîtra des cendres de sa joie.

Méditation, *Reprise*, *Sagesse* sont, je pense, les pièces caractéristiques de cet ouvrage. Je ne doute pas que M Gregh leur préfère *Les Ancêtres*. Certes, l'inspiration

de ce long poème est des plus nobles. C'est quelque chose comme une épopée : nous avons peu la tête épique, et la poésie moderne est mieux faite, je crois, pour exprimer des sensations et des sentiments que pour développer des faits, ou exposer des raisonnements. M. Gregh le sait bien, lui qui possède toute la délicate maîtrise de ce langage sensuel. Combien je préfère ses délicieux « instants » et « paysages », ses « langueurs d'automne » et ses « nuits d'été », ses « découragements » toujours renouvelés, toujours pleins d'une douceur intime qui nous enchante :

Voici le soir, voici le soir triste et divin.

Écoutez la fin de ce « Crépuscule » :

Et l'ombre s'épaissit aux branches des érables,
Et c'est un soir pareil à des soirs innombrables
Où je ne vivais pas, où je ne vivrai plus !

Ah ! le plaisir de sentir sous la musique des mots le trouble du cœur et l'émoi de la pensée, le plaisir de voir au travers des phrases nombreuses une âme qui vit comme la nôtre, et qui se cherche, et qui se trouve.

Lyrisme si l'on veut, ce lyrisme nous est cher. *L'Or des minutes* marque une heure dans la vie de M. Gregh : celle où, jetant un regard en arrière, il puise une nouvelle force dans le passé pour continuer la route, et pour nous aussi, il marque une heure, celle où nous pouvons espérer que dans longtemps, — très longtemps, — après avoir encore souvent chanté la Force et la Beauté de vivre, M. Gregh, accueillant les bonheurs, nous fera connaître, avec un peu de mélancolie sans doute, la Douceur d'avoir vécu.

R. OCHS.

La Promeneuse, poèmes par FRANCIS EON (édition du *Beffroi*, Lille).

Publiée par les soins de l'excellente revue que dirige M. Bocquet, l'auteur d'une récente et volumineuse biographie d'Albert Samain, — ces poèmes n'échappent point à l'influence de ce maître, — M. Francis Eon, comme M. Martineau, comme M. Castiaux, a promené sa jeunesse dans ce luxueux et sentimental *jardin de l'Infante ;* il en a respiré les parfums chauds et précieux ; et la

musique qu'agitent dans les branches les vents et les rossignols, il nous la murmure en écho.

Dans la dernière partie de son volume, M. Francis Eon associe aux lourds violons de Samain les fifres capricieux de Francis Jammes ; il obtient de cette manière d'orchestre des effets fort heureux, et très touchants. La langue, un peu gauche, trahit parfois la sensibilité féminine et fragile de l'auteur. Mais, mieux que tout éloge, ce sonnet montrera au lecteur d'où vient M. Francis Eon, et où il va :

Comme les pigeons-paons qui gonflent sur le toit
Au soleil de novembre doux leurs gorges blanches,
Comme ce couple ami de tourterelles franches,
O mon frêle bonheur d'aimer, réchauffe-toi.

Le ciel est sans nuage et l'heure tiède. Vois !
Le souffle du printemps futur émeut les branches.
Des enfants jouent sur la grand'route. C'est dimanche.
La cloche du vieux bourg conseille. Entends sa voix.

Nous allons faire une lourd bouquet de roses pâles.
— Mais ces femmes en noir, frileuses sous leurs châles,
Pourquoi, mon Dieu, pourquoi se pressent-elles ?... Ah !

Le soir enveloppant surgit au couchant fauve !
Viens vite près du feu que ma peur attisa,
O mon dernier bonheur d'aimer, que je te sauve !

J.-L. V.

HISTOIRE

Bernard Monod : Le moine Guibert et son temps.

Depuis quarante ans, laborieusement, savamment, l'histoire du moyen âge s'est édifiée ; il n'en est guère d'événement de quelque importance qui n'ait sa monographie, de personnalité de quelque relief qui n'ait sa biographie. On peut néanmoins douter qu'elle soit mieux connue du grand public aujourd'hui que vers 1840. A cette époque, en effet, du romantisme qui fut avant tout un grand mouvement de renaissance médiévale, à la suite des romanciers et des dramaturges, — du bibliophile Jacob à Michelet, par les Achille Jubinal, les Edgar Monteil, les Frédéric Morin, les Michaud, les de Barante, les Thierry, — l'histoire du moyen âge surgissait par lambeaux bariolés des plus vives couleurs, histoire sans critique, sans méthode,

(1) Hachette, 1905, in-16, XXVIII+342 p., publié par Gustave Monod avec une préface d'Émile Gebhart.

alliant aux erreurs de fait les déclamations creuses et les généralisations hâtives, mais passionnée, vibrante, enthousiaste, ayant, en un mot, tous les défauts et toutes les qualités qu'il faut pour être lue et appréciée du grand public. De la fondation de la Revue Critique (1866), on peut faire la fin de cette histoire médiévale, fantaisiste mais vivante ; depuis lors, le moyen âge est resté en histoire le domaine par excellence de l'érudition et de la critique ; c'est à ses maîtres même qu'est due notre méthode historique actuelle, ce sont eux qui ont réalisé l'idéal moderne de l'historien : Fustel de Coulanges, G. Paris, G. Monod, A. Longnon, A. Giry, A. Luchaire, Ch.-V. Langlois, etc. Tous ces noms sont bien connus du public, mais qui connaît leurs œuvres ? Trop exclusivement scientifiques, elles le dominent de trop haut pour l'intéresser ; aussi, s'est-il rabattu fiévreusement sur cette histoire qui parlait à son imagination et à sa sensibilité, comme auparavant celle du moyen âge, celle maintenant, représentée chaque année par des centaines de volumes, qui va de Louis XIII à Louis XVIII, littérature plus souvent qu'histoire. Le moyen âge est tombé dans l'oubli faute d'historiens qui sussent le faire vivre et le faire aimer. Impossible en son âge héroïque, aujourd'hui que l'histoire du moyen âge est constituée sur les bases les plus solides, sa vulgarisation devient non seulement une possibilité, mais une nécessité. Grâce à elle, cette connaissance du passé dont sont faites et notre expérience du présent et nos rêves d'avenir, pourra s'accroître d'une dizaine de siècles dont l'ignorance n'est pas seulement une lacune dans la somme de notre savoir général, mais interdit à notre esprit public la compréhension de nombre de séries de faits et d'idées, de courants d'évolution qui ont fait la société moderne et dont l'origine et le développement, du VIe au XVIe siècle, lui échappent presque entièrement.

Cette œuvre nécessaire de vulgarisation avait été tentée par Siméon Luce ; mais il est mort trop tôt ; encore plus prématurément vient de disparaître un jeune homme qui l'eût peut-être reprise ou qui, du moins, possédait toutes les qualités de savant, pour saisir l'essentiel qu'il faut mettre en relief dans la multiplicité des faits, et d'artiste, pour mettre la couleur de son style en harmonie avec les tons divers du sujet, qui semblent nécessaires pour une pareille œuvre ; il eût été l'homme de cette œuvre, si j'en crois son ouvrage posthume : je parle du *Guibert et son temps*, de Bernard Monod, dont des vers, publiés ici même, ont déjà fait connaître le nom à nos lecteurs.

Rien de plus simple que la vie de Guibert. Né le 10 avril 1053 en un château voisin de Clermont en Beauvaisis, il avait huit mois lorsque son père mourut ; resté seul avec une mère de piété extatique qui l'adorait, qui n'avait eu que lui après sept ans d'un mariage dont une si longue stérilité fut pour elle un véritable martyre, qui avait failli mourir en le mettant au monde, et ne l'avait sauvé avec elle qu'en le consacrant à Dieu, s'il lui prêtait vie, Guibert reçut d'elle une éducation toute de sensibilité et de mysticisme. N'était-ce pas accomplir une œuvre sainte — digne assurément de la plus sainte femme

que Dieu ait jamais envoyé sur terre, à en croire son fils — que d'en faire, à force d'affection, de soins et de dévouement, un fils digne du Christ ? C'était en Dieu, pour Dieu qu'elle voulait l'élever. Mais Dieu n'avait que faire d'un ignorant; elle le voulut tel qu'il fut, rehaussant son savoir par sa piété et le consacrant tout entier à la gloire de Dieu. Comme à chaque acte important de la vie de la mère comme du fils, une vision accompagna le choix du précepteur, choix d'ailleurs peu heureux. De six à douze ans, la férule de ce vieux maître dompta l'ardeur naturelle à ce fils d'une race de guerriers, la tourna vers la science et la religion, la plia à l'humilité du cloître. Tout enfant, il tendit sa volonté vers un seul but; s'instruire. Voyez le charmant épisode que Bernard Monod nous transcrit si finement du latin de son Autobiographie : Un jour que, plus rudement meurtri, certes, qu'il ne l'avait mérité, il vint s'asseoir aux genoux de sa mère, celle-ci, raconte-t-il, m'ayant demandé si j'avais été battu ce jour-là, moi, pour ne pas paraître dénoncer mon maître, j'assurai que non. Mais elle (un cœur de mère se trompe-t-il en voyant les yeux pleins de larmes de son petit garçon ?) écartant bon gré mal gré ce vêtement qu'on nomme chemise, vit mes petits bras tout noircis et la peau de mes épaules toute bouffie des coups de verge que j'avais reçus. A cette vue, se plaignant qu'on me traitât avec trop de cruauté dans un âge si tendre, toute troublée, hors d'elle-même, pleurant d'indignation et de piété : « Je ne veux plus désormais, s'écria-t-elle, que tu deviennes clerc, ni que, pour apprendre les lettres, tu subisses un tel traitement. » Mais le jeune Guibert, avec un courage stoïque, répartit : « Quand je devrais en mourir, je ne cesserai pour cela d'apprendre des lettres et de vouloir être clerc. » Bientôt sa petite volonté fut mise à de plus rudes épreuves : Après avoir longtemps hésité entre son devoir de mère et son devoir de chrétienne qui l'appelait, sans plus tarder, aux noces mystiques du Christ, poussée par de nouvelles visions, tourmentée par l'excommunication qu'avait lancé contre elle et son fils le prêtre chassé pour simonie d'une prébende donnée au jeune Guibert, se considérant, bien qu'elle lui eût aussitôt fait abandonner la prébende, comme damnée avec son fils si elle ne le rachetait avec elle par les pénitences de la vie monastique, sa mère se décida, enfin, à se retirer au monastère de Saint-Germer-de-Fly, laissant Guibert exposé sans défense autre que ses prières aux tentations du monde. Elles furent, à l'en croire, bien redoutables pour cet enfant de douze ans ! Il se plut toute sa vie à se reprocher en termes sanglants ses *débauches* d'alors; entendons par là qu'il méprisait et l'église et l'école et recherchait la société de ses petits cousins laïcs, avec lesquels il jouait au chevalier !

A la nouvelle de pareilles horreurs, sa pieuse mère s'affola : elle obtint de l'abbé de Saint-Germer de recueillir au monastère cet enfant voué à Dieu; vers 1066, il entrait au cloître pour n'en plus sortir. Vite il s'y distingua par son ardeur à l'étude, attira sur lui l'attention d'Anselme, le futur archevêque de Cantorbéry, alors simple prieur du Bec, l'une des lumières de l'École, qui se plut à le former; il lut les auteurs

profanes aussi bien que les ecclésiastiques : historiens romains, poètes classiques détrônèrent bientôt les Évangiles. Non content de lire des vers, il se mit lui même à en faire. « Son âme encore primitive et rude s'était épanouie devant la grâce élégante et amoureuse de cette littérature ancienne ; il avait été ravi par la subite révélation de cette langue si doucement maniée par de tels artistes et qui lui dévoilait soudain tant de choses ignorées. » On entrevoit alors en son âme agitée de ces aubes de renaissance dont les voûtes basses des cloîtres du moyen âge écrasent si souvent les premières ardeurs. Un monde nouveau s'ouvrait à lui : le jeune moine, qui n'avait encore eu ni le temps, ni l'occasion de rien connaître de l'existence, pour qui l'amour, la volupté, la joie de vivre n'étaient que des mots et des mots terrifiants, dignes des monstres de l'Apocalypse, se trouvait soudain en présence de ces bergeries sensuelles et raffinées, de ces contes érotiques qui charmaient la société légère et lettrée d'Alexandrie et de la Rome d'Auguste : au fond de sa cellule austère, il vivait comme dans une atmosphère embaumée de ces baisers païens. Et il nous confesse qu'à ce moment même, à mesure que son petit corps se développait, la vie éveillait en lui des chatouillements et des concupiscences adaptées à sa condition et à ses désirs, il ne lisait plus les Ecritures que pour « conserver dans sa mémoire les choses déshonnêtes qu'il y avait pu trouver » ; il rêvait « d'égaler les poésies d'Ovide et des Bucoliques » ; il alla jusqu'à composer « des petits écrits sans sagesse ni retenue, où ne se trouvait aucun sentiment honnête » (1). Il était jeune, il était homme ; Amaryllis et Galatée devaient plus souvent que la Vierge Marie occuper alors ses oreilles et troubler ses rêves. Ce fut la crise décisive de sa vie ; incarné en Virgile ou en Ovide, Satan le tourmente sans relâche de visions tour à tour délicieuses et épouvantables ; à la fin, à force de volonté et de piété , il triompha de ses tentations ; la crise avait été pour lui salutaire ; elle décida de sa vocation ; sa religion fut désormais saine et forte, et sans rien de cet extatisme mystique qui compromet l'équilibre de tant des meilleurs cerveaux du moyen âge ; de ses terreurs de Satan et de ses visions démoniaques, il ne lui resta que ce minimum de croyance à la diablerie, inhérent au catholicisme du moyen âge ; de sa fréquentation avec le paganisme, il garda une culture littéraire supérieure, presque du sentiment littéraire. Il apprit des historiens anciens à chercher aux choses humaines des causes humaines ; le conflit de Dieu et de Satan domina

(1) B. Monod a finement dénoncé les exagérations apportées par Guibert au tableau de ses défaillances. « Il trouvait une si pure joie dans cette contrition de la confession, qu'il s'exagérait à dessein ses propres défauts. Il y a plus : pénétré de la lecture de saint Augustin, avec qui il voulait peut-être rivaliser, comme il cherchait dans sa jeunesse à égaler Ovide et Virgile, il se trouvait des torts imaginaires, heureux d'avoir été l'objet d'une conversion semblable à celle du grand saint. » (p. 65.)

sans doute son œuvre, mais de très haut ; sur terre, il voit que tout résiste dans les passions, la colère, l'orgueil, les intérêts des hommes, et applique toute son intelligence à en débrouiller le nœud. « Ainsi, dit M. Gebhart dans sa préface, un des premiers il eut du monde une vue rationnelle, condition première de l'histoire. » L'autre condition essentielle, celle d'être à portée des grands événements historiques, lui fut également assurée ; ses premiers succès de prédicateur à Saint-Germer le firent nommer abbé de Nogent-les-Vierges sous-Coucy ; il y resta jusqu'à sa mort (1104-1124) mêlé de près aux grands événements de son temps ; il connut le mouvement des communes, vit deux rois (Philippe Ier et Louis VI) et un pape (Pascal II) et passa sa vie à recueillir des témoins les plus fidèles, cette grande histoire de son temps que forment les trois livres du *De Vita sua* et les huit livres des *Gesta Dei per Francos*. Aussi est-ce comme historien que Guibert nous intéresse le plus, et est-ce à Guibert historien que B. Monod a consacré la partie la plus vivante de son livre. Parmi les épisodes nombreux qu'il nous analyse, esquissons après lui, à titre d'exemple, cette terrible histoire de la succession épiscopale de Laon, si caractéristique du XIIe siècle. Avant d'aborder ce récit, B. Monod s'était déjà, pour ainsi dire, fait la main en ce genre de tableaux d'histoire, par son exposé de l'affaire contemporaine de l'élection épiscopale de Beauvais (1).

Anseau, évêque de Beauvais, meurt le 21 novembre 1099. Aussitôt le roi Philippe Ier, usant de son droit de régale, s'applique à faire durer la vacance pour toucher les bénéfices ; enfin, comme Rome s'inquiète, invite sévèrement, par l'organe d'Yves de Chartres, le clergé de Beauvais à procéder à l'élection régulière d'un bon pasteur, — entendez d'un évêque ultramontain, — il s'empresse de poser la candidature d'un de ses favoris, déjà pourvu de nombreux bénéfices, et qui n'en est pas moins même pas sous-diacre, Étienne Galande ; il est aussitôt élu par le parti opposé à Rome, au grand scandale d'Yves de Chartres et des légats de Rome envoyés pour excommunier le roi Philippe et sa concubine Bertrade, comtesse d'Anjou. Mais Rome n'est pas incorruptible ; le roi et l'évêque y écrivent ; ils y font écrire par le métropolitain de Reims, le fameux simoniaque Manassès toujours déposé et toujours réintégré qui, vivant à Reims en grand seigneur plutôt qu'en prélat, se plaisait à répéter : « L'archiépiscopat de Reims serait bien bon s'il n'y fallait chanter la messe ! » Ils parviennent même à faire intervenir pour eux le sévère

(1) *L'Élection épiscopale de Beauvais de 1100 à 1104*, par Bernard Monod (Paris, Champion, 1904). J'ai profité pour mon résumé des rectifications faites dans la *Revue Critique* (29 avril 1905), par L. H. Labande, l'historien de *Beauvais et ses institutions communales jusqu'au commencement du XVe siècle* (Paris, Impr. Nationale, 1892), que j'ai aussi consulté. Rappelons enfin, qu'avec ses thèses sur *les Rapports de Pascal II avec Philippe Ier et Louis VI*, B. Monod était devenu le spécialiste de l'histoire religieuse de cette période.

Yves de Chartres qui est, avec Hugues de Die, le principal soutien de Rome en France et l'archidiacre Lysiard, un cousin de Guibert, le chef du parti opposé à Etienne, et qui, après l'avoir excommunié pour adultère, est devenu son intime. En même temps, un synode réuni à Soissons par Manassès, sous la pression royale, donne raison à Étienne ; mais, pour une fois, Rome s'obstine, ordonne de nouvelles élections ; après mainte querelle, Galon, élève et successeur d'Yves de Chartres dans l'abbaye de Saint-Quentin de Beauvais, est élu ; mais tandis que le pape refuse de confirmer et de consacrer Galande, le roi refuse d'investir Galon et de le faire entrer en possession des droits et biens épiscopaux. La lutte se prolonge à main armée ; le fils même du roi, Louis le Gros, doit venir protéger Beauvais contre les seigneurs du voisinage, Dreux de Mouchi et Lancelin de Bulles. Il prête serment avec son père de ne jamais laisser Galon s'introniser à Beauvais. Mais le siège de Paris devient vacant ; le roi Philippe a besoin de l'absolution du pape, le pape Pascal II de l'appui du roi dans la querelle des investitures : ils s'accordent sur ce compromis ; Galon sera évêque de Paris et l'on procédera à Beauvais à de nouvelles élections (1104/5).

Le conflit entre pape et roi, à Beauvais, est presque une comédie ; à Laon, il devient une des plus sanglantes tragédies de l'histoire.

Lorsque l'évêque Engeran mourut de paralysie générale après les pires débauches (1106), le roi Philippe, comme à Beauvais, jugea bon et surtout profitable de laisser Laon vacant pendant deux ans. A la première réunion du corps électoral, les voix se divisèrent sur deux archidiacres de Laon, Gautier, brillant chevalier, et Ebal, débauché notoire. Pascal II les rejette tous les deux comme indignes ; un troisième candidat « courant au plus pressé » se rend à la cour et achète l'appui du roi Philippe ; mais le dimanche où il devait être nommé, c'est son cadavre qu'on apporta dans l'église ; à peine déposé, il creva, dit Guibert, et laissa échapper une humeur fétide qui s'écoula jusqu'au milieu du chœur ». D'ailleurs, Enguerrand de Boves, sire de Coucy, voulait avoir sur le siège de Laon un homme à lui ; magnifique avec les églises, mais brutal, cruel, sensuel, « tellement abandonné à l'amour du sexe qu'il avait toujours autour de lui quelques femmes achetées ou empruntées, » il vivait alors publiquement avec la comtesse de Porcin, femme de son cousin, le comte Godefroy de Namur, dont Enguerrand était loin d'être le premier amant ; entre Godefroy et Enguerrand, ce fut une guerre à mort ; tous les partisans de l'un qui tombaient aux mains de l'autre étaient pendus haut et court, yeux crevés, pieds coupés ; pour cette femme perdue, trois autres querelles mortelles vinrent compliquer la première : Thomas de Marles, fils d'Enguerrand, que la marâtre sut faire chasser par son père et déclarer son ennemi mortel ; Guy, son nouvel amant, à qui, pour le garder auprès d'elle sans exciter le soupçon, elle sut faire donner par Enguerrand, sa fille en mariage et à qui Thomas fit une guerre impitoyable ; Gérard, son ancien amant, qui s'attachait à vilipen-

der et à attaquer de toutes manières ses infâmes amours avec Enguerrand. En pareille situation, Enguerrand ne pouvait souffrir sur le siège de Laon qu'un prélat qui, comme son cousin Engeran, protégeât et favorisât son adultère ; aussi obtint-il du roi qui, vivant en semblable concubinage, n'avait rien à lui refuser, la nomination de Gaudry, référendaire du roi d'Angleterre, « qu'on avait appris être fort riche en or et en argent », homme de guerre, de chasse et de plaisirs, traînant à sa suite un nègre, exécuteur de ses hautes œuvres, et n'appartenant pas plus à l'Église qu'Étienne de Galande. Cédant à la double pression du roi et du seigneur et surtout à la plus douce persuasion de l'argent anglais, tout le clergé de Laon, dont Guibert, à sa grande honte, élut Gaudry ; seul le doyen Anseau protesta en cour de Rome. Gaudry, sûr de l'effet de son or, résolut d'y aller chercher lui-même sa consécration ; séduit par ses belles promesses et surtout par l'espoir de voir la Ville Eternelle, Guibert se laissa emmener dans sa suite ; mais à Langres, Gaudry et Guibert rencontrèrent le pape qui venait en France se réconcilier avec Philippe et lui demander son appui contre l'Empire et ses antipapes ; ébloui par le grand appareil de la cour pontificale, heureux du grand rôle qu'il avait à jouer, Guibert eut la faiblesse, qu'il ne se pardonna jamais, de parler pour Gaudry et si éloquemment qu'Anseau abandonna l'accusation et que Pascal II confirma l'élection de Gaudry, tout en félicitant chaudement son défenseur. Avant de quitter Langres soixante livres d'argent, fruit de ses rapines, furent distribuées par Gaudry aux cardinaux.

A peine installé sur son siège, il fallut pour complaire à Enguerrand, que Gaudry lui accordât une première victime : ce Gérard qui l'assiégeait tous les jours de ses sarcasmes. Désireux cependant de ne point endosser la responsabilité du crime, il partit pour Rome, une fois tout organisé ; en son absence, son frère Rorigon et les sicaires d'Enguerrand assassinèrent Gérard en pleine cathédrale. Cette fois, appuyés par tout le peuple, encouragés par l'absence de l'évêque, Guibert, Anseau et les chanoines eurent le courage de flétrir publiquement l'assassinat et d'en excommunier les auteurs. Louis le Gros profita de l'occasion pour intervenir. Il fit vider le palais épiscopal pour que Gaudry ne put s'y réinstaller. Celui-ci ne se laissa pas effrayer pour si peu; il revint de Rome, chargé « des dépêches apostoliques dans lesquelles le pape se montrait plein de tendresse pour lui, et une ample provision de lettres pontificales dûment scellées ». Guibert était devenu, en son absence, le chef de l'opposition ; mais il connaissait son peu de fermeté ; il le fit venir aux portes de la ville, l'ensorcela de paroles flatteuses. « Devant si grand prélat, entouré de tous ces homicides et excommuniés, et si ouvertement protégé par le pape, pour la troisième fois Guibert fut lâche. Il faiblit, de mauvais cœur, de mauvaise foi, promit de travailler pour Gaudry dans la mesure de ses forces. » En même temps, Gaudry achetait le roi et la cour, puis rentrait en triomphe dans Laon et osait excommunier à son tour ceux qui avaient osé excommunier les assassins de Gérard. Comme après ce défi,

la révolte couvait dans Laon, sous prétexte de chercher de l'argent en Normandie, Gaudry s'éloigna; c'est alors que l'insurrection éclata, que la Commune s'établit. La suite des événements, le massacre de Gaudry, la lutte acharnée de Thomas de Marles devenu chef de la Commune, contre son père et son roi, — est connu de tous par le récit classique d'Augustin Thierry, dans ses *Lettres sur l'Histoire de France*. Rappelons seulement qu'il n'a presque eu qu'à y condenser le récit de Guibert; semblable dans toute la partie où il nous décrit la société française après l'œuvre de Guibert, la tentative de Bernard Monod mérite un semblable succès. Nous n'avons voulu qu'en donner une idée qui engage à faire avec ce joli livre une connaissance plus approfondie; portrait psychologique de Guibert, tableau historique de la société de son temps, y sont de lecture également agréable et profitable. Sans doute, ce n'est ni sur Guibert ni sur son temps le livre définitif; il n'y prétend point. C'est un essai, aussi simple et aussi consciencieux qu'il le fut lui-même, pour mettre à la portée de tous Guilbert et le milieu où il a vécu. « Nous avons cherché moins à faire une œuvre originale, a dit modestement l'auteur, qu'à tirer de l'oubli une intéressante figure, et si, au lieu de les critiquer, le lecteur s'intéresse à ces pages, c'est à Guibert seul qu'il le devra. » Mais Guibert le devra à Bernard Monod, dont le nom vivra désormais avec celui à qui il a rendu vie.

A. J. REINACH.

BIBLIOGRAPHIE

De Watteau à Whistler, pages de critique par CAMILLE MAUCLAIR, *(chez Fasquelle.)*

Tous les articles qui composent ce volume, nous les avions lus dans diverses revues, ces dernières années, et nul d'entre eux n'avait su nous laisser indifférent. L'extrême sensibilité, la permanente ardeur de M. Camille Mauclair donnent à tout ce qu'il dit une force qui, si elle n'est pas toujours persuasive, ne manque jamais d'éveiller chez celui qui l'affronte une effervescence souvent parallèle, parfois contradictoire, toujours sympathique.

Alors même qu'il se contredit, M. Mauclair demeure convaincu. Une sincérité successive : cela seul, sans doute, importe. Comme M. de Gourmont disait d'un livre de Paul Adam, l'on peut dire de ce livre qu'il est « un magnifique spectacle ». Belle forêt touffue, luxuriante, et mystérieuse aussi, où les branchages mouvants et indisciplinés portent les fruits les plus riches et les plus séduisants.

M. Mauclair m'en voudrait si j'égalais ce livre aux deux volumes géniaux où Baudelaire a donné les plus belles pages de critique qui aient jamais été écrites. C'est cependant aux *Curiosités esthétiques* que *De Watteau à Whistler* fait penser. Et si la chaleur contenue, l'admirable et brûlant sang-froid

du grand maître font parfois défaut ici, l'on y retrouve une semblable indépendance de l'esprit et une voisine impatience affective qui attestent une glorieuse parenté.

De Watteau à Whistler nous répète que la bonne critique d'art est toujours dictée par la poésie et par l'amour. Les peintres, j'imagine, préfèreront toujours, aux oiseuses discussions des « professeurs-jurés d'esthétique », ces transpositions littéraires, émues et lyriques, qui sont, devant leurs œuvres, des miroirs indiscrets et complices.

J.-L. V.

François de Curel, par Roger Le Brun. (Sansot, édit.)

Dans la très précieuse et très active collection que l'éditeur Sansot nomme *les Célébrités d'aujourd'hui*, M. Roger Le Brun, après avoir parlé de MM. Donnay et France, nous entretient de François de Curel. Cette plaquette est mieux qu'une biographie critique, et l'analyse y cède vite la place à de consciencieuses et fortes discussions.

L'évolution de M. de Curel est relevée et commentée avec clairvoyance ; tout le long de cet œuvre divers qui va de *L'envers d'une sainte* à *La fille sauvage*, M. Roger Le Brun découvre le don, ou le goût, qui a fait, de cet auteur, le succès et l'insuccès : le manque de nuances dans les sentiments, défaut qui devient une qualité lorsqu'il dompte et subjugue « la sensibilité grossière », « l'idéalisme vulgaire » de la masse. Puis M. R. Le Brun, constatant que l'ascendant de Fr. de Curel grandit à mesure qu'il s'éloignait des « sentiers battus », explique ce fait par l'idéalisme de l'auteur qui fait de ses interprètes des héros. « Ainsi, conclut-il, sans s'apercevoir de la route immense parcourue sur le champ de la pensée, le public, en se grisant d'héroïque amour, s'est laissé pénétrer d'un idéal supérieur qui, pourtant, ne détruit pas en lui l'énergie fécondante d'une morale idiosyncrasique et familière. »

Un excellent portrait, par Pierre Hepp, précède cette étude que suivent des « Opinions » et une « Bibliographie ».

J.-L. V.

Le Servage, roman, par Edouard Ducoté, (chez Calmann-Lévy.)

Jacques Laurière, le héros de ce roman, est le fils unique de parents ennuyeux, mesquins et autoritaires. Son enfance est dominée, terrorisée par la rude et tracassière éducation qu'il reçoit. Avec son enfance ne cesse point son servage. Il s'habitue à une dissimulation sentimentale qui aide à la durée d'un premier amour, profond et secret. Sa cousine, qui en est l'objet, est aussi vive et spontanée qu'il est timide et hésitant.

Cependant, cédant par habitude au gré intransigeant de sa famille, il épouse une jeune fille douce et médiocre, qu'il n'aime point. Les événements font de sa cousine, mariée à un minotier riche et laid, sa voisine. Celle-ci a gardé sa désinvolture et son aventureuse audace. Elle sait entretenir la

fièvre de Jacques, et devient sa maîtresse. Subjugué, comme ivre, il la suit dans le Midi, non sans avoir établi, pour son départ, des mensonges compliqués. Ils sont découverts cependant. L'épouse se plaint au père, vieillard timoré, humble, naïf, que ces événements inattendus bouleversent jusqu'à le conduire au tombeau. Et c'est son dernier soupir que reçoit son fils, qui pour s'être, une semaine, libéré de son servage, a provoqué les larmes, le drame et la mort.

Cette histoire simple et vraisemblable est écrite par M. Ducoté avec une mesure volontaire et une émotion contenue. De ce roman grave et désolant, l'odeur maussade de la province s'exhale savamment. M. Ducoté est de ces romanciers qui, contrairement à René Boylesve ou Paul Adam, préfèrent, au pittoresque du style ou de l'observation, les charmes plus austères mais non moins pénétrants d'une narration plus objective, plus disciplinée.

J.-L. V.

Line, par ANDRÉ LICHTENBERGER. (Plon-Nourrit, éditeurs.)

Il semble bien que M. André Lichtenberger prenne un plaisir tout spécial à l'analyse des âmes ingénues. Comme il s'était complu, dans *Les Centaures*, à suivre chez son héroïne Kadilda l'éveil confus et progressif des sentiments, il consacre son dernier livre à l'étude alerte et minutieuse d'une petite fille, Line, et de son jeune frère, Bobby, qui naissent à la vie côte à côte.

Et c'est une œuvre claire, tendre et fraîche comme une joue d'enfant, infiniment spirituelle et fine, pleine de charme sans apprêt et de grâce délicate. Bien qu'un peu hâtifs, quelques chapitres et, entre tous, celui intitulé : *Le pauvre chien*, réalisent la perfection du genre. Tout, d'ailleurs, y contribue, car l'effort de M. Lichtenberger ne se porte point uniquement sur l'observation. Il recherche la stricte adéquation de son vocabulaire au sujet qu'il a choisi, il élimine sans merci le compliqué et la déclamation facile, il limite volontairement ses moyens et se réduit courageusement à l'essentiel. Sans doute, en résulte-t-il un travail plus ingrat, mais c'est là un gage d'unité et de tenue qui fait de *Line* un livre réussi, aimable et délicieux.

P. H.

Sept dialogues de êtes, par COLETTE WILLY (au *Mercure de France).*

Il y a peut-être eu, cette année, six ou sept livres dont on se souvient, et parmi ceux-ci, avec effroi, l'on n'en compte pas moins de quatre qui sont dus à des plumes féminines. Voici l'odorante *Esclave*, la forte *Lueur sur la cime*, la superbe *Domination*, les spirituels *Dialogues de bêtes*.

Je ne puis que signaler ici ce dernier livre, réédition, à peine angmentée, d'une plaquette charmante dont *Les Essais* ont parlé l'an dernier.

M. Blanche et M. Francis Jammes ont paré, l'un d'un portrait,

l'autre d'une préface ce petit livre ; et aujourd'hui, dans toutes les demeures où il y a des bêtes, le chien s'appelle Toby-chien et le chat Kiki-la-doucette... gloire charmante !

Ce livre paru, M. Willy ne peut plus se défendre de l'anonyme inspiration qui mit dans les premières *Claudines* le parfum âcre, pénétrant, nécessaire, de la nature. Parfum qui, des *Égarements de Minne*, est tout à fait absent, ce que nous ne pouvons point ne pas regretter, malgré tout le périlleux et indéniable talent de l'auteur. Pourquoi M. Willy ne pense-t-il pas parfois que beaucoup de ses lecteurs ne sont pas encore assez vieux — ou plus assez jeunes — pour s'intéresser à ce genre d'histoires ? Nous réclamons pour le prochain livre, un jardin parent de celui de Montigny, ou un pendant à ce chapitre de l'orage, qui, dans *Minne*, exhalait l'odeur même de Cybèle, douce et chaude...

J.-L. V.

Peut-Être, roman par ALBERT-EMILE SOREL (Plon-Nourrit, édit.).

Ce roman est, comme tant d'autres, écrit pour relater les complications sentimentales qui occupent les jeunes gens, entre vingt et trente ans.

M. A.-E. Sorel n'est point de l'école de Gabriel d'Annunzio ; il n'embellit pas les spectacles, il préfère au héros lyrique et doré le jeune homme médiocre, quotidien, hésitant. Et sans doute a-t-il raison, car il possède pour analyser de semblables personnages des facultés fines et pénétrantes, de volontaires et patientes qualités, et une observation clairvoyante, encore qu'attendrie.

Le jeune homme de M. A.-E. Sorel a, comme le subjuguant Antoine Arnault de M[me] de Noailles, d'ambitieux appétits. Il a épousé une jeune femme modique, point fiévreuse, nullement mondaine, ménagère et dévouée. Il l'aime, sans doute, mais son imagination de rêveur et son penchant aux aventures l'inclinent à s'éprendre d'une autre jeune femme que les plaisirs du monde occupent, affairent et grisent. Il s'établit entre eux un « commerce illégitime » qui trouble fort le jeune amant, âme mal trempée, qui, entre les deux femmes, cède tantôt à sa tendresse, tantôt à sa vanité.

Il n'est guère heureux. Mais des événements surviennent : il devient père et sa maîtresse veuve. L'aventure se dénoue. Sans doute ce chef de famille, pénétré de ses nouveaux devoirs, demeurera-t-il désormais fidèle et satisfait ; mais, de cela, l'on ne saurait être persuadé.

Il faut garder du livre de M. Albert-Émile Sorel une impression durable. S'il ne nous a pas entraîné dans de féeriques jardins, parmi de séduisants mensonges, il a su, du moins, nous montrer, avec une savante émotion, des horizons journaliers, plus coutumiers, moins attrayants, mais qui recèlent, pour celui qui sait les voir, des enseignements véridiques et nécessaires.

J.-L. V.

La Trempe, par MAURICE DUPLAY. *(Albin Michel, éditeur.)*

Ce livre n'ignore rien de ces devanciers. Mais si Georges Girbal se compare lui-même au Miserey d'Abel Hermant, au Favières de Lucien Descaves, c'est pour mieux accuser les conditions qui l'en séparent. Certes, parce que l'enfant eut moins le respect du bachot que de la liberté, le jeune homme devra sacrifier à la caserne trois des plus belles années de sa vie. Mais, à défaut de diplômes, Girbal possède la supériorité de la culture et de la fortune. Dans cette petite garnison du Midi, l'ennui et le désœuvrement exalteront ses moins nobles instincts : mais son intelligence affinée lui évitera la contagion de la brutalité.

Tout de suite après la cruelle séparation, le *bleu* subit d'un seul coup la laideur et la saleté des gens et des choses, l'absurdité de la discipline, l'imbécillité mauvaise des sous-officiers, la bêtise ingénue des soldats. Les notes du lignard Girbal esquissent prestement des portraits vengeurs et dressent l'inventaire de cette ménagerie de voleurs, d'alcooliques et de souteneurs. Plus tard, il se rendra compte de la triste mentalité des chefs : et, pour un lieutenant Thurger ou un colonel Nivert, quelle hiérarchie d'aigrefins et d'incapables !

Dans sa chambre louée en ville, Girbal regrette longuement sa vie parisienne et voluptueuse. Il se fait égoïste, pusillanime et ne s'en cache guère. Désireux de s'épargner des tracasseries, il usera envers les sergents d'une facile corruption. En retour, ceux-ci l'exploiteront sans vergogne, s'offrant à ses frais les plaisirs de la table et du lit. Cependant, à présider, sans y prendre part, ces ébats dans les bouges, Girbal ressent plus lourdement sa solitude morale et physique. Jeté par le sergent Hilaire dans les bras de sa maîtresse Flavie, chanteuse de beuglant entre deux âges, le caporal nouveau promu quitte lâchement ce triste amour pour celui d'une certaine Pauline. Puis, quand son lieutenant lui a fait expier en prison la beauté de sa maîtresse, Girbal, libéré et convalescent, se garde de les surprendre tous deux dans sa propre chambre, tant sa dépression morale redoute les représailles.

Les circonstances hostiles vont achever de l'abattre. En permission à Paris, l'absent apprend le mariage de Jacqueline Naudier, qu'il considérait comme une fiancée, et les trahisons de sa maîtresse Ninette. De retour au régiment, il se laisse attirer à la villa de son capitaine, capter par sa sœur Françoise et ce couple d'aventuriers lui arrache une promesse de mariage. Il ne peut que prévoir, avec cette union disparate, le sacrifice de ses projets littéraires, le reniement de ses idées, l'abdication de sa personnalité. La vie de caserne n'est pas finie pour lui quand sonne l'heure de la classe.

Du moins, une fois encore, Georges Girbal crie ses haines et ses espérances. S'il définit le sous-off « un mauvais domestique à qui la caserne procure le seul moyen de devenir un maître pire », il blâme plus encore l'officier qui, librement, au lieu d'instruments créateurs, « choisit des outils de destruction et d'extermination ». « Flétrir les vices, les tares indé-

niables d'une institution qui, pour la majorité, est l'image la plus ressemblante de la patrie, n'est-ce pas montrer son culte pour la patrie en en détestant la caricature infâme ? » Ainsi son patriotisme n'admet que le système des milices en vue de la guerre défensive.

Résumant l'influence de la caserne sur la moralité de Girbal, M. Duplay a justifié d'une vigoureuse ironie le titre de son livre véridique : « Ainsi, veule, capon, féroce, abêti, indélicat, désormais il était un homme, maintenant il était trempé : un héros. »

M. H.

LETTRES SUISSES

Aline, par C. F. Ramuz. (A Lauzanne, chez Payot ; à Paris, chez Perrin.)

M. C. F. Ramuz a débuté il y a plus d'un an, par une plaquette de vers, *Le Petit Village*, où il y avait des choses naïves, vraies, touchantes ; puis il a collaboré aux *Pénates d'argile*, ce livre écrit en commun par quatre jeunes gens et dont j'ai rendu compte ici même ; enfin il nous a apporté le mois dernier un roman, *Aline*.

C'est l'histoire d'une jeune paysanne vaudoise qui aime un garçon de son village, en a un enfant, et qui, se voyant abandonnée, se pend à un arbre après avoir étouffé le petit. Aventure un peu banale malgré ce qu'elle a de tragique, mais qui a donné lieu à un livre d'une saveur nouvelle. M. Ramuz a eu le grand mérite, écrivant un roman rustique, de voir vrai : il n'est tombé ni dans l'excès Zola, ni dans l'excès Sand ; il faut le rapprocher à cet égard de son illustre compatriote zurichois Gottfried Keller. En toute simplicité, le récit se déroule, sans l'ironie narquoise d'un Jules Renard, empreint au contraire d'une mélancolie résignée, celle d'un paysan qui aurait réfléchi et peut-être souffert.

Je voudais parler du style de M. Ramuz. On peut le discuter, car lorsqu'il est mauvais, il tombe dans le procédé, mais lorsqu'il est bon, ce qui est fréquent, il atteint à la grandeur biblique. Son originalité ne réside pas dans la structure des phrases — elles sont courtes et souvent construites de la même façon — mais dans l'emploi de l'image. En voici trois exemples :

...Les cloches se mirent à sonner... Et comme elles étaient mal accordées, l'une très basse, l'autre très haute, l'une battant vite, l'autre à longs coups sourds, elles avaient l'air, par les champs, d'un ivrogne avec sa femme qui s'en vont se querellant...

...Quand on aime, le temps où on ne s'est pas aimé est comme une belle robe qu'on n'a pas mise...

...L'aube s'étant levée sur la colline descendit se mirer aux fontaines.

Je sens qu'il faudrait ici multiplier les citations, mais alors la phrase, l'expression choisies, dépourvues de leur contexte,

perdraient beaucoup de leur sens. Le charme de ces images est de survenir ici et là, d'amuser, d'étonner, d'émouvoir au passage : il est difficile de les présenter toutes seules. Mobiles, infiniment variées, elles augmentent la puissance suggestive du style ; les choses ordinaires en sont relevées, les choses supérieures en sont rendues plus familières ; et au fait exposé s'ajoute le monde nouveau que la comparaison évoque. Dans ces conditions rien n'est indigne d'être transcrit, puisqu'à propos de tout le poète sait ouvrir des perspectives et les prolonger à son gré.

Comme on pouvait s'y attendre, les descriptions abondent dans ce roman : elles sont courtes et répétées, ce qui fait que dans l'esprit du lecteur les personnages ne sont jamais détachés de leur milieu : on n'oublie pas qu'ils marchent sur la terre des chemins, sous un vrai ciel, et leurs passions ne les empêchent pas d'aller cueillir la laitue ou fendre le bois. Ces paysages sont toujours extraordinairement justes d'impression. Et comme c'est amusant de chercher à voir « comment c'est fait ».

L'automne s'était posé à la cime des arbres et les feuilles touchées jaunirent. Elles ressemblaient dans les branches à de jolis oiseaux clairs qui vont s'envoler. La lumière adoucie était molle comme un fruit trop mûr. Les chiens bâillaient en s'étirant dans la cour déserte des fermes. Vers le soir, les fumées des feux de broussailles traînaient sur les champs comme des chenilles blanches.

Le froid dura longtemps, car l'hiver était rude. Puis le ciel, comme une bouche ouverte, souffla une grande haleine chaude qui fit mollir les routes et tomber la neige des toits et verdir l'herbe dans les prés. On dit : « Voilà l'hiver qui est bien malade. » Et les enfants couraient devant les maisons

...La lune à son dernier quartier s'était couchée derrière les bois. Il n'y avait que les étoiles et leur cendre insensible qui tombait dans les arbres. La nuit était pure. L'air léger passait par bouffées, hérissant l'herbe. Aline courait au hasard en pleins champs, sautant les rigoles et buttant aux talus. Devant elle, de vagues fermes occupaient l'espace. Derrière elle, sous le ciel paisible, les maisons du village, groupées autour de l'église, semblaient un troupeau de moutons endormis près du berger debout.

Tout cela est très simple et à la fois très exact, d'une délicate vérité qui rappelle parfois l'admirable *Dominique* de Fromentin. M. Ramuz n'hésite pas à employer les mots les plus usuels, mais il leur rend une intensité dont on ne le supposait pas capable, et il les assemble d'une façon musicale ; il sait que des phrases d'apparence unie peuvent recéler un rythme qui les rend inoubliables, harmonie qui n'est pas déterminée par des règles de métrique, mais qui s'impose à l'oreille et au cœur. Jamais il n'est besoin de surcharges : la ligne la plus nue peut devenir mélodie. A ce point de vue, *Aline* est remplie de la poésie de la prose.

Dans ces paysages si vrais et en même temps si agréables vivent des hommes et des femmes qui aiment et qui se font souffrir. Peut-être sont-ils un peu sommaires. Après la faute,

une petite paysanne, même très instinctive, doit se réveiller un peu de sa passivité. Dieu me garde de réclamer à M. Ramuz de la morale là où elle n'a que faire, et d'exiger la repentance de la pécheresse. Je regrette autre chose, je regrette le fait psychologique. C'est un fait que nous subissons un certain nombre d'influences morales, que nous y réagissons : pourquoi le taire dans la crainte de paraître sermonneur ? Le regret du lecteur qui pense ainsi est d'autant plus vif qu'à bien des reprises M. Ramuz laisse entrevoir des traits de vérité, des cris sincères. Ce qui nous intéresse toujours davantage, c'est le spectacle d'âmes vivantes : je souhaite que M. Ramuz nous en montre dans son prochain volume de plus complexes. Mais Aline est une petite fille bien attachante.

ROBERT DE TRAZ.

REVUE DES REVUES

Revue Bleue (juin). — Ce fascicule contient un article très documenté de M. REBELLIAU sur *Barbier et ses amis*. Mais que vient faire dans une telle revue une étude sur *les incohérences du bouddhisme ?* On est trop porté, semble-t-il, dans cette publication estimable, à donner des fragments de volume dépourvus d'intérêt pour le grand public, parce qu'ils sont signés de noms de professeurs à la Sorbonne. Mais les « noms » n'attirent plus ingénûment par le temps qui court. De plus — et ceci est plus grave — cette revue a le tort de vouloir se rapprocher d'un journal en donnant des articles de sport hippique et des *faits et aperçus* qui lui enlèvent toute tenue, sans d'ailleurs présenter un bien vif intérêt. A côté de cela, il faut reconnaître qu'elle publie des articles attachants comme ceux de M. DESDEVIZE sur *l'Espagne et l'Angleterre* ou de M. LAIR sur *le patriotisme des socialistes allemands*.

L'Occident (mai). — Deux beaux poèmes en prose, *l'Heure jaune* et *Dissolution* du grand PAUL CLAUDEL ; une traduction de la *Vita Nova* de Dante par HENRY COCHIN ; un article de LOUIS ROUART sur *un nouvel essai de peinture décorative* nous initiant un peu sommairement aux intéressantes recherches d'un jeune peintre catalan, M. Sert, que hante le louable désir de rénover la tradition de grande peinture dont Tiepolo fut le dernier représentant et qui a été chargé de décorer une cathédrale aux environs de Barcelone ; une remarquable nouvelle satirique, *Monsieur Cosmantrope*, de notre collaborateur EUGÈNE MARSAN. Monsieur Cosmantrope est la moderne incarnation du *Barbon* de Balzac : « Il se tient aux deux Chambres ; à la Sorbonne on le voit aussi fréquemment dans la galerie des Sciences qu'en celle des Lettres ; il fréquente les salles de rédaction des grands journaux et les facultés. Les bureaux lui sont ouverts des plus importantes revues. Il voit tout. Il sait tout. Il dit tout. »

Revue de Paris (1er juillet). — Un roman de M. BOYLESVE, *Le Bel Avenir*, qui, sans doute, sera un chef-d'œuvre d'observation tendre et malicieuse. Sans que l'on y prenne assez

garde, M. BOYLESVE devient l'un de nos premiers romanciers. De *Sainte-Marie des fleurs* au *Bel avenir*, quel chemin parcouru, sûr et glorieux ! — M. JEAN ERIEZ donne la première partie d'un roman.

Poesia (juillet). — M. F.-T. MARINETTI, qui dirige, à Milan, cette revue avec une active allégresse, y célèbre, en vers, M. Gustave Kahn ; la poésie de M. Marinetti a une fougue heureuse et de la conviction. Ce recueil sympathique contient aussi une enquête sur *la femme italienne*, elle nous apprend que MM. Margueritte la considèrent comme du feu, M. Ganderax comme un fruit, M. Mauclair comme une harmonie passionnée ; quant à M. Barrès, il ne veut point en parler, elles lui ont toutes, dit-il, « demandé le secret ».

La Revue littéraire de Paris et de Champagne (juin). — Dans cette revue, où écrivent d'intéressants poètes et prosateurs comme Mécislas Golberg, Fagus, Louis Dumont, écrivent aussi une série d'obscurs correspondants de la province ou de l'étranger. Nulle lecture, sans doute, n'est plus divertissante. Écoutez M. JOAQUIN-JULIO FERNANDEZ, il envoie une lettre d'Espagne, intitulée : *Bonheur ! qui désire le bonheur ?* On ne l'a point, ce bonheur, prétend-il : « La société contemporaine manque de foi et d'idéal. A Pierre l'Hermite on a substitué Tartufe. Mais peut-on dire : Tartufe est heureux ? Non. Quand l'orgie prend fin, quand sur la table tachée de vin ne restent plus que les débris du festin et les fleurs fanées, quand on a brisé les bouteilles vides, et que les hétaïres ont roulé sur le sol, enlacées à leurs amants, inconsciemment Tartufe fronce les sourcils et une larme glisse sur son visage... Non, je le proclame à la face de Paris, de ce Paris symbole du monde où l'on s'amuse, nous ne nous amusons pas, car nous ne sommes pas heureux. Jeunes gens qui courez vers l'alcôve de vos aimées, sanctuaire du..., etc... » — Plus loin, M. JULES ROMAINS, qui n'est pas peintre, s'excite à propos de la *Louise* de Charpentier, et s'écrie : « J'attends le geyser ! » Plus loin encore, M. CARDINI s'excite à propos de Rossini, il l'appelle « le cygne de Pesaro » ; il qualifie M. Surmont père de « un de la vieille école » et il nous renseigne longuement sur M. Vaysman ; ce violoniste champenois a, paraît-il, l'étrange idée de se coucher, de s'étendre sur son violon. M. Cardini réprouve cela. « Il est bon, juge-t-il, de ne faire qu'un avec l'instrument, mais par l'âme, non par le corps. »

NOTE

Notre collaborateur Robert de Traz nous fait parvenir trop tard une étude qui devait paraître dans ce numéro sur le volume de M. MAURICE BARRÈS, *Au service de l'Allemagne*. — Cette chronique fera partie de notre prochain numéro, celui d'octobre.

L'Administrateur-gérant : JACQUES RICHET.

SOMMAIRES des DERNIERS NUMÉROS

AVRIL

ALEXANDRE CINGRIA. . . .	Le Bosphore.
C[sse] MATHIEU DE NOAILLES .	L'Aurore.
CHARLES VERRIER	Paul Bourget.
ROB. ET G. VALLERY-RADOT.	Le Nouveau.
JEANNE SIENKIEWICZ . . .	Le Poème du Travail et du Rêve.
JEAN MARIEL.	Deux Poèmes.
FERNAND DIVOIRE	Proses.
J.-L. VAUDOYER.	Un livre ; La Lueur sur la cime.

MAI

ROBERT DE TRAZ	Feuilles de voyage.
BERNARD MONOD	Poèmes Posthumes.
HENRI GANS	Nietzsche et la littérature.
HENRI MARTINEAU	Poème.
EUGÈNE MARSAN	Lueurs et Reflets.
JACQUES DESGRAULES. . . .	Le Pouvoir napoléonien.

JUIN

HOMMAGE A P.-A. BESNARD

Portrait par PIERRE HEPP

AMAN-JEAN, MARCEL BATILLIAT, JACQUES BLANCHE
RICCIOTTO CANUDO, MAURICE DENIS, FERNAND GREGH
FRANTZ-JOURDAIN, MARIUS-ARY LEBLOND
GEORGES LECOMTE, ROGER MARX, CAMILLE MAUCLAIR
Comte R. DE MONTESQUIOU
EUGÈNE MONTFORT, GABRIEL MOUREY
Comtesse MATHIEU DE NOAILLES
FERNAND VANDEREM

C. F. RAMUZ.	Le Temps du grand Napoléon.
ROBERT OCHS	Poèmes.
CH. BRUNET-MILLON	La Sultane des Iles. I.

Chaque numéro contient en outre de nombreuses chroniques.

Paris. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 45398.

2e Année. N° 5 — Le Numéro : 0 fr. 80 — Décembre 1905.

“Les Essais”

REVUE MENSUELLE

— LES CHRONIQUES —

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS

"**Les Essais**", revue de littérature et d'art, paraissent tous les mois en livraisons in-8° de 50 à 60 pages et forment, au bout de l'année, deux volumes d'environ 300 pages chacun, avec tables.

"**Les Essais**" ne publient que de l'inédit.

Chaque collaborateur est seul responsable de ses articles.

ABONNEMENTS :

Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre

France	Union postale
Un an . . . . **10** fr.	Un an . . . . **12** fr.

PRIX DU NUMÉRO : **0** fr. **80**

M. Jacques RICHET, administrateur délégué, reçoit les abonnements, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Les manuscrits, communications littéraires, livres et revues, doivent être adressés au secrétaire délégué, M. J.-L. VAUDOYER, aux bureaux de la Revue.

Le Comité de Rédaction reçoit tous les lundis de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 4



Commentaire d'un regard

(Imité de plusieurs auteurs)

Je me suis longtemps refusé le plaisir de commenter le regard d'un écrivain que je prise entre tous et qui a, sous un front hautain, les plus beaux yeux. Lui-même a broché, à propos du regard de Renan, un ouvrage fait pour sourire entre philosophes élégants et je lui devais trop, pensais-je, pour aller encore le plagier dans ses divertissements. Mais, comme je délibérais sur mes hésitations, une aventure de bibliothèque vint les résoudre. Je connus une fois de plus, et par un fameux exemple, qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil : de Lebret et d'Omer Talon, tous deux de robe, à Bossuet, évêque et gallican, le dix-septième siècle français n'inventait point le droit divin des rois, noble système dont on voit la première expression dans les *Védas* qui sont, comme on sait, des textes d'âge. Considérant après cela qu'il est vain de prétendre, dans un monde trop vieux, à fournir de l'inédit et qu'il vaut autant de donner sciemment dans le lieu commun que de courir la mauvaise aventure de Christophe Colomb, lequel, croyant toucher aux Indes, aborda en Amérique où les

Normands ont laissé leurs runes comme des vestiges éternels de leur lointain passage, je me décidai à rédiger sans autre retard ces commentaires. Aussi bien, me disais-je, j'avouerai l'emprunt que j'y fais et que je n'y ai d'autre dessein que de me donner une récréation. Qu'on y mette quelque mot de soi, un pastiche peut mériter quelque attention et l'homme dont je dirai tout à l'heure le grand nom, écrivant sur le regard de M. Renan, déclare lui-même s'être inspiré d'une fantaisie de M. Charles Laurent, journaliste. Il rappelle encore, dans une note finale, l'opinion de Collini, secrétaire de Voltaire, sur le coup d'œil très particulier de son fripon de maître. Je puis donc le piller, et ses auteurs. Mais je me jugerais maladroit s'il pouvait trouver dans tout ceci, et dans mes malices même, la plus furtive animosité.



J'ai vu M. Maurice Barrès en plusieurs rencontres dont il ne se peut que je les oublie. Je l'ai surtout observé en des instants brefs et remarquables où je le voyais tellement préoccupé que je pouvais exercer sur lui ma curiosité sans manquer de discrétion. Toujours son regard me surprit. Si vous ne le connaissez point, ô lecteur, il vous sera malaisé de me comprendre que vous ne vous soyez procuré ce portrait que donna un manifeste de la librairie Sansot. Encore la gravure est-elle immobile et c'est le jeu délicat des paupières, le jeu de l'iris, la variable durée du coup d'œil que je voudrais peindre. L'expression du regard, aucun pinceau, aucun artifice mécanique ne le traduiront jamais, car ce sont choses et moyens de la matière et qui ne peuvent dire qu'un moment inerte. Mais puisque je ne saurais vous conseiller d'épier M. Barrès, examinez donc la gravure que j'ai dite. Elle illustrera cet essai tout indigne, mais où, suivant la méthode de Bacon qui est la bonne pour tous les objets d'expérience, je passerai de l'esquisse au portrait, du particulier en général. Et peut-être, où le meilleur peintre échoue tout à fait, une pauvre phrase montre-t-elle plus d'adresse, le langage étant de soi spirituel et mouvant comme le regard.

Je suivais M. Maurice Barrès comme il sortait, après une conférence, de cet hôtel de la Société de géographie

dont on peut, comme on dit de certains clochers qu'ils sont de *style jésuite*, assurer qu'il est un modèle achevé de l'*ordre savant*. Des amis l'entourèrent et il marcha comme entre des disciples bien acquis, avec distraction et d'un pas nonchalant. Un illettré, et qui n'eût jamais vu Barrès, l'eût à ce moment reconnu, à la manière dont il allait et parce qu'il ne regardait personne alors que tous levaient sur lui les yeux, pour le centre et, si je puis dire, le duc, le duc spirituel de ce clan. Soudain, il boutonna son pardessus de ratine bleue, ample vêtement bien coupé et croisé sur la poitrine. Pour en ramener le côté gauche sur le droit et la première boutonnière sur le bouton, il eut le geste propre, se pencha, le coude haut et les épaules serrées. Les lèvres balançaient, avec je ne sais quoi de dédaigneux, une cigarette qu'à son arome je reconnus pour être de caporal ou de maryland, de tabac noir enfin. Ce détail a son prix.

S'il avait vingt-cinq ans, me disais-je et qu'il écrivît, par ce que nous savons de lui, ce serait à parier qu'il fumerait du tabac d'Orient. Mais que je ne me prenne pas à de telles petitesses ! Ce héros n'a point d'âge puisqu'il sera au chevet de jeunes hommes qui sont encore des enfants ou qui ne sont point nés et dont le cœur adolescent se nourrira de lui.

Je le suivais encore : la fumée, sembla-t-il, souleva ses lourdes paupières et nous vîmes un regard admirable de fièvre, son iris voilé d'une buée et cette pupille, dilatée par la vaste image d'une foule et sans regard pour les individus que montrent les orateurs après qu'ils se sont enivrés d'eux-mêmes et du spectacle de leur auditoire — un regard qui ne nous apercevait point.

Comme il devait monter en voiture, il se rappela, sans doute, qu'il marchait sur le trottoir du boulevard Saint-Germain et que des amis l'accompagnaient qui l'avaient applaudi, car il chassa de son visage cet air de rêverie qu'on y voyait. Il serra des mains, donnant çà et là de ces petits coups d'œil comme en échangent des amis qui se saluent et veulent s'épargner des paroles oiseuses. Ces regards-là ne sont point pour l'examen : ils ne voient rien et n'ont rien à voir, puisqu'un ami c'est chose habituelle et sûre. Ils expriment un sentiment et l'on a accoutumé de dire qu'ils parlent. Ils sont composés de bienveillance et de bonne foi. Mais dans ceux de Barrès, on discernait, en

outre, sinon de la hauteur qui, mise là, eût été choquante, et il s'appliquait, au contraire, à pratiquer la familiarité, du moins quelque chose de distant et de rétracté. Certes, il ne s'y livrait pas tout entier.

A certains amateurs de politique tragique qui lisent, comprennent les sanglantes histoires des républiques italiennes, et, munis d'une intelligence, si je puis dire, seulement rétrospective, déplorent la banalité de notre époque sans soupçonner les drames secrets et pleins d'affres qui se jouent dans les couloirs des Chambres, dans les salons ministériels, dans l'arrière-caisse des banques, la soudaine mort de M. Gabriel Syveton, député de Paris, forçant à la curiosité jusqu'aux moins déliés des esprits, vint apporter un sujet de comparaisons, d'étonnement et d'étude. Pour moi, j'en fus si violemment ému, qu'aux obsèques, je suivis jusqu'au cimetière quelques étudiants de mes amis. Nous apportions aux funérailles un deuil furieux, la colère de partisans offensés et déçus. Ce jour-là, nos chefs auraient aisément obtenu de nous une émeute, mais ils doutaient de leur ami et sur une douteuse occasion ils ne pouvaient risquer une aventure décisive. Notre couronne posée, nous choisîmes notre place dans le convoi. Je désignai à mes camarades M. Maurice Barrès et, sans nous concerter, nous nous mîmes à le suivre. Il y avait là pourtant des hommes d'une gloire plus répandue. Mais lui, c'est le fascinateur qui entraînera toujours, comme Socrate, le cœur des jeunes hommes, en sorte que si la République française pratiquait les mœurs susceptibles et cruelles d'Athènes, elle aurait à lui envoyer, sur la délation de quelque sycophante et pour avoir inspiré à la jeunesse une politique et une sagesse contraires à la charte des Droits de l'homme, la fatale coupe de ciguë. Un homme l'accompagnait qui a séduit Paris, l'Amérique et ses électeurs et qui possède un beau nom. Tous deux portaient leurs soucis avec bonne grâce et si, d'une manière générale, l'attitude des premiers de notre parti ce jour-là nous parut inquiète et gauchement irrésolue, eux, du moins, pour dissimuler leurs préoccupations, exercèrent tout leur savoir-faire de mondains.

Comme nous laissions la grande avenue de Neuilly, M. Barrès me surprit que je l'observais. Et j'obtins de lui un premier regard dont je n'eus pas lieu d'être honoré. Me crut-il commis par la préfecture pour l'épier? Ses sour-

cils s'abaissèrent sur un coup d'œil empreint d'une nonchalante superbe, du plus magnifique dédain que j'aie vu jamais, sur un coup d'œil rapide et calculé pour que cela restât entre lui et moi et que je fusse même contraint de feindre n'avoir rien aperçu. Je dus le suivre encore, à la tête de mes dix bavards qui prononcèrent bien dix fois, en une minute, son nom. Je lui laissais ainsi tout loisir de reviser son jugement et quand je jugeai que ce fut fait, je n'évitai plus de croiser mon regard avec le sien. J'y lus une furtive rétractation, puis un air boudeur pour nous signifier que nous devenions importuns, et tout de même, car pouvait-il lui déplaire que nous l'élisions entre tant, un plaisir qu'on ne voulait pas nous avouer. Nous nous écartâmes...

Mais je pus voir encore, cependant que nous passions, avant d'entrer à Saint-Pierre de Neuilly, devant des couronnes rangées, qu'il en lisait rapidement les inscriptions. Une dut l'intéresser, car il se pencha et, m'étant rapproché de lui qui s'était arrêté un instant, j'observai que ses yeux s'avivaient d'une fine émotion toute brouillée d'ironie. La funéraire dédicace qui l'attirait était d'une énergique naïveté où éclatait la sincérité du peuple. Je me rappelai quelques chapitres du Jardin de Bérénice, les dernières pages de l'Appel au soldat.

Et comme il doit aimer, disions-nous, cette fête où la Mort est présente avec de terribles secrets, où un peuple a pris le deuil, émouvante, mystérieuse péripétie d'une tragédie publique ! Voici qu'un détail le retient, sans valeur pour d'autres yeux que les siens, dans le déroulement du cortège...

Et comme c'est le propre des jeunes hommes de mêler à tout leur littérature, l'un de nous se prit à conclure :

— Quelle autorité, quelle persuasion donne à une page un détail trouvé et mis à sa bonne place !

A l'église, la pression de la foule m'ayant porté non loin de M. Barrès, je m'installai derrière un chandelier. M. Barrès découvert nous montra une tête exactement coiffée mais aux cheveux rebelles et où une mèche fameuse, dont on ne sait si l'art l'a disposée ou la nature, cèle la tempe droite. Il parut suffisamment contrit, mais il avait pris ses précautions et s'était assis dans la nef latérale de droite, pour y bavarder commodément. Certains n'avaient pas eu sa discrétion, qui étaient de fort

petits personnages et pourtant se carraient dans la grande nef, sans doute pour acquérir, au voisinage d'hommes illustres, une soudaine importance et, qui sait ? être cités dans les journaux. Lorsque le prêtre éleva l'ostensoir, sacré réceptacle où Dieu tient, chacun salua à sa manière. M. Edouard Drumont plia le cou, s'agenouilla et pria, avec une crâne bonhomie, comme devait prier Veuillot et en homme qui s'est agenouillé sur le pavé même de Bruxelles à la procession de Sainte-Gudule. M. Coppée soupira et leva les yeux vers le ciel, avec sincérité. M. Jules Lemaître s'agenouilla par politesse et de l'air dont il eût tiré son chapeau devant un noble vieillard. M. Lasies enfin, le torse roidi et la moustache cirée, décomposa des signes de croix militaires avec une attitude de défi. Une si visible ostentation, de sa prière, si sincère qu'elle fût, faisait une oraison dont les casuistes n'ont pas eu le loisir de définir l'espèce, une oraison, si l'on peut dire, électorale... Mais le maintien de M. Barrès mérita une autre attention. Il se courba d'abord et bientôt, comme il ne pouvait prévoir la présence dans cette église d'un observateur aussi désintéressé que lui de dévotion, il se releva, pour examiner, sans doute avec sympathie, mais quoi ! *depuis Sirius*, le zèle des fidèles. Nos regards se joignirent et M. Barrès, oui, M. Barrès se pencha de nouveau et sur son œil de curieux baissa discrètement les paupières. Trois fois notre tacite dialogue se renouvela brièvement et toujours je saisis son regard chargé d'impatience et d'humeur, mais froid...

Pourquoi s'indignerait-on de ces feintes ? Athée épris de catholicisme, Maurice Barrès, puisqu'il ne peut se prendre avec sa raison aux rites qui consacrent la Mort, les suit, les étudie de cœur et il y a certes plus de piété dans sa curiosité que dans bien des grimaces. Que, surpris dans son examen, n'acceptant de scandaliser personne de son maintien, dans une église où gisait un ami malheureux, il se pliât dans l'attitude de la prière muette, quoi de plus délicat que ce geste ? Un respect humain à rebours le commandait ?.. Mais que j'aime ces sentiments mal définis, désintéressés et qui nous mènent plus tyranniquement qu'aucune raison ! A Santa Maria de la Consolation, en Andalousie, une précieuse jeune fille un jour m'offrit l'eau bénite. Je ne l'aimais point ; j'ai pourtant tracé, et vraiment pour ses beaux yeux, le signe espagnol de la

croix sur mon front, ma bouche et ma poitrine de mécréant...

J'ai revu M. Barrès en une circonstance moins solennelle. C'était encore à Neuilly où j'accompagnais mon ami Lefranc à la promenade : M. Barrès montait en voiture et comme l'automne nous donnait un soir clément, il portait au bras son pardessus. Je suppose qu'il se rendait à un dîner prié, car il était en habit. D'une élégance sobre et sans snobisme, il portait un pantalon de la largeur indiquée par la mode, mais où le pli paraissait à demi effacé. Il faisait tous les mouvements hésitants d'un homme distrait et de ses lèvres pressait obstinément le médium de sa main droite, sans doute pour y effacer la dernière trace d'une tache d'encre... Je pus consulter son regard...

Il est aisé de montrer la valeur d'un coup d'œil ; ce regard d'un moment, qu'il soit ou non volontaire, avec un but immédiat a une signification que déterminent les circonstances, dont il suffit, dès lors, de présenter un rapport exact. Mais les caractères généraux d'un regard, sa densité, la qualité de son expression quand rien d'extérieur ne le sollicite et l'anime, veulent pour être bien révélés un art que je n'ai point. Du regard que faisait M. Barrès tandis que sa voiture l'emportait vers Paris, je ne puis rien dire, sinon qu'il paraissait posé sur une harmonieuse théorie d'images intérieures... M. Barrès nous a avoué qu'il a longtemps subi de graves inquiétudes spirituelles. — Et il est vrai, me disais-je, tandis que je maintenais mon vélocipède à la portière de son coupé, que le teint de son visage est d'un homme enclin à l'inquiétude. Comme il fréquentait les bibliothèques et la place publique, sa bile s'est parfois émue et sur notre politique quotidienne et sur des questions qui touchent moins le vulgaire. Il a taquiné Renan et Taine qu'il chérissait, et au milieu de nos discordes civiles ne lui est-il pas arrivé d'oublier l'impartialité et jusqu'à son attique mesure ? Mais quelle sérénité, quelles certitudes montrent à présent son maintien et sur tout son visage l'ordre hautain de ses traits ! Je ne puis douter qu'il ne connaisse cette clairvoyante *béatitude* de l'esprit que Dante poursuivit toute sa vie et que, par une fiction lyrique, l'inaccessible Béatrice figurait (1).

(1) Sur ce rôle symbolique de la Béatrice, cf. dans *l'Occident* de mai 1905, la préface de M. Cochin à sa traduction de la *Vita Nova*.

Par le regard, l'homme le plus habile peut démentir toute sa feinte vertu. Or, le regard de M. Barrès, stable, voilé, un peu rêveur et d'une ample énergie, me confirme sa démarche, ses attitudes le moins observées, son œuvre même, et que son actuelle paix intérieure est un produit de sa volonté.

— Comme il a bien su, fis-je à mon ami, coordonner dans ses livres et dans sa vie tous les mouvements de sa multiple sensibilité.

J'ai calculé depuis, par approximation, qu'à cette époque ses *Bastions* l'occupaient particulièrement. Ainsi, tandis qu'il prêtait son corps à une distraction mondaine et que sa voiture roulait vers quelque salon, à coup sûr son âme se retranchait-elle dans une belle vision toute spirituelle et ses yeux, qui ne me voyaient non plus que les autres passants, les glaces du coupé où le dos marqué de deux boutons de livrée du cocher, suivaient les lignes d'un intime paysage, la longue image de quelque route lorraine vers le tombeau des Guise ou le clocher de Ceffonds.

On a douté que les menues pratiques des salons pussent s'accorder à de bien hauts soucis de l'intelligence. S'il était besoin de s'inscrire sérieusement en faux contre cette assertion trop facile, croira-t-on jamais, demanderais-je, que des délices de fumoir puissent dissiper un esprit solide et qui se connaît bien, et que, par exemple, un Barrès, encore qu'il jouisse des fleurs sur la table, des primeurs et de la lumière électrique, va se distraire de son œuvre ? Que son regard flâne sur de frivoles dorures ou de belles épaules, il ne prend à cela qu'un bref plaisir superficiel, mais il applique toute son âme à ses pensées essentielles qui partout l'accompagnent. Un élégant dîner, un bal donnent tout de même des plaisirs d'un autre ordre que des divertissements de brasserie, et le moyen, s'il vous plaît, de tendre sans cesse son esprit aux austérités de bibliothèque et de cabinet ? Un auteur délicat recherchera ce suffrage le plus inconstant de tous, je veux dire l'opinion féminine, car rien de moins aisé et de plus propre ensemble à rassurer un écrivain sur le charme persuasif de ses écrits, que de retenir sur soi l'admiration capricieuse, l'admiration ailée des dames. Encore que je ne les crois pas, en général, capables de tout à fait comprendre un écrivain de la force de M. Barrès, je m'expliquerais donc que celui-ci tâchât de les séduire et qu'il

y mît de la coquetterie. Et, en fait, depuis ce soir d'octobre où je poursuivis M. Barrès dans sa voiture, j'ai eu l'occasion de vérifier, sur un témoignage de hasard, qu'il fait état des rites mondains, même facultatifs.

Une averse m'ayant poussé dans un cabaret de quartier où les boutiquiers et des ouvriers sérieux boivent des bocks le soir, je priai qu'on me prêtât des journaux et, comme on me proposait le *Petit Parisien* et je ne sais quel *Echo* du 12[e] arrondissement, vous pensez bien que je les refusai. J'acceptai, après des pourparlers avec le garçon, un *Tout-Paris* que je me mis à feuilleter. Je n'imaginais pas que si gros livre pût être si instructif. Je n'y voyais qu'un répertoire commode ; or, c'est, dans un autre goût, un traité aussi éloquent que les *Caractères* de Théophraste traduits par La Bruyère. J'appris, en un moment, cent petits faits dont le moindre eût réjoui l'âme réaliste de feu Taine, si cet éminent historien, qui avait les moyens d'être sérieux en trois langues, eût disposé de quelque loisir pour la frivolité. — J'avouerai d'abord que, m'étant inquiété du domicile des Quarante, je ne sus préparer pour mes recherches qu'une liste de vingt-trois noms ; encore observai-je que je ne pouvais absolument pas ignorer qui est d'écrire des livres. Le premier a fait apprécier à la célèbre Compagnie autrement que par ce moyen vulgaire qui est d'écrire des livres. Le premier a fait apprécier à la tribune de la Chambre et dans les salons politiques son éloquence et la rare maîtrise de son tailleur. L'autre, comme tout le monde en France, a fait la leçon en matière d'affaires d'Etat à Richelieu ou plus exactement à ses mânes. Le dernier, enfin, a montré cette discrétion, remarquable chez un homme de lettres et que Molière eût louée, de n'avoir jamais rien publié ; sans doute, fut-il élu, étant de bonne compagnie et né, sur la parole d'honneur qu'il donna d'être homme d'esprit. — Laissant l'Académie, mes pensées et mes doigts errèrent sans méthode entre les pages de mon lexique. Je vis ainsi que l'avenue du Bois de Boulogne, donnant à sa renommée un démenti par le fait, loue à un anarchiste. M. Faguet habite rue Monge près de l'Université ; sans doute il n'est pas du matin et tient à ne pas manquer son cours, ce qui, sérieusement, est louable. MM. Henri de Régnier et Pierre Louys demeurent à Passy, mais celui-là sur la rue de Magdebourg et celui-ci, qui a le goût des noms pittoresques,

au hameau de Boulainvilliers. M. Maurice Maindron, leur commun beau-frère, a pris ses quartiers quai Bourbon... En vérité, tout cela ne vaut-il pas une étude critique?... M. Gaston Deschamps travaille dans une maison de la rue Cassette. Pour aller au *Temps*, il doit prendre l'omnibus *Panthéon-Courcelles*, avec correspondance, et, c'est en route, et distrait par tous les incidents d'un voyage à travers Paris, qu'il lit les livres du jour. M. Remy de Gourmont a élu domicile dans la rue des Saints-Pères et M. Charles Maurras au boulevard Saint-Germain, mais plus près des écoles que des salons. M. Anatole France, et cela peint l'homme et sa gentillesse, a établi ses bibliothèques dans la villa Saïd.

A l'ordinaire, le rédacteur du *Bottin mondain* qui, sans doute, travaille sur les indications qu'il reçoit, avec l'adresse et le nom des écrivains, marque sur son livre qu'ils sont hommes de lettres ou de l'Académie française. Je remarquai pourtant quelques exceptions dont je signalerai deux, pour leur importance. M. Julien Viaud, officier de marine, à Rochefort, aurait-il du dédain pour le nom qu'il s'est fait dans les lettres? Rougirait-il de son état? Et faudra-t-il respectueusement lui remontrer que ce n'est point M. Julien Viaud, capitaine et qui demain mourra tout entier, mais Pierre Loti qui appartient à l'Académie française? M. Maurice Barrès enfin...

...Il m'affligerait que M. Barrès se méprît sur mon arrière-pensée. M. de Traz a écrit de lui, ici-même, qu'il a chance d'être le premier écrivain contemporain. Or, je puis souscrire à ce jugement sans avoir même à y apporter ces restrictions d'un ordre politique que M. de Traz faisait. J'admire ainsi, si je puis dire, *le plus grand* Barrès, dans tous ses livres, ligne à ligne, mot à mot, et jusque dans ses réticences. Quel ministre et de quel caractère il ferait! Sérieusement, je vous jure que la position de Maurice Barrès dans les lettres et dans la politique françaises ne peut être comparée qu'à celle de Chateaubriand, méconnu comme lui par de graves babillards du Parlement...

M. Maurice Barrès donc, n'a point voulu que le *Bottin* exprimât sa qualité de littérateur. Son adresse et ses titres y sont ainsi libellés :

— « M. Maurice Barrès, ancien député..., avenue de Neuilly. A. C... »

Les initiales de la fin m'intriguèrent suffisamment pour

que je consultasse la table des abréviations dont j'appris qu'elles résument le nom d'un grand cercle. Quant au reste, je ne sus démêler si M. Barrès dédaigne de se réclamer de la littérature, se bornant à se présenter comme un galant homme qui s'est montré aux Chambres et qui est inscrit à l'Automobile Club, ou s'il admet comme superflu d'apprendre, à qui peut encore en ignorer, qu'il fait métier d'écrire. Dans les deux cas, je reconnaîtrais M. Barrès et tel qu'il faut l'aimer — car je suis touché, je l'ai dit, qu'un esprit éminent, au lieu de nous désespérer par l'ingélable exemple d'une constante altitude, consente à nous révéler quelque faiblesse humaine.

Rêvant sur cela, je me plus, dans ce médiocre café, à imaginer l'attitude de M. Barrès dans le monde, sa condescendante correction, la politesse de son langage, l'honnêteté de ses mouvements et sur toutes choses la manière de son regard. Et ces images que je me faisais, m'incitant à me représenter ce regard en de plus significatives aventures, je me rappelai une anecdote qu'un de mes amis, bonne langue et bien connue, me conta, dont je consigne ici le récit et qui présentera à tout le moins, que je m'entende on non à la redire, l'intérêt d'achever ces commentaires sur le rapport d'un coup d'œil entre tous remarquable.



— Barrès, commença mon ami, ayant dessein de travailler à la Bibliothèque nationale, y alla pour avoir une carte d'entrée. Je ne sais qui le reçut. Qui que ce fût, employé à la Bibliothèque nationale, mandarin de lettres, cet homme ne pouvait pas ne pas connaître Maurice Barrès. Il fit pourtant l'innocent et, d'abord, lui demanda son nom On répondit et sans trouble, je vous jure, de cette voix hautaine, affable et nonchalante que vous savez.

— Maurice Barrès.

On sut dire cela comme on eût dit Dupont ou Durand et parce qu'enfin, il faut bien se soumettre aux formalités d'administration. Mais il faut croire que notre bibliothécaire était en veine d'impudence, car il osa :

— Votre nom s'écrit ?

Et Barrès ayant épelé son nom fameux, l'autre, qui ce

jour-là mérita peut-être d'être souffleté, avec autant de naïveté qu'il en put mettre sur son visage, glissa :

— Votre profession ?

Je ne sais, s'interrompit mon ami, je ne sais ce que Barrès voulut bien répondre, car mes allées et venues, un moment, m'éloignèrent. Votre *Bottin* m'incline à supposer qu'il déclara froidement :

— Ancien député.

Et, vous l'avouerez, on avait bien mérité cette riposte. A sa place, un autre homme, s'il eût connu, comme faisait Barrès, de vue et de nom, son mystificateur, se fût écrié, de dépit :

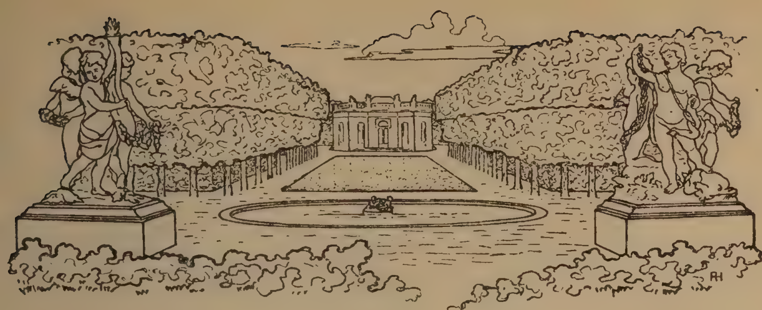
— Pour m'interroger de la sorte il faut qu'on soit, contre les apparences, quelque chien du secrétaire et commis pour gratter d'une plume servile le papier des catalogues et des fiches !

C'est alors que notre plaisant se fût bien réjoui du succès de sa farce. Mais Barrès lui exprima ce même sentiment avec une autre éloquence. Voit-on, dites-moi, si même on le regarde, dans l'antichambre le domestique qui a ouvert la porte ? Or, Barrès prit son bel air distrait, s'attarda avec un sans-gêne de dandy, examina fort négligemment le bois du bureau, la hauteur des fenêtres, il bâilla même, et puis ses yeux, s'étant *par hasard* posés sur leur homme, une seconde, et *sans le voir* il le *regarda*...

Je dois à la vérité, conclut mon ami, de témoigner que le mauvais plaisant voulut bien se tenir jusqu'au bout. Il parut tout à ses écritures. Mais il rougissait... Tout de même, il n'était plus de force...

EUGÈNE MARSAN.

Juin 1905.



La Ville de Stendhal

Un soir d'argent, si beau, si noble,
Enveloppe et berce Grenoble.
Tout l'espace est sentimental.
Voici la ville de Stendhal...

Pendant cette journée entière,
Comme un orage de lumière
Le soleil frappait la cité ;
Maintenant, c'est le frais été.

La lune mince, rose, nette,
Éclaire la place Grenette,
Que l'air est doux ! Dans le lointain
On entend des Napolitains.

Musique brûlante, insensée,
Toute notre âme est renversée,
Et, désespéré de désir,
Le cœur veut jouir et mourir.

Sur les ruelles populeuses
Des globes de lueurs laiteuses
Sont des phalènes nébuleux
Qui font les pavés mous et bleus.

Des bruits troublent l'ombre émouvante,
On entend parler des servantes.
Sous les platanes de l'hôtel
Je pense à vous, Julien Sorel...

Les maisons ferment une à une,
L'Isère tremble sous la lune.
Étiez-vous beau, rude ou charmant ?
On vous aimait si violemment !

Vous saviez ce qu'il faut d'offense,
D'ardeur, de défi, de souffrance,
D'orgueil, de pleurs, d'humilité
Aux plaisirs de la volupté.

Venez, j'attends votre visite
Dans cette rue des Vieux-Jésuites
Où Beyle, étant petit garçon,
S'ébattait devant sa maison.

Comme l'espace est calme et sage,
La montagne de Sassenage
Laisse couler dans le soir frais
L'odeur du ciel et des forêts.

Pourquoi n'est-on jamais heureuse ?
Hier, dans la blanche Chartreuse
Qui dort au fond des vallons verts,
Je pleurais sur tout l'univers.

C'était cette fureur profonde
De vouloir posséder le monde ;
Quand on est comme vous et moi,
On est hors du temps et des lois.

Vous aimiez comme je les aime
Le trésor qu'on porte en soi-même,
Le destin qui n'a pas d'égal
Et le beau plaisir cérébral.

Derrière toutes ces fenêtres,
Des êtres vont s'aimer, vont naître ;
O mouvement universel !
Nous serons morts, Julien Sorel.

Tout votre amer orgueil éclate
Dans mon cœur d'ombre et d'écarlate.
Je vous ai bien aimé ce soir
O Julien du Rouge et du Noir...

Comtesse MATHIEU DE NOAILLES.





Les Romans de M. de Régnier

...Tout ce qui est, est passé.
(A. FRANCE.)

I. — *Les rêves décoratifs*

Sans écouter le son aigu des roseaux de la flûte répondre au concert des eaux dans leur cité ; sans vouloir d'un doigt sensible caresser les lettres gravées sur les portes de la ville ou modelées dans la chair de sable des médailles, l'on peut encore, en n'ouvrant que les livres de prose de M. de Régnier, trouver, à parler du poète, une éloquente et nombreuse matière.

En effet, son premier volume de contes : *La Canne de Jaspe*, est un livre de poète, de poète symboliste. Il parut en 1897 et réunissait à une partie inédite deux plaquettes publiées antérieurement. Le style seul de ces recueils, balancé, pompeux, sinueux, dénonce le poète ; et dans ces longues phrases volontaires, l'on trouve souvent plus de rythme que dans les vers libres de *Tel qu'en songe*, composés dans le même temps. La noble patience, l'architecture majestueuse que témoigne et

offre un récit comme *Hertulie ou les messages*, séduisent à la façon des ordonnances compassées de ces jardins d'autrefois où M. de Régnier situe si fidèlement ses personnages. Seul M. d'Annunzio a su décrire aussi heureusement de semblables jardins, dans l'abandon desquels, aujourd'hui, luttent magnifiquement l'artifice et la nature. A cause de la solitude où ils sont tombés, ces parcs, dont autrefois le digne agencement linéaire ne s'encombrait de nul mystère, sont devenus les lieux les plus dociles au rêve et à la nostalgie. Le passé les pare d'une pompe révolue, et le présent les anime encore du jeu mouvant de ses saisons. La vie subsiste dans la mort. Les bassins, dans leurs anneaux de pierre et de mousses, contiennent une eau muette et engourdie ; mais dans cette eau, chaque année se reflète un ciel de nouveau bleu, un arbre de nouveau reverdi.

Pour vivre dans de tels lieux, où le silence est troublé pour longtemps par le vol d'un seul oiseau, M. de Régnier a imaginé des personnages anxieux, complexes ; obscurs souvent. Ils ne sont point vêtus encore, comme ils le seront plus tard, du vertugadin ou du haut-de-chausses ; ils portent des voiles aux nuances mourantes, assorties à leur âme, au jour, à la saison. Les femmes rappelent, mais « en mieux », celles que l'on voyait dans nos rues, il y a quelques années, et qui avaient donné, à cause de leurs prétentieuses vêtures, un sens défavorable au mot « esthète ». Les hommes sont minces, rasés ; ils font songer à ces jeunes rois qui ornent les fresques de Benozzo Gozzoli, de Cosimo Tura, habillés de toile d'or, et qui ont, entre leurs boucles molles, des visages troubles et séduisants.

Les plus ingénieux artifices sont pris en aide pour créer une atmosphère spéciale, chargée de poussières séculaires et de précieuses exhalaisons. Il se passe là des aventures sentimentales qui ne sont guère quotidiennes. On les aperçoit plutôt qu'on ne les comprend. Et cela vaut mieux ainsi. C'est ici le plaisir des yeux avant d'être celui de l'esprit. Tous ces contes semblent écrits pour suggérer à ceux qui pourraient ne les point

connaître ces grandes décorations élégantes et maniérées où Burne-Jones dispose de longues vierges penchées sur des miroirs, des couples affectés qui s'enlacent dans des ruines, sous des églantiers et des cyprès.

L'attrait, ici, est, avant tout, plastique ; ou, mieux, décoratif. Il est d'une qualité étrange, composite, un peu trop voulue, peut-être. C'est une richesse toute italienne qui orne ces jardins, où nul accessoire païen ne fait défaut. Le peuple des statues est descendu des piédestaux. Le centaure et le faune galopent maintenant dans les hautes allées dont ils gardaient jadis le seuil, muets et pétrifiés. Ce nombreux paganisme, qui est plutôt celui de la Renaissance que de l'antiquité, anime et sensualise le décor. Mais à ces hôtes fabuleux se mêle un cortège nouveau d'êtres diaphanes, scrupuleux et sybillins. Fantômes descendus du nord le plus brumeux pour enténébrer ces contrées voluptueuses de leurs rêves apathiques, de leurs soucis difficultueux. C'est Titania dans la villa d'Este ; Hamlet dans les jardins Boboli.

Ces œuvres courtes et raffinées ont un charme profond, durable. Et malgré que l'on se trouve en face d'une littérature un peu bien littéraire, on les apprécie avec la même gourmandise que l'on met à goûter parfois certaines petites toiles, découvertes dans l'angle noir d'un musée, offrant leurs splendeurs amorties sous la robe de velours et d'or que leur ont mise le temps et l'oubli.

Il faut voir dans un tel livre l'œuvre durable du symbolisme. Sans doute est-ce ce qu'il a produit de plus parfait, avec les premiers drames de M. Maeterlinck. Il faut préférer cette prose richement cadencée à tous les poèmes infirmes que l'on écrivit à cette époque héroïque. Car les meilleurs vers de M. de Régnier sont, plutôt que des vers de symboliste, des vers de parnassien sentimental.

Dans *La Canne de Jaspe*, l'on peut lire encore une suite de contes : *M. d'Amercœur*, qui sont, avec *La Double maîtresse* et deux récits des *Amants singuliers*, les œuvres transitoires qui mènent M. de Régnier des trans-

positions arbitraires du *Trèfle noir* aux savantes résurrections du *Bon Plaisir* et des *Rencontres de M. de Bréot*.

Il y a dans *M. d'Amercœur* encore beaucoup de ces personnages à la fois conventionnels et fantaisistes, qui sont plus près du rêve que de la vie. Cependant, M. d'Amercœur lui-même est déjà un peu du XVIIIe siècle. Il est dessiné avec une liberté nonchalante et saugrenue, mais il n'est pas méconnaissable, pas plus que ne le sont les personnages habillés à l'européenne que les Chinois ont peints, sur leurs porcelaines, il y a deux cents ans. Il arrive à ce curieux héros de surprenantes aventures, qui ont permis à M. de Régnier d'écrire ses plus belles pages de poésie luxueuse ; et avec quelle entente du surnaturel ! Le surnaturel aussi règne dans *Les Dîners singuliers*, dans *La mort de M. de Nouâtre*, dans *Mme de Ferlinde :* celui-ci, qui a su se métamorphoser en faune, étrangle celle-là. Du moins est-ce ce que l'on croit comprendre, car tant d'indécis et d'ombre baignent ces aventures que l'on devine à peine comment arrive ce qui arrive. Dans *Le Voyage à l'île de Cordic*, l'on entrevoit un roi grotesque et formidable, lâche esquisse du dessin serré que nous offre M. Elémir Bourges dans ses romans riches et violents.

Quand il écrit *La Double maîtresse*, M. de Régnier est tout à fait dégagé des peintres et des poètes anglais qui l'influençaient. Dans ces parcs où il persiste à demeurer, ravi d'écouter battre son sang latin, il n'évoque plus de pâles et vagues compagnes. L'heure du crépuscule est passée. C'est un net et clair soleil qui dessine sur les pelouses luisantes l'ombre gaie de Julie de Mausseuil, la plus vivante des fillettes, et la plus française. Nulle fièvre ne complique son maintien, elle est la sœur charmante et spontanée des héroïnes de Marivaux et de Regnard ; et l'inoubliable Mlle de Graffenried, qui recevait sur sa gorge, dans le verger vaudois, les cerises que lui lançait Jean-Jacques, se reconnaîtrait sans doute dans cette souple enfant, qui, couchée sur la table de

mosaïque, mord des grappes en laissant sur son sein découvert se pencher le jeune Nicolas de Galandot, malechanceux héros de ce livre si réussi.

Ce Nicolas de Galandot, dont M. de Régnier nous raconte ici la vie, porte une âme qui ne va point d'accord avec son habit à boutons de métal et son tricorne galonné. Rêveur sentimental, malheureux, incapable de toute manifestation extérieure, il représente fidèlement une tournure d'esprit plus fréquente aujourd'hui qu'au temps où l'auteur l'a fait vivre. Mieux que l'abbé Hubertet qui collectionne des médailles et élève de futures danseuses, mieux que le tailleur Cozzoli, jacasseur et méridional, il est la création propre de M. de Régnier. « Cette hétéroclite figure, dit-il, m'est, si souvent et avec tant d'insistance, apparue à la pensée, que j'ai ressenti le besoin de me l'expliquer à moi-même. Je lui ai inventé une vie pour l'écarter de la mienne (1). » Mais à cela M. de Régnier n'a pas réussi, M. de Galandot a continué à le hanter. Nous le retrouvons dans les romans suivants. Dans *Le Bon plaisir*, moins précisé, il s'appellera Antoine de Pocancy, dans *Le Mariage de minuit*, plus vague encore, Philippe le Hardois, Georges Dolonne dans *Les Vacances d'un jeune homme sage*, et enfin, pour la dernière fois, et plus reconnaissable que dans tous les autres, il sera le Jean de Franois du *Passé vivant*. Curieuse persistance de ce caractère ! Mélancolique personnage auquel rien ne réussit, il promène de livre en livre sa timidité, sa gaucherie, son air absent. Replié sur lui-même et poursuivant un idéal vague et obstiné, il ne voit la vie belle que dans ses songes. Il ne réalise aucun de ses rêves et, cependant, il rêve sans cesse ; — et n'est-ce point lui encore, dans ce noble jardin, « le promeneur solitaire qui, du bout de sa haute canne de jaspe, retourne sur le sable sec de l'allée, un scarabée, un caillou ou des feuilles mortes ?... (2) ».

(1) Préface de *La Double maîtresse*.
(2) Préface de *La Canne de jaspe*.

Je voudrais parler longuement de tout le merveilleux décor qui anime ce livre ; et dire comment, aidé par Cochin, Moreau le jeune, Saint-Aubin ou Gravelot, M. de Régnier a su nous montrer la vie française du XVIIIe siècle, soit dans la province, soit à Paris, chez les danseuses, dans les salons. Mais rien n'égale la peinture qu'il nous a faite de Rome, dans la seconde partie. Ce virtuose amusement, grâce à Hubert Robert, à Bibiena, à Rose de Tivoli, grâce surtout à l'imagination divinatrice de l'auteur, n'évoque à coup sûr pas moins bien la Rome d'autrefois que n'évoque la Rome de nos jours *L'Enfant de volupté* de M. d'Annunzio. Bien plus, M. de Régnier ne connaissait point Rome lorsqu'il écrivit ce livre. J'imagine qu'il dut avoir une émotion et une fierté délicieuses quand, par la suite, il vint reconnaître sur le penchant du Janicule, le petit palais poussiéreux où il avait logé son héros. Il fut sans doute surpris de ne point le voir l'accueillir, timide et courbé, dans son habit gris...

Accessoires prestigieux, jardins aux « géométries pathétiques », meubles sentimentaux ! faudrait-il ne point vous apprécier, parce vous n'êtes pas la vie quotidienne ? Voici des colombes pâmées dans des roses, des paons lourds et cloisonnés ; voici des mains qui ont de belles bagues et qui reposent sur le velours ; et voici sur des visages luxueux des bouches rondes et serrées comme des roses pourpres. Parce que tout cela nous apparaît comme derrière la glace d'une vitrine, figé, ou dans l'or d'un cadre, mensongèrement disposé, le dédaignerons-nous ? Ah ! sous le fallacieux prétexte que cela n'est point vivant, ne refusons pas d'errer dans ces demeures du passé, parmi ces personnages dont le sang n'est plus que le carmin du pinceau. Il ne faut pas s'inquiéter, pour chérir une œuvre, qu'elle soit « d'aujourd'hui » et directement humaine. Si l'auteur nous montre qu'il a frémi, qu'importe que ce soit dans les bras de son rêve, s'il préférait celui-là aux véridiques laideurs d'un temps qu'il ne sentait pas !

Au surplus, M. de Régnier est l'un de ceux qui, dans le Passé, ont vénéré *leur* passé. La forêt de Brocéliande ne l'a retenu qu'un temps. Depuis *La Double maîtresse*, tous ses romans sont écrits à la louange de son pays ; les personnages qu'il évoque sont les portraits de ceux qui l'ont, à travers les siècles, fait ce qu'il est aujourd'hui, et, tous, ils respirent dans l'émouvante et douce splendeur des paysages français.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

(A suivre.)





Devons-nous être les Chinois d'Europe?

On se rappelle que cette épithète de « Chinois d'Europe » fut appliquée aux Français par Biornstierne Biornson au moment de l'affaire Dreyfus et de la crise nationaliste. Ce grand écrivain scandinave leur reprochait d'ignorer, de ne pas étudier l'âme, les préoccupations intellectuelles et sociales propres aux autres nations d'Europe. A quoi tous les nationalistes avaient répondu qu'on ne pouvait vraiment s'intéresser qu'à ce qui touchait directement sa race.

Voici qu'à propos de romans coloniaux récemment parus, notamment *Sao Van Di*, de Jean Ajalbert, et nos *Sortilèges*, des critiques parisiens déclarent qu'il n'y a pas lieu de s'intéresser profondément à l'âme, aux questions sociales, aux grands intérêts des races qui se développent dans nos colonies sous notre domination. Il importe de citer, et nous emprunterons nos citations à M. Léon Blum, qui résume avec une force de finesse et une dialectique conséquente particulières le sentiment d'un grand nombre de Parisiens. « La raison m'en paraît bien simple, écrit-il, c'est que le roman colonial décrit

d'autres sociétés que la nôtre, faites d'autres éléments, reposant sur d'autres faits et sur d'autres mœurs. Sans doute, il peut signaler des abus, inspirer des réformes, suggérer des réflexions *importantes* sur la valeur comparée des morales et sur le mérite relatif des races. Mais des réflexions de cet ordre restent *superficielles* et passagères, elles ne remuent pas des sentiments profonds, n'ébranlent pas les ressorts actifs de l'intelligence et cela parce que notre vie propre *n'y est pas intéressée*. Romans sociaux pour les gens de là-bas, sans doute, mais pas pour nous. Il y a certaines qualités d'émotion que peut seulement susciter le spectacle d'êtres pareils à nous, d'une société faite comme la nôtre ou que nous puissions transposer dans la nôtre... J'ai trop conscience de la légitimité, de la nécessité du roman social (roman social français-métropolitain, entend dire M. Blum) pour ne pas me défendre aussitôt, dans la mesure de ma force, contre *la diversion exotique*. »

Suivent des considérations littéraires érudites et spécieuses auxquelles il conviendrait de répondre s'il ne valait mieux limiter l'explication à la question principale, assez importante vraiment à un moment de liquidation de toute la politique coloniale de la troisième République.



On ne pouvait faire une profession de foi plus nationaliste et moins socialiste.

Moins socialiste. — C'est, en effet, tenir exactement au colonial, citoyen français (payant outre les impôts des droits de douane et d'octroi exorbitants et entretenant des fonctionnaires métropolitains, dont il se passerait volontiers), c'est lui tenir le même raisonnement que le bourgeois tenait jadis à l'homme du peuple et qu'en 1848 encore on employait constamment contre le roman social lui-même : « Vous ne m'intéressez pas ; je suis autre que vous ; les infortunes et les crises mo-

rales des ouvriers ne remuent pas en moi des sentiments profonds. »

Plus nationaliste. — En effet, M. Léon Blum a nettement formulé des préjugés, non de sol seulement, mais de race, gobinien utilitariste. Se défendre d'associer aux siennes des émotions de races étrangères, c'est singulièrement restreindre l'humanité en même temps qu'être chiche de sa sensibilité. Et ce n'était vraiment pas la peine pour nous de prendre à cœur l'affaire Dreyfus dont l'intérêt était de prouver à des Occidentaux de France qu'il n'y a pas de différences de races devant l'humanité, que nous devons nous intéresser également aux droits primordiaux des Aryens de France et des Juifs qui, en somme, ont depuis longtemps fait poser aux nations le problème, sinon de l'exotisme, du moins de l'orientalisme. A ce moment, M. Blum aurait été avec nous pour ne pas accepter qu'on écrivît, comme il vient de le faire : « notre vérité, » car on proclamait alors une vérité *une* pour l'humanité *une*.

Il semble étrange qu'on ait à acquérir encore une chose qu'on croyait acquise dans l'esprit français depuis la Révolution. Oui ou non, avons-nous en 1789 proclamé fraternelles les races de nos colonies, et n'est-ce pas une des choses essentielles de la tradition républicaine ? Et alors notre sensibilité, suivant notre raison — la Raison de 1792 — ne doit-elle point partager leurs joies et leurs souffrances par le moyen de l'art, dont c'est la seule grande utilité ? Un grand nombre de Français ont estimé cela de 1840 à 1850, et ce furent surtout les journaux et revues républicains et socialistes d'alors qui ouvrirent leurs colonnes à la littérature exotique très abondante.

Roman social ne veut rien dire s'il ne signifie en dernière expression roman social humain. La définition qu'en donne un de ses plus dévoués apologistes, M. Léon Blum, le réduirait à n'être que national. Mais même encore qui permet de réduire aussi étroitement la valeur de « national » ? Trop peu — il le reconnaîtra lui-même avec équité — savent aujourd'hui ce qu'est

dans sa réalité et sa complexité la nation française parce que trop peu ont assez voyagé pour savoir qu'il existe en dehors de la France métropolitaine des Français aussi Français que ceux du cosmopolite Paris, et qu'une question sociale qui intéresse les uns ne peut manquer de devoir intéresser par correspondance les autres. Ils perpétuent l'esprit de Voltaire et de sa néfaste plaisanterie sur le Canada. Le caractère du Français métropolitain resterait incomplet et étriqué s'il ne sentait tout ce qui touche profondément le citoyen français des colonies. La grande utilité de la colonisation a été précisément d'élargir la sensibilité du métropolitain, de lui faire prendre conscience de l'univers et de l'humanité dans leur complexité, ce qui est indispensable à constituer la supériorité d'un être et d'une race et ce sans quoi il n'arriverait pas à se conduire lui-même dans sa propre vie.

En dehors de cela, est-ce que ce n'est pas un devoir pour le Français de la métropole de s'intéresser aux destinées et aux âmes de ceux qu'il a assujettis, qu'il a tirés hors de leur génie pour les assimiler à sa civilisation ? D'autant plus qu'aujourd'hui les hommes de couleur eux-mêmes des Mascareignes ou des Antilles sont au moins aussi civilisés que les paysans de beaucoup de départements et bien plus profondément républicains : on peut comparer à leur avantage les journaliers des romans coloniaux aux paysans de Maupassant, de Mirbeau ou de Zola. Est-ce que la comparaison entre les races métropolitaine et coloniale ne s'impose pas constamment au lecteur du roman exotique et ne lui est pas « un sujet de réflexion sérieuse sur nous-mêmes et sur les conditions propres de notre vie » ? La solidarité entre les races que fait sentir un roman exotique est ce qu'il y a de plus passionnant pour une conscience moderne ; et s'il est vrai, dans une certaine mesure, que plus le romancier exotique a de talent, davantage il fait sentir l'extériorité et l'étrangeté de ses personnages, il fait sentir *en même temps* et par une inévitable correspondance leur intimité et leur parenté

avec nous : en approfondissant un être, on arrive en même temps à le sentir plus éloigné et plus proche de nous, comme dans un tableau de Rembrandt les lumières luisent d'autant plus que s'approfondissent les ombres. Cela est très sensible dans l'art exotique d'un Gauguin, par exemple dans l'admirable composition *D'où venons-nous, que sommes-nous, où allons-nous ?* (collection Frizeau), d'autant plus universellement qu'il pénètre très loin et mystérieusement l'âme maorie.

Le propre de l'art — qui est avant tout intuition — est précisément de nous aider, en aiguisant notre sensibilité, à passer par-dessus nos ignorances, nos préjugés de race pour nous intéresser aux grandes questions humaines des races lointaines ; des articles de revues économiques suffisent à nous montrer par leurs statistiques la portée des souffrances de ceux qui vivent près de nous et à nous y intéresser ; ils ne suffiraient pas, au contraire, à nous faire sentir dans leur frémissante exactitude les douleurs de ceux que nous ne voyons pas : c'est le propre de l'art de mettre au point nécessaire la sympathie en supprimant les distances.

MARIUS-ARY LEBLOND.





Le Canal

A Madame de Noailles.

Fleuve captif, ruban sévère et solennel, luisante et liquide route où glissent doucement les mirages pacifiques des rêves du ciel.

Inclus en ses rives harmoniques, il avance. Et je le suis, faisant grésiller sous mes pas le fin gravier du chemin de halage, lisse et régulier, tel qu'une allée de parc.

Il traverse une gorge abrupte, rampe silencieusement au bas des pentes rapides où se presse une compacte et frémissante armée de chênes, de hêtres, de châtaigniers, à l'abri touffu desquels s'ouvre parfois la gueule rugueuse d'un antre granitique. Et son onde se fait plus plate et plus profonde ; il semble oppressé et défiant de tant d'obscurité menaçante, honteux de sa passivité invariable et résignée. De temps à autre, échancrant le dôme végétal, un pelage rocailleux laisse parvenir jusqu'à lui une coulée de lumière qui blêmit sa surface et le rassure. En cet éclairage fantastique, il prend l'aspect blafard et vénéneux qu'on imagine des gouffres du Ténare.

Aux approches d'un barrage que signale en aval un sourd grondement continu, il tempère son élan, sa masse devient uniforme et lustrée, comme stagnante. Il hésite, il se recueille. A l'instant de choir, il s'apeure et frissonne imperceptiblement ; puis, à angle obtus, selon deux sauts rectilignes et symétriques, d'un bond mesuré, il gagne avec fracas le niveau inférieur.

Cent pas plus loin, il a réparé son désordre et reprend son cours nonchalant et docile. Le courant l'épure, chasse vers les bords de flottants îlots d'écume qui s'agrègent en dentelles éphémères, pailletées d'or, çà et là, par d'éclatantes feuilles mortes que l'octobre arrache une à une aux peupliers fuselés.

Voici que les hauteurs s'atténuent, de moins en moins farouches, boisées de jeunes pins espacés parmi la bruyère courte. L'air et le jour ondoient sans obstacle, effleurent l'eau qui les aspire, palpite, s'allège, s'accélère et, de terne et figée qu'elle était, devient transparente et fluide.

Maintenant le canal arrose une longue et calme étendue de prairies et de cultures ; il serpente entre deux haies de trembles argentés au feuillage vaporeux et flou. Ses berges sont plus flexibles sous l'humide gazon qui les vêt. Son eau est plus limpide encore et plus voluptueuse. Père nourricier, il se déploie généreusement, prodigue ses bienfaits à tout un peuple riverain qui vient à lui, laborieux, confiant. Un bétail indolent broute ses gras pâturages. Les battoirs des lavandières scandent cette sérénité bienheureuse. Une maison d'éclusier, badigeonnée d'ocre, fait une tache jaune dont l'onde caressante s'amuse à balancer gaîment le reflet. Un instant, là, pénétré d'émotion, je m'arrête à goûter la béatitude assoupie de l'heure. Le sol exhale au loin des brumes incertaines. Quelques rais de soleil, filtrant obliquement au travers des branchages, allument en amont, sur la fuyante nappe, une danse scintillante de follets. A mes pieds, la cascade bouillonnante, orgue aux mille tuyaux sonores, module en s'abîmant l'hymne flûté des Eaux.

Je me remets en marche. Le soir dispense par degrés l'apaisement de ses ailes étendues et le chemin est un lacet de plus en plus clair à mesure que tout se drape de sombres voiles immatériels. Le canal est un peu d'infini qui s'épand doucement sur la terre...

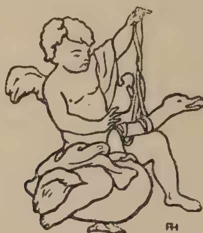
Soudain, un brusque tournant révèle une silhouette élevée, agressive et noire. C'est l'ardoisière, étrave aiguë de schiste anguleux et morne, citadelle démantelée qui surgit, hostile, devant moi. Tout se désole et s'obscurcit alentour. L'eau même n'est plus qu'une indéfinissable substance, trouble, onctueuse et pesante, où se joue seule l'image inverse et confuse d'un éboulement colossal. Des méplats d'un bleu fourbe ponctuent et modèlent l'énorme bloc d'ombre impassible.

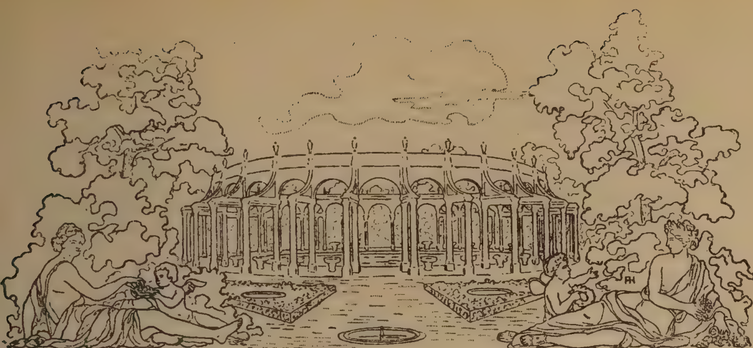
. . . .

C'est la nuit. La lune éclôt des nuages comme un pistil se fait jour en écartant les pétales. La voix grave et pathétique des chutes d'eau s'élève librement, se propage au milieu du silence universel. Le miroitement sinueux du canal lame la ténèbre magnifique, s'infléchit, se perd sous la courbe céleste, par delà l'épaule des montagnes...

PIERRE HEPP.

Châteauneuf-du-Faou,
octobre 1905.





Poème

Un matin d'été. Les cloches fêtaient dimanche.
Mais ni le ciel d'azur, ni la ville en rumeur
n'occupaient la pensée ardente de mon cœur
quand je vous vis venir si blanche en robe blanche.
Et je savais déjà les mots que nous allions
nous dire, mots petits, étouffés et rapides,
qui ne trahiraient rien de ce que nous pensions.
C'était l'heure d'adieu que les lèvres avides
épuisent de baisers, de serments et de cris ;
et nous, nous n'attendions des trop lentes minutes
que l'instant où devait se rompre enfin la lutte
du pénétrant désir et du destin surpris.
Souvenez-vous. Vos doigts déchiraient une rose
si rouge qu'on l'eût dit teinte de notre sang :
les pétales tombaient avec l'amour naissant.
Mais nous n'écoutions plus ce que pleuraient les choses.
Nos mensonges encor stylisaient ce départ
pour qu'un même tourment ancrât chez l'un et l'autre
l'indécis de mon rêve et la crainte du vôtre,
et nous fit un regret obsédant comme un art.

HENRI MARTINEAU.



Prière à Catherine de Sienne

(Méditations passionnées)

A Pierre Garanger.

> Qu'ils apprennent donc à connaître la religion qu'ils combattent avant de la combattre.
>
> (PASCAL.)
>
> L'amour est donc la plénitude de la loi.
>
> (PAUL, Ep. Rom. XIII, 10.)

O Catherine Benincasa, je veux louer en toi la maîtresse de vie intérieure et d'exaltation ! Que d'autres célèbrent la diplomate habile, la lucide organisatrice, je m'obstine à ne voir que l'amante dont le cœur brûlait si fort sous le manteau noir des Tertiaires.

Grâce à toi, sainte bien-aimée, je me suis créé un univers, j'ai goûté aux fruits mystérieux de l'Arbre de vie qui t'apparût un soir que, rosissant sous le pâle azur, les feuillées attiédies et bienheureuses se taisaient.

Ta vie fut un rêve perpétuel ; tu fus l'Épouse du

Cantique, la grappe de troène qui dépasse le mur et dont le parfum réjouit ceux qui marchent sur la route desséchée, la ruche où vinrent habiter en frémissant les mille abeilles du désir ; tes lèvres que baisa le Christ exhalaient un arôme dont se pâmaient ceux qui t'écoutaient parler ; pendant tes prières, une colombe volait autour de toi et les Anges t'éventaient de leurs ailes... Ah ! la chasteté est une force ardente, et l'âme ainsi comprimée et tendue jaillit toute en hauteur, comme une flamme droite et blanche ; c'est pourquoi tu goûtas l'extase qui enfièvre jusqu'à la fine pointe des doigts.

Comme il est déjà loin le soir d'automne où, pour la première fois, tu m'apparus ! La chambre noyée d'ombre attendait la lampe ; un dernier reste de jour s'argentait sur un miroir. Petit enfant que le noir inquiète, je n'osais plus jouer ; mais blotti aux pieds de ma mère, j'écoutais le silence des choses immobiles ; ma mère, alors, me parla de toi. Depuis, tu me fus l'unique amie, la sœur qui console et berce.

Dans la chapelle du collège, l'ardeur concentrée de la veilleuse, l'arôme emmêlé de l'encens et des roses composaient une vision passionnée ; sous ta conduite, je m'asseyais au festin nuptial, ivre de rompre le pain de l'alliance ; les mains crispées à mon front, les coudes serrés à ma poitrine, j'ai répandu ces larmes de feu dont tu dis qu'elles dessèchent les paupières, et je me suis fondu dans l'Amour éternel et sans dimensions.....

Transports de la seizième année ! par la fenêtre ouverte montait la *Sonate appassionata* si véhémente, si désordonnée ! Violemment, je quittais mes livres, car, évoqués soudain par la musique, ta bouche convulsée et tes yeux élargis m'appelaient aux frénésies, ô Ménade divine ! Possédé par cette force, orgueil, félicité, seule raison de ma vie, je courais comme un insensé dans les allées du parc, criant aux végétations : « Ah ! recevez ma folie ! je vous jette les bouillonnements vertigineux qui me débordent ! Où suis-je ? je ne reconnais plus la terre ; me voici au centre des germinations et je vois les tourbillons des sèves, j'entends

le cantique de l'Être qui s'enivre d'enfanter des formes sans cesse renouvelées ! O délire ! je suis la conscience de l'univers. C'est par moi que le monde connaît sa force prodigieuse ! »



Si mon cœur est un grain d'encens dont les parfums me font défaillir, c'est que je me suis nourri de ta pensée : tu m'appris que le Verbe était venu sur la terre afin que la Loi cédât devant l'Amour et que, désormais, l'Esprit régnât sur la Lettre. Je sais maintenant que la doctrine du Maître n'est point une œuvre de mort comme ils le prétendent, les menteurs et les fourbes qui l'ignorent, mais une affirmation éperdue, la perpétuelle allégresse de l'âme et de la chair, l'hymne de plénitude que chante la créature exaltée de vivre.

Aimer ! tel est le seul précepte. Amour, bague plus large que les horizons, flux et reflux, joie de donner et de recevoir !

Mieux que les philosophes, tu m'as démontré que l'âme n'est pas circonscrite dans le corps, mais qu'elle est aussi haute, aussi vaste que sa puissance d'imaginer, qu'elle est tout ce qu'elle contemple, qu'elle est tout l'univers ! O prodige, à chaque moment je crée des mondes et je sens vibrer en eux ma force nerveuse ! Que m'est donc ce corps où je me semble enfermé ? Comme il est loin de moi ! Voici que je rayonne et me prodigue dans le soleil dont les longues lances luisantes fouillent et fécondent la terre ! Sifflements des faux sous les pommiers trapus, sons clairs des dards qu'on aiguise, gestes précis dans l'air limpide, colline dont l'ondulation me touche, vous êtes moi-même, puisque vous êtes ma sensation ! Oh ! non, ce n'est point la nuit d'anéantissement où sombrent Ysolde et Tristan que je requiers, mais la Lumière qui faisait haleter les prophètes ! La grappe de raisin qui s'ensoleille, les verdures bleuies de chaleur me satisfont davantage que la plus grandiose métaphysique : quand, de la face

terreuse du Pèlerin d'Emmaüs s'échappe une lueur d'aurore, les disciples alors s'expliquent d'où leur venait tant de douceur ! Je vous supplie, écoutez-moi : le Père engendre le Fils éternellement ; quelque nom que vous lui donniez, Instinct, Inconscient, Frénésie, Enthousiasme, c'est toujours Lui, et son Fils s'appelle Lumière !

Oh ! voici que je goûte l'Éternité, je m'affranchis du temps et de l'espace, de tous les mensonges qu'ont inventés les hommes. Qu'êtes-vous donc, royaume du Ciel, sinon la Vie dans l'Être, au-dessus des apparences ? Splendeurs des festins mystérieux ! Orgie éblouissante ! Grand Midi qui ravit Zarathoustra sous le cèdre ! O Thabor, montagne entourée d'éclairs transfigurateurs, me voici à ton sommet : les nuées roulent, glorieuses, portant dans leurs flancs des germes d'amour dont l'air s'embrase ! J'ouvre les bras ; tout se tend vers moi : les cercles des aigles dont je suis la proie, les éclairs à qui j'offre tout mon être dressé afin qu'ils le labourent de leurs flammes dévoratrices. Engloutissement de l'abîme ; vision de feu dont je m'exalte. Seigneur, suis-je arrivé au point où meurt tout sentir, tout vouloir propre ? et vais-je m'anéantir dans la jouissance sans limites ? Mais non, la faim de l'âme ne s'apaise pas ainsi ; il existe encore des granges inconnues gorgées de froment, des vases débordants qui attendent les lèvres avides !

C'est alors que tu viens avec tes voiles noirs et ta couronne d'épines, ô Douleur sacrée ! et que tu nous conduis dans ton royaume empourpré... Ah ! dans un cloître, devant un Crucifix aux cheveux collés de sang, aux muscles gonflés, lacérer sa chair sous les cordes plombées, si fort que les larmes jaillissent et que le gosier se noue ! Panteler sous le diadème dérisoire et les clous énormes, sentir que toute la détresse humaine s'alourdit sur nous, nous écrase ! Les lèvres collées aux plaies divines, boire, boire le vin grisant de l'Amour jusqu'à ce que les stigmates bleuissent à nos membres épuisés !... Oh ! sainte Catherine, comment n'es-tu pas

morte sous l'excès des délices lorsque le Christ, se détachant de la Croix, transperça ta paume d'un de ses clous ? Existe-t-il une folie, une sagesse, une joie, une souffrance ? Je ne sais, je m'enivre de ce pathétique exaspéré ! Je vis, je sens ma vie brûler à mon cœur, à mon pouls ! N'est-ce pas toute la vie ? et qu'y aurait-il donc en dehors de la vie ?...



O Souveraine des jardins spirituels, garde-moi de m'attacher aux choses extérieures ; que mes pensées, pareilles aux vierges folles de l'Évangile, n'aillent point, au lieu de veiller dans la demeure, se répandre au dehors, et rire, et danser sous les bouleaux, au son des flûtes vaines, mais que, semblables aux vierges sages, elles allument leur lampe dans l'attente de l'Époux, afin que tout soit prêt pour les noces. Amen.

Robert Vallery-Radot.





Les Chroniques

LES ROMANS

Le bel Avenir, roman par RENÉ BOYLESVE (Calmann-Lévy).

Il semble bien que M. Boylesve soit le plus français des romanciers d'aujourd'hui. Ses fins romans, exacts et sensibles, malicieux, donnent au lecteur un plaisir analogue à celui que l'on goûte dans les rues charmantes de Senlis ou de Blois, quand une branche de roses passe au-dessus d'un mur, et que le ciel baigne de sa légère tendresse quelque flèche gothique.

En nous faisant doucement sourire, M. Boylesve prend notre cœur. Ses personnages sont nos contemporains ; ils ne portent pas l'habit havane et la perruque de poudre, ni sur des boucles grises un bonnet de Chantilly ; ce sont des Français, des Françaises d'aujourd'hui, mais qui ont tous, nous le savons bien, avec l'ancêtre qui portait cet habit havane ou ce bonnet de Chantilly, une ressemblance que l'on retrouve dans les traits de ce portrait ovale, de cette miniature, honneurs d'un salon de boiseries.

M. Boylesve n'est pas romantique, encore moins est-il symboliste ; il est classique : il est Français. Je lui joindrai un illustre compagnon, qui a su comme lui, pour dire les visages actuels de notre pays, garder dans sa voix un peu de l'inflexion qu'eurent autrefois, pour dire des visages disparus et qui vivaient dans les mêmes lieux, des conteurs précis, qui nous enchantent. M. Henri de Régnier, c'est lui que je veux dire, lorsqu'il raconte les vacances du jeune homme sage, ou le mariage de Mlle de Cléré, nous fait éprouver comme M. Boylesve, et par des moyens également délicats, que le présent est fait, avant toute chose, du passé. Ces deux romanciers se sont partagé « notre terre et nos morts », et tandis que l'un s'éprenait de l'engourdie petite noblesse, l'autre s'empressait autour de charmantes ou

brusques vieilles. Il s'amuse aujourd'hui d'un sympathique et simple jeune homme, qui eût été peut-être autrefois le garde-française qui, dans *La Double maîtresse*, enseigne l'amour à Julie de Mausseuil. Dans *Le bel Avenir*, Alex Dieulafait d'Oudart n'enseigne pas grand'chose. Il est insouciant et aimé. Près de lui Mme d'Oudart s'agite ; c'est une mère qui s'affaire seulement de trouver à son fils le beau mariage, la belle situation.

Mais je ne raconterai pas ce livre. Décrirai-je les minutieux attraits d'un Boilly, d'un Debucourt ? Et cependant voudrais-je négliger si tôt toutes ces vives silhouettes qui ne sont pas des individus, mais des caractères ?

M. Boylesve a quitté cette fois la Province, mais pour trouver deux provinces à Paris. Elles avoisinent toutes deux le Luxembourg, l'une en deça, l'autre en delà de l'Odéon. Ici, de paisibles familles qui ont des noms français et des modestes revenus ; là, mille jeunes gens, dont pas un n'est Parisien, venus des rives du Bosphore ou de la Loire vers des facultés, pour des diplômes. Tous ceux qui ont été au quartier Latin, étudiants, aimeront ce livre comme leurs propres souvenirs : Mieux : ce livre les aidera à se souvenir. M. Boylesve a su choisir, avec une sentimentale ironie, l'essentiel de ce désir. Et je sais bien maintenant que j'ai connu le grec Thémistocle « et les noms enchanteurs qui s'échappaient de sa longue moutache bleue, le soir », ou le parfait Hilaire Lepoiroux, ou encore Houziaux, Fleury et Givre. Nous connaissons aussi les « dames bourgeoises », clientes du *Bon Marché*, du *Petit Saint-Thomas*, et qui vont pour « les petits fours » chez Seugnot, et à la *Dame blanche* pour les glaces. Ah ! charmant livre que l'on aime, pour vous offrir avec tant de plaisantes gentillesses des tableaux si complets, si touchants ! J'imagine que les contemporains de Terburg, de Van der Meer devaient jadis avoir, devant les intérieurs que leur montraient ces peintres, une semblable reconnaissance, émue et amusée.

Et comme je n'ai point la place d'analyser ici l'art merveilleux, discret, plein de goût, de M. Boylesve, je citerai seulement deux courts fragments, l'un spirituel : « ...Mme d'Oudart releva la tête, un peu haut, comme toutes les fois qu'on la relève... », et l'autre, qui montre un soir au Luxembourg, sensible :

Le public se faisait rare. Sous un hangar voisin, une jeune femme, seule, jouait à la balle, non loin de deux prêtres assis,

et d'un fantassin; des messieurs passaient portant de lourdes serviettes; puis l'on voyait un garçon idiot réunir les chaises en les emboîtant deux à deux; la bande garance, au pantalon du gardien, paraissait entre les troncs d'arbres... Un ou deux hommes demeuraient encore, accoudés à la balustrade, pauvrement mis, les cheveux longs, immobiles comme les marbres : c'étaient des peintres ou des poètes... Et, dans les instants de silence, on commençait à discerner de loin, venant du parterre, le grésillement attirant de l'eau d'arrosage.

Alex et sa mère descendaient au parterre. Un long serpent de toile humide, étendu sur les pelouses, crachait au large une eau scintillante et légère; les gazons buvaient, et les fleurs touchées, agitant leurs petites têtes de luxe, semblaient mimer leur plaisir; un parfum s'élevait du bain de la terre et des plantes : ah! que l'on fût demeuré longtemps là!...

A cinquante ans, je relirai *Le bel Avenir*, pour m'attendrir.

J.-L. VAUDOYER.

Au Service de l'Allemagne, par MAURRICE BARRÈS (chez A. Fayard, Paris).

L'œuvre de M. Barrès offre le spectacle d'une chose vivante qui se développe suivant le principe de son être, semblable en cela à l'arbre qu'affectionnait Taine. Voici une branche nouvelle qui surgit au tronc déjà si fort : j'entends parler des *Bastions de l'Est* dont le premier volume, *Au Service de l'Allemagne*, a paru il y a quelques mois.

Ce roman est l'antithèse d'un de ceux qui l'ont précédé : c'est le roman des « Enracinés ». Il ne raconte pas l'aventure de cinq ou six individus coupés de leur tige, errants, désintégrés (le mot est, je crois, de M. Durkheim), il nous fait assister à l'effort d'un esprit qui reconnaît sa loi — et qui l'applique. Nous sommes loin des étangs d'Aigues-Mortes, des pourritures de Venise. A travers la montagne, buvant l'odeur des sapins, l'individualiste triomphe parce que, ici, ses morts lui enseignent à vivre pour lutter. Auparavant, les personnages de M. Barrès cherchaient; Ehrman, son nouveau héros, trouve. Il ne spécule pas seulement, il agit; bien plus : il est forcé d'agir. Car nous ne sommes pas en présence d'un Breton qui étudie les traditions celtiques, d'un félibre qui chante en provençal, mais d'un Alsacien. Il est particulariste à la suite d'une nécessité inexorable. Il ne fait pas que décentraliser; il sauve son âme et celle de ses enfants. Drame cruel, né d'une catastrophe, poursuivi dans le deuil d'une patrie, sous la menace

d'un vainqueur. C'est le drame de l'âme vaincue, qui ne voudrait pas être vaincue jusqu'à la mort.

Tel quel, le sujet est admirable. Il avait tenté M. Bazin, dont la douceur trop angevine convenait mal à ce débat tragique. M. Barrès, fort heureusement, l'a repris et il a su l'agrandir encore. Voici comment :

M. Barrès possède le sens historique. Le passé le séduit, — il nous l'a dit dans de trop belles pages pour que nous l'oubliions, — mais ce qui le séduit peut-être davantage, c'est de voir comment le passé se continue dans le présent. Dans le volume dont je traite, il parle de cette rêverie « sur l'histoire, cette musique de vie et de mort, cette vue nette de l'écoulement des siècles et de leur dépendance, qui deviennent toute mon âme sitôt que je pénètre en Lorraine ». C'est un tel sentiment qui imprègne son récit. Il s'est placé à un point de vue historique. Il a vu l'intérêt séculaire. Il a compris, ce qui est si difficile, hélas ! à admettre, que l'homme est pareil à lui-même, qu'il n'est pas de douleur nouvelle, de destin inédit, et que le cas de conscience du volontaire Ehrmann n'est que la répétition d'un cas plusieurs fois identique. Ce jeune homme alsacien doit copier son attitude sur celle des légionnaires de Rome, de Sainte-Odile à la Hohenburg : derrière lui s'aperçoivent des files innombrables de guerriers. L'aventure s'éclaire d'un halo surnaturel ; même le paysage s'anime, c'est un théâtre où passent des milliers d'hommes. O morts plus vivants que nous-mêmes, prodigieuse rêverie ! En face de l'esprit latin, parmi les brumes du fleuve, l'esprit germain se lève ; à la « brutalité germanique », s'oppose la « spiritualité latine ». Au milieu de cette mêlée où tous les âges se confondent, on voit nettement surgir l'Idée qui les pousse, comme les dieux dans le nuage luttent au-dessus des héros d'Homère. Et ce simple roman devient une épopée ethnique.

Ainsi le pathétique de ce cas de conscience tient en grande part à ce qu'il n'est pas seulement individuel, mais encore national. Le sort d'Œdipe, celui du Roi Lear sont exceptionnels et ne nous touchent qu'indirectement. Mais celui de Paul Ehrmann est le même depuis trente-cinq ans pour les jeunes gens habitant une certaine région : ils ont, je pense, connu la même angoisse et se retrouveront en lui. Le caractère de cette angoisse est d'appartenir à un ordre élevé. Il semble qu'un homme qui, dès l'enfance, a dû résoudre le problème de sa vie,accomplir des sacrifices, s'humilier peut-

être, soit incapable de certaines bassesses, mettons de certaines insignifiances. Sa tâche nécessite une dignité sérieuse et une persévérance virile : elle est exclusive de toute vulgarité. Et si, comme on peut l'admettre, la jeunesse est le temps de chercher un objet à l'amour, il est curieux que la tendresse de cet homme aille non pas à une femme périssable, mais à une patrie dont il est séparé. A travers le livre de M. Barrès, le patriotisme alsacien apparaît moins comme une piété filiale que semblable à la passion d'un amant.

Au Service de l'Allemagne se divise en trois parties : la première engage l'action d'une façon un peu lente ; la seconde est un magnifique hymne en prose, une introduction émouvante aux *Bastions de l'Est.* Le thème est posé, se développe en belles dissertations de géographie morale : paysages, histoire. La pensée ne sort pas de l'agitation civique, elle naît d'une longue contemplation au cours de promenades solitaires, elle naît du sol même ; c'est un magnifique « péristyle d'idées générales », comme disait Taine. Enfin, la troisième partie est le récit du volontaire Ehrmann.

ROBERT DE TRAZ.

P. S. — Ce beau livre est enlaidi d'illustrations médiocres ; il fait partie de la *Modern-Bibliothèque.* On dit : *Moderne.*

LITTÉRATURE

La Tragédie contemporaine, par CHARLES MÉRÉ (Bibl. de la Chronique : 1 franc).

C'est une juste et claire exposition du problème de la tragédie, genre qui doit être rajeuni, c'est-à-dire compris, ou disparaître.

Voici les idées que développe M. Charles Méré :

La tragédie est en décadence. Les efforts tentés pour restaurer le genre en sont eux-mêmes une preuve (M. Le Bargy qui veut *corser* le théâtre classique d'éclairages selon Corot, Monet et Whistler ; Sarah Bernhardt qui agrémente *Andromaque* de flons-flons musicaux). C'est que les formes de la tragédie doivent évoluer, et la tragédie elle-même, pour être vivante, doit s'adapter à l'esprit de l'époque, comme elle a toujours fait.

Qu'est-ce, au fond, que la tragédie ? Son rôle est de dramatiser une lutte entre le Destin et la Volonté. C'est là le schéma essentiel de toute tragédie. Et c'est pour cela que *Tristan* et la *Babylone* de Péladan sont des tragédies, pour cela que Henri Heine intitule tragédie son *William Ratcliff*. Cette lutte peut fort bien être exprimée dans une forme nouvelle correspondant à l'esprit de notre époque. Des auteurs modernes l'ont prouvé par les *Fossiles*, la *Course au flambeau*, l'*Obsession*.

Ici se place une remarque vraiment originale et fort intéressante : qu'il y a des rapports étroits entre les tragédies pastorales contemporaines et la tragédie grecque. Exemples : l'*Arlésienne*, les *Antibel*, la *Fiaccola sotto il moggio*. De cette remarque, il y a peut-être des choses à déduire.

Mais la plupart des pièces modernes citées, pour n'être point conformes à certains principes essentiels de la tragédie, sont hors de ce genre. La tragédie comporte, — en dehors, bien entendu, des règles éphémères imaginées par une époque, — une discipline et des règles qui lui sont spéciales. Elle ne peut se passer de mystère, elle doit être simple, dramatique, et se développer logiquement, les actes et les personnages y étant toujours déterminés par la naturelle évolution de leurs caractères (ce qui exclut les pseudo-tragédies de Mæterlinck où la ligne est détruite par les détails inutiles à l'action).

Par l'observation de ces préceptes, on pourra faire de la tragédie moderne, qui sera jouée par des *tragédiens* intelligents. Gardons les tragédies anciennes. (« Qu'on s'attache surtout à les bien interpréter. C'est par là surtout qu'on peut rajeunir le répertoire. ») Et ouvrons les fenêtres sur la vie.

Tout cela est vrai ; et l'ouvrage documenté de Charles Méré arrive bien à son heure. Si les modernes, qui parfois font de la tragédie sans le savoir, n'en font pas plus souvent, c'est qu'en effet, la tragédie montre une lutte entre l'homme est une loi — et qu'ils ne voient pas la loi, seulement l'homme.

Le grand tragédien Paul Mounet a, pour appuyer de son témoignage les idées de l'auteur, voulu sortir de son mutisme habituel. Et, avec la profonde et un peu amère sincérité de son cœur, il a écrit sur le tragédien moderne ces choses qu'il dit à ses amis et à ses élèves préférés.

F. Divoire.

BIBLIOGRAPHIE

Sénac de Meilhan, Maurice et Eugénie de Guérin, Agrippa d'Aubigné (Sansot, éditeur).

Nous devons à l'éditeur Sansot de sincères, de chaudes félicitations. Puissent-elles l'encourager à poursuivre la si belle tâche qu'il a entreprise. Puissent les encouragements du public ne pas, de leur côté, demeurer platoniques à l'excès.

Voici, après les *Considérations sur l'esprit et les mœurs* de Sénac de Meilhan, à la réimpression desquelles présida soigneusement M. F. Caussy, une élégante édition du *Centaure* de Maurice de Guérin et du *Journal* de sa sœur Eugénie. J'accorde, si l'on veut, que ce Centaure est peut-être insuffisamment hennissant, par trop gourmé vraiment et universitaire ; le plaisir, pourtant, n'en est pas moins vif qu'on ressent à savourer cette belle forme, cette langue pure.

Sous le titre de *Reliquiæ*, des fragments choisis avec goût du délicieux, charmant, touchant *Journal* d'Eugénie de Guérin, émeuvent doucement à la manière d'une vieille étoffe affadie et fanée par les ans. C'est M. Edmond Pilon qui s'est chargé des notices précédant ces deux plaquettes et nul autre que lui n'y aurait su mettre tant de cœur et de talent. On n'a pas oublié la si délicate étude par lui consacrée, dans ses *Portraits Français*, à l'attendrissante vie de ces frère et sœur d'exception. Les préfaces qu'ils lui inspirèrent à nouveau sont d'égale qualité, sinon supérieures.

Mais voilà mieux que des oripeaux romantiques, voilà le grand, le très grand méconnu : d'Aubigné. Grâces soient rendues à M. Ad. Van Bever d'avoir songé à tirer de l'oubli poussiéreux, où il semble qu'un malin destin s'acharne à le reléguer, ce poète qui a sa place parmi les plus puissants. Ils se comptent, ceux qui ont embouché une pareille buccine, entonné un pareil chant. Quelle verve ! Quel souffle ! Quelle envergure ! Quelle hauteur de conception ! Comme les *Châtiments* eux-mêmes pâlissent à côté des *Tragiques !* Quelle différence de niveau ! Et que ce *Printemps* est frais et suave, que ce *Discours par Stances* est admirable !

Ceci dit, puis-je à présent regretter que M. Van Bever ne se soit pas assez défié d'un certain Ludovic Lalanne qui

commenta avant lui les *Tragiques* et dont les annotations révèlent une érudition superficielle et fort peu scrupuleuse, jointe à un sens poétique des plus restreints. Je n'en veux pour exemple et preuve que la remarque 2 transcrite avec exagérée sécurité par M. Van Bever, page 129, remarque d'où il résulterait que d'Aubigné, ce huguenot fervent et farouche, avait une connaissance des Écritures à ce point imprécise qu'il confondait Pierre et Paul. Or, M. Lalanne n'aurait eu qu'à lire quelques pages plus avant pour constater, au 22e chapitre des *Actes*, verset 12, que d'Aubigné était mieux informé que lui. — Au milieu des *Fers*, nous allons mesurer l'effroi que causent au même Lalanne les métaphores hasardées par les poètes. D'Aubigné écrit :

Pont qui eus pour ta part quatre cents précipices,
Seine veut engloutir, louve, tes édifices.

Comparer la Seine à une louve ! Voyez-vous cela ! Et M. Lalanne, d'autorité, corrige :

Seine veut engloutir, Louvre, tes édifices !!!

Eh bien ! je ne puis pas ne pas déplorer que M. Van Bever se soit laissé entraîner à perpétuer de semblables pauvretés dans son séduisant recueil, à reproduire, page 134, note 6, un « éclaircissement » de cet obsédant Lalanne, dès lors qu'il adoptait le texte de Ch. Read. Je m'arrête. Je sais bien que je fais le cuistre et j'y consens puisqu'il s'agit de défendre un chef-d'œuvre. C'est un peu notre devoir à tous de monter la garde autour de pareils monuments et d'empêcher qu'on les dégrade, en dénonçant les ouvriers incapables qui s'arrogent délibérément le droit de les restaurer à leur fantaisie, en éveillant la défiance de ceux qui seraient tentés de s'appuyer sur leurs travaux. C'est à M. Lalanne, on l'a compris, que ceci s'adresse. Aucune feuille n'en est réduite ni fripée des couronnes de laurier que nous tressons pour M. Van Bever en hommage à la louable initiative qui le désigne à la reconnaissance des lettrés.

P. H.

La Cité de Joie, par Jean Mariel (chez Sansot).

Ce petit livre est d'un poète que les lecteurs des *Essais* connaissent. Il faut en aimer le charme aisé et convaincant, et tout ce qu'il apporte à la mémoire de visions nouvelles, de paysages chaleureux.

James Sword, le héros de cette courte nouvelle, est un nostal-

gique qui a cherché dans l'amour des femmes, autrefois, des satisfactions que l'on n'a point coutume d'y trouver. Mais, malgré cela, il n'a point renoncé à elles ; toutefois, s'il persiste en leur compagnie, c'est qu'elles ne sont plus pour lui, à présent, que les visages allégoriques des diverses villes dont il fait tour à tour ses maîtresses. Et ce sont ces maîtresses-là que M. Jean Mariel nous décrit le plus heureusement du monde. D'abord Séville, puis Barcelone et Alger, Brousse et Heidelberg, Toulon enfin, toutes ces villes nous sont offertes par un auteur qui semble aussi épris que son personnage. Et ne croyez pas que ce petit livre ait été écrit pour « placer » des notes de voyage. Nulle part l'on ne rencontre le détail précis, pittoresque, ethnographique qui sent le « touriste ». C'est bien un amoureux qui dépeint avec des couleurs sensibles et choisies les belles personnes inaccessibles qui remplissent son cœur... — J.-L. V.

Les Variétés, par Roger Boutet de Monvel (chez Plon).

C'est, de 1850 à 1870, l'histoire élégante, mondaine du second Empire. M. Boutet de Monvel ranime là, de la plus charmante manière, des noms dont notre jeunesse ne savait que les syllabes, pour les avoir entendu prononcer, parfois, par nos parents, que cela attendrissait.

Je me doute bien que l'imagination de l'auteur est pour beaucoup dans le fort penchant qui l'entraîne vers cette époque agitée et qui apparaît, dans ce livre, un peu folle. Mais n'est-ce point toujours par l'imagination que l'on aime, lorsque l'on choisit son objet dans le passé ? — Il faut féliciter aussi M. Boutet de Monvel d'avoir senti que l'érudition devait être, pour un tel sujet, légère et comme nonchalante. Ces pages sont écrites avec une rapide précision, à la façon des esquisses de Grévin, de Lamy et de Constantin Guys. — J.-L. V.

Des roses sous la bruine, par Francis Bernouard (Art. Fayard).

Première plaquette d'un jeune poète dont il faut noter la promesse. M. Bernouard exprime ces états d'âme un peu « jeunes » mais si sincères du premier amour, et des premières désillusions et des révoltes contre tout ce qui n'est pas conforme à l'« Idéal ».

« Entre les fleurs des champs
Sentant doux la prairie
O mourir presque enfant
Blanc lys de poésie !

Etre bon, ignorant
Des laideurs de la vie,
Aimer une Lucie
Sans jamais être amant,
O mourir à vingt ans !... »

« J'aurais cru vrais . . .
L'honneur et l'amour, la justice, la vie,
Et j'aurais été plus qu'un déclassé. »

Et les grands renoncements : « Restez toujours l'amant du souvenir. » Nous y avons tous passé, mais c'est mélancolisant à retrouver. Et puis le rythme un peu imprécis de ces vers (est-ce voulu ?) donne souvent une musicale et presque verlainienne impression de vague.

F. D.

REVUE DES REVUES

La Rénovation (décembre). — Encore que conçu sous forme dialoguée, le captieux article que M. JACQUES TASSET consacre à *la Nef* dénonce une mauvaise humeur indéniable. « Si tu ne connais pas le fond de la pensée des autres, » dit Epictète, « comment peux-tu savoir qu'ils font mal ? » M. Tasset ne se met vraiment pas assez « dans la peau » des auteurs qu'il critique. Ses remontrances sont par trop gratuites et son érudition, incontestable, n'en est pas moins inférieure à celle d'Élémir Bourges. Où M. Tasset a-t-il pris que les Morts sont un « sujet macabre interdit à l'art ancien » ? Et le pays des Cimmériens alors ? *L'Odyssée*, c'est pourtant de l'art ancien, n'est-ce pas ? — Que pense donc M. Tasset du *Repos du Septième jour*, de Claudel ?

L'Ermitage (15 novembre). — Un bel essai un peu touffu, de CARLYLE sur *les Beaux-Arts*, le début d'une étude remarquable et sensible sur *Singapoure*, par M. GEORGES CASSEL, un très précieux article de M. MAURICE DENIS, sur *la peinture* : Gauguin, Besnard, Whistler, le Salon d'automne. C'est une mise au point générale faite avec finesse par un esprit juste et pénétrant.

La Revue de Paris (15 novembre, 1er décembre). — Mme TINAYRE, chacun le proclame, a fait un chef-d'œuvre, un gros chef-d'œuvre, *La maison du Péché* : nous n'y contredirons point. Depuis ce chef-d'œuvre, Mme Tinayre tente obstinément d'en faire d'autres. Elle n'y parvient pas. Par quelque temporaire artifice de sa volonté, cette romancière avait su, alors qu'il lui fallait conquérir le succès, dérober dans quelques œuvres sa foncière vulgarité. Aujourd'hui que ses livres se vendent, plus n'est besoin de ce très laborieux maquillage. De forts tirages lui permettent enfin d'être elle-même, et dans *La Rebelle*, elle s'en paye, si j'ose dire ! — Mme Tinayre écrit, comme dans *le Petit Bastiais* ou dans *la Dépêche de Brest* écrivent les journalistes dont c'est le soin de relater les crimes, les sinistres, les chiens écrasés. Puis elle a aussi mille gentillesses que n'ont pas ces messieurs, mais que Frou-Frou dans *l'Écho de la Mode* ou encore Houpette dans *le Journal de la Beauté* vont fort envier. Quand ce roman paraîtra en librairie, nous recueillerons pour nos lecteurs les plus jolies trouvailles de ce grand écrivain ; car, on nous l'offre pour tel. — Dans le numéro du 1er décembre, il semble que M. Ganderax ait voulu nous dédommager, car il publie la 1re partie d'un

roman de Mme IVAN STRANNIK, qui porte ce beau titre : *Les mages sans étoile*, cela est autrement fort dans sa sobriété précise, évocatrice et tendre. Le sujet, bien que les « communiqués » ne le dévoilent point, est actuel, autant, sans doute, — et autrement, Dieu merci ! — que la « brûlante question du féminisme » dont traite *La Rebelle*. Mais Mme Strannik est une artiste, alors que Mme Tinayre ne possède qu'un insupportable et disgracieux « bagoût ». — Mme F. GRECH, à son tour, publie des vers. L'on y sent l'influence du poète inspiré de *la Beauté de vivre*. La forme de ces poèmes est hautaine, puissante, et sans complaisances.

L'Occident (novembre). — M. F. DE MIOMANDRE étudie l'œuvre de *M. Suarès*, le grand et pur auteur de *Images de la grandeur*. L'article de M. de Miomandre est, croyons-nous, le premier que l'on ait consacré jusqu'ici à un écrivain qui, comme Claudel et Bourges, devrait, pour tous, compter parmi les plus grands. « *M. Suarès est fidèle à la grande tradition française. Il sait manier avec la prudence et la science sobre d'un classique, la langue mûrie. complexe et incomparable que les siècles nous ont faite...* » — M. MAURICE DENIS parle du sculpteur *Maillol*, et, à ce propos, de l'art classique, excellemment : « *...des éléments empruntés à la nature, le classique fait non seulement des éléments d'objet d'art, comme l'Oriental, le Romantique ou l'Impressionniste, mais aussi des éléments d'une nature à lui, idéale, intelligible et refaite à son image...* » — M. FAGUS a été au *Salon d'Automne*, il en rapporte un « piapiatage » intolérable, écrit sans goût, confusément pensé. M. Fagus a gardé quelque lucidité, cependant, pour parler de Cézanne, qu'il goûte fortement.

L'Illustration (N° de Noël). — Voici un fragment d'un poème de Mme de NOAILLES, intitulé *Bayonne :*

« Tu regardes briller dans tes soirs clairs et lents
Des combats de taureaux qui ne sont pas sanglants,
Tu portes en riant sur ton âme païenne
Les mystiques langueurs de la vieille Guyenne,
Et tends, ainsi qu'un arc, dans la splendeur du jour,
Ton pont délicieux qui traverse l'Adour. »

Comme l'on voit, le merveilleux poète élargit sa manière : du jardin-potager de naguère, le voici parvenu à de plus vastes lieux d'émotion, où il écoute battre le cœur même de la France.

La Revue de Paris et de Champagne (novembre). — Après toute une partie vraiment trop « régionale », cette revue publie quatre gracieux et ingénieux poèmes de ALBERT F. HENNEQUIN, et un sonnet délicat de M. OMER SAGNES.

La Revue Hebdomadaire (novembre). — Savourons ce fragment : « *M. Barrès a donné des livres agréables d'une écriture ferme, concentrée, et qui recouvre, sous une forme suffisamment austère pour paraître profonde, une certaine indigence d'idées...* » Puis, par la même plume, M. Dorchain, le poète de

la *Jeunesse Poncive*, est orné d'éloges. Et c'est M. FR. DE NION qui signe le tout. M. Fr. de Nion, l'auteur des *Façades* et de quelques entreprises similaires!

Le Feu (1er décembre). — Cette excellente revue a composé un *Hommage à José-Maria de Hérédia.* M. HENRI DE RÉGNIER a envoyé un grave, ému, admirable sonnet, dont voici les terçets :

« ...Ébloui, j'ai suivi votre pas souverain
Jusqu'au flot ténébreux du fleuve souterrain,
Funeste, si l'on va vers la nuit sans mémoire...

« Mais, vous êtes de ceux à qui, sur l'autre bord,
Parmi le Bois Sacré, d'un grand geste, la Gloire
A travers les cyprès montre son laurier d'or. »



L'Administrateur-gérant : JACQUES RICHET.

Paris. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 45581.



2e Année. No 6 — Le Numéro : 0 fr. 80 — Janvier 1906.

"Les Essais"

REVUE MENSUELLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS

"**Les Essais**", revue de littérature et d'art, paraissent tous les mois en livraisons in-8° de 50 à 60 pages et forment, au bout de l'année, deux volumes d'environ 300 pages chacun, avec tables.

"**Les Essais**" ne publient que de l'inédit.

Chaque collaborateur est seul responsable de ses articles.

ABONNEMENTS :

Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre

France	Union postale
Un an . . . . **10** fr.	Un an . . . . **12** fr.

Prix du Numéro : **0 fr. 80**

M. Jacques RICHET, administrateur délégué, reçoit les abonnements, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Les manuscrits, communications littéraires, livres et revues, doivent être adressés au secrétaire délégué, M. J.-L. VAUDOYER, aux bureaux de la Revue.

Le Comité de Rédaction reçoit tous les lundis de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 5

Amitié

On parlait du mariage d'un ancien camarade, et l'un de nous remarquait quel étonnement involontaire accompagne les rencontres des gens qu'on a connus à l'école. « Nous avions fait ensemble la même version latine, ajoutait-il, et puis nous les avions perdus de vue ; nous avions oublié qu'ils continuaient leur existence en dehors de la nôtre, qu'ils se développaient dans un autre milieu, suivant des principes différents que nous n'avions pas soupçonnés naguère. Aussi qu'elle surprise d'apprendre qu'un tel a une belle position à l'étranger, qu'un autre a été capable d'écrire un livre, ou qu'un troisième se permet d'avoir un bébé de six mois... »

Il y eut un silence dont je profitai pour finir ma chartreuse et B. pour commencer une histoire :

« — Cette part d'inconnu que nous ne voyons pas chez nos camarades de collège parce que nous ne sommes que des enfants, ces différences entre eux et nous qui nous échappent alors et nous étonnent quand elles se révèlent après, j'ai constaté tout cela plus tôt que vous ne le dites et d'une manière plus brutale. Je n'ai jamais méconnu depuis ce qu'il entre de mystère dans les relations humaines.

Je le dois à Simon M. qui est mon meilleur ami. Nous nous sommes connus tout petits et notre intimité fut dès lors complète. Il faut vous dire qu'à l'époque dont je veux vous parler, — mes premières années d'étudiant, — je vivais avec ma mère d'une façon très modeste. Je ne sortais guère, je travaillais beaucoup, non par orgueil, mais par conscience. Le mot *devoir* avait alors une signification très claire pour moi et j'apprenais mes cours par scrupule. Je m'attachais surtout à la lettre et j'avais de bonnes notes. Cette conduite ve-

nait de mon caractère sérieux, de la gravité avec laquelle j'envisageais la vie. Très pieux, je tâchais de m'améliorer, je m'abstenais du mensonge, des conversations équivoques. Et j'avais confiance dans l'utilité de mon effort. N'allez pas penser que je fus absolument optimiste : je croyais au mal dans le monde — seulement je ne le voyais pas.

Je regrette de me présenter à vous sous la figure d'un sot, mais je vous assure que cette honnêteté, cette fidélité à un idéal ennuyeux renfermaient pas mal de courage et de droiture : je puis le dire maintenant, car j'ai changé depuis. Tel quel, comment ai-je pu être l'ami de Simon ? Avais-je été séduit en lui par les qualités et les défauts qui me manquaient ?

C'était un grand garçon mince, au visage net et brun où brillaient des yeux intelligents ; il était bien habillé, parlait peu, et appartenait à un monde riche. De son côté, peut-être m'était-il reconnaissant de l'admirer. Dans l'amitié, comme dans l'amour sans doute, l'un aime et l'autre se laisse aimer : il jouait ce dernier rôle. Moi j'apportais mes rêves, mes projets d'avenir, mes soucis ; je faisais les confidences et lui les écoutait. Mais jamais il ne parlait de soi ; en fait, je ne savais rien de sa vie intérieure et je ne m'en inquiétais pas. Je m'étais construit un Simon en imagination, que j'ornais très sincèrement de nombreux mérites et que je chérissais d'autant plus que j'en étais l'auteur involontaire. Pourquoi l'aurais-je questionné ? J'étais trop personnel pour être bien curieux d'autrui et je n'allais pas m'attarder à faire sur mon seul ami, sur mon unique confident, des analyses psychologiques. L'aurait-il même permis ? Je me souviens qu'à la suite d'une sorte de crise religieuse, — comme c'est loin de moi, tout çà ! — je m'étais imposé de le convertir ; il avait accueilli mes essais avec une sympathie souriante ; puis comme je devenais pressant, il s'était presque fâché avec des expressions significatives, mais que, comme toujours, je n'avais pas su interpréter. J'aurais consenti à beaucoup de sacrifices plutôt que de le perdre, et, en une longue

prière, je m'étais arrangé à son sujet avec Dieu. Après cet incident, nos relations continuèrent. Souvent, à la fin de la journée, il arrivait « me distraire de mon travail », comme il disait ; nous nous asseyions sur le même canapé, et je retrouve sans peine dans ma mémoire sa figure ouverte, parfois ironique, écoutant la litanie de mes histoires sans fin. Il me plaignait de mon mal de tête, feuilletait sans grand intérêt mes notes, se regardait dans la glace, et me quittait avec une bonne poignée de main pour aller dîner en ville.



Chaque année je passais huit jours chez les Dorneuil, des cousins de ma mère qui possédaient une belle propriété à la campagne. Les Dorneuil avaient deux enfants : une fille, Suzanne, mariée à M. Vernay, un agent de change assez commun, et Henri, un garçon un peu plus jeune que moi. L'année où j'eus dix-huit ans, je fus agréablement surpris d'apprendre que Simon, qui connaissait Henri et le jeune ménage Vernay, avait été invité en même temps que moi. Une fois là-bas, je fus enchanté du succès de Simon. Très poli, d'une expression un peu triste lorsqu'il ne se surveillait pas, il se laissait aller dans la conversation à un entrain libre et jeune tout à fait charmant. Je l'admirais pour son naturel ; je sais à présent que cela était, au contraire, très étudié : je ne l'en admire pas moins, mais pour d'autres motifs. Au bout de quelques jours cependant, je crus démêler dans sa gaîté un éclat factice ; ses yeux me parurent changés et plus brillants que de coutume. Je n'aurais attribué aucune importance à ces remarques, je ne les aurais même probablement pas faites, mais Simon eut l'imprudence en deux ou trois occasions de me railler devant d'autres personnes, ce qui ne lui arrivait jamais : le ressentiment personnel me conduisit à faire une observation générale.

...Un soir, remonté de ma chambre, après avoir réfléchi à ces nuances, et comme la fin des vacances approchait, je me mis à travailler. Je m'absorbai et le

temps passa... Je crois qu'une heure du matin venait de sonner lorsque je m'interrompis pour aller chercher un livre que j'avais laissé au fumoir. Je sortis dans le corridor, mais instinctivement, je me collai contre le mur et je regardai : vaguement éclairée par la lune, la porte de la chambre qui était celle de Madame Vernay venait de s'ouvrir et un homme se glissait dehors ; il eut un moment d'hésitation ; ensuite, tranquillisé par le silence, il vint sur la pointe des pieds dans ma direction. A son pas, à sa taille, j'avais reconnu Simon ; dès qu'il fut tout près, je sortis de l'ombre où je me tenais et je l'entraînai violemment dans ma chambre.

Une fois la porte refermée sur nous, je m'effrayai de la fixité de son visage en colère. Il était blanc, je dus sans doute pâlir aussi, et il en prit de l'assurance :

— Alors, tu m'espionnes ?

Je répondis à peine. J'étais anéanti. D'un seul coup la naïveté, la confiance ingénue de mon âme avait disparu. Assurément, je n'ignorais pas l'existence de l'adultère, mais pour la première fois, j'en avais la preuve évidente. Et si près de moi ! Quoi, pensais-je avec dégoût, cette jeune femme, qui me paraissait, il y a quelques heures, pure et droite, profite de l'absence de son mari pour... Riez si vous voulez : rien n'est plus cruel pour un être innocent que de se voir si brutalement déniaisé. Mais surtout ce dont je souffris le plus en cette minute, ce fut de l'amitié trompée. J'en oubliai mon indignation et ne fis que murmurer :

— Simon, pourquoi ne me l'avais-tu pas dit ?

Il parut soulagé d'avoir évité les grands mots de remontrance ; sa colère muette, où se mêlait aussi de la honte, fit place à une expression d'ennui qu'il s'efforça d'exagérer. Il se jeta sur mon lit et allégua qu'il était tenu à la plus grande réserve.

— Mais encore, recommençai-je choisissant au hasard parmi les interrogations qui se levaient en moi, depuis quand cela dure-t-il ?

Alors, d'une voix un peu hésitante au début parce que ce petit jeune homme n'était pas encore tout à fait ac-

compli, plus aisée ensuite car il se sentait soulagé par cette confession en même temps qu'il n'était pas fâché de se faire valoir, il me raconta l'histoire de leur liaison. Ils s'étaient connus au mois d'avril et bientôt ils s'étaient aimés. Désolée de ne plus voir son jeune amant pendant l'été, Madame Vernay l'avait fait inviter et, à l'insu de tous, ils jouissaient de leur bonheur... Elle était, disait-il, élégante et fraîche... très différente dans l'intimité de ce qu'elle semblait être dans le monde... assez drôle, et surtout curieuse... Mais très prudente... ils ne s'étaient jamais écrit... il ne lui donnait que des fleurs...

Simon continuait, me révélant un ensemble de choses insoupçonnées ; mais, à mesure que je le voyais redevenir maître de lui, ses yeux à demi-fermés semblant caresser des images chères, je me révoltais et, l'interrompant :

— Ta conduite est ignoble ! Tu es poussé par la vanité et le vice. Et cette femme ne t'aime pas, elle...

Simon se leva précipitamment et me fit taire. Puis il me déclara :

— Ce que tu dis est faux. Suzanne m'aime, cela me plaît, et je suis décidé à être heureux dans la vie. Je me fiche de tes principes...

Je n'étais pas fait pour la tâche que j'assumais. Entendre Simon appeler par son petit nom celle que je considérais respectueusement comme Madame Alfred Vernay me stupéfia de nouveau. Il en profita pour s'esquiver.

Resté seul, je ne pus m'empêcher de marcher avec agitation à travers la chambre. Notre conversation avait passé si rapidement que je doutais presque de sa réalité. Et pourtant mes idées sur la vie en étaient renversées. Et qui en avait été l'auteur ? Lui, Simon, lui que je croyais loyal et délicat. Lorsque je lui parlais d'idéal, de vertu chrétienne, ou plus simplement d'honnêteté, il n'avait pas protesté, j'avais conclu qu'il m'approuvait. Mais il avait eu assez d'audace et même la grossièreté nécessaire à son âge pour mener à bien cette

séduction, ou pour s'imaginer être le séducteur, ce qui revenait au même. Humilié de n'avoir pas su deviner ce qui se passait autour de moi, j'étais plus profondément blessé par la lumière apportée sur quelqu'un que je croyais si bien connaître et que j'aimais. « Depuis le mois d'avril », avait-il avoué. Alors quand il venait me voir, et qu'il paraissait toujours le même, des pensées nouvelles l'agitaient à mon insu, et ses lèvres impassibles se souvenaient encore du dernier baiser. Et quand il me quittait, peut-être allait-il la rejoindre... Je n'avais rien vu, rien demandé, et il n'avait rien dit ! Qui sait alors quelles femmes il avait déjà connues sans me le confier, quelle vie il avait déjà menée en dehors de moi, à laquelle je n'avais aucune part, tandis que lui possédait toute la mienne. Une phrase qu'il avait prononcée tout à l'heure me revint à l'esprit :

— *Pendant que tu travaillais ici, j'allais me promener avec elle dans la campagne.*

Il allait se promener avec elle, — elle ou une autre ! Il l'entourait de ses bras, lui murmurait de douces paroles, des phrases qu'il n'avait pas dites à ses amis ou à ses parents, des phrases qu'il inventait... Des images naquirent en moi et me firent mal ; pourtant j'en étais avide... Je le revis tel qu'il était tout à l'heure avec le désordre de son vêtement, les cheveux emmêlés, et, sur son visage, les traces à la fois de la colère, de la peur, de l'ironie et de la lassitude. Ce qu'il avait de victorieux quand même me frappa. Involontairement je me comparai à lui qui, si jeune, avait connu la suprême récompense, avait mérité l'amour d'une femme — et je fus dépité. Moi, je travaillais, je prenais des notes, j'obtenais l'approbation de mes professeurs, j'étais aveugle et ridicule. Je croyais bonnement que l'existence des gens de mon âge était plus ou moins pareille à la mienne, et que les relations sociales étaient telles qu'elles paraissaient ; je n'avais vu que le décor, l'apparence, le mensonge des attitudes et du langage ; je n'avais pas aperçu les appétits, les ruses, les compromissions, le plaisir. Je

n'en avais pas profité moi-même. Alors, moi qui venais d'accabler Simon de reproches sincères, je l'enviai ardemment, et je m'emplis d'une jalousie terrible. Je m'imaginai avoir été dupé, et si, une minute, j'envisageai le parti héroïque d'être seul de mon avis vis-à-vis de Simon et des autres, je ne me sentis pas assez fort pour courir le risque d'avoir raison contre tout le monde. Avec l'énergie des décisions extrêmes, je résolus d'agir dorénavant comme je croyais que chacun agissait. Il ne me restait plus que le désir de rattraper le temps perdu...

Encore très énervé, je voulus me coucher ; mais en m'approchant du lit, je rencontrai l'empreinte que le poids de Simon y avait laissé ; en un éclair je pensai à leurs deux corps, et, voyant ma solitude, je me souviens que j'éclatai en sanglots.

Voilà comment ma vie a été changée à cause de la révélation brusque qui m'a été faite d'un ami intime que je ne connaissais pas. »

B. se tut et essaya de sourire. L'un de nous lui demanda :

— Et vos relations avec Simon ?

— Elles continuèrent, — comme toutes choses d'ailleurs. Je lui demandai pardon de ma brusquerie. D'ailleurs il était la cause d'une transformation de ma vie : il eut à me guider dans mon nouveau caractère. Il y a, plus qu'on croit, des jeunes gens artificiellement élevés qui changent du tout au tout au premier contact avec l'existence. Simon me tint au courant de ses relations amoureuses, et j'avoue que, plus tard, lorsqu'une rupture se produisit, je l'en blâmai. Il me fit connaître ma première maîtresse...

De nouveau il y eut un silence. Mon voisin se pencha vers moi et murmura :

— Quel cynique !

— Peut-être le regrette-t-il, lui répondis-je. Et ce regret contribue à exagérer son cynisme même.

ROBERT DE TRAZ.



Les Romans de M. de Régnier [1]

II. — *Le règne de Louis*

O temps évanouis ! ô splendeurs éclipsées !
O soleils descendus derrière l'horizon !
V. Hugo.

Le Passé, dans *la Double maîtresse*, ne gouvernait point encore sans réserves l'inspiration de M. de Régnier. La copie qu'il nous en faisait était capricieuse, pas très fidèle. Nous y voyions le XVIII[e] siècle plutôt comme l'auteur voulait qu'il eût été que comme il fut, sans doute, en réalité. Mais voici *le Bon Plaisir*, *les Rencontres de M. de Bréot*, un couple de contes (2), et c'est, au lieu d'une fantaisie approximative, une exacte et minutieuse reproduction, presque archéologique, d'un temps révolu : le XVII[e] siècle.

De l'œuvre en prose de M. de Régnier, cette part est la plus discutée. Les uns prétendent que de semblables « recommencements » ne sont point nécessaires, et ils ajoutent avec dédain : « Ce sont là des pastiches... » Les autres voient en ces deux livres les meilleurs écrits d'un auteur dont les poèmes, à cause des libertés trop grandes qu'ils s'accordent envers une prosodie patentée, les effarouchaient par ailleurs.

Plutôt que de les apprécier de l'une ou de l'autre façon, ne vaut-il pas mieux dire de ces livres qu'ils sont les souvenirs précieux que rapporte un poète du domaine qu'il s'est choisi dans le Passé ? Choix qui lui a permis de donner libre cours à un goût de dépeindre des aventures et des

(1) Voir le numéro de décembre des *Essais*.
(2) *Les petits messieurs de Nèvres* dans le *Trèfle blanc ; le Rival* dans *les Amants singuliers*.

caractères sans la gêne ou la prévention à quoi l'on est astreint dans la représentation des mœurs contemporaines

Ne peut-on point remarquer, et sans y apporter un examen partial, que tous les écrivains dont c'est le penchant de faire, comme l'on dit, de l'Art pour de l'Art, ou d'écrire seulement pour lleur plaisir, ont élu, afin d'en restaurer méticuleusement les attraits, une époque de laquelle il semblait que ne dussent point parler, avec le ton mensonger d'un témoin, les vivants. — Voici Flaubert et Carthage, Gautier et l'Égypte ; les duchés allemands de M. Élémir Bourges et les principautés italiennes de Hugues Rebell. Et il y a encore M. Maindron, M. Louys ; tous les jeunes hommes, enfin, dont c'est la naïve ambition, après M. de Régnier, de nous entraîner dans un siècle que l'auteur du *Bon Plaisir* paraissait pourtant avoir célébré d'une manière suffisamment heureuse pour ôter l'envie d'y revenir d'ici longtemps.

Il n'est point malaisé de découvrir à quoi obéissaient ces « animateurs » en renonçant à fixer les tableaux que leur présentait leur temps pour aller s'émerveiller de splendeurs qui ne sont plus que cendres. Aidée par les bibliothèques et par les musées, l'imagination saura s'offrir de la sorte des satisfactions sans troubles ; et, dans cette sécurité, l'œuvre d'art s'accomplira avec toutes les chances de la perfection. De plus, et surtout, chaque écrivain aura le loisir de choisir dans tout le Passé, l'époque à la glorification de laquelle il pourra employer, avec le meilleur fruit, un tempérament, des dons individuels. Il n'est point douteux que M. Louys, par exemple, n'ait pu se refuser un seul instant aux séductions de l'Hellade déclinante, ni que M. Bourges, en relatant les confuses tragédies qui ruinèrent les petites cours dalmates, se soit trouvé devant des obligations qu'il ne songeât pas sérieusement à esquiver.

L'on peut être assuré qu'il en fut de même pour M. de Régnier. S'il a, avec un amour dévot, galvanisé les modes de vivre du règne de Louis, c'est qu'il n'a pas pu, en vérité, faire autrement.

Pour mener à bien de pareilles entreprises, il ne suffit pas de lire, le crayon à la main, Dangeau ou Saint-Simon. La patience rusée d'un rat de bibliothèque est la moindre des qualités qu'il faille posséder. Ce à quoi l'on réussit le moins fréquemment dans ces sortes d'ouvrages, c'est à faire se mouvoir ces fantômes dans une atmosphère assez

vive pour nous obliger à croire un moment que, nous aussi, nous portons, comme le M. de Manissart du *Bon Plaisir*, la perruque de boucles et le haut-de-chausses.

Nous montrer des personnages qui sont vêtus de cuirasses et de larges bottes, c'est la besogne inerte d'Ernest Meissonier ou du costumier de la Porte-Saint-Martin, lorsqu'on y joue la *Jeunesse des Mousquetaires*. La tâche que s'impose M. de Régnier exige de plus rares aptitudes, qui sont le bien des seuls poètes.

Avec désinvolture, l'on a parlé du manque de sensibilité, de la froideur de ces romans. Faut-il donc toujours, pour qu'on la constate, que l'émotion prenne une forme subjective ? *Le Bon Plaisir*, pour que sa lecture nous entraîne comme elle fait dans de si fécondes et inévitables rêveries, est à coup sûr un livre qui, s'il a été composé « dans le silence du cabinet », n'en est pas moins animé d'un mouvement, d'une force, d'une réalité qui, pour beaucoup de romanciers dont c'est la spécialité d'être contemporains, ne seraient pas de dédaignables surcroîts.

Ces qualités de vie font que ces romans, écrits avec le concours des livres, ne sont rien moins que livresques. En lisant *le Bon Plaisir* ou *les Rencontres de M. de Bréot*, nous ne songeons nullement aux écrivains du temps que ces romans relatent, mais beaucoup aux peintres, aux graveurs d'abord, et surtout à ces vieilles demeures, à ces villages endormis que traversent des routes qui, dans

> Les pays de l'Aisne et de l'Oise
> Ont encor les pavés du roi.

Van der Meulen et le Bourguignon, lorsque, grâce au *Bon Plaisir*, on a suivi les armées du roi à Dortmüde, ont pour nous peut-être moins de secrets qu'ils en eurent pour leurs contemporains. Ayant lu ce livre, nous savons que, dans cette toile de Pieter de Hooch, la plaisante blonde qui est assise près de la fenêtre s'appelle Mme Van Verlinghen, tandis que cette autre qui, sur le marché de Metsu, choisit des herbes, se nomme Mme Sluys. Philippe de Champaigne a laissé quelque part une image de M. de Chamissy, abbé du Val-Notre-Dame ; et, pour ma part, je gage que ce portrait de fillette, au Louvre, que peignit Netscher et dont on ne sait qui elle représente, est la petite Victoire de Manissart, près de son perroquet bleu.

C'est peut-être dans ces romans, bien que certains veulent

les considérer comme les moins personnels qu'il ait écrits, que M. de Régnier a rencontré l'occasion de ses meilleures pages de prose. Le passage du Roi dans Virecourt, la nuit, est déjà un morceau classique ; et il ne semble plus que l'on prétende en nier les qualités précises et, pour ainsi dire, visionnaires. L'on peut égaler à ce chapitre le double siège de Dortmüde, avec ses mille épisodes pittoresques ou galants, ou encore, dans *M. de Bréot*, le ballet nocturne du début, et le séjour que fait à Port-Royal l'un des héros du livre, M. Varlon de Verrigny.

Faut-il s'attacher à dire pourquoi ces romans ne sont point — sauf en une partie qui n'est pas la plus vivante (1) — des « pastiches? » Il vaut mieux, sans doute, citer un ou deux fragments, où l'on chercherait sans succès l'imitation des écrivains du grand siècle, mais où, par contre, se reconnaît l'aisance inventive du poète de *la Cité des Eaux* :

« ...L'automne, vers le soir, il entendait rappeler les perdrix, tandis qu'un lièvre coupait la route et montrait son ventre moussu et ses longues oreilles en feuilles mortes... »

« ...Les moines s'enfonçaient de leur mieux dans l'eau jusqu'au menton ; on ne voyait plus à la surface émerger que l'ivoire poli et humide des tonsures qui ressemblaient à des fleurs de nénuphar éparses... »

Ces phrases ne sont point transcrites ici pour des qualités exceptionnelles ; il y en a beaucoup de semblables dans ces deux livres ; ces deux-ci ont été choisies en tournant au hasard quelques pages du *Bon Plaisir*. On y découvrira malaisément, je crois, l'auteur d'autrefois d'où M. de Régnier — pour employer ce verbe — les « pasticha ».

III. — *Le passé vivant*

A cette partie, qui traite des romans modernes de M. de Régnier, si je donne le titre de l'un de ceux-ci, c'est que toutes les aventures qui s'y passent, malgré qu'elles se déroulent de notre temps, nous obligent à penser à des personnages, à des lieux dont l'attitude ou l'aspect portent à songer au Passé.

(1) *Les mémoires de M. de Collarceaux*, reconstitution habile dont M. de Régnier attribue gravement la découverte à M. de Nolhac.

Voici *le Mariage de minuit.* C'est l'histoire d'une jeune fille peu fortunée, gracieuse. Elle a mille ennuis avant d'épouser un jeune homme dont le bien et l'amour lui apporteront une manière de bonheur. Ce n'est là ni un roman d'intrigue ou d'analyse, mais le prétexte à grouper autour de ce léger sujet un certain nombre de personnages. Ceux-ci ne sont point, à vrai dire, secondaires, car ils ont parfois dans nos mémoires plus de réalité que Philippe le Hardois et Françoise de Cleré autour desquels ils s'agitent.

Cela se passe « de nos jours », mais l'on peut imaginer sans effort toute cette société dans des salons depuis longtemps déserts, où elle n'aurait point parue déplacée. Et cela est à la louange de M. de Régnier, puisque cela témoigne que ces « caractères » ont une vérité permanente qui ne dépend ni de la mode ni des usages. La facile Mme Brignan, le fin M. de Bercenay, le libidineux M. de Bocquincourt auraient diverti, divertiront, comme ils nous divertissent, les lecteurs de jadis ou de demain. Toutefois, ces personnages, s'ils font mieux songer à la société du XVIIIe siècle qu'à toute autre, c'est qu'ils mènent dans notre temps une vie qui n'est point sérieusement différente de celle que menèrent, en des milieux presque semblables, leurs ancêtres.

M. de Régnier ne se préoccupe guère de ce que l'on peut appeler « les nouvelles couches ». Dans le monde qu'il nous dépeint, et qui est celui d'une paisible et moyenne noblesse, des coutumes persistent qui sont celles auxquelles se plièrent, j'imagine, ces charmants ou médiocres esprits que fixèrent La Tour et Laclos. Peut-être cette analogie n'est-elle pas sensible au point que je le dis et les modèles du peintre et de l'écrivain ne se reconnaîtraient-ils sans doute pas aussi tôt dans les modèles de notre auteur ; mais, assurément, après quelque fréquentation, ceux-ci et ceux-là s'entendraient-ils à merveille, ayant découvert leurs parentés.

A ce sentiment qu'éprouve le lecteur, le ton de M. de Régnier aide fort. Il n'est point d'un observateur qui assiste « du dehors » au spectacle, mais d'un mondain doué à ce point, que l'art qu'il emploie à décrire des personnages de son monde semble seulement un plaisir léger, gourmand, qui se dépense sans effort. C'est ainsi qu'écrivaient les conteurs d'un temps que je ne veux pas désigner une fois de plus, dans la crainte de rabâcher. Dans ces livres,

il n'y a ni étonnement ni gaucherie, comme chez tant de romanciers mondains, dont on se demande s'ils n'ont point pénétré, dans ce salon qu'ils décrivent, par l'escalier de service. Avec la transposition indispensable qu'exige toute œuvre d'art, c'est la vie même, non peut-être dans ce qu'elle a de plus dramatique, mais vue directement par un regard averti, malicieux ; dite par une voix qui, sans employer l'accent pathétique, ne tait pas les tristesses, les lâchetés, les vilenies.

Cette manière savamment négligente qui fait l'attrait particulier du *Mariage de minuit*, M. de Régnier en use encore dans *le Passé vivant*, qui est, pour l'heure, son dernier livre. Les traits qui dessinent le ménage de Saffry, Mme de Raumont ou Jonceuse, sont d'un crayon chaque fois plus habile à signaler rapidement l'essentiel. Mais *le Passé vivant*, malgré quelques longueurs que n'a pas *le Mariage de minuit*, est muni, pour nous, d'un intérêt tout spécial. M. de Régnier, qui jusqu'alors paraissait prendre garde à ce que la part du poète, dans la conception de ses romans, fût nulle, a accepté, pour écrire ce livre, qui révèle mieux que tout autre ses penchants, un sujet de poète.

Le Passé hante Jean de Franois. Il s'imagine que revit en lui un ancêtre qui s'appelait Jean, comme lui. Il s'éprend d'une jeune femme, sa cousine par alliance. Le hasard fait découvrir une correspondance que ce Franois de jadis eut avec une aïeule de cette cousine qui, comme elle, se nommait Antoinette de Jonceuse. La lecture de ces lettres, les entraîne à l'amour. Amour qui, pour la jeune femme, est spontané, sans complications, mais qui, pour l'homme, n'est qu'une inévitable maladie, car il sait bien qu'en lui, c'est l'ancêtre qui aime. Et pour le chasser, ce jeune rêveur va se tuer sur la tombe même de celui qu'il pense tuer en lui.

L'on se figure aisément ce qu'un pareil sujet a pu offrir à M. de Régnier d'heureuses occasions de parler d'un passé qui revit en lui, comme l'ancêtre en son héros. Ce passé, ici, n'est pas décrit, mais suggéré, avec un art insaisissable, qui tient du prodige. Il *fallait*, en vérité, que M. de Régnier écrivît ce livre où se mêlent les qualités alertes du conteur aux rêveries pompeuses d'un poète riche en images.

Ces images, cependant, il ne faudrait point les chercher

dans le seul *Passé vivant*. Pour fixer les innombrables silhouettes qu'il collectionne, M. de Régnier les employait dès ses premiers romans. Les portraits à quoi elles servent ne sont pas des portraits spirituels. Tous ces personnages ont des travers ou des ridicules qui font d'eux presque de demi-caricatures. Ils sont gros ou maigres, dans des vêtements insolites ; leur santé leur cause de grotesques tracas ; leurs appétits amoureux les conduisent à de fâcheuses aventures. Comme ceux qui figurent dans le livre que traduisit, de Théophraste, La Bruyère, ce sont des *caractères*. De même que l'on rencontre chez l'un l'amateur de prunes, l'on rencontre ici l'amateur de poires, l'amateur de verreries, l'amateur de femmes.

De petites anecdotes, contées avec entrain, aident le lecteur à se les représenter ; l'imagination du poète, ensuite, achève l'observation du romancier. Ce n'est ni un psychologue, ni un analyste qui découvrirait les identités que M. de Régnier perçoit fréquemment entre un individu et ce pourquoi il vit. Les images qu'il trouve alors, et dont on peut dire qu'elles sont d'un pittoresque-bouffe, sont assez personnelles pour que j'en cite ici quelques-unes.

Voici un collectionneur de verreries. M. de Régnier sera conduit à trouver qu'il ressemble « à l'une de ces grosses bouteilles verdâtres, d'un verre commun et résistant ». Voici une jeune luthière : ses dents blanches seront d'un ivoire digne d'être incrusté aux manches des violes et, de ses cheveux blonds, nous saurons qu'ils eussent vibré délicieusement sous l'archet. Pour parachever le portrait d'un potier ou d'un chasseur, M. de Régnier n'en use pas autrement, ni encore pour indiquer que, dans la rue de Virecourt, le passage du Roi persistera, grâce à la présence, sur les pavés, « d'un crottin doré comme une médaille à quelque effigie souveraine... »

Mais voici bien des exemples quand un seul aurait suffi. Je m'attarde à ce passe-temps au lieu d'en arriver à un roman qui, quoi qu'en prétende son auteur, ne ressemble guère aux ouvrages qui nous ont occupés jusqu'ici.

Les Vacances d'un jeune homme sage est le livre le plus ému de M. de Régnier. Dans *le Mariage de minuit*, dans *le Passé vivant*, les événements étaient considérés avec une malice qui, pour être amusée, n'était point souvent compatissante ; elle décelait, chez l'écrivain, la permanente

certitude que la plupart de vies humaines sont plates et imbéciles. Dans *le Jeune homme sage*, le récit se baigne d'une constante tendresse ; ce n'est plus l'esprit qui raconte, c'est le cœur. Cette ironie aisée, très française, est une ironie bienveillante, pour ainsi dire subjective.

Dans le *Trèfle Blanc*, une première esquisse, *Jours heureux*, qui racontait la vie d'un enfant, avait préparé ce livre, où, sans que l'on puisse dire à quel point il l'a transposée, l'on sent bien que c'est à sa propre jeunesse que pense, en écrivant, M. de Régnier. Ces pages semblent faciles d'abord, un peu anodines, presque « bibliothèque rose » ; mais bientôt l'on reconnaît qu'elles sont les plus touchantes que M. de Régnier nous ait données. La naïve confiance de Georges Dolonne, ses parties de cache-cache, ses déconvenues auprès d'une dame de petite vertu, et le plaisir qu'il goûte finalement sur les jeunes lèvres d'une parente complaisante, tout cela amuse et fait sourire, mais cela nous conduit aussi à une heureuse mélancolie, à peine discernable, tant, avec son air de n'y pas toucher, ce roman est plein de pénétrantes séductions qui attendrissent et font rêver.

Le goût, qui est peut-être la qualité la plus continue de M. de Régnier, est si accompli dans ce livre que l'on en peut dire qu'il est, véritablement, un chef-d'œuvre. Sans doute, n'est-ce point un chef-d'œuvre à la façon de ces romans épiques ou idéalistes qui sont les livres de toute une génération, mais il faut le mettre au tout premier rang dans un genre qui n'est pas négligeable, car il représente, dans son élégance précise et spirituelle, la meilleure tradition française.



Baudelaire a pris, comme axe d'une étude qu'il écrivit sur Théophile Gautier, l'Amour de la Beauté, qu'il nomme l'*idée fixe*, le *fatum* de son auteur. Dans ces furtives pages, l'axe, ça a été l'Amour du Passé. Cette *idée fixe* n'était pas difficile à découvrir ; certains l'ont fait avant moi pour affirmer ensuite le manque de vie de l'œuvre et le dilettantisme de l'écrivain. Cette étude tente de prouver le contraire ; et, parce qu'elle craint de n'y avoir pas réussi, ce sera charité à son égard que de la terminer par ces quelques lignes du maître que je nommais plus haut. Elles peuvent s'appliquer à l'œuvre entière de M. de Régnier :

« ...L'on a parlé de sa froideur apparente, de son manque d'*humanité.* Il y a dans cette critique légèreté, irréflexion. Tout amoureux de l'humanité ne manque jamais, en de certaines matières qui prêtent à la déclamation philanthrophique, de citer la fameuse parole :

Homo sum ; nihil humani a me alienum puto.

« Ce poète aurait le droit de répondre : « Je me suis imposé de si hauts devoirs, que *quidquid humani a me alienum puto.* Ma fonction est extra-humaine ! » Mais sans abuser de sa prérogative, celui-ci pourrait simplement répliquer : « Vous me croyez froid, et vous ne voyez pas que je m'impose un calme artificiel que veulent sans cesse troubler votre laideur et votre barbarie, ô hommes de prose et de crime ! Ce que vous appelez indifférence n'est que la résignation du désespoir ; celui-là ne peut s'attendrir que bien rarement qui considère les méchants et les sots comme des incurables. C'est donc pour éviter le spectacle désolant de votre démence et de votre cruauté que mes regards restent obstinément tournés vers la Muse immaculée (1). »

L'auteur du *Bon Plaisir* ne m'en voudra pas si je tiens à ajouter, quittant les œuvres pour l'homme, qu'il faut porter à la vie de M. de Régnier la plus grande admiration et une forte envie. Cet écrivain n'a jamais mêlé à l'art des lettres le hideux métier. Son activité est sans précipitations, sans complaisances. L'harmonie d'une semblable existence doit être pour nous un modèle. Et, pour l'avenir, quels contentements ne faut-il pas prévoir, si l'on songe que de nos maîtres, celui-ci est l'un des plus jeunes.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

(1) CHARLES BAUDELAIRE, *l'Art romantique*, étude sur Théophile Gautier, page 188.



Une Journée à l'Ile Malikula

(Nouvelles Hébrides)

Matin. — *L'Eure* mouille à Port-Sandwich dans une étroite baie si calme qu'il semble que nous venons de changer de monde. Au dehors, sur les étendues bleues où s'égrènent les îles, l'inlassable alizé souffle, et notre bateau est tout penché par le vent mêlé de soleil qui gonfle ses focs et ses goélettes.

C'est le matin, un miraculeux matin des premiers jours de la création, quand l'île toute neuve éleva hors du cercle des eaux sa corbeille de forêts et de verdure. Une fumée bleue monte du dôme des arbres, crevassé, comme une éponge, de grandes baies d'ombre et d'intense lumière. Où sommes-nous ? Nul bruit ici.

Parfois, tacitement, un poisson démesuré monte à la surface, d'une lente secousse la trouble, disparaît. Un cocotier, piqué à la cime de la végétation souveraine de ce sol invisible, net dans l'aérienne clarté, semble un veilleur des étendues arrêté en pleine gesticulation forcenée... Nul bruit : la lèvre de cristal de l'eau s'arrête sans un pli sur la très mince plage de sable jaune

qui clôt la toute petite baie ; partout autour de nous la forêt d'arbres et de lianes qui couvre les parois de cet inimaginable abri baigne dans l'eau, s'étend immanquablement sous la surface jusque dans les profondeurs.

Les matelots, pieds nus, vont et viennent, font les tentes, serrent les voiles brûlantes, arrosent le pont. Assis sur le coffre à pavillon, les jambes pendantes, je regarde les mille et mille feuilles de la forêt dont pas une ne ressemble à l'autre.

Un pavillon français se détache sur ce fond de brousse ; ses couleurs sont étincelantes ; il dépasse à peine le faîte de cette végétation, — je ne l'avais point vu tout d'abord, — je ne sais pas d'où on l'a hissé ; ni comment, de la forêt, l'on peut le voir.

Midi. — Le sous-bois est étrangement peuplé. Un demi-jour de cathédrale tombe des hautes voûtes sur la terre humide et brune d'où sortent la multitude des troncs d'arbres, les tiges minces des aréquiers, les hibiscus enchevêtrés. A travers ce dédale de colonnades où parfois, dans l'éloignement, transparaît la forme droite d'une case de chaume, les indigènes nus, couleur de l'écorce et du sol, surviennent doucement, m'entourent dès mon entrée dans la forêt. Ils tiennent à la main un arc, des flèches et des bâtons lisses terminés d'une boule : ce sont des casse-têtes. Ils ont des plumes dans la toison brun rouge de leurs cheveux ; ils me regardent, ils parlent précipitamment, détournant les uns vers les autres leurs figures, humaines en vérité. Toute une bande d'enfants me suit en une escorte alerte et silencieuse quand je continue mon chemin.

Des cochons noirs détalent devant nous avec un grognement retentissant ; des petites flammes bleues et vertes, prestes dans l'immobilité de cette forêt. On n'entend aucun chant d'oiseau. Quel silence aux aguets est suspendu ?

Un étroit rayon de soleil fait irruption dans une déchirure de l'épais feuillage, tombe à vif sur une place

de terre battue où j'arrive. Là, entourés de cretonnes bigarrées qui touchent le bas de leurs visages, d'étranges dieux de bois sont enfonçés dans la terre. Ils n'ont point de cou, point de corps ; leurs visages peints en damier de rouge et de bleu, leurs visages ambigus aux yeux louches, aux lèvres minces, prolongent et terminent le tronc d'un arbre creux dont, déjà, pour m'en enseigner l'usage, deux enfants qui le frappent des paumes de leurs mains tirent un bruit sourd et tumultueux.

Et je vais ainsi, tout le jour, dans ce palais clos et varié. D'une pente, parmi un fouillis de verdure qui ferme un instant la profondeur du sous-bois, arrive en cascade un filet d'eau vive. Je m'asseois, baigne mes mains dans la fraîcheur, et, marchant avec précaution pour ne point se mouiller, ni froisser les belles plantes, les indigènes s'installent par grappes autour de moi. Les têtes crépues, aux regards tous vers les miens, les poitrines bronzées apparaissent parmi l'entrecroisement des feuilles effilées au-dessus du ruisseau.

Mais au faîte de la pente, une fillette nue, dans le cadre démesuré des grands arbres, silencieusement est apparue. Sa peau est couleur d'écorce. Elle se tient droite, les mains parmi les feuilles, comme prête à s'enfuir, et les belles lignes vivantes de son corps se détachent intensément jeunes et souples sur la roideur des troncs derrière elle.

Soir. — Le soleil doit être bas, car de longs rais de lumière pénètrent sous les feuillages, avivent la couleur vert tendre des petites feuilles des lianes, indiquent une tige violette, trouvent de subtiles veines pourpre affleurant le sol. L'humidité tombe et je m'en retourne cependant que mes compagnons un à un me quittent, disparaissent en quelques instants comme des ombres.

Très rapidement, le soir est venu, plein d'angoisse ; je sens ma route incertaine et je suis comme perdu ici. D'invisibles cigales crissent autour de moi, et bientôt, comme la nuit commence sous les arbres, la forêt se

prend à vibrer toute de leur appel pressant, saccadé. Elles sont par groupes sur tels ou tels arbres, car, comme je m'approche de l'un d'eux, suivant hâtivement mon chemin, le bruit se taït, devient lointain, inaccessible. Quand je m'éloigne il reprend, si dense, si forcené, que je presse le pas, comme pour fuir. Il y a une menace à mon intention dans cette clameur qui me suit, me précède, tombe dans l'ombre et l'humidité maligne autour de moi.

Une lueur livide flotte sur la clairière où sont les dieux de bois mystérieux. Leurs têtes oblongues et penchées sont assez nettes encore sur le fond fulignieux et fantastique des taillis. Quelles paroles profèrent-ils dans cette incommunicable pénombre qui les drape ? Je m'arrête un instant, le cœur aux écoutes... Jamais plus mes pieds ne toucheront ce sol.

Et dans la pleine nuit, pourchassé par la clameur stridente des cigales, pareilles à des harpies sous ces feuilles, j'arrive au bord de la forêt. Mon dernier guide m'a quitté. Voici la baie et la haute mâture de l'*Eure* sous la coupole étoilée, au centre du cirque dont les pans d'ombre s'enfoncent sous les eaux.

Et ma voix, hélant le youyou, rompt un enchantement.

René Réni.





Poèmes

Retour

Les premiers gels d'octobre ont saccagé les fleurs
Dont les dépouilles lamentables
Tremblent au vent qui fait, mornes comme des pleurs,
Choir les feuillages sur le sable.

Exubérant éclat du ciel d'Espagne, adieu,
C'en est fait de l'âpre lumière
Accusant les contours décharnés et rugueux
Des sierras aux lignes altières.

Nous ne reverrons plus ton marché bigarré,
Valence, et tes filles alertes,
Et tes rouges piments, et tes muscats ambrés,
Et tes grenades entr'ouvertes.

Magnolias luisants, palmiers sveltes et droits,
Qui sait quand l'ombre transparente
Flottant aux oasis de vos jardins étroits,
Nous rendra l'odeur enivrante

Que laissaient, à nos doigts, dans le matin léger,
Vos jasmins aux frêles corolles.
Et vous, refrains d'amour, refrains qui voltigez,
Mêlant vos brûlantes paroles

Aux carillons épars des cloches, aux frissons
Des bourdonnantes mandolines,
Au grave accord des guitares, à l'unisson
Rythmant l'envol des ballerines ;

A d'autres, désormais, dans les soirs de langueur,
Dites la débordante joie
Dont l'inquiet désir sait consumer les cœurs
Où sa flamme mouvante ondoie.

Voici venus les jours qu'encombrent les soucis,
Après les heures de paresse,
Et c'est la nuit glaciale qui s'épaissit,
Sans parfums errants, sans tendresse.

L'hiver, l'hiver cruel est proche... Cependant
Je sens, confiante et sereine,
Cette veillée, et j'évoque d'un cœur ardent
L'âpre lutte quotidienne,

Où demain, sans rancœur, avec un fier émoi,
Je saurai reprendre ma place.
Salut donc, jours nouveaux, j'ai conservé pour toi,
Mon culte fidèle et vivace,

Labeur à qui je dois de vivre intensément
Ma destinée utile ou vaine,
Et qui m'unis avec ferveur, à tout moment,
Au deuil comme à la joie humaine.

Felletin, octobre 1905.

JEAN MARIEL.

Stances

L'ombre s'amasse au front du plus haut chêne, vois.
L'heure, on dirait, hésite en sa course furtive,
Mais le sable s'écroule au sablier qu'il vide,
Et ce beau soir encor va glisser devant toi.

Regarde. Espères-tu que pour être, en ta vie,
Silencieux et grave, il ne sera compté,
Et, parce qu'elle est d'or, qu'aussi le temps oublie
De frapper la minute où nous avons aimé ?

Non, la rose s'effeuille aux tourmentes d'automne,
Elle sème au gazon sa pourpre et sa clarté ;
Et l'arbre dans le vent dépouille sa couronne
Sans plus se souvenir de sa maturité.

Profite, vis tes jours et cueille avidement,
Mais ne t'arrête point à détourner la tête,
Une autre briserait cette branche qui tend
Le beau soir parfumé, comme un fruit à tes lèvres.

La Rencontre

Toi tu viens de la ruche et je viens du verger,
Et nous portons, tous deux et double en nos corbeilles,
Comme le souvenir des plus beaux jours passés,
Car cette cire encore est vibrante d'abeilles,
Et ces fruits mûrs sont chauds et luisants de l'été.
Voici : dispose-les sur la paille au cellier,
Laisse couler le miel aux vases, goutte à goutte,
Et puisque le hasard a mêlé notre route,

Franchis le seuil et prends cette place au foyer...
Accepte, ô mon amie, et ne vas pas plus loin,
Car l'automne s'approche, et sournois ou prochain,
Il rôde autour de toi sans que tu te méfies,
Il vient avec le vent, la bourrasque et la pluie,
Et peut-être déjà qu'il guette ton retour ;
Je t'offre à ma maison une étape plus sûre
En attendant l'avril, les prés verts, les beaux jours ;
Nous goûterons le miel, les lisses pêches mûres,
Et peut-être qu'en eux nous trouverons encor,
Pour réveiller, malgré l'automne, l'amour mort,
Assez de clair soleil et de jeune verdure.

Pol Simonnet.

Le Christ

Jésus-Nazaréen, prophète et fils de Dieu,
A voulu transférer sa vie à son idée
Et nous gagner le Royaume des Cieux
Par les sursauts de sa chair lapidée.

Donc, il est descendu vers nous, prêchant la Loi,
Offrant à tous la Science des Mages,
Prêchant l'amour et rendant témoignage...
A été pris, jugé, condamné par les sages,
Et cloué, mains et pieds, en hostie, à la Croix.

Au Golgotha, les trois croix sont dressées,
Christ au milieu, sur la plus haut placée.
Bientôt, ayant souffert ce qu'il fallait souffrir
Pour le rachat de notre dette
Semailles faites,
Il va mourir.

Flanc troué, couronné d'épines,
Il attend... sa tête s'incline...
Le sang déjà ne coule plus
Dans sa barbe et sur sa poitrine ;
Il va mourir ; les temps sont révolus...
Il va mourir selon le don qu'il a voulu ;
Il souffre de façon divine.

...Et comme il regardait à droite, il a souri.

Maintenant, oubliant l'étape douloureuse,
Il défaille, exaucé, baignant sa face heureuse
Aux rayons du soleil qui décroît, car tandis
Que le peuple, ayant vu, s'en retourne à ses coffres
De gros sous et d'argent fin
Voici qu'enfin
Se tend vers lui, brûlante et s'offre

La bonne Humanité des larrons convertis.

FERNAND DIVOIRE.

Ton Baiser

Ton baiser est un jour émouvant de l'été,
Qui naît, palpite et meurt au décor de nos bouches.

Il s'éveille craintif, en laiteuses clartés,
Sur tes dents, cime haute, neigeuse, où le rouge
Pudique d'une aurore apparaît lentement.

La fraîcheur des matins tremble dans ton haleine ;
Et, comme un beau soleil, en s'épanouissant,
Chasse loin devant lui les brouillards dans la plaine,
Ta pudeur refoulée par un secret émoi
Gonfle ta gorge moite et roule en ta poitrine.
Frissons ! frais gazouillis des oiseaux dans les bois,
Des mots jasent cachés au coin de lèvres fines !

Et c'est midi ! torride, étouffant, tout le feu
De ma bouche écrasée sur ta lèvre qui brûle.
Les oiseaux sont muets. L'espace, peu à peu,
S'enflamme. Tout se tait. De longs frissons ondulent.
Quelque chose de lourd, d'inapaisé se plaint...
Il monte de ta chair intime vers ta langue
Qui dans ma bouche éclate ainsi qu'un fruit trop plein,
Un orage lointain où des sanglots s'entendent.
L'extase, immense, passe. Éclair, foudroiement d'or,
Et tes cils battent, comme au vent les branches vertes.
Dans nos bouches unies, l'averse tombe alors,
Douceur et volupté ! L'horizon noir s'éclaire.
C'est l'agonie...la fin lente de ton baiser,
Le crépuscule doux, les lèvres déliées,
Le jour qui se redresse aux couchants empourprés,
Tes lèvres de nouveau éperdûment baisées.
Puis c'est le goût de mort par quoi tout est calmé,
L'ombre froide qui fait à la nuit une couche.

Ton baiser est un jour émouvant de l'été,
Qui naît, palpite et meurt au décor de nos bouches.

GUY LAVAUD.

Deux Poèmes

Pour Berthe.

I

J'aime les fruits d'extrême automne
Que les ramures laissent choir,
Nonchalamment, sur l'herbe jaune
Et frémissante au vent du soir.

La saveur de ces fruits est chaude
Comme une bouche de trente ans.
Je hais les jeunes fruits où rôde
Une odeur fraîche de printemps.

Leur âpreté toujours agace,
Et leur fraîcheur jamais ne peut
Calmer, ainsi qu'une eau qui glace,
La soif de ma gorge de feu.

Ces fruits d'automne, à ces ramures,
Eux seuls vont pouvoir l'apaiser.
— Voilà pourquoi tes lèvres mûres
Me sont si bonnes à baiser !

II

L'odeur de notre amour emplit la couche large
Où, toute cette nuit, nous nous sommes aimés ;
Et nos corps longuement s'apaisent, abîmés,
Comme des reins domptés sous le poids d'une charge.

Ma tête pèse, vide et lourde cependant ;
Et c'est à peine si je puis encore sourire
Au long frémissement de ta chair qui s'étire
En un remerciement puéril, mais ardent.

D'une main maladroite et lasse, je caresse
Le contour de tes seins humides de sueur.
Déjà par les volets mal clos, une lueur
Matinale surprend notre double paresse.

Voici que tu t'endors, amie, avec le jour.
Dehors, des cris aigus d'oiseaux, dans le silence.
J'étire longuement tout mon corps... Somnolence...
Et je me grise de l'odeur de notre amour.

JEAN-MARC BERNARD.



Les Chroniques

LES POÈMES

L'homme intérieur, par CHARLES GUÉRIN, 1901-1905. — **La maison des glycines**, par ÉMILE DESPAX, 1899-1905 (Paris, *Mercure de France*, 1905).

Aux heures des regrets stériles et des vaines imaginations, souvent j'ai déploré que le tendre Racine, que les prises de voile mettaient en larmes, n'eût point, en poèmes lyriques, et plus intimement qu'en des lettres contenues, trahi les émois de son cœur sensible.

C'est alors que les vers de Charles Guérin, clairs, espacés, et d'une ordonnance si soutenue, prennent à mes yeux une hantise croissante quand, devant la gloire enfin contemplée, ils traduisent une telle épouvante et un renoncement si déchiré dans leur élan vers l'éternel, que je les croirais écrits au lendemain de *Phèdre*, tout meurtris du souvenir de la Champmeslé :

Les livres ont, hélas ! aussi leur lendemain ;
Le meilleur avant peu voit sa grâce offensée :
Le temps qui vient à bout du langage romain
    Flétrit la plus fraîche pensée.

Cesse donc, ô mon fils, de poursuivre en tout lieu
Les courtes voluptés où ton désir se trompe.
Reconnais humblement qu'il n'est point, hors de Dieu,
    De beauté qui ne se corrompe...

Le tragique de l'âme est le domaine de ce poète. Il lui suffit de se raconter et de parler nuement de soi. Il y a plus de deux siècles, cette méthode eût été peut-être de l'humilité ; elle n'est soutenue aujourd'hui que par l'orgueil. Bien plus que la tristesse du siècle ou la volupté inquiète, c'est cet orgueil farouche qui vient barrer la route au bonheur possible.

Naguère tout un cœur solitaire se livra en cris véhé-

ments comme en plaintes balbutiées, suivant sa pente naturelle ; mais ce n'est plus le temps de ces fraîches fantaisies, et maintenant Charles Guérin s'en tient à l'emploi exclusif de la forme classique aux angles durs et aux plis roides.

Une si stricte régularité, une mesure si traditionnelle sont, lui semble-t-il, les plus sûrs garants de la clarté et de la simplicité. Aussi, quand aux pages de son livre la nature familière, exacte et détaillée, saine et vraiment champêtre, a pris partout la place des décors de rêve, il lui vient parfois, logiquement, le goût prononcé, dernière empreinte déformée du symbolisme, d'animer des abstractions. Leur froideur nous paraît toujours un peu conventionnelle, et nous les oublions bientôt pour la vision précise du monde que, dans son panthéisme renouvelé, transfigure la plus précieuse sensibilité :

Pour l'homme intérieur, il n'est pas sous le ciel
De forme qui ne cache un sens spirituel.

Le charme de ce volume impitoyalement amer s'exhale intense et persuasif, il prend par son harmonie totale. Ses craintes lourdes et ses désirs contradictoires, ses âpres tendresses et ses emportements injustes ne sont-ils pas de la plus large et de la plus douloureuse humanité !

Quelle sonate plus pathétique, continue et voilée, que de semblables vers :

...Tout à l'heure, en allant et venant dans la chambre,
Je me suis dévêtue avec un soin jaloux :
Mes bagues, menus tas, dans la coupe à bijoux,
Ma ceinture, le col aux agrafes rétives,
Les rubans, les lacets, les nœuds où tu n'arrives
Jamais sans mon secours qu'à t'irriter les doigts
Quand ta fièvre les hâte et les rend maladroits ;
Le corsage quittant l'épaule, une enjambée
Rapide pour sortir de la jupe tombée,
Le soupir de la gorge enfin libre, et se voir,
Nudité frissonnante, au fond du grand miroir.
Alors, pleine d'horreur pour mon corps inutile,
En invoquant tes bras qui sont mon seul asile,
J'ai pleuré. Je t'écris sur mes genoux croisés...

Mais citer du Guérin, c'est commettre la pire profanation, c'est mutiler un marbre antique pour admirer un détail. Le fragment, qualité bien rare, est sans défaut. Mais c'est l'ensemble qu'il faut contempler et son expression égale, parfaite, inoubliable.



Ce même culte classique, que sert dans toute sa noble et étroite intégrité Charles Guérin, se retrouve aussi, mais contourné et rajeuni, dans les poèmes d'Émile Despax. Ce jeune poète, convaincu que

Tout âme porte en elle un monde inhabité,

se replie également sur soi-même et cherche à consoler un cœur insatisfait de volupté par l'amour des beaux vers et du clair langage de France :

C'est pourquoi je t'écris dans ces vers, car je sais
Que les beaux vers, honneur du langage français,
Sont vifs comme le chant aigu de la cigale,
Chauds comme le velours des roses du Bengale,
Frais comme un caillou blanc dans la source qui luit
Et purs comme le chœur des astres de la nuit.

Dans tout son livre, on sent des inspirations diverses et même difficilement compatibles, une facture souvent lâche, de trop négligents abandons, mais partout circule une telle pureté et une émotion si prenante que :

Vous qui vous attristez d'un chant de tourterelle
Si vous lisez ces vers, vous verrez, par moments,
Qu'ils sont doux et blessés comme un roucoulement.

Je ne sais plus ce que j'ai pu, çà et là, rencontrer de grandiloquence un peu vide, de puérilités et d'anges encombrants. Je ne me souviens que de ces élégies gonflées de tout le désespoir romantique, de ces paysages où carillonnent les cloches grises du rêve et dont le relief subjectif dévoile toute une sensibilité, de ces regrets si chargés d'évocation sanglotante et qui se crispent comme une musique pleine, de ce long chant d'amour éperdu, trouble et cruel, sensuel et mystique :

J'eus son âme, et son corps dormait entre mes bras.

Le décor présent se reflète presque en chaque poème d'Emile Despax. Très fréquemment l'auteur procède par petites énumérations, rapides et légères, de choses quotidiennes ; il accumule avec un soin hâtif des notations éparpillées et mille détails ingénus ; il multiplie d'un trait les objets minimes de la vie ; ce ne sont qu'interrogations, retours, doutes, incohérence cherchée de propos significatifs et beaux d'être peu élucidés et quasi mystérieux. Dans

tout cela, on reconnaîtra un poète de notre âge raffiné et la marque indéniable d'une façon de sentir et de suggérer, qu'avant tous illustrèrent Francis Jammes et Henry Bataille.

Voici des épigrammes antiques d'une franche et curieuse inspiration. On peut regretter cet abus mythologique, mais ces pièces d'anthologie merveilleuses par leur partie descriptive sont des bijoux finement ouvragés et qui défient la critique. Pour moi, je trouve seulement que leur irréalité lointaine, trop souvent répétée, ne puisse, en dépit du goût ravi, toucher le cœur. Mais un lyrisme ardent, chargé de souvenirs capricieux et de rêves précis, évoque déjà la figure méditative de la douleur.

Les pièces pour les poètes aimés, les élégies qui pleurent un ami mort, et ces tendres mémoires de jeunes filles chéries, sont parmi les plus belles pages en vers auxquelles nous puissions avoir recours, aux heures intolérables de l'absence et du crépuscule anxieux, pour mener dignement notre propre angoisse suivant les rives émerveillées de la tristesse consentie ou de l'espoir imaginé.

Ah ! fillette si douce et si flexible, de quelle grâce encore vous pare ce jeune homme dont certainement, avec vos sœurs, vous avez dû penser :

Mais un jour qu'il rêvait de bonheur, loin de nous,
Songeant à nos bras nus qu'il aimait, à nos cous
Tièdes comme des lis hors de nos robes blanches,
Il a senti son cœur faiblir comme les branches
Des coudriers, au vent d'avril, sous le taillis.
Et, le cœur plein de nous, ce jour, il a cueilli
Au jardin du passé d'où nos destins dévient
L'humble fleur de ces vers pour moi, fleur de sa vie.

Un cœur obsédé, amoureux de l'amour, passionnément épris de poésie, pourrait-il demeurer insensible aux accents de Charles Guérin et d'Émile Despax ?

HENRI MARTINEAU.

LES ROMANS

La Joie, par MARCEL BATILLIAT (*Mercure de France*, éditeur).

M. Marcel Batilliat n'est pas un *intuitif*. Il ne va pas droit aux idées par la route rigide et dure de l'abstraction

immédiate. Il y marche, au contraire, et nous y conduit à travers des prairies en fleurs, par des sentiers sableux et flexibles, à l'ombre mouvante des feuillages, en respirant le parfum des saisons.

Ceci afin qu'on ne se méprenne pas sur le véritable dessein de son livre, dont le titre figurerait aussi bien sur la grave couverture d'un volume de chez Alcan. Tout d'abord, M. Batilliat est un sensuel poète et ses romans sont des hymnes avant d'être des démonstrations. Dans *la Joie*, qui clôt le cycle du Règne de la Beauté, M. Batilliat, dirai-je, est même et surtout un peintre. La sûre distribution de son ouvrage, la rigoureuse symétrie de ses chapitres, la marche décorative du récit font que, l'ayant lue, on évoque *la Joie* bien plus aisément sous une forme plastique que sous une forme littéraire. Pour ma part, j'aperçois distinctement un tryptique dont la troisième partie du volume fournirait le panneau central, qu'encadreraient, à gauche, la première partie, à droite, la seconde.

Et voici ce que représente ce tryptique : dans chaque panneau est une jeune personne.

Dans le premier, la frêle et délicate Noèle est une pauvre malade que consume fiévreusement la joie qu'elle trouve dans un rêve illusoire, devenu réalité pour son esprit dégénéré.

Dans le second, la mélancolique et sentimentale Christiane ne consent pas à pardonner à la vie un amour déçu et, découragée, cherche la joie dans l'extase mystique et le renoncement monacal.

Dans le troisième enfin, la saine et raisonnable Marie connaît la véritable joie dans l'existence normale, dans le mariage et la maternité.

La pensée de l'auteur me semble se dégager assez nettement de cette brève description. La nature équilibrée de Marie est froissée par l'errement successif de ses compagnes, Noèle et Christiane, qui, l'une après l'autre, meurent entre ses bras, l'une à la vie, l'autre au monde. Elle profite donc de cette expérience. S'étant éprise de Claude, elle l'épouse et s'en va vers la joie au bras de son mari. Et nous retrouvons là la philosophie optimiste du maître de Médan, dont M. Batilliat s'est maintes fois reconnu le disciple. Et c'est pourquoi, au centre de mon tryptique imaginaire, dans un rayonnant paysage d'apothéose, se place d'elle-même Marie, fière et riante, adres-

sant de temps à autre un sourire plein de pitié à ses deux douloureuses amies.

Le roman de M. Batilliat ne s'encombre pas d'accessoire. Les complications d'intrigue et d'analyse y tiennent très peu de place et ne viennent jamais rompre l'harmonie générale du dessin, la ligne pure de la symphonie. Car *la Joie*, comme à une peinture, pourrait également être comparée à une symphonie. Le retour et la combinaison périodique de quelques motifs y amènent plusieurs fois des effets très parents de certaines constructions musicales. On voit bien, par l'amour constant de l'ordonnance qu'il révèle, par l'allure majestueuse qu'il prend au moment voulu, par le goût de l'eau morte et des pierres moussues qu'il laisse transparaître en dépit des idées qu'il défend, que ce fluide poème fut conçu et tracé dans la Cité des Eaux, à l'ombre tyrannique du palais du Grand Roi.

PIERRE HEPP.

Le Sphinx Rouge, par HAN RYNER (Bibliothèque des Auteurs Modernes).

La haine des puissants qu'il a stigmatisés organise autour de M. Han Ryner et des livres qu'il publie une véritable conspiration du silence. Dans son isolement hautain, cet artiste n'en continue pas moins une œuvre tout imprégnée de la pensée individualiste de Jésus et d'Épictète.

Aussi son dernier livre, le *Sphinx Rouge*, est-il moins un roman qu'une occasion pour lui d'exposer les doctrines dont il s'est fait l'apôtre, et de sculpter, sous les traits de Sébastien de Ribiès et de son fils Gustave, la physionomie de deux hommes de noblesse égale, en qui l'individualisme, stoïcien chez l'un, agit et va chez l'autre jusqu'au meurtre accompli comme un devoir social.

Le sujet du *Sphinx Rouge* est simple : c'est résolu avec beaucoup de logique et d'élégance, le difficile problème d'exister et de se développer en marge de la société.

L'intérêt de l'œuvre est dans l'exposé hardi de la vie *naturelle*, dans la grandeur quelque peu surhumaine du caractère de Sébastien de Ribiès. Il passe, dans ce livre, la grande ombre d'un individualiste que nous avons connu, Élisée Reclus, et les paroles que M. Han Ryner met dans la bouche de Berthe s'unissant à Robert Moure, le philo-

sophe disparu les avait presque dites au mariage de l'une de ses filles :

« Moi, Berthe de Ribiès, pour obéir à mon cœur, je déclare que j'aime Robert Moure. Je promets de l'aimer toujours, uniquement, et je l'accepte pour époux. Je jure ma promesse par des témoins sacrés. Je jure ma promesse solide par ce grand chêne qui nous bénit comme un père à la fois plus âgé et plus jeune et qui sait mieux comprendre. Je jure ma promesse éternelle par cette source qui ne tarit jamais et qui suit toujours, vers la même rivière, la même pente fidèle.

« Elle s'inclinait vers le chêne, la source. Elle continuait, prenant à témoins le ciel et la terre, les insectes de l'herbe et les oiseaux lancés vers la montagne. »

S'il fallait tirer la conclusion de ce livre, ce serait l'éloquente protestation de son héros qui nous la fournirait :

« Le devoir, c'est de défendre la vie contre la mort, ce qui est contre l'envahissement du néant, l'individu contre la société. Le devoir, mon fils, est toujours antisocial. Le devoir, c'est de se délivrer, c'est de se refuser au monstre. Le devoir héroïque, — mais celui-là tu en es incapable, toi qui demandes conseil, — c'est de se délivrer absolument, de tout refuser et de sourire pendant que le monstre te tuera. »

Aujourd'hui, j'ai voulu seulement attirer l'attention sur l'œuvre fortement et noblement pensée de M. Han Ryner. J'étudierai quelque jour, en des lignes moins brèves, les pages étonnantes que cet écrivain nous donna sous ce titre : *Les Voyages de Psychodore*, et à propos desquelles M. Manuel Devaldès a prononcé les mots de « symboles de génie ».

GUY LAVAUD.

LITTÉRATURE

Les Compagnes du rêve, par J.-L. VAUDOYER.
(Chez Sansot, petite collection « Scripta brevia ».)

J.-L. Vaudoyer a élu, pour être les *compagnes* de sa rêverie, de délicates héroïnes plus chargées de mystère ou de passion que de gloire et de joyaux. Je lui sais gré d'avoir évité la décevante mémoire d'une Cléopâtre et d'une Isabeau de Bavière, ou d'une Agrippine, royales impudentes que la vénalité de leur ambition couchait sur d'ignobles lits.

Il imagine Nausicaa, blanche sur son petit chariot au coffre arrondi, ou penchée sur le lavoir écumant, ou baissant les pau-

pières sur ses timides yeux pour sourir au héros étranger que Minerve et le bain ont orné d'une beauté immortelle.

— Étranger, tu ne sembles pas un homme de basse naissance ou de peu d'esprit.

Rien ne manque au charme de la princesse. Fillette docile à la prudente Athenae, elle attend l'époux, assise au foyer de son père, palpitante d'un amour contenu et parée de la grâce active des fileuses. Nous savons que sa joue connaît le rougissant désir et, sa prudence ébranlée, nous la voyons quasi prête à déserter les sûretés domestiques pour l'amour hasardeux d'un voyageur. Mais elle ne se livrera pas à son rêve, et c'est avec une vertueuse politique qu'elle montrera au roi d'Ithaque le chemin de la ville.

Occupée à définir les grâces et la vertu d'une Nausicaa, l'imagination de J.-L. Vaudoyer ne se borne pas à se représenter le seul printemps de l'île Schérie ou la touchante fille d'Alcinoüs.

— Je regarde, dit-il, je regarde passer un charmant cortège de Nausicaas successives, toujours semblables et toujours nouvelles ; fillette du premier amour, aux cheveux encore libres, aux yeux d'eau, et dont la flexible hardiesse est comme la tige de la balsamine, aqueuse et transparente. Les voici toutes...

Nombreuse et brève ensemble, l'énumération de ces Nausicaas séculaires tient quatre pages qui sont ce que je préfère peut-être de ce doux petit livre, et sûrement parmi les meilleures qui aient été écrites par les jeunes écrivains de ce temps. Est-il téméraire de croire qu'elles résument, en une mouvante fresque spirituelle, l'essentielle pensée de J.-L. Vaudoyer ? Elles noueraient un lien lâche et vaporeux, mais encore visible sur la lente ronde des compagnes. Elles donneraient l'unité à ce livre rompu dans l'apparence comme les cent phases de la rêverie, dont il est sûr pourtant que les furtives lois de l'association unissent les caprices et les contrastes.

Mme de Lespinasse, dans sa chambre cramoisie, la chambre ardente, si l'on peut dire, de son agonie passionnée, diffère de Nausicaa plus qu'une tulipe d'une violette. C'est l'haleine de la mer, l'air parfumé de citronnier, le bain et une huile simple qui avivaient le front ingénu de la jeune fille. Mlle de Lespinasse a toutes les ressources de la coquetterie : elle a son rouge, ses eaux, son miroir et sa poudre et encore, au lieu du simple cœur de la Grecque, une âme brûlée. Sa vie n'a été que mensonge. Il n'est rien de plus tyrannique que le libre amour. Qu'une femme méconnaisse une fois la société qui prétend donner au cœur la poudreuse garantie d'un contrat, elle aura quelques années d'une incomparable ivresse, et puis, trompeuse ou trompée, sans droits pour se plaindre et sans autorité, réduite à des roueries de courtisane, quelle vie lamentable !... Plus esclave de sa liberté fallacieuse qu'elle ne l'eût été de cent chaînes dans un harem, Julie devra accueillir la fiancée de son amant que l'amant lui-même présente ! Du moins, soupçonna-t-elle sa servitude ? Il est peu croyable qu'elle mourut rebellée contre tout et le cœur battant d'orgueil autant que de douleur. Il faut l'aimer ainsi, « cachant d'un ruban de velours un cou de sillons et de cordes », cachant ses larmes

et, peut-être dans les dentelles et la soie d'un manchon, ses vieilles mains où les veines durcies et les tendons visibles révélaient sous la peau, à la surface même de la beauté, l'intérieure et secrète laideur des muscles, des viscères et du sang... Et que d'innocence encore pare son âme harassée ! Dans quel coffret d'écaille et d'ivoire célait-elle les naïves reliques de son amour, ces hochets de pensionnaire, dont le seul compte, froidement détaillé par un inventaire légal, nous saisit aux entrailles, après tant d'années ?... J.-L. Vaudoyer dit avec une poignante simplicité :

— On espérait vainement, de tous ces meubles minutieusement décrits, voir se lever l'ombre de ceux qui vécurent là. Seules, pour le lecteur averti, ces trois lignes sont fécondes et sensibles... : *deux portraits de feu M. de Mora, une bague et deux petits cœurs, dont un d'or, prisé le tout ensemble la somme de quinze livres.*

Je ne sais rien de plus émouvant que cette brusque conclusion. Sa signification porte bien au-delà du sens forcément borné des mots et des phrases. J'y vois je ne sais quel geste inspiré de l'écrivain qui, désespérant de tout dire, lève d'un seul mot, mais heureux, le voile de sa rêverie. — Julie, mourante, sous ce drap qui sera le dernier, serre dans ses tremblantes mains le dur petit cœur d'or et le petit cœur d'argent terni, tandis que son cœur de chair, jeune comme à seize ans et plus ardent de tout son désespoir, heurte irrégulièrement son sein flétri. Le métal de la bague, trop large pour les doigts amaigris, raye le métal des deux petits cœurs. Et d'Alembert, soupçonneux et désespéré avant le déchirant aveu de l'infidèle, suit ces gestes mystérieux et fébriles qu'elle fait sous le drap. Indicibles moments où l'agonie de l'esprit accélère la râlante agonie de la chair, où toute la vie de la mourante se résume en fulgurants éclairs sous le crâne battu par l'afflux intermittent d'un sang égaré et par le multiple remous du regret, du remords, du désespoir, de la persistante passion. — Le jeune homme dont la rêverie a remué les tentures de cette chambre cramoisie, nous a révélé la fin du drame en six lignes évocatrices, avec une discrétion attendrie, en parlant bas, si je puis dire, et l'index aux lèvres, comme il sied dans la chambre d'une morte...

J.-L. Vaudoyer a bien lu les élégants poètes de la Pléiade. Son Inconnue aux roses cite Ronsard avec une espièglerie de gamine érudite. Et ce petit animal de la forêt, agreste nymphe, et cette Pomone qui passe dans le jardin du poète n'ont peut-être jamais tenu dans leurs mains l'olivier au feuillage alterné. Elles descendent de quelque colline de Touraine et vont vers les rives de la Loire pour y respirer *la douceur angevine.* Le conte où sont dits le corps et les mœurs du petit animal de la forêt a comme une allégorique saveur de Renaissance. La charmante petite bête, âme des bois, habite les feuillages. Un jeune homme l'attire chez lui, mais c'est pour en être déçû qu'il lui tend des fruits déveloutés par le cristal des coupes. Les grâces de la nymphe forestière, la preste élégance du geste, la droiture du regard, sont défaits par le furieux mouvement

de l'ivresse. Et l'âpreté du vin fêle le grelot d'argent où sonnait sa voix, l'âme du vin se substitue à l'âme de la simple jeune fille nourrie de baies, tord sur les tapis la longue et chaude forme du corps, hier virginal... « *Nul ne doit tenter d'apprivoiser la souple bête...* »

Encore que l'ordonnance du livre les sépare, il m'agrée de réunir, en esprit, trois des pensives campagnes, pour les aimer entre toutes leurs sœurs. Il me semble qu'avec leur diversité, elles sont pourtant cousines et que — comment dire ? — qu'elles-mêmes se sont connues, sur la mousseuse terrasse de quelque parc. Cette nymphe, l'imaginaire Herminie et cette attirante Inconnue aux roses, quand elles parvinrent à la conscience de J.-L. Vaudoyer, devaient se tenir par la main. Elles sont trois, nombre gracieux et qui marque le rythme le plus fréquent de la danse. Et c'est des profondeurs mêmes de son imagination et de son désir qu'elles se sont levées pour aller vers lui.

Sans doute, cette vive Julie de Mausseuil et cette Olympia cruelle, les deux faces de la double maîtresse, de l'unique Illusion du pauvre Galandot, J.-L. Vaudoyer les a vues, animées par une attitude nouvelle, et il avait omis, Henri de Régnier, de nous redire ce geste (1) d'Olympia où la longue aventure romaine de la fille est figurée avec une elliptique et merveilleuse précision. Et Madeleine de Nièvres, Vaudoyer a pu la contempler avec les yeux et le cœur même de Dominique. Mais cent jeunes hommes avant lui ont pu évoquer l'image de Madeleine, et cette Olympia qu'Henri de Régnier lui-même a peut-être oubliée, demeurera toujours pour Vaudoyer une étrangère, l'objet d'un seul désir et tout charnel, la compagne d'un rêve quasi clandestin. C'est le malheureux Romain à l'habit gris qui est inoubliable ! Quel délicieux et triste compagnon, pour les heures de renoncement et de veulerie !... Il reste que Vaudoyer a su nous redire son émotion avec des mots exacts et chauds. Mais à ces deux reproductions, si vives et si renouvelées qu'elles soient, combien je préfère cette femme nue et sans nom dont le beau corps étendu — *vas tristitiæ* — est chargé de la pesante et comme palpable mémoire de caresses, et la nymphe tourangelle encore, ou Herminie, ou cette Inconnue qui porte la rose entre ses petits seins odorants. Voilà les constantes *compagnes* de son rêve, ses amantes, ses filles spirituelles et, pour me servir d'un de ses mots, ses « Grâces quotidiennes ».

L'Inconnue aux roses, pour sa vive apparition, choisit un jour de printemps. Gracile personne habillée de clair et fleurie, l'air est moins léger que sa démarche. Ses brodequins de

(1) Galandot voulait goûter au raisin écrasé sur la gorge de l'Italienne, mais elle, « tandis que d'une main elle écartait la bouche têtue, de l'autre, elle jeta, dans le chemin qui bordait la terrasse, la tige dépouillée. *On entendit le bruit net qu'elle fit en tombant sur le toit verni et craquelé d'un carrosse dont, à cet instant, le passage rapide permit cependant de voir, par la glace baissée, la lueur et le pli d'une pourpre cardinalice.* »

coutil glissent sur le sable de l'allée sans y imprimer la forme oblongue du pied. Elle sourit. Elle agace. Elle manie ses fleurs comme une Andalouse l'éventail. On ne sait ce qu'elle veut. Ses gestes sont plus explicites que ses paroles. On se rappellera encore la couleur de ses yeux, son regard, et de quelle main précise elle écarta sa tunique pour y glisser une rose, qu'on aura oublié le sens de son discours. Elle brise quelques branches, secoue sa chevelure, mouille ses doigts à la source et rit. Elle donne bien son regard et, par le moyen de sa rose, le parfum de son corps, mais elle refuse sa bouche. Fugitive à l'égal d'un fluide, c'est la passante, la maîtresse entrevue que la mémoire convoite.

L'imaginaire Herminie tient dans l'esprit de J.-L. Vaudoyer la plus intime place. Fascinatrice, qu'elle est redoutable !... L'éphémère Pomone est située dans le Passé et l'on peut sourire sans appréhension à son image. D'Herminie on ne possède encore qu'un portrait, mais qui est mis là pour figurer l'avenir et le visage inconnu de Celle « *qu'on a peur de rencontrer un jour* ». Votre désir la pare de tous les trésors des musées. Vous la vêtez aussi de toutes les nuances de votre sensibilité, de tous vos souvenirs, de toutes vos émotions, et c'est ainsi, quand on a fait d'elle la moitié de soi et qu'on ne pourra plus, sans se sentir diminué, vivre loin d'elle, qu'on la rencontrera souriante et debout et l'œil mystérieux dans l'ombre ovale du grand chapeau de feutre « où l'aile brusque d'un nœud de satin se pose ». — Herminie, quand vous entrerez, blanche, dans la chambre de l'époux, il lira votre regard pour y chercher son destin.

Tandis que je me relis, j'éprouve la nécessité de revenir sur un point mal traduit de ma pensée. Réunir dans un même livre, dans une même et longue rêverie ces belles Amies irréelles que les livres et notre désir nous donnent, c'est la plus heureuse idée. Quand j'ai l'air de blâmer J.-L. Vaudoyer pour s'être plu dans l'imaginaire compagnie de Julie de Mausseuil et de Madeleine de Nièvres, il faut donc m'entendre. Je veux dire qu'alors un texte strict et trop récent impose une norme trop fixe. C'est dans le livre même d'Henri de Régnier que je regarderai s'ébattre Julie. Mais que Vaudoyer évoque Andromaque, Nausicaa, ma rêverie prolongera la sienne. Ancien comme le monde, le son seul de ces noms fait bruire une musique de légendes, et le texte qui, pour la première fois, le prononça n'importe plus guère. « Ce que nous aimons aujourd'hui en Nausicaa, ce n'est presque plus elle, mais toutes les enfants inconnues qu'ont aimées sous son nom des jeunes hommes comme nous rêveurs et comme nous passionnés. » Que Vaudoyer évoque aussi Mlle de Graffenried ou la molle Mme de Warens, ce sera vrai que Rousseau lui aura montré le premier aspect de ces femmes, mais c'est avec l'esprit bien éloigné d'un texte épars qu'il lui a été loisible de les placer dans le vert décor d'Ermenonville. Les femmes qui aimèrent Rousseau partagent d'ailleurs avec les héroïnes de Musset cette fortune d'être très vite devenues légendaires. La jeunesse s'est fièvreusement saisie d'elles, leur a donné un ardent cortège

de sœurs selon l'esprit. Elles peuvent être originales, comme des créations propres, cette Emmeline, cette Marie surtout que nous dit Vaudoyer. C'est même ici qu'on aura à relire la plus éloquente page du livre. Je l'indiquerai : elle conte rapidement une aventure de Bonaparte. La fille sans nom qui sur son grabat porta le maigre et brun lieutenant est morte sans avoir jamais su que sur sa gorge nue avait crié de plaisir le maître prédestiné de dix royaumes...

Qui a lu dans nos *Essais* les attentives critiques que J.-L. Vaudoyer a faites sur nos peintres, ne s'étonnera point qu'à son premier livre il se voie souvent inspiré de toiles fameuses et d'anonymes dessins. Diverses et pressées, elles valent surtout, ces pages où l'humour modère parfois d'un sourire esquissé la plus juvénile fougue, par l'ardente gravité de la pensée, le lyrisme des images, je ne sais quoi d'abstrait dans l'émotion qui est notre privilège de littérateurs, — mais qui pourra nier leur relief, leurs qualités picturales ? L'idée essentielle elle-même de ce petit ouvrage est presque une idée de peintre et *les Compagnes du rêve*, ce sera, quand vous voudrez, le titre d'un tableau. On y remarquerait, par leurs attraits plus précisés, les héroïnes plus expressément élues, qu'assemblerait harmonieusement le lien vivant de cent compagnes touchées d'un pinceau plus léger : Mlle Aïssé, Laure, Juliette, Béatrice d'Este, Laura Dianti, Ophélie, Andromaque... offrant la main ou la flottante pointe de l'écharpe pour composer avec elles une souple et scintillante théorie dans un décor peuplé comme un Botticelli de longues formes d'arbres et de femmes... Et ce sera précisément dans cette exactitude de peintre, la plus générale des qualités de ce livre, qu'il nous faudra chercher l'origine des charmants défauts qu'on y voit. Ébloui par ses abondantes images et pris dans les détours d'une pensée très nuancée, jaloux de se traduire tout à fait, J.-L. Vaudoyer ne pourra pas toujours éviter de surcharger sa phrase d'un nombre excessif. Mais quel jeune homme aura le cœur de le blâmer ? Avec la plate sagesse du critique, je puis bien user du sévère crayon de Malherbe pour rayer dans les présentes *Compagnes du rêve*, telle phrase alambiquée. Mais, dans ce lucide aveuglement de la composition, je l'eusse écrite, — et moins bien. — En général, un écrivain dans ses débuts a trop de foi dans le vocabulaire. C'est que nous n'avons pas éprouvé la définitive impuissance des mots à tout exprimer directement et notre goût de la précision accomplie parfois nous mène à la préciosité. J.-L. Vaudoyer n'en est pas exempt, mais il connaît déjà — et relisez par exemple les dernières lignes de sa Nausicaa, la conclusion de la chambre cramoisie... — cette manière des maîtres qui est de suggérer, plutôt que d'essayer de dire, l'Indicible. — D'ailleurs, malheur à l'écrivain sobre à vingt ans et impeccable. Sa précoce mesure ne décèle qu'une âme sèche et vouée à la stérilité, consumé le premier feu de la jeunesse. Que je préfère un beau luxe juvénile, la pompe où se meuvent les *Compagnes du rêve !* Ce lyrisme me plaît qui tend la phrase de J.-L. Vaudoyer. Mais je suis ici gêné, je l'avouerai, pour dire toute ma pensée.

Ces pages que j'ai voulu seulement résumer, nous les avons lues aux *Essais* sur le manuscrit même et leur auteur est notre ami. J'ai donc à chercher une autre occasion d'analyser, dans son détail somptueux, le style de J.-L. Vaudoyer. Nombreuse et pourtant rapide, balancée, palpitante comme un pavillon sous le vent, sa phrase est, avec toute sa véhémence, selon la discipline française. On ne peut guère l'apparenter aux classiques, mais on lui trouvera d'illustres précédents au XVI[e] siècle, parmi ceux de nos romantiques qui surent écrire ou chez de glorieux solitaires : Je nommerai Louis Bertrand et Musset et Baudelaire... Rare et sonore, l'épithète est imprévue, mais immédiatement admise à la lecture. Le nom, le verbe collaborent avec elle pour faire image ; très fréquemment l'adjectif est suppléé par un nom au génitif... Et s'il est vrai que ce don de l'image vigoureuse et neuve fasse le premier privilège du talent, ce n'est pas une jeune promesse seulement qu'il nous faut recueillir dans ces *Compagnes du rêve*, mais une œuvre, un livre achevé, *et de main d'ouvrier*...

EUGÈNE MARSAN.

Bari, janvier 1906.

LETTRES SUISSES

Les Lauriers de l'Armure, études de poésie classique, par G. DE REYNOLD (édition de la *Voile Latine*. Genève, librairie A. Jullien, 1905).

« A l'époque où je composais, rêvais ou corrigeais les moins mauvais de ces poèmes, j'étais en Italie... Bellagio d'abord... là, encore barbare au milieu des montagnes neigeuses, j'ai senti pour la première fois la douceur italienne, douceur maternelle... Je me souviendrai d'un soir à Florence... Devant la sérénité de ce paysage éternel, j'ai retrouvé la leçon que nous donnent les chefs-d'œuvre : Ils nous apprennent que la beauté est une fin en soi aussi noble, aussi pure, aussi salutaire que les lois et les travaux des hommes ; ils nous apprennent qu'asservir l'art à une idée extérieure, aussi généreuse soit-elle, est une erreur et une confusion... Que l'art nous apprenne à être heureux, c'est-à-dire à vivre, à être des êtres nobles, simples et complets... »

C'est ainsi que s'exprime M. de Reynold dans la dédicace qu'il a mise en tête de son nouveau volumea de vers. Elle mériterait d'être citée tout entière ; on nous pardonnera de l'avoir mutilée, pour être bref ; je crois en avoir donné l'essentiel.

On voit que M. de Reynold a un premier mérite qui est

de posséder une doctrine. Je voudrais montrer d'où il l'a tirée, comment il y est venu et insister là-dessus.

Ce qui ressort de ses vers mêmes, c'est que M. de Reynold se rattache à une tradition. Il intéresse par là particulièrement notre petit pays. Français par la langue et par la culture, il ne l'est pas par son histoire. Il ne l'est même pas tout à fait par sa manière de sentir. Il faudrait donc retrouver son caractère propre. M. de Reynold, un des premiers, et à sa manière, s'y est efforcé.

Pour qui cherche à se mieux connaître, le présent ne suffit pas ; ce qu'il y a de plus profond et de plus fort en nous appartient au passé. C'est souvent faute de le connaître et de l'interroger, que nous nous ignorons. M. de Reynold a considéré comme un devoir, pour se connaître plus sûrement, de regarder en arrière. Il avait l'ambition de résumer sa race en s'exprimant lui-même. Les efforts sont toujours récompensés. Il s'est reconnu dans un passé glorieux.

Mais, tandis que les Suisses de Novare et de Marignan, descendus dans les plaines d'Italie, s'en revenaient

...Le front plissé, la barbe roide,
Emportant avec eux leurs blessés et leurs morts,
Et dans un pan de drap noué, des pièces d'or...

le poète, venu derrière eux pour une nouvelle conquête, peut s'écrier enfin :

O pays qu'Apollon ne daigna point élire,
Dans mon butin choisi, je t'apporte des lyres
D'or, d'ivoire et d'airain...

Et, comme le vainqueur aux poudreux équipages,
Enchaînant après soi des rois et des otages,
Je ramène les dieux.

Voilà les lauriers de l'armure. Voilà aussi ce qu'on pourrait appeler la raison d'être de M. de Reynold. Il l'a lui-même choisie. Il veut être un barbare, mais un barbare touché par Rome. Il est comme son pays :

Je t'aime en ton soleil, tes brumes et tes neiges,
A cause du Rhin vert et du Rhône aux flots bleus ;
J'aime en toi l'Italie ardente et la Norvège
Dont les barbares blancs ont rencontré les dieux.

Et, ainsi que son pays concilie en ses divers aspects le Nord et le Midi, M. de Reynold tente d'associer en ses

vers la rudesse germaine à la douceur latine ; ou autrement encore, d'exprimer dans une langue classique, au sens large du mot, une race étrangère.

Ce désir est noble entre tous ; je n'entreprendrai point de discuter ici s'il est complètement réalisable, s'il est même utile qu'il le soit. Qu'il me suffise de dire, et cela seul nous importe ici, que M. de Reynold en a tiré de grands bénéfices. Il en a pris de l'assurance et le ton de la certitude. Ensuite son livre y a gagné une unité profonde. Il est bon qu'un volume de vers ne soit pas fait au hasard et que les « pièces détachées » qui le composent aient un lien secret. Cette intention, à qui de Reynold doit déjà son originalité, l'a soutenu par surcroît. Et s'il y a un reproche qu'on pourrait lui faire, c'est seulement de l'avoir trop souvent exposée, plutôt que de la laisser se dégager d'elle-même de l'œuvre. Cette poésie est encore, à mon goût, un peu trop théorique.

J'ai hâte pourtant d'aborder un second point où l'originalité de M. de Reynold se marque mieux encore. Que ce terme de « dieu » ne nous trompe point. M. de Reynold n'est point un disciple docile de l' « école païenne ». Il ne ressemble en cela ni à Leconte de Lisle, ni même à Gabriel d'Annunzio. Il n'entend point faire de son esthétique une religion. Rome, pour lui, n'est point morte avec les premiers évêques. Au contraire, elle se continue glorieusement par eux. Répandue d'abord par la force, voici qu'elle se propage pour la seconde fois avec le catholicisme et par lui. Désormais ce n'est plus seulement une colonne mutilée, c'est un crucifix qui nous parlera d'elle :

> Il suffit, dans le bois immense et solitaire,
> D'une vierge de cire au creux d'un sapin noir,
> Ou, protecteur muet du ciel et de la terre,
> D'un crucifix levant ses deux bras dans le soir.

La qualité propre de Reynold est de rapprocher. Il discerne surtout le semblable.

Je sens bien que tout cela demanderait à être développé, mais je dois me borner. J'aimerais, pour finir, formuler une seconde critique. Si G. de Reynold a des idées qui sont bien les siennes, il me semble manquer parfois encore d'un art qui soit vraiment à lui. J'entends qu'un art, même classique, et dans le métier même, doit refléter une personnalité. Celle de M. de Reynold est encore un peu indis-

tincte. Je n'y vois pas grand mal pour le moment. M. de Reynold est encore très jeune ; il a une discipline sévère qui l'empêchera de s'égarer : le reste est l'affaire du temps. Tel qu'il est, d'ailleurs, il charme souvent. Il a un vers comme fugitif, cependant large, d'une cadence souple, et qui paraît couler. J'aime à en répéter pour moi seul cette strophe :

La houlette à la main, je songe et me repose
D'avoir, en plein soleil, le long des noirs sureaux,
Sur la colline verte avec ses arbres roses,
Conduit les pas errants d'indociles chevreaux.

C. F. Ramuz.

BIBLIOGRAPHIE

Lucie, par Louis Bergerot. (Chez Sansot.)

Ce petit livre, qui est le début d'un auteur dont on n'avait pu voir, je crois, le nom dans aucune revue, est remarquable. De la veine qui donna le « Penses-tu réussir ? », de Jean de Tinan, cet essai sentimental a des qualités subtiles et sûres. Peu de jeunes gens seront restés insensibles à des pages qui fixent avec un art singulièrement perspicace les légers doutes, les timides effusions, les réticences et les efforts d'un jeune homme de vingt ans, un peu personnel, qui voudrait et pense aimer.

Je déplore amèrement la place restreinte qui m'est ici donnée. Il aurait fallu écrire mieux qu'un compte rendu ; ces 80 pages annoncent un nouvel écrivain, maître d'un style où l'influence de Barrès, qu'on y sent ici et là, a presque tout à fait disparu, maître aussi d'une inspiration concentrée, sérieuse et tendre.

J.-L. V.

Etapes italiennes par Pierre de Bouchaud (chez Sansot).

Après tant de lourds volumes où furent catalogués et commentés les chefs-d'œuvre dont regorge l'Italie classique, ce petit livre, par ses peintures sobres et harmonieuses et son érudition discrète, saura quand même intéresser. Les poètes surtout le liront avec intérêt, pour qui l'Italie n'est pas tant le sol que piétinèrent les légions et qu'ornèrent les chefs-d'œuvre de l'art plastique, que la terre heureuse où vinrent aimer, rêver et souffrir les plus « représentatifs » des poètes du siècle passé. Ils sauront gré à l'auteur de s'être, à propos de Naples, moins soucié de décrire le Vésuve, la Grotte d'Azur et le Pausilippe que d'évoquer tour à tour l'ami de Mme de Beaumont et l'auteur de Corine, Shelley et Léopardi et le poète aussi qui, des émois de son premier amour, sut tirer, pour toucher le cœur des adolescents futurs, l'idyllique figure de Graziella.

J. M.

Contes des yeux fermés, par ALPHONSE SÉCHÉ (Sansot, éditeur).

J'ignore, en vérité, si M. Alphonse Séché pratique méthodiquement les délices de l'opium ou l'enivrement du haschisch, s'il fréquente les ivrognes ou les morphinomanes. Je me demande s'il se prescrit un régime alimentaire spécial ou s'il est, de nature, sujet à l'insomnie chronique. Le fait est que son livre est, d'un bout à l'autre, le produit abracadabrant d'un cauchemar perpétuel. Cauchemar, en somme, très contemporain, très français, incomparablement plus proche de nous que les rêves exotiques traduits par Claude Farrère dans *Fumée d'opium*. Cauchemar du gourmand de gibier, du badaud lyrique, de l'homme affairé. Il n'est pas un seul de ces petits délires qui ne guette chaque nuit le plus rangé des Parisiens. Ce recueil se propose, tout d'abord, de nous divertir et n'y manque pas. On souhaiterait par instants plus d'élection dans le vocabulaire, mais à cela, sans doute, le volume perdrait de son caractère. C'est du naturalisme surnaturel. Parmi ces trois dixains de contes où le burlesque le dispute au fantastique, il faut signaler *Fleurs étranges* et *Fratricide* comme synthétisant le plus exactement et le plus heureusement, à mon sens, les intentions de l'auteur. Mettons à part *En soirée* qui s'élève à la satire. Entre Edgar Poë et Courteline, entre le maître de l'hallucination et celui de la farce, M. A. Séché se fait une place. Sa conception littéraire correspond assez précisément à la conception dramatique que le Grand Guignol mit en honneur ces dernières années et à laquelle nous devons un renouveau de la fantaisie que confirme M. A. Séché avec ses originales et expertes divagations.

P. H.

ERRATA

Dans le numéro 5 des *Essais*, à la page 233 — Commentaire d'un regard — au lieu des visibles répétitions et omissions, lire, à partir de la vingt et unième ligne : *encore observai-je que je ne pouvais absolument pas ignorer trois des académiciens, qui ont depuis leur élection à la célèbre Compagnie autrement que par, etc...*

Page 226, lire : du particulier *au* général (ligne 34).

Page 235, lire : l'*inégalable* exemple (ligne 11).

L'Administrateur-gérant : JACQUES RICHET.

Table des Matières

2e ANNÉE — 1er VOLUME

AVRIL

MAI

— LES CHRONIQUES —

JUIN

— LES CHRONIQUES —

JUILLET

DÉCEMBRE

JANVIER

Les En-têtes et Culs-de-lampe qui ornent **"Les Essais"**
ont été dessinés par **Pierre Hepp**

« *Les Essais* » n'ont pas paru en août, en septembre, en octobre et en novembre.

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 45831.

Paris. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 45891.



7 + 8

2e Année. Nos 6 et 7 Le Numéro : 1 fr. Février-Mars 1906.

"Les Essais"

REVUE MENSUELLE

— LES CHRONIQUES —

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

280, Boulevard Raspail, 280

PARIS

CHANGEMENT D'ADRESSE

“ **Les Essais** ”, revue de littérature et d'art, paraissent tous les mois en livraisons in-8° de 48 pages, et forment, au bout de l'année, deux volumes d'environ 300 pages chacun, avec tables.

“ **Les Essais** ” ne publient que de l'inédit.

Chaque collaborateur est seul responsable de ses articles.

Secrétaire de la Rédaction : **Jean-Louis VAUDOYER**

Secrétaires-adjoints pour l'année 1906 :

Eugène MARSAN. — Henri MARTINEAU.

Rédacteurs :

André COHEN. — Fernand DIVOIRE. — Charles DOURY
Fr. FOSCA. — Pierre HEPP. — Guy LAVAUD
Jean MARIEL — Robert OCHS. — C.-F. RAMUZ
Jeanne SIENKIEWICZ
Jacques-Christian SIMIANE. — Pol SIMONNET
Robert de TRAZ
Georges et Robert VALLERY-RADOT

ABONNEMENTS :

France		Union Postale	
Un an	**10** fr.	Un an	**12** fr.

Prix du numéro **1** fr.

“ Les Essais ”

“Les Essais”

REVUE MENSUELLE

Quatrième Volume

FÉVRIER-JUILLET 1906



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

280, Boulevard Raspail, 280

PARIS



Poèmes en prose

I

La Maitresse

Celle que j'aime n'a point la chevelure pesante des brunes, et ses seins n'ont aucune impudence sous la chemisette qui les voile. Sa stature est sans doute peu élevée, et ses yeux de femme brûlent, selon les heures, comme tous les yeux des femmes, du feu des communes passions.

Mais la beauté qui est dans son corps puéril paraît si délicate ; mais de la juste proportion de ses membres résulte une harmonie si fragile que pour l'exprimer comme il faut, autant que pour dire la vivacité de sa gracieuse et agile intelligence, je devrais, ayant d'abord pris aux poètes leurs plus enveloppantes périphrases, prononcer d'étranges mots passant en subtilité ceux qui nous servent à l'accoutumée.

Car elle est ma chose, à moi, mon trésor et toute ma vie, et je ne saurais parler d'elle comme on fait d'une créature terrestre, ni peindre son portrait véritable, mais exactement celui de la figure qu'elle a pu réaliser à mes yeux.

Elle est l'Eden offert par la divinité favorable en compensation de mes souffrances passées ; dès lors, ma vengeance apporterait-elle, à qui tenterait de m'en

dérober la jouissance, les prémices de la damnation éternelle.

Mon bonheur d'aujourd'hui, la misère d'hier l'a gagnée. Et chacun des baisers de mon amante, quand ils s'entrelacent aux miens comme la rîme à la rîme, exaltent un sacrifice antérieur.

Puisque j'ai franchi les bornes de la haine et traversé les affres de la honte ; que je me suis nourri de désespoir ; que j'ai premièrement tout nié pour ensuite tant croire, mon cœur, à présent, s'épanouira comme une fleur au soleil de l'été avant de s'anéantir dans l'infini de l'amour.

* * *

J'ai souhaité te voir, ô mon enfant, mêlée aux mille jeux des choses naturelles.

J'aurais voulu entendre ton chuchotement répondre, dans la forêt, aux bruyants colloques, aux altercations du vent et des arbres, et ton effroi de la nuit tour à tour parlante et muette eût passé de tes sens dans mon âme.

J'eusse aimé la vertu de ta beauté associée à la vertu des paysages, telle que baignant ta chair nacrée dans l'azur liquide, nue sous l'azur éthéré, avant qu'ils ne devinssent l'un pourpre et l'autre safran, au ciel et sur la mer, quand les balbutiements du crépuscule sont tendres comme notre amour et ton langage.

Mais, est-ce que tu ne donnes pas à nos soirs de cités modernes, où la lumière encore est un artifice, le charme bienfaisant et impromptu des soirs champêtres ? N'es-tu pas, comme les maîtresses baudelairiennes, la clarté, l'harmonie, le parfum, et de par toi tout n'est-il pas clarté, harmonie, parfum ? Et probablement blasphèmè-je quand je dis que ta joliesse, qui est pourtant quelque chose d'absolu, ne me suffit point ?

Car tu connaîs que tu me suffis. Car tu connais que la volupté qu'il est de ton essence de prodiguer est inépuisable comme le sont les éléments ; que le parfum de ton corps se renouvelle sous les baisers qui l'aspi-

rent et que mes vœux seraient comblés pourvu que le bénéfice de mes caresses égalât le prix de ton désir. Car tu connais que j'étreins l'univers quand tu te blottis dans mes faibles bras et que les mouvements de mon âme sont alors aussi précipités que le cours du sang dans mes artères.

Va, il y a dans mon amour pour toi de la religion et du mysticisme, de la poésie et du délire assemblés, et je forme avec la pensée de toi et le souvenir de ceux qui me furent chers, puis disparurent, la famille idéale où ton culte serait grand et légitime comme l'est l'amour filial, et où tu serais tout à la fois la mère, l'épouse et la sœur de qui l'inceste emprunterait leur grandeur aux sentiments bibliques et primitifs.

On ignorera toujours si tu es différente de celle pour qui fut composé le Cantique des Cantiques, mais sache qu'à le répéter je chanterai proprement ta louange, tout aussi bien qu'en redisant les phrases qu'Ovide, l'humble mendiant d'Assise, Pétrarque, Sainte Thérèse ou Mirabeau chantaient à leur maîtresse ou à leur dieu, je serai comparable au croyant qui récite à la vierge adorée les oraisons familières, incapable qu'il est d'exprimer les accents toujours renouvelés de sa passion.

*
* *

Un jour, j'avais cru subir les supplices infernaux.

Mais je t'ai rencontrée, ô mon enfant, et tu fus en quelque sorte le nouveau baptême que m'apportait la rédemption de mes fautes. Et je vois bien que j'avais trop insulté la vie pour qu'elle ne me pardonnât point.

Il y eut ton sourire pour faire se dissiper mes chagrins ainsi que midi fait s'évaporer la rosée ; il y eut toute ta personne dressée devant mon passé et le tempérament de mon bonheur s'équilibrait dès lors à la mesure de mes tourments d'autrefois.

*
* *

Puis, maintenant, tu m'as divulgué tous les secrets de ton corps.

J'ai reçu dans l'ordre nécessaire l'enseignement de tes gestes, et de la nuque aux talons, du front aux orteils, mes lèvres ont couru sur ta chair pâmée. Tes parfums me sont familiers. Tes attitudes, j'en fus témoin, et pourtant je voudrais perpétuellement te respirer et te voir.

*
* *

Tu es l'alchimiste qui transmue la pourriture en floraison, le mal en bien, l'envie en amitié, et tu m'as fait sympathiser jusqu'avec tes amants.

Tu métamorphoses les êtres ; tu transformes les choses et telle est la puissance de ta magie qu'aux heures de l'amour on voudrait mourir de ta chair mortelle.

Tes défauts sont attachants et tes vices agréables.

Les gros mots passent dans ta bouche comme la tempête sur les roseaux. Tes excès sont, si l'on peut dire, naturels, et la part de bonheur qui est en toi est immuable et indivisible.

Après t'être donnée, toute, à tous, tu te retrouveras, quand l'or de tes cheveux se parfilera d'argent, seule et toute pareille à toi-même; intacte et telle que tu fus jadis. Et il restera de tes péchés, ô mon enfant ! de tes crimes peut-être, ce qu'il reste de buée sur un miroir, dans une chambre abandonnée...

*
* *

Enfant, mon enfant, ma petite enfant ! n'abuse point de tes dons. Que la curiosité qui est en toi devienne une science profitable. N'oublie pas quelle fortune est ta chair, et que j'aimerais que tu en fusses avare. Tu n'as pas besoin de conseils non plus que les dieux. Vis ta vie. Mais que ton destin soit comme la voie large et sûre où se portent les pas des forts. Et meurs un jour, bien tard, dans la plénitude de ta beauté et de ton intelligence, alors que les poètes que tu aimes auront produit le chef-d'œuvre que, nouvelle Béatrix, tu leur auras dicté...

II

Res communes..., res nullius..., res derelictæ...

> Il est des choses qui n'appartiennent à personne et dont l'usage est commun à tous Des lois de police règlent la manière d'en jouir, ces lois appartiennent au droit administratif. — Code civil. *Article 714.*

Au temps que je t'aimais, enfant, pour la jumelle beauté de ton corps indolent et de ton esprit chaleureux il est constant que je te comparais, immodérément parfois, à toutes les choses belles qui sont dans la nature ; et il n'est pas moins véritable qu'à mes yeux d'alors le monde n'était point comme un jeu de mon âme badinant, ni manière de représentation, mais proprement le fallacieux miroir où j'aimais à retrouver ton image multipliée mais imparfaite.

Tu m'avais prédit, et peut-être savais-je, qu'il en serait de mes serments comme des pétales de roses à l'arrière-automne ; et l'arrière-automne est venu ; et les roses se sont effeuillées, et j'ai forfait à mes promesses.

Aussi, à présent que mon amour s'est effrité comme les pierres des chemins ; à présent que je te porte une amitié fraternelle et sauve, le souvenir des paroles que tu prononças et des gestes que tu fis décore ma mémoire, et enguirlande gracieusement la pensée que je te consacre.

Non pas de t'aimer moins, mais de t'aimer autrement, j'ai compris tout ce qui me paraissait obscur en toi.

Je m'imagine donc tantôt qu'il était présomptueux et inconvenant de te garder à moi seul. Car je considère justement que tu es pareille à ces *res communes*, dont l'usage est à tous par droit d'occupation, ainsi qu'il est plus amplement question aux livres de la Loi.

Je considère de plus qu'il était illégitime que je voulusse te refuser des amants, de même qu'il serait impossible que je voulusse puiser toute l'eau de la mer. Et je considère enfin que j'eusse dû estimer assez précieuse ta possession occasionnelle, pour ne point croire que tu me causais un préjudice, quand tu donnais à mes rivaux une part de l'inépuisable volupté qui fait ta richesse sensuelle.

Je poursuivrai la comparaison entre toi qui es fraîche et fleurie, et ces choses que le vieux Justinien et les rédacteurs postérieurs, de qui les noms ne sauraient t'émouvoir, ont rangées dans des catégories fanées et sèches.

Encore que je ne sache point de lois de police, appartinssent-elles au droit administratif lui-même, qui règlent la manière de jouir de toi, je ne balancerai pourtant pas à te proclamer semblable à ces *res nullius*, gibier qu'on tue, poisson qu'on pêche, sur quoi personne ne peut justifier de sa propriété, mais qui appartiennent au chasseur, au pêcheur qui les ont abattus ou tirés de l'eau, à cette différence près qu'elles leur appartiennent dès lors irrévocablement et que je ne saurais te baiser que de fugitifs instants.

Certes ! tu n'es à personne, puisque tu appartiens à tous ceux qui t'ont, dans le moment qu'ils font l'amour avec toi. Certes ! tu appartiens à tous et tu n'appartiens à personne, puisqu'après t'être donnée à plusieurs tu te retires pour te donner à d'autres.

Et quand tes cheveux seront devenus blancs, quand tu seras une petite vieille aux yeux vifs, tu me feras songer enfin aux *res derelictæ*, et ce vocable même est déjà pour moi plein d'amertume !

Comme ces choses, tu seras délaissée, et de même que ceux qui les délaissèrent, soit de les avoir trop possédées ou d'y être contraints pour quelque cause, de même ceux qui furent les amants de ta jeunesse, alors que ta beauté rayonnait comme un soleil printanier, de même ceux-là t'abandonneront dans ta décrépitude.

Et puisque je pousse l'artifice et la pédanterie jusqu'à mêler le rêve et l'harmonie des lettres à la précision juridique, je n'aurai de cesse de dire que t'ayant aimée, puis désirée, et enfin possédée plus que d'autres, il m'appartiendra en quelque sorte, ce jour-là, de te reprendre en vertu d'un droit de suite et de privilège certain, et il conviendra que tu te souviennes alors, si nous vivons de parallèles années, que j'eus le culte de ton intelligence, et tu connaîtras que l'heure sonne pour toi d'être enfin la *chose* que je revendiquerai à titre d'unique propriétaire.

CHARLES DOURY.





Fleurs d'été

L'aurore aime les passeroses
Qui fleurissent le cloître blanc,
Et des lourds hortensias roses
Elle hâte le réveil lent.

Souffles brûlants ou brises fraîches,
Le matin caresse la chair
Des grands glaïeuls aux rouges flèches
Et des capucines d'or clair.

Et les heures de la journée
Suspendent invisiblement
La glycine désordonnée
Aux arceaux du cloître dormant.

Des molles heures, la guirlande
Allonge l'ombre tour à tour,
Jusqu'à ce que le soir descende
Des fleurs chaudes qu'aime le jour ;

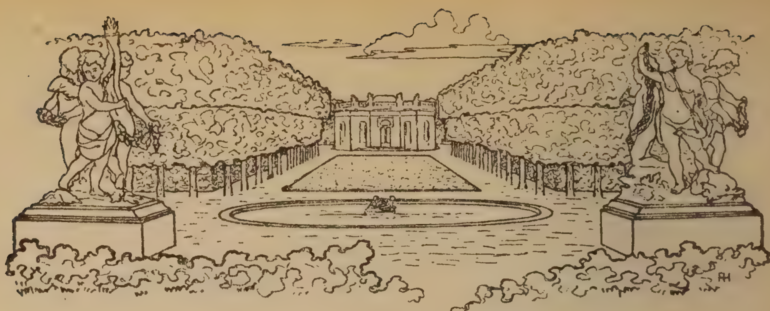
Les roses pourpres presque noires,
Les liserons en arc-en-ciel,
Avec les rayonnants ciboires
Des tournesols au cœur de miel.

Et le bleuâtre crépuscule
Que le regret du jour poursuit
Est l'ami de la campanule
Et des pâles belles de nuit.

Mais la lune claire ou voilée,
Qu'un sort astral aux fleurs lia,
A la tendresse immaculée
De l'odorant magnolia.

GÉRARD D'HOUVILLE.





Les Graines de l'If

A Pierre Garanger.

I. — Quand il s'en souvient.

Une Vierge arrose d'eau chaude les fougères.
MAURICE MÆCTERLINCK.

L'ancien amour chante aujourd'hui, parce que la journée est belle de soleil et de rires d'enfants.

Sur les allées, les guêtres jaunes courent après les cerceaux ; le visage rougi de froid perdu sous les béguins aux longs rubans, les petites filles se tiennent par la main.

L'ancien amour chante comme une valse lente tournée par l'orgue de barbarie au fond des cours d'hiver, quand les sous tombent des fenêtres; alors, un boiteux clopine et salue avec un rire et des cabrioles.....

Ni rire, ni cabrioles, mais amères moqueries, sourires cruels, petites lettres, aux initiales enrubannées qu'on déchire, parfum de ces lettres dans l'ombre des tiroirs qu'on n'ouvre plus.....

Un matin de septembre, tu jouas la ballade de Chopin; les boiseries du salon piquées de vers fleuraient le moisi comme dans les musées.....

Il me souvient du dimanche de soleil et de vent où

nous allions ensemble par les allées de ton jardin, tandis que sonnaient les vêpres.

Les œillets rouges faisaient des petites taches de sang dans les verdures; des feuilles d'acacias mouchetaient le banc vermoulu où tant de fois, aux après-midi de l'Eté, nous nous assîmes.

Sur l'eau noire du bassin flottait un bateau d'enfant, quille versée, voile effilochée.

Te rappelles-tu, Jeanne : un jour, nous l'avions pavoisé de rubans et de drapeaux ; de petits marins de sapin grimpaient aux cordages ?...

Nous avons gagné la remise dont j'aime l'odeur de bois verni, d'huile et de cuir. Jules attelait l'âne au panier d'osier qu'abrite la large ombrelle blanche.

Que de pompons ! Là, sur le front, quelle jolie faveur rouge ; je vois encore la faveur rouge. Tu caressais la bête et regardais ses yeux dolents. Comme à huit ans, tu fis sonner les grelots des harnais.

Sur les remparts, des gens nous regardèrent. La femme de l'avoué nous désigna du doigt à son mari, qui, pour mieux voir, rajusta son lorgnon sur le nez.

On entendit les taquements des maillets sur les boules ; la jeunesse de la ville jouait au croquet.

Oh ! les parties de croquet en province, sur le cours planté d'inévitables tilleuls ; la quotidienne voiture d'enfant traînée par une bonne lymphatique, le sacristain et la victime du deux décembre..... L'attelage réveilla les pavés de la petite ville, nous étions fiers de troubler la torpeur des habitants, de les forcer à se mettre aux fenêtres pour nous voir passer.

Je te disais d'aller moins vite, afin de contempler le débit de tabac avec ses lambris et son auvent. Mais tu étais toute occupée à serrer la mécanique pour la descente.

Le lion de la fontaine, la tête couverte d'un feutre troué, te fit rire.

Sous les roues, les marrons de la route craquaient, les moineaux encombraient les fils télégraphiques,

une bande de corbeaux s'effaroucha et d'un noyer s'abattit sur un chêne.

Tu voulus entrer dans la petite église de village, alors nous avons attaché l'âne au platane qui est sur la place..

Devant le portail, deux voitures de saltimbanques ; leurs rideaux étaient tirés, un réchaud brûlait, des torchons séchaient, pendus à des ficelles.

Nous sommes restés longtemps, près des bénitiers ; une chaisière vint ouvrir un vitrail ; au milieu du silence, on entendait, venant du dehors, des rires et des appels, des roulements espacés de camions...

Je te vois encore, quand, après le dîner, assise dans la bergère, tu faisais de la broderie.

Tu baissais souvent la lampe qui filait. Tes yeux se levaient parfois de ton ouvrage, tes yeux noirs un peu bridés, comme les Japonaises...

Les longues après-midi d'été, tu les passais, étendue sur la chaise-longue, avec, à tes pieds, un chat du Siam roulé en boule. Le jeudi, tu redoutais toujours la visite des Monlivot ou des Biaulis.

Aussi tu montais dans ta chambre écrire des lettres à des amies de couvent; je n'aimais pas le jeudi, parce que l'absence de ton sourire attristait la maison.

Tu n'es plus là. Pourquoi es-tu montée en wagon avec des parapluies enroulés dans un schall, des sacs en peau de porc et un appareil de photographie !...

Le train s'ébranla, longtemps je restai parmi les hommes d'équipe, les barils et les caisses, espérant qu'une forme se pencherait à la portière, oh, adorablement se pencherait !

Mais aucun geste d'adieu de ta part, pas même celui qu'on a pour des cousins.....

II. — Une peine qui veille.

Notre exil a pleuré sur la plage des mers.
Henri de Régnier.

Qu'il soit midi, heure où le soleil brûle chaque rose, chaque feuille et chaque visage doux, facile aux baisers; qu'il soit minuit, heure où les peignes d'écailles tombent des chevelures, près des jardinières d'orchidées, quand l'homme s'inquiète à cause de la femme aperçue dans les carrefours, à la lueur frileuse de deux reverbères ; qu'il soit midi, qu'il soit minuit, ma peine veille.....

Oh ! dites, cela cessera-t-il ? Le matin fut si clair, tant de soleil et tant de barques sur les eaux, pourquoi ma peine a-t-elle laissé partir ce moment-là ; partir, pour jamais plus ne le sentir ? Car elle voulait, ma peine, que s'éloignassent les rires et les joies, le bruit de la cité en fête, s'éloignassent, sans espoir de retour, sans jardins, sans lune sur le lys, sans rivière où la mousse du savon des laveuses se gonfle et se disperse en bulles, sans voiture d'hôtel traînée de chevaux blancs, sans visites dans des salons fermés, sans même le rire du bûcheron dans la fraîcheur profonde de la forêt !.....

La rose n'est pas si douce à respirer qu'au temps de Mai, ni l'eau si fraîche à boire, les pierres de la rue sont plus dures au pied que l'herbe de la prairie, que le sentier amolli par les pluies.

Les trains déchirent l'air de leurs appels, le rauque gémissement des remorqueurs se prolonge. La ville s'allume et bourdonne.

Je regrette les soirs roses, la cloche du dîner, le tremblement de la première étoile sur le clocher de l'église, le cri de la chouette, l'effarouchement des geais dans les feuillages.

O ma peine en robe grise, lamée de noir, sur votre visage plus gris que la cendre des tristes liturgies des-

cendent les longs voiles où s'abîment mes yeux fatigués de la longueur de ma peine.....

O Dame en robe grise, ma peine !

Tout est mort, l'espoir, la paix de la maison, et morts aussi les élans timides du bonheur.

Contemplez, regards errants, les étangs sans cygnes, les balcons sans vignes vierges, les violons sans archets.....

L'âme écoute les sons d'un piano dans un bal, regarde la rivière sans chalands, la rivière d'automne qui emporte les bûches du flottage, les feuilles et le chien mort du moulin.....

III. — L'herbe au courant.

Ah ! que la vie est quotidienne !
Jules Laforgue.

Que faire aujourd'hui ? Regarder de la fenêtre le ciel le plus citadin de tous les ciels, d'une teinte grise, de ce gris qui fait dire aux malades : Assez, assez..... On ne peut pas y échapper, il est là devant moi comme un long rideau d'ennui, un rideau qui ne bouge pas et qu'on ne peut jamais tirer pour voir clair.

Dans la cour, une petite fille saute à la corde; son tablier rose, ses cheveux nattés, ses souliers jaunes (elle n'en a pas mis de noirs ; c'est pourtant l'hiver, petite), sont terriblement nostalgiques, cela évoque tout naturellement des parcs, des goûters, des causeries attardées sur des bancs, le soir.

Quatre heures sonnent au cartel. Il faut sortir. Alors suivre la rue, tourner à gauche devant l'épicerie, prendre le boulevard, se mêler à la foule, se perdre au milieu de tout ce bruit, afin d'oublier.

A une devanture, je m'arrête : une demoiselle qui fait de la dactylographie, te ressemble.

Tu portais des robes de linon, large chapeau sur des cheveux un peu défaits, à cause de la marche rapide.

Les barques du lac sont immobiles, il n'y a plus de rameurs !.....

Ah ! cette journée d'automne où les voix des paysans s'entendaient si bien dans l'air sonore, nous avons trouvé au fond d'un ravin une ombrelle déchirée, une pantoufle ridicule.....

Voici la marchande de ballons rouges à l'entrée du square, la guérite du gardien, le bassin où rougeoient les poissons.

Si elle était là, peut-être choisirait-elle un ballon qu'elle donnerait à Louis, le fils du pharmacien ; elle aimait les enfants.....

— Marchande, donne-moi tous tes ballons, je couperai les ficelles et je les verrai s'envoler, se perdre, s'accrocher aux branches.

Je me souviens de toi, quand tu disais : « A quoi penses-tu ? » Aujourd'hui, je pense à ce que tu peux penser de moi ; cette femme qui passe, comme elle te ressemble !.....

Où donc se trouve la corde qui descend droite dans le vide ! Je voudrais m'y suspendre, sentir un frottement entre mes mains qui glissent.

Alors, lâcher tout, le gouffre semble vous aspirer, les jambes mollissent, un grand choc, ça y est !

On lirait dans les journaux du lendemain : « Des agents du XVIIe arrondissement ont trouvé au fond d'un talus des fortifications, parmi des débris de bouteilles et de chiffons sales, un corps mutilé. On a découvert dans un portefeuille une carte de visite où ces mots étaient écrits: Je me suis tué pour qu'elle se souvienne. On attribue cet acte de désespoir à une peine d'amour. » Les bourgeois, en lisant ce fait divers, diront : Voilà le fruit de l'éducation moderne !

Et toi, au fond de ta province, tu liras aussi cela, après la tasse de chocolat, dans la feuille de la région. Ta mère, en te voyant pâlir, te demandera : Qu'est-ce que tu as ? Tu répondras : Maman, je n'ai rien.....

Ah ! j'allais omettre une course importante : il faut aller chez le tailleur, pour l'essayage d'un complet ;

devant les glaces tournantes, se rendre compte que le veston bâille à l'encolure ; revenir vendredi. Il ne reste plus qu'à rentrer ; les jours se suivent. On va voir une vieille tante au quatrième étage ; le concierge est toujours de mauvaise humeur, quand on lui demande si l'ascenseur marche. Je connais jusqu'à la fatigue l'escalier qu'on remonte à six heures, après les visites.

Demain, dîner chez les Davelise ; après-demain, sauterie intime chez des cousins intimes, oh, très intimes ! dans quelques jours : je ne sais plus.....

Etouffant un rire aigu, je reviens par les rues tranquilles jusqu'à ma demeure. L'orgue de barbarie tourne sa valse lente au fond d'une cour ; une dame en peignoir rose jette des sous d'une fenêtre ; un boiteux clopinant salue avec un rire et des cabrioles.....

Georges Vallery-Radot.





Marine

Autour des balises de la rade,
Des vols monotones de goëlands
Eternisent leur promenade,
L'eau morte a des reflets d'acier sous le ciel blanc.

Le maquis toujours vert luit à perte de vue,
Avec ses arbousiers tout en fleurs ;
Les monts lointains déchirent de leurs dents aiguës
Des masses lourdes de vapeurs ;

Et le long des quais aux larges dalles,
Où deux vieux bricks chargent à leur bord
Des cédrats dont l'arome éclatant s'exhale,
Si puissant qu'il embaume tout le port ;

Sous les palmiers, deux marins à barbe grise,
Attablés, la pipe entre les doigts,
Les yeux rêveurs tournés vers l'horizon, devisent
De leurs campagnes d'autrefois.

C'était sur *L'Atalante* ou sur *La Flore*,
Comme des flèches, au soleil éblouissant,
Nous suivions des yeux le reflet multicolore
Des poissons ailés, hors des vagues s'élançant,

Et quand la croix du sud, au réseau des cordages,
Montait, menant le chœur des nouvelles étoiles,
Le souffle des alizés caressants,
Comme en rêve, effleurait nos visages,
Tandis que la frégate, à toutes voiles,
Glissait sur le Pacifique phosphorescent.

On signalait parfois un îlot mal connu,
On jetait l'ancre en quelque rade
Où pagayaient des hommes fauves et nus ;
Leurs cases apparaissaient minuscules
Au pied des cocotiers serrés en colonnades ;
Des femmes, dans le crépuscule,
Errant par groupes sur le sable,
Levaient vers nous leurs yeux aux sombres profondeurs ;
Les parfums énervants des *tiarés* en fleurs
Auréolant les fronts des *vahinés* lascives,

Pénétraient la nuit de langueur,
Et la mer déferlant sur le corail des rives,
Rythmait de ses accords de basse intarissable
Les *himénés* chantés en chœur.

C'était alors la vie heureuse et primitive
Dans l'émerveillement de la lumière australe,
Jusqu'au jour où, rêvant de nouvelles escales,
Nous reprenions le large en essuyant des pleurs.

C'était Ceylan, ses débordements de verdure,
De palmes, de fougères arborescentes,
De fleurs aux senteurs si puissantes,
Que les hommes d'Europe à peine les endurent ;

C'était l'Inde et ses fantastiques cités,
La débauche architecturale
De ses temples, grouillants d'étranges déités,
Superposant leurs pyramides colossales
En décor d'épouvante et de lubricité...

C'était la Chine et le Japon aux fleurs de rêve,
Aux ors luisant dans le demi-jour sépulcral
Des pagodes, sentant le musc et le santal,
Où des monstres de cauchemar crispaient leurs lèvres,
Où triomphait l'affinement hostile et mièvre
D'un art déconcertant notre idéal.....

Mais, hélas ! c'en est fait des lointaines croisières ;
Transformés quelque part en dépôts de charbon,
Et dépouillés de leurs mâtures,
Nos beaux navires de naguère
Ne sont plus désormais que d'informes pontons.
C'en est fait avec eux de l'esprit d'aventure,
Avec eux comme nous rayés des cadres ;
A Villefranche ou Quiberon,
Sommeillent les cuirassés des escadres,
Dont les marins, changés en calmes fonctionnaires,
Raillent les vieux débris de la « marine en bois ».
D'ailleurs, là-bas, sur l'autre face de la terre,
Les époux de nos belles d'autrefois,
Gros marchands de coprah ou de vanille,
Ne laissent plus sur les grèves errer
Les cheveux parfumés de fleurs, leurs filles,
Et nous verrions danser de bien mornes quadrilles
Aux salons, désormais corrects, de Pomaré.

JEAN MARIEL.

Ajaccio, novembre 1903.

Un
Symbolisme philosophique

Les Voyages de Psychodore,

par M. Han Ryner (1).

Je retrouve parmi d'anciennes notes, ces lignes de M. G. Lanson, qui me causèrent un étonnement mélangé de tristesse : « La littérature du XIXe siècle ne sera complète qu'au XXe ou au XXIe; quand nous ne serons plus, nos héritiers découvriront des penseurs qui auront fait leur tâche parmi nous, à côté de nous, à notre insu. » Elles expliquent pourquoi. Longtemps après que le livre de M. Han Ryner a paru, j'ai estimé qu'il n'était point trop tard pour en dire, même incomplètement, le mérite.

On connaît l'attitude hautaine de cet écrivain qui s'est nommé lui-même, un « Isolé volontaire », et l'on sait aussi de quelle haine vigilante l'entourent les critiques, qu'il a stigmatisés avant même que M. Ernest Charles eût entrepris sa courageuse campagne contre les industriels de la littérature. Aussi je ne veux de son labeur, déjà considérable, envisager, aujourd'hui, que son avant-dernier livre, *Les Voyages de Psychodore*, parce qu'il est l'œuvre la plus originale et la plus neuve qu'il ait tentée, un essai, ou mieux, une réalisation de symbolisme philosophique.

Epris de la pure doctrine individualiste, celle qu'ont pratiquée Epitecte, Jésus et Marc Aurèle, M. Han Ryner a voué son talent à la propagation par le livre

---

(1) Bibliothèque des cahiers humains, 125, rue d'Alésia, Paris.

et par la parole, du haut idéal dont se sont approchés les stoïciens grecs ; aussi n'est-il point surprenant qu'il ait voulu, sous une forme attachante et par des symboles dont l'originalité m'étonne encore, exprimer dans *Les Voyages de Psychodore* toute sa métaphysique profonde !

Or, au moment d'en extraire l'essentiel, un étonnement souvenu me remonte à l'esprit, qui fera mieux saisir l'architecture de l'œuvre. Aux fêtes de quartier, où, les dimanches soirs de mon enfance, ma mère me conduisait, j'ai souvent vu des arcs de triomphe, construits avec deux poteaux et quelques courbes de fer, ornés de minuscules lampions colorés, qui, au gré des organisateurs, simulaient une tour, un château ou un pont. Et quand, les lendemains, je repassais par là, je restais étonné, les verres disparus, mais demeurés les grands poteaux de bois et les courbes de zinc, qu'on pût, avec des éléments aussi simples et aussi sévères, créer l'enchantement des couleurs et des lignes.

Maintenant, je ne vais plus aux fêtes ; les livres sont les seules où ma pensée me mène, mais, à voyager avec le philosophe, j'ai retrouvé un peu de mon étonnement.

Car, après les images lumineuses, les symboles subtils, derrière tant de lumière et de beauté, j'ai toujours trouvé dans leur simplicité d'éternelles déesses, les deux grandes idées de Panthéisme et d'Inconnaissable. Et c'est pourquoi la Mort et l'Au-delà tiennent dans ce livre une si grande place. La Mort... seule et tragique donnée du Problème que, depuis le premier amant en larmes sur le corps glacé de sa compagne, jusqu'aux savants qui, des milliers d'années plus tard, asservissent les éléments et domestiquent la foudre, tous les hommes se sont posés en vain..... La Mort... douloureuse torture, énigme éternelle et commune angoisse, la Mort, « vaste miroir qui reflète ce qui est derrière nous, mais empêche de voir ce qui est devant nous (1). »

---

(1) *Les voyages de Psychodore, passim.*

Pour s'être heurté, quand sa bien-aimée Athénatime mourut, aux portes infranchissables de ce Mystère, Psychodore, philosophe cynique, a connu « l'étrange bruit de plein qu'elles rendaient », et depuis, voyageant au pays merveilleux des imaginations, moins haut que le ciel décevant imaginé par le vulgaire, mais bien au-dessus les affirmations des sages trop hardis, sa douleur se complut aux rêves panthéistes, et plus d'une fois Athénatime lui parla en des songes qui l'encourageaient dans son espoir.

A voyager à la recherche de la morte, le philosophe connut d'étranges pays: celui des « Enracinés », « où les habitants ont l'angoisse de l'espace. Les sottises et les erreurs qu'ils disent sur le monde étendu correspondent sans doute à nos erreurs sur le monde qui persiste. Le Temps et l'Espace sont des frères jumeaux, tout semblables l'un à l'autre. Leur père s'appelle l'Immense et leur mère dit: « Je suis Eternité »; et le sourire avec lequel Psychodore écoutait les géants immobiles, blâmait aussi des pensées d'hommes qui marchent. » Le pays des « Sans Yeux » l'étonna, où « les hommes privés des yeux qui voient l'Espace, ne concevaient de l'Infini étendu que la ligne qui reliait ses diverses situations. Et Psychodore, privé des yeux qui voient le Temps, tâtonnait dans l'infini durable, avec des mains de souvenir et de prescience, mais ne sortait pas de la ligne qui unissait ses divers moments. »

Au pays des « Rétrogrades », « des êtres harmonieux qui marchaient devant eux avec les yeux sur la route à faire et précédés de leur esprit comme d'un flambeau », lui dirent : « Tu ne peux être qu'un fantôme, toi qui es fait de passé, comme l'étoffe de quelques-uns de nos songes, toi qui, tourné du côté de ce qui n'est plus, marches à reculons, vers — ô merveille incroyable ! — vers le bûcher et l'urne de la naissance. »

Et le philosophe vit encore le pays des Immortels, et, parmi d'autres, celui plus étrange et mystérieux

que tous, « où des mondes sont dans l'intervalle des autres mondes. » A chaque fois, un peu de la sagesse entrait en lui ; des aventures qu'il avait, il tirait des enseignements ; sa fausse science tombait ; il en arrachait le masque, et, son orgueil d'humain diminuant, chaque jour, il se sentait un peu plus « le membre d'un corps immense ». — Aux bêtes qu'il rencontrait, aux sœurs, les fourmis, il demandait de grands conseils, et le roi des Nuages lui disait « de sa bouche tordue par les vents » : « Des hommes nous ont regardés à une heure quelconque. Ils ont noté notre position de ce moment arbitraire et les plus brutales de nos couleurs et les plus trompeusement précises de nos lignes. Puis ils ont proclamé : « Voici une acquisition pour toujours, nous enseignons les paroles éternelles. » Et tandis que la vérité glissante et multiforme riait de leur naïveté, ils ont bâti avec les blocs massifs de l'erreur, les lourdes architectures des religions et des métaphysiques. » Un jour vint où Psychodore songea: « O philosophie ! n'es-tu qu'un manteau mal fermé qui, sous le vent du danger, laisse nue mon âme trompeuse. » Et ce jour-là il fut près de la vérité.

Ainsi le Monde parlait au philosophe et, variant ses leçons, le raillait ou l'affermissait. Alors, il allait se persuadant lui-même : « Bonheur, malheur, vous êtes des formes. Les Moires nous fournissent la matière noble ou vile. Mais nos âmes, sculpteurs vaillants ou lâches, nous réalisent (1). »

Voici, trop brièvement, la trame sur laquelle, artiste subtil, Han Ryner a jeté la broderie des symboles et des images que l'ingéniosité de son esprit lui suggérait, en même temps qu'il les peignait, en une langue souple et forte, mais toujours claire comme était celle des philosophes antiques, de Socrate et de Lucien. On n'en saurait dire autant des critiques qui se turent.

---

(1) Consulter : les *Enracinés*, les *Sans Yeux*, les *Rétrogrades*, les *Immortels*, les *Nuages*, les *Grands Vivants*, l'*Enfer*, l'*Intervalle*.

Mais le Louis Bermont de l'*Humeur inquiète* (1) écrivait pour être lu, aimé et compris de quelques-uns, et M. Han Ryner qui lui ressemble, s'estime, peut-être, satisfait pour avoir rencontré sur la route solitaire de la Sagesse quelques admirations fortes et sincères.

Son œuvre nous surprit et nous étonna. Elle marque fortement la vanité des métaphysiques et la subjectivité des systèmes et des sciences. Il s'en dégage une conception de la mort, également éloignée des croyances religieuses et des négations des savants, mais séduisante étrangement, faite de panthéisme et d'idéalisme, d'espoir profond et par moments mystique : « Ton âme, bien-aimée disparue, est un soleil couché pour nous, qui traverse d'autres régions. Et les durées occidentales ne sont ni élyséennes ni infernales, mais elles diffèrent peu des temps de l'est, et des temps du nord et des temps du midi..... Les limites sont des apparences..... Autour de ces montagnes, la vie continue pas très différente de ce qu'elle est ici. » Fortement encore, ce livre dégage tout le relatif de la connaissance, de la sensation et de notre univers. Ses symboles éclairent, de leur lumière soudaine, le néant des idées sur le monde extérieur, sur la vie, sur la mort. Ils dévoilent la coexistence possible, près de nous, de mondes inconnus, de vies insoupçonnées; ils mettent à nu la fragilité des hypothèses que nous nommions de ces noms ambitieux : vérité, certitude et le peu qu'est le « moi » s'y révèle perdu sur le cercle de l'Etre. Déterminisme, transformisme, relativisme ?... je me garderai bien de classer parmi des doctrines l'enseignement que Psychodore tira de ses aventures aux pays merveilleux, car les doctrines sont menteuses, orgueilleuses et vaines, et il serait puéril de fixer des limites au rêve, le seul moyen qui ait permis au philosophe d'approcher la Vérité et de connaître la vanité des dogmes que les savants enseignent.

Dans cette œuvre que M. Manuel Devaldès a juste-

---

(1) *L'Humeur inquiète*, par Han Ryner, 1 vol.

ment appelée « un noble effort en vue d'instaurer la philosophie dans le domaine littéraire », il me faut, au moment que j'achève, signaler l'extraordinaire puissance d'imagination qui permet à M. Han Ryner d'exprimer par des symboles, que M. Devaldès compare à ceux du Dante et de Swift, les concepts les plus abstraits de la métaphysique.

C'est de la sorte que tout le relativisme de l'écrivain qui nous occupe s'est exprimé dans les quelques pages où il imagina des pays tout semblables au nôtre, mais où les hommes privés du mouvement ou privés de la vue nient les contrées qu'ils ne peuvent parcourir ou l'espace qu'ils ne peuvent apercevoir. Et c'est étrangement l'histoire des hommes qui ne se gardent pas d'affirmer ou de nier ce que leurs sens ne peuvent saisir.

Quand j'aurai dit que ce livre nouveau est aussi courageux, que les préjugés et les lâchetés sociales y sont rudement flétris, j'aurai presque achevé. Un doute ici me prend ; n'ai-je pas été l'infidèle traducteur d'une pensée lointaine, et cette Athénatime dont l'ombre harmonieuse flotte au long de ce livre et dont le souvenir a toujours soutenu, sur la route périlleuse des pays où il voyageait, Psychodore, errant à la recherche de la morte, n'est-elle, cette Athénatime, qu'une femme passionnément aimée dans sa forme mortelle, ou ne participerait-elle pas plutôt des déesses impérissables : la Beauté, la Sagesse et la Vérité ? Mais, au doute qui m'assaillit, ces paroles d'un poète ont répondu, qui me tranquillisent et me rassurent : « L'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'Idée en soi (1). »

Sur le point de conclure, je voudrais définir en quelques lignes le curieux esprit qu'est M. Han Ryner, et c'est encore à lui, — tant s'impose sa personnalité, — que j'emprunterai une définition. Car il s'est dit lui-même avec un juste orgueil : « Je n'appartiens pas

(1) Jean Moréas, *le Figaro*, 18 septembre 1886.

plus à une doctrine philosophique classée qu'à un parti politique. Je suis de ces esprits indépendants qui ne sauraient être définis d'un mot. Chercheur solitaire, je ne suis le porte-parole d'aucune secte ou d'aucun groupe. Je ne me fais que l'orateur de moi-même, et si, dès que je crois avoir quelque chose à dire, j'aime à parler, en revanche, je ne consens guère à répéter. »

Et sans doute, m'objectera-t-on, qu'à côté de tant de vertus, peut-être est-il quelques défauts ! A d'autres moins enthousiastes et moins jeunes le désenchantement de chercher s'il en est.

Guy Lavaud.

Pasiphaë [1]

Elpidore commente, sous l'olivier, le secret vénérable des mythes. Personne n'est plus écouté des adolescents que ce vieillard: son éloquente logique renouvelle la sagesse perdue des anciens jours. Il sait les mots qui lèvent le voile d'Isis sur les choses réelles et les dieux. Il dit l'odyssée des marins téméraires, l'homicide aventure de Troie, l'agonie de Narcisse et comment Héraklès, au lieu d'animaux, sacrifia Héraklès lui-même aux dieux. Ses phrases retentissent dans la campagne poudreuse: elles mêlent le cri humain aux cris fugitifs des oiseaux; des murmures articulés aux murmures des herbes et du vent; les clartés de l'esprit aux lueurs d'Hélios. Et, distinct entre tous les bruits de la terre, le pétillement des feuilles de l'olivier qu'agite l'air intermittent, alterne avec le verbe cadencé d'Elpidore comme une voix de l'universelle harmonie, comme l'approbation même d'Athena.

Il dégagea sa main des plis du pallium, pour mimer d'un geste bref la parole. Il contait le désir multiple de Phasiphaë:

— ...Elle attendit qu'Artémis ornât l'éther. Elle quitta le palais où Minos dormait, courut vers la plage, jeta ses vêtements, la pourpre et le lin si doux à la chair. Le vent posait sur elle, qui était nue et qui courait, mille contacts invisibles et frais, des doigts irréels, des paumes subtiles. Elle s'élançait encore, de toutes parts, serrée par l'air glissant. Fatiguée de cette

(1) *Sous les oliviers de la Grande Grèce*. Cf., *La Plume* du 1er avril et du 15 juin 1904.

fuyante volupté elle s'asseyait à la fin et s'accoudait à ses genoux.

« Je n'ai vu, se disait-elle, je n'ai touché qu'un roi distrait, haï des Charites. Je pense à l'athénien Euryme dont le regard est plus doux que le toucher de deux mains, à l'athlète Narkias et à son fils, le gymnaste, plus flexible qu'aucun serpent. Hélas ! jamais je ne verrai leurs lits ! »

Les ondes se répandent sur la grève, avec une bruissante nonchalance, telles que des courtisanes lassées et qui s'étendent enfin pour dormir. Entre les murs de ses maisons et dans sa nuit la ville cache dix mille amants et si l'ombre est pour le sommeil des enfants, des vieillards, elle inspire aussi d'autres bonheurs. Sur chaque lit, dans chaque maison, des mains promptes ont tiré le rideau. Et les époux se sont couchés sans ruse. Mais les amants se rejoignent aussi, car les ténèbres collaborent avec leur zèle et leur subtilité, les servantes ayant ouvert aux archers les portes de leurs jardins, tandis que des adolescents pénétraient dans les maisons des veuves. Pasiphaë imagine la beauté de ces hommes, leurs tailles étroites et mobiles, leurs mains, les mouvements de leurs lèvres... Ils seraient dix, ils seraient cent ! Elle les appellerait et puis mourrait de leur baiser innombrable !

Le jour, dont la lumière ingénue plane sans artifice, n'apporte point de trouble aux âmes. Sa laborieuse clarté montre les outils et les armes. Les rues et les places ensoleillées conduisent les hommes à travers des idées précises, dans un monde simple. — Mais la nuit agite les cœurs inquiets et qu'elle a libérés du travail diurne. Les rues désertes exhaussent les façades et les terrasses vers la lueur diffuse de la lune; les champs s'étrécissent pour révéler le noir horizon; l'on imagine les terres qui sont au-delà des limites visibles et les peuples inconnus. Au ciel rapproché, les sphères brillent et l'on croit que ce sont des mondes où vivent des êtres incomparables. L'esprit s'évade du foyer et de la ville, il est en d'autres

contrées d'un autre univers que l'ombre suggère. L'homme devient le centre du tout et la nuit resserre sur lui les parois inconnus du ciel, la sphère cosmique. Il faut être le maître de son cœur, pour soutenir sans chanceler cette étreinte de toutes les choses.

Or, Pasiphaë se livre sans prudence à sa lascive manie. L'air doux et la couleur de l'espace, le rayonnement des astres, multiplient ses illusions. Assise et solitaire sur la grève de l'île, elle ouvre son cœur à de démentes images. Elle suppose les amours des Barbares, sous leur tènte hivernale, des formes de cavaliers frénétiques, des géants antérieurs... Elle pense à l'ardeur des ramiers et aux étranges plaisirs des chevriers, dans la montagne, quand les chèvres bondissent sur le roc. Elle convoite d'impossibles centaures, s'émeut jusqu'à trembler. — Le sable est mouvant et chaud qu'assise elle presse de ses jambes. Elle pèse sur cette terre grasse:

« Etre déesse, crie-t-elle, pour connaître tous les hommes et tout, la poussière même et la vase, tenir en soi l'humide univers. »

Elle se lève. Aphrodite brûle ses reins.

« Je ne suis qu'une mère mortelle, fait-elle encore. Mes tristes amours, douloureusement fécondes, ruineront la beauté dont je suis vaine. Ah ! je veux l'inconcevable !...»

La première ondulation du matin soulève l'ombre massive: l'aurore va semer de ses mains les roses orientales et de longs reflets la précèdent comme les sillons où glissera son pas céleste et fleuri. Pasiphaë rassemble son vêtement épars, le met à son bras, revient vers le palais. Le sommeil tire ses paupières. Elle suit un songe où vont de lancinantes odeurs et des gestes virils. Au vestibule, un archer la salue. Il est nu sous le bronze des armes. Elle ira vers lui, sans regarder son visage...

Etendue, elle se blesse l'épaule au marbre du sol; ses genoux supportent les dures cnémides et ses seins la cuirasse. Cet hoplite armé, un homme parmi tous

les hommes qui vivent dans le monde et que la déesse conduit. Ah ! c'est un homme sans nom qu'elle touche et qu'elle oubliera. Mais elle était désespérée du pauvre amour d'un seul...

Elpidore se tut pour s'asseoir sur la pierre. Il méditait, laissant les pensées de ses disciples se déduire dans le silence. Un soleil aux rayons perpendiculaires abrégeait l'ombre où les jeunes hommes s'étendirent, un peu las de l'été.

— Sachez, reprit le vieillard d'une voix attentive, sachez me comprendre. Je ne parle point pour dire une fable impudente. C'est avertir le voyageur au pied de la montagne que de lui décrire, avec les mots nécessaires, le vertige qui précipita aux abîmes sans pente d'anciens chercheurs d'aventures.

Il n'est pas bon de briser les bornes où la nature des choses et les dieux tiennent attachés les prompts désirs des hommes. Pour avoir méconnu ces bornes, Pasiphaë a perdu sa fortune et la vertu. A son déplorable exemple, connaissez la nécessité de vivre harmonieusement et selon la sagesse parmi les races, les espèces et les choses.

J'ai conté d'abord la plus décisive de ses aventures, celle-là où le drame caché de son désir pour se dénouer à l'extérieur chercha un complice. A compter de ce matin mémorable, elle se fia sans plus hésiter aux hasards.

Les songes et sa lassitude la retenaient tout le jour dans le repos d'un lit. Les bras chargés d'indolence, sa chevelure donnée aux patientes mains de sa nourrice, elle s'épuisait à poursuivre des chimères. Parfois la torpeur dont elle était liée, l'incitait à prévoir l'immobilité de la dernière heure. Mais elle détournait bientôt sa raison des funèbres images parce qu'elle ne possédait aucune sagesse pour les élucider, et elle tremblait seulement devant l'énigme lapidaire des

tombeaux jusqu'à ce qu'un nouveau caprice pût distraire son cœur de la mort.

A la nuit, sa luxure résistait encore à la molle violence du sommeil. Minos endormi, elle se levait et gagnait les jardins. La grève trop lointaine ne l'attirai plus, où la mer Egée et le vent alternent leurs modulations trop égales. Elle s'asseyait sur quelque banc. Les troncs des arbres portaient d'obscurs feuillages et le ciel étoilé. Elle posait ses mains sur sa poitrine, animée d'une anxieuse joie, et s'abandonnait... Un poignant orgueil l'exaltait pour s'être libérée des habitudes séculaires, des liens qui tiennent captives les épouses et le délice la flattait de sentir profondément les sortilèges du silence, la solitude sous les figuiers baignés de rosée, la fraîcheur ailée de l'air, tout le fuyant mystère de l'ombre qu'ignoreront toujours les prudentes fileuses assises sur la pierre de leur seuil.

Les heures lunaires passaient. Quelques-unes s'attardaient qui se jouaient innocemment parmi les feuilles et les étoiles. Mais les plus fréquentes, qui étaient aussi les plus brèves, composaient de furieuses visions. Reine hautaine et qui traversait les foules sans donner un regard, elle ne préférait aucun homme parmi les hommes. Elle imaginait le rapt d'Europe, Léda et des violences de héros. On rapporte avec indulgence qu'Arès la visitait et que le clément Hélios protégeait leurs amours. Et il est vrai que le premier éclair du soleil la déterminait à fuir ses amants militaires.

Elle appelait, sur le milieu de la nuit, les archers de la garde, les attirait dans le bois, se dévêtait entre leurs mains. Ils l'entouraient sans qu'elle demandât jamais leurs noms, sans qu'elle voulût voir leurs yeux ou qu'elle parût reconnaître ceux dont elle avait entendu la voix. Il lui suffisait de porter leurs rudes amours... Peut-être soupçonnaient-ils que leur amante fût la reine. Mais elle, elle n'aurait pu les distinguer entre les dix mille soldats de Minos. C'étaient des inconnus, des Crétois, des Lacédémoniens, des Barbares, des hommes enfin nés dans l'île ou sur d'autres

rivages et qui venaient à elle avec leur vigueur et les pratiques de leur race.

Ils la quittaient avant le matin. Quelques-uns furent assassinés par leurs compagnons parce que Pasiphaë qui, dans l'ombre, inconsciemment les recherchait, bientôt les reconnût à la forme de leurs baisers. Mais le meurtre de ses amants par ses amants ne l'étonna point; elle pensait sans horreur à la mort de ces hommes et qu'ils la précédaient seulement dans l'inévitable destin. Hélène vouée aux tragédies essentielles du plaisir, il fallait bien que des rivaux se disputassent dans le sang sa beauté, et son esprit, déjà exténué de désirs, s'accoutumait ainsi aux catastrophes.

La monotone brutalité des archers et de tous les hommes la déçut enfin. Elle évita les caresses humaines. Son imagination acheva de se dépraver et plus rien de réel ne la retint. Or, il arriva que les jasmins fleurirent et leur arome plus vertigineux qu'aucun aphrodisiaque crispa les ondes jadis sereines de l'air nocturne; que, dans le même temps, des vents régnèrent portant l'âcre relent des sels marins et la fièvre des algues. Le printemps remua la terre d'où monta le parfum perpétuel et vert de la sève. Pasiphaë aima ces longues senteurs. Selon l'orientation du vent et son goût, elle choisissait dans l'atmosphère de délicats effluves d'essences et de chambre nuptiale ou de ces vives odeurs qui naissent des quais chargés d'épices et de poissons, des trirèmes peuplées de rudes esclaves nus, de marchands et de voyageurs...

Elle courait dans le jardin, cueillait des fleurs qu'elle écrasait entre ses doigts, et sur sa paume, grasse de tout leur suc, elle respirait l'odeur intérieure du sol et des plantes. Les arbustes, le flexible arbousier et l'églantier, pliaient devant elle, se redressaient pour que la souplesse des tiges ceignît ses jambes, parât sa taille, tandis que les fleurs couronnaient sa chevelure de guirlandes sans apprêt. Violente napée, elle habita les feuillages, mâcha les fleurs dont le suc odorant s'unit à sa salive, à son sang, traîna son corps sur les

gazons où les herbes adhérentes et mouillées bougeaient comme des milliers de lèvres. Elle étreignit des arbres aux troncs gonflés et tels que des torses de géants amputés; elle souleva leur écorce pour y voir couler la pesante sève. Elle souhaita que le bois s'animât et qu'elle pût séduire, dans les clairières, les faunes sylvestres, jaillis des troncs...

Une nuit, ses pas la menèrent à l'étable du taureau blanc. Bête glorieuse, la hache avait épargné au pied même des autels sa tête impassible comme si le sacrificateur avait compris que la beauté n'est pas un privilège de l'homme et qu'il convient de la respecter dans les animaux et dans les choses. Pasiphaë s'assit sur la paille. Le ciel luisait. Le taureau remuait lentement son front, semblable à un rocher qu'animerait une vie anormale et puissante. Son corps pesait sur les pattes où les muscles se nouaient comme des rugosités sur un arbre, mais avec une vivante mobilité. Ses larges yeux versaient de loin leur regard sur les objets, reculés comme par une vision spéciale et multipliée. L'amas de sa chair velue s'étalait comme un élément. Pourtant, Pasiphaë s'émerveilla de remarquer peu à peu que des marques personnelles signalaient cette masse animale. Elle fut touchée de la douceur débonnaire de l'œil, de la délicatesse des gestes, et elle ne savait quelles particularités émouvantes et qui composaient des traits et des attitudes, un caractère aussi précis qu'un visage humain. Elle préféra ce taureau aux autres et, balbutiante, le touchait. L'odeur violente de la bête et de l'étable s'unit au parfum végétal du jardin. Pasiphaë sanglotait. Elle se courba deux fois. Comme elle se baissait le sang de son corps s'écroula dans sa tête et toute intelligence l'abandonna. Il ne demeura rien de ses idées et de ses sentiments, rien que la mémoire de son inutile débauche et d'un vœu désespéré... « être déesse, et tenir en soi l'humide univers. » Elle se pencha encore. Le monde oscilla sous ses yeux comme sous la chute dévastatrice de quelque dieu...

Au matin, elle gisait encore. Elle pleura d'abord entre les bras de ceux qui la relevèrent, mais ayant repris sa conscience elle se tut, dédaigneuse d'implorer le pardon. Elle dévêtit la pourpre, traversa les vestibules, passa sans retour les portes royales, marcha, pieds nus, sur le chemin des vagabonds.

Elle appelait les marins étrangers et courait sur les plages, démente et grosse du Monstre...

Décembre 1905. EUGÈNE MARSAN.





Agonie

A Albert Samain.

Je veux, au long d'un soir de pluie et d'ombre grise,
Pleurer dans le vieux parc solitaire et glacé,
Et voir dans un frisson de l'onde sous la brise,
Le dernier reflet d'or, étrange, du passé...

Je veux, au long du soir, aimer ce qui n'est plus,
Dire les menuets qui chantent dans mon âme,
Et par les boulingrins, et les parterres nus,
Chercher l'ombre légère et rose d'une femme.

Je n'ai point vu venir d'ombres enrubannées,
Belles, lasses ainsi que mon splendide espoir,
Dans la mélancolie atroce des allées,
Des allées infiniment longues dans le soir...

Seulement j'ai compris la tristesse angoissante
De tout ce qui se meurt et de tout ce qui fut ;
J'aurais alors aimé que mon âme tremblante
Balbutiât ce rêve immense mais déçu.

... Mais pourquoi dire encor ce que d'autres ont dit,
Les nymphes, les vieux ifs, les dieux d'or, les fontaines,
Les marbres grelottants au vent frais de la nuit,
Et la plainte du vent parmi ces choses vaines...

Rien n'est digne de toi, palais de marbre rose,
Qu'un silence royal autour de toi rêvant,
Dans l'ombre du vieux parc, à la saison déclose,

Comme un sanglot léger, morne éternellement.....

Grand-Trianon, déc. 1905.

JACQUES-CHRISTIAN SIMIANE.





Souci

Pour Cyrille Besset.

Voir, mais tout voir, la seule foi, la seule sauvegarde, s'emplir de rayons pour l'éternité, seul baptême de clarté, seule certitude.

Afin que le menu faisceau de lueurs acquises mette un peu plus longtemps que notre âme à s'échapper de nous.

—

La vie, ce fantôme, ce mythe auquel nous immolons notre présent.

—

L'imprévoyance de songer à l'avenir.

—

Tous les malaises valent mieux qu'un bien-être qu'on nous impose.

—

Portrait : On n'a qu'une raison pour la voir, c'est l'aimer; et qu'une raison de l'aimer, c'est de lui passer tout.

—

Ces femmes sans sourires qui demandent des droits me privent du plaisir d'en prendre —: et de quel droit?

—

Honnête? Certes oui ; mais à la condition d'être incitée à ne pas l'être...

—

En confiance, ils parlent et ne s'expriment pas. Ils ne sont pas sur le chemin d'eux-mêmes. Ces mots plus sincères que vrais...

—

Si j'abîme l'amour, ayez pitié de moi. Quoi que je vous ôte, je suis la plus lésée.

—

Lui : Aimez-vous l'amitié de l'homme ?

Elle : Infiniment, et comme la preuve unique de l'amour, celle où est la durée, et comme l'âme de l'amour.

—

Lui : Et les femmes entre elles ?

Elle : S'aiment en mémoire d'un homme, en sa faveur ou contre lui. La nature n'est pas flâneuse.

Lui : J'ai cru voir cependant...

Elle : Oui, des affinités souvent puissantes les joignent, mais jusqu'au jour où l'homme passe.

—

Il y a des devoirs charmants, des fautes mal choisies.

—

Auprès de cette femme à la bouche pincée, austère, son enfant plantureux prend des airs de péché.

—

En me croyant, vous me rendez sincère.

—

L'impatience est à qui néglige ce qu'il a.

—

L'homme ne pourra plus jamais remplir la vie d'une femme où il créa l'amour.

—

La joie est le résultat d'une guerre, l'ennemi est donc précieux, quand m'accepterez-vous entière ?

—

Tous les possibilistes sont des gueux, esclaves d'une sécheresse, c'est-à-dire d'un vice, le vice ne pouvant être qu'un manque d'une faculté essentielle.

En toute fortune qui dure, cherchons l'aridité chez les pionniers.

—

La femme qui aime peut tout ; la femme qui pleure peut davantage.

—

L'amour est tout ce que nous avons d'âme.
L'amour est ce forfait qui nécessite l'âme et nous l'ajoute.

—

Race de fausses serves, croirons-nous donc longtemps n'avoir droit qu'à nous plaindre ? Naîtra-t-elle la femme fière qui ne diminue pas l'ami, avec ses sœurs. Celle qui leur dirait, droite, saintement nue : « Je l'aime de tout mon plaisir. »

—

Pour ce qui leur manque, ils se croient négligés ; l'idée que ce qu'ils ont pourrait n'agréer point, ne les effleure pas.

—

Il faut souffrir d'un fait pour avoir le droit de le réprimer. L'ardeur n'a qu'un juge, c'est son complice.

—

Plus une œuvre est belle, moins elle décourage. La perfection même n'a pas tout dit : c'est une faculté, ce n'en est pas une autre.

—

Je désire parfois être toute sincère, mais je n'espère pas y être parvenue, puisqu'il me reste de la vie.

Aurel Cyrille-Besset.



Les Chroniques

LES ROMANS

Le jeune homme au masque, roman, par Edmond Jaloux (au Mercure de France).

C'est là un roman, un vrai roman, une « histoire romanesque », comme en ont écrit Stendhal, Octave Feuillet, Gabriele d'Annunzio.

Le héros du livre, Roger de Cabre, est pris dans une réalité supérieure, dans celle à laquelle ne croient pas les gens pour qui « réel » signifie « courant », et qui pensent que : « Cela se passe dans la réalité », annonce des personnages médiocres, quotidiens, qui prennent l'omnibus, et n'ont que de mesquins soucis.

Dès le début, il y a de la fièvre et du mystère : c'est une fête de nuit, avec des lumières dans les branches, des femmes parées, des marbres nus. Roger de Cabre est un grand séducteur, un Sperelli qui aurait du sang-froid et beaucoup d'esprit. Toutes les conversations, dans ce livre, sont menées avec une habileté, un goût très français. Pour traiter un sujet singulier, M. Edmond Jaloux emploie une langue nette, sobre, mais qui est pourtant une langue de poète, avec d'heureuses images, de personnelles façons de dire.

Le seul reproche — et encore, est-ce un reproche ? — que l'on puisse faire à M. Jaloux, c'est que ses personnages semblent vivre sous le second Empire plutôt qu'aux temps de la troisième République. A cette impression, je découvre cette

raison, qui, assurément, ne doit pas être la bonne : parmi cette société riche, il ne passe pas une seule automobile (1). Les femmes aussi n'y ont point l'agitation sportive des femmes d'aujourd'hui. Et il ne faut pas se plaindre de cela. Si toutes, elles sont, pour le rêve, à ce point séduisantes, c'est que M. Edmond Jaloux les a prises dans son imagination pour les mettre dans la vie, et, qu'avant d'être un observateur, ce romancier est un inventeur. Avec M. Jaloux, le lecteur n'aura donc pas le plaisir de se dire : « Comme c'est bien cela ! » ainsi qu'il fait en lisant les charmantes pages malicieuses, amusées, d'un Boylesve, d'un Henri de Régnier, mais il sera sans cesse entraîné par des émotions décoratives, passionnées, qui, au lieu de le satisfaire par leur exactitude, lui plairont par une perfection idéale, très convaincante.

Parmi les trois noms que je groupais plus haut, je ne plaisantais pas en citant Octave Feuillet : M. de Camors est un ancêtre de Roger de Cabre. Mais le point de vue moral, qui rendait insupportable le roman de Feuillet, n'existe pas ici. La mort de Roger de Cabre (il se tue afin qu'une amie pauvre qui se trouve être sa sœur puisse hériter de lui), n'apparaît pas comme un « sacrifice »; il ne se dévoue pas, il est amené naturellement à mourir.

L'événement n'est pas un héroïsme ; le romanesque, ici, n'est point du romantisme. Antony, Mauprat, sont loin. Située dans un décor luxueux qui n'est pas — au sens défavorable où l'on entend ce mot aujourd'hui — un décor mondain, l'aventure de Roger de Cabre est racontée par un écrivain qui est venu après des maîtres dont ce fut le talent de ne point gesticuler, et qui surent être passionnés sans désordres, sans frénésies. Si l'on imagine ce qu'eût fait de Roger de Cabre un Feuillet, une Sand, une Céleste de Chabrillan, et si l'on constate l'art sûr de soi, la narration serrée de M. Edmond Jaloux, l'on comprendra ce que le sang-froid, la précision d'un Flaubert, d'un Fromentin, d'un Baudelaire, ont apporté aux romanciers, même les plus fiévreux.

Cependant, je m'étonne d'avoir cité tant de noms à propos d'un livre qui ne ressemble à nul autre ; mais, pour définir un talent à l'aspect si nouveau, si riche, si noble, il faudrait plus de place que je n'en puis disposer ici, où je n'ai fait que dire confusément l'admiration à quoi ce livre vous astreint.

---

(1) Voici une remarque digne de M. Gaston Deschamps. Je pourrai, on le voit, dès demain, faire dans le *Temps*, la critique des livres.

Le Châlet dans la montagne, nouvelles et relations de voyage, par Eugène Montfort (chez Fasquelle).

La longue nouvelle qui ouvre ce livre et lui donne son titre est toute unie. Il semble qu'il ne s'y passe rien. C'est un jeune homme : il séjourne dans une ville d'eau, à la montagne, rencontre une jeune femme, tente de la séduire, n'y parvient pas, s'en va... Cela est doux, sentimental, nuancé ; et l'on sent que si l'auteur, parfois, trouve la sécheresse où il croit atteindre la précision, c'est qu'il craint sa sensibilité, qu'il connaît très vive.

Peut-être trouvera-t-on que les notes sur Florence sont un peu trop subjectives. C'est un périlleux exercice que la relation de voyage. M. Eugène Montfort, s'il a échappé au danger d'être trop didactique, que n'esquiva point Taine, n'a pas évité toujours le défaut contraire : un penchant à l'anecdote ethnique, pittoresque ou simplement galante, qui ne saurait nous intéresser.

Les pages sur Oxford, spirituelles, alertes, m'ont engagé à relire les chapitres consacrés à cette université dans les *Etudes et Portraits*, de M. Bourget. L'intelligence de ces pages est singulière et, quelle que soit la lourde, niaise pauvreté des romans qu'il écrit aujourd'hui, M. Bourget, qui est l'auteur aussi des *Essais de psychologie contemporaine*, est un bel et fort écrivain.

Dans son ensemble, le livre de M. Montfort est tout à fait agréable, et certaines pages sont des modèles d'une écriture ferme, assez puissante pour n'arriver à dire que ce qu'elle veut dire.

Le mystère du visage, nouvelles et poèmes en prose, par Camille Mauclair (chez Ollendorff).

Ce livre satisfait moins que le *De Watteau à Whistler*, du même auteur. C'est là une opinion toute personnelle, et je me trompe sans doute si je trouve que le style de ces contes décoratifs n'est point celui qui convient. Ce style est très lâché, et l'on y rencontre assez souvent des phrases dont les silhouettes sont un peu bossues.

Il n'est peut-être pas d'écrivain, à l'heure actuelle, qui ait une sensibilité aussi séduisante, aussi éveillée que M. Camille Mauclair. Les contes qui forment *Le Mystère du Visage* mériteraient une « réalisation » minutieuse. Le souci d'une écriture parfaite devrait y être permanent. Les modèles de ce

genre précieux sont, avec certaines pages d'Aloysius Bertrand, les contes de Marcel Schwob, et, dans l'œuvre de Barrès, des récits comme : *Un Amour de Thulé,* ou *Les deux Femmes du bourgeois de Bruges.*

J'ose à peine dire à un aîné que j'admire qu'il y a trop de hâte dans son dernier livre ; mais puis-je ne pas regretter que tout n'y ait point les qualités profondes, puissantes de ce poème en prose : *Nuit noire au jardin ?*

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

LITTÉRATURE

Le Voyage de Sparte, par MAURICE BARRÈS (Juven, éditeur).

Pour les psychologues qu'intrigue l'énigmatique figure de Maurice Barrès, nul document antérieur ne vaut, je crois, celui qu'il vient de nous donner. L'écrivain, d'une part, l'homme politique, d'autre part, s'y expliquent, s'y confirment et s'y rejoignent. Nous allons voir comment.

La beauté objective ne sut jamais ravir à lui-même l'intellectuel qu'est Maurice Barrès. Il ignore cette prodigue extériorisation du moi qu'un pur sensitif fournit constamment. Les plus sublimes aspects de la nature ne lui procurent en quelque sorte que des éléments de raisonnement. Ce n'est qu'à travers lui que le monde mérite l'examen. Alors même qu'il est transporté par la contemplation d'un paysage, son extase n'est pas suffisante pour qu'il se renonce. Il domine. Son esprit ne saurait capituler. Sa réceptivité féminine, alimentant une si mâle cérébralité, en a fait un intuitif de l'abstrait, un lyrique spéculatif.

Abordant en Grèce avec la vision préconçue transmise par la tradition universitaire, il fut déconcerté par la discordance de son concept et de la toujours décevante réalité. De là le désenchantement que traduisent les premiers chapitres du *Voyage de Sparte.* Comme un pirate guetteur de naufrages, la réalité met à profit le désarroi que cause à Maurice Barrès l'effondrement de son système. Elle s'insinue dans son âme avant qu'il se soit ressaisi, disperse les vestiges d'un beau rêve et conquiert quelques instants d'omnipotence. Mais bientôt, devant l'insurrection des chers fantômes d'Antigone et d'Iphigénie, devant l'apparition magni-

fique du Taygète qui rétablit l'équilibre et la cohésion d'une pensée bouleversée, elle abdique et s'évanouit pour que s'élève le plus brûlant des cantiques.

La raison humaine, dit Kant, ne trouve la pleine satisfaction que dans une unité complètement systématique de ses connaissances. Maurice Barrès, entre tous, justifie ce dire. Le désordre le paralyse. S'il se montre satisfait de Sparte, c'est qu'il y échange un système d'emprunt contre un système de sa manière. L'idée spartiate et l'idée lorraine, qui jusqu'à présent menaçaient de s'exclure, s'y conjugent harmonieusement, s'y corroborent réciproquement, s'y assimilent. La sérénité résulte de cette fusion, la sérénité indispensable à l'élève de Leconte de Lisle. Dès lors, il reprend pied et ses ailes retrouvent leur envergure. L'homme politique, par le même effet, légitime son point d'appui. Le plaisir qu'il en ressent n'est pas médiocre. Car Maurice Barrès est de la race des maîtres. Il lui faut commander. Que son culte du moi, mué en culte régional, soit devenu culte national, voilà qui trahit bien le besoin d'élargir graduellement son champ d'activité. C'est l'appétit des chefs. Or, Archimède proclame : « Donne-moi un point d'appui et je soulèverai le monde. »

On saisit facilement l'importance d'un ouvrage aussi sincère que *Le Voyage de Sparte.* Par contre, on imagine malaisément en quel sens il en aurait pu différer. Est-il une meilleure louange ? Je ne sais quel piètre grimaud de rencontre accusait dernièrement Maurice Barrès d'étroitesse d'esprit, lui reprochant de négliger les grands problèmes sociaux pour des questions d'intérêt secondaire. Le grief est plaisant ! Comment un pareil homme, doué d'un si juste entendement, d'une vue si nette et si élevée, pourrait-il se laisser prendre aux fades discours de rhéteurs obtus et de « savants » confinés et myopes ? Il ne peut qu'en sourire et gratifie d'un haussement d'épaules les turlutaines humanitaires et le mirliton du Progrès. Son sens pratique est trop intense et continuel pour que de vagues rêveries, appât des nigauds, parviennent à le distraire. Il passe au milieu d'elles, dédaigneux, tel Parsifal au milieu des filles-fleurs.

Jeune homme, il observa autour de lui la naïve crédulité scientifique, les généreuses utopies. Il voit maintenant décroître de jour en jour le prestige des laboratoires. Il constate le malaise spirituel contemporain. Les raisons d'être de son pessimisme philosophique s'augmentent, se fortifient. Il triomphe. Son déterminisme s'impose un peu

partout. Certes, il est humiliant de se résoudre à n'être plus la fin suprême de la création, à n'être qu'un chaînon de la série familiale. Mais le sentiment de faire partie d'une humanité supérieure peut récompenser cette résignation. Et puis quelle émouvante responsabilité ! Quelle constante excitation de l'amour-propre ! Quel incomparable lien social ! Quelle discipline de conscience ! Dira-t-on que c'est un ferment d'inaction ? Le coefficient personnel prend cependant sa place dans l'addition du passé. C'est donc, tout au contraire, un stimulant vivifiant. Maurice Barrès n'est pas de l'espèce des songe-creux, que je sache ! Il éprouve seulement le noble besoin de motiver ses actes — ce qui leur communique d'ailleurs une autorité singulière. Idéaliste, il connaît qu'il lui faut des œillères pour suivre le droit chemin sans écarts. Naguère, le socialisme a endigué l'individualisme anarchique. Le nationalisme, à son tour, s'oppose aux dangereux excès d'abstraction de l'idéologie socialiste.

On discute volontiers les théories de Maurice Barrès. Généralement, on paraît mal entendre son régionalisme alsacien. C'est mauvaise volonté. Les exigences gastriques, à défaut du bon sens, se chargeraient au besoin d'en définir les frontières. Je gage que Maurice Barrès, affamé, ne pousserait pas le suicide doctrinaire jusqu'à se refuser à goûter le miel parfumé de la Grèce, encore qu'il ne soit point gravement composé par les méditatives abeilles de Truttenhausen, mais par celles, plus subtiles, de l'Hymette. Pourtant, comment se mieux préserver des acquisitions pernicieuses qu'en se remémorant perpétuellement ses fatalités essentielles ? C'est une manière de signe de croix. Au reste, *Le Voyage de Sparte* étant dédié à Mme de Noailles, notre poétesse, qui vint du Danube pour chanter l'Ile-de-France avec des accents inouïs, la délimitation des idées barrèsiennes se précise.

Si la malveillance s'obstine, maintient qu'il y a contradiction, peu importe ! Peu importe, après tout, que deux vérités semblent se contredire, pourvu que ce soient des vérités. Un homme d'action ne peut revenir sans cesse sur ses pas, sous prétexte d'opérer des vérifications dont l'aboutissement est pour le moins hypothétique. Il a mieux à faire et doit de toute façon escompter la réconciliation ultérieure d'antinomies transitoires, du moment qu'elles ne marquent point qu'il erre et ne l'empêchent pas d'avancer. Et Maurice Bar-

rès est un homme d'action autant qu'un spéculatif. Tel Janus, il a deux visages. L'un regarde Weimar et l'autre Sainte-Hélène — tombes glorieuses ! éternelles conseillères ! Chez lui, la vie intérieure fait fonction de régulatrice d'une vie extérieure qu'elle n'annihilera jamais. N'oublions pas que le même individu conçut *Sous l'OEil des Barbares* et *Leurs Figures*.

Nul ne peut professer pour l'intelligence un plus souverain mépris que celui dont chaque page du *Voyage de Sparte* est saturée. L'intelligence, pauvre, fragile agrégat, infime parcelle d'univers qui prétend à l'autonomie ! Si ample soit-il, lequel de ses mouvements vaut un battement du cœur ? D'avoir un moment cru en elle proviennent toutes nos angoisses actuelles, toutes nos lamentables misères. Que d'hommes égarés, que de forces gaspillées par cette vaniteuse ! Il est grand temps de la remettre à sa place, de confondre ses impostures. Maurice Barrès s'y emploie. Trop de ses camarades, en cours de route, furent séduits par la troublante océanide, il vit sombrer à ses côtés trop de jeunes ambitions pour ne pas se faire un devoir de signaler le péril aux nouveaux arrivants. Tôt ou tard, ceux-ci lui sauront gré de les avoir gardés de dilapider leurs ressources sans bénéfice, de se perdre dans les mornes solitudes du transcendant.

Deux chapitres du *Voyage de Sparte* sont consacrés par Maurice Barrès à deux de ses amis méconnus, à un occidental épris d'Orient, à un oriental épris d'Occident : Louis Ménard et Tigrane Biléziktchi. Ils sont fraternels et touchants Et ce geste de piété amicale est à l'honneur de celui qui le fit. Avec les six premiers chapitres, c'est là, si l'on peut dire, la partie stagnante du volume. Auprès d'Antigone, de Pégase, de Gœthe, secondantes présences, le chant s'exalte ensuite par degrés. Les idées s'y prolongent selon des avenues infinies que bordent les alignements des peupliers de la Moselle. A Sparte enfin, auprès d'Hélène, il déchaîne toutes ses puissances. Quelle forte musique ! Quelle forme, quelle couleur, quel parfum ! C'est une étonnante magie. Les phrases sont pareilles à des nuées d'orage entre lesquelles jaillit l'éclair. Leur tension est à son comble. Energiques, elles se cabrent, s'entrechoquent, et le soleil dore les crêtes orgueilleuses de leur tumulte ; voluptueuses, elles s'étirent et s'alanguissent dans le mol azur ; blessées, elles se ramassent, s'isolent et prennent les tons amers de la mélancolie. Parfois héroïques

et majestueuses, éblouissantes et pulpeuses comme une fleur surépanouie ; parfois pesantes et sirupeuses, corrosives et grisantes comme une lente liqueur végétale ; parfois fondantes, savoureuses, acides ou sucrées comme un fruit rare ; mordues chacune au plus profond par l'incisif burin d'un aquafortiste aussi sûr qu'audacieux, elles sont la stricte vêture, adaptée comme muscles à squelette, d'une pensée lumineuse et concentrée, hautaine et fière en sa franchise, à quoi s'applique à merveille cette maxime du grand Vauvenargues : Le caractère de la vraie hauteur est d'être toujours à sa place.

Pierre Hepp.

LES POÈMES

Charles Derennes : *La Tempête.* Paris, Ollendorff, 1906.
Amédée Prouvost : *Sonates au clair de lune.* Paris, Calmann-Lévy, 1906.
Théo Varlet : *Notations.* Lille, Le Beffroi, 1906.
Maurice de Noisay : *L'âme en route.* Paris, Jouve, 1905.
André Salmon : *Poèmes.* Paris, Vers et Prose, 1905.
Touny-Lérys : *Quelques petits poèmes d'amour.* H. c. 1905.

Voici donc, parmi le chaos multiforme des poètes de notre âge, entre tous ceux qui sont habiles, inquiets ou frissonnants, un jeune homme que nous pouvons, en l'entendant, aimer. Nous l'aimons, car il parle simplement avec sa voix de vingt ans, et que, si nous croyons devoir le blâmer de sa négligence ou de son affectation, nous ne pouvons du moins douter de sa sincérité ou de son émotion.

C'est tout naturellement que, chez Charles Derennes, la fougue de la jeunesse se traduit parfois sur le ton emphatique d'un lyrisme oratoire, qu'elle pétille aussi d'un craquant dandysme, et que

Souvent elle revêt, par goût, et non par jeu,
Un manteau romantique et théâtral un peu.

Je crois bien qu'il cultive fidèlement dans son cœur la révolte d'Obermann. Avec quelle piété il place son livre sous l'égide de Châteaubriand ; avec quelle exaltation surtout, près du « rocher maloin où René repose », il s'hallucine des fièvres du passé pour se tromper aux grondements de l'Océan et croire, dit-il à son dieu,

Que c'est toi qui gémis et que c'est lui qui dort !

Il peut maintenant rêver de bucoliques, j'aime mieux l'accent de son découragement et la sombre fierté qui lui donne l'idée d'être

Un pauvre homme qui dort à l'ombre d'un verger.

L'exemple de Francis Jammes encore vient réveiller sa rancœur, il voudrait tout aussi qu'un jour on dise de lui

Qu'il cueillit simplement ses jours comme des fruits.

Au fond, ce sont là des élans, des instants de sensibilité, — je ne crois pas que ce soient des désirs durables. Certainement, avec une délicieuse âcreur, dans Paris, il songe combien il serait doux de respirer

Dans le soir le parfum familier du jasmin,
Et de revoir, là-bas, au bout du blanc chemin,
Sous le bois frissonnant que l'automne dénude,
La maison du silence et de la solitude.

Mais ce charme de la maison du silence et de la solitude, ce charme uniquement de continuité, l'irriterait bientôt. Il y épuiserait trop vite ce cher sentiment sur lequel paraît flotter un peu un air de comédie. L'enfantillage, qui, sous couleur d'ironie, masque une larme douloureuse, ne convient plus devant des horizons trop larges. Ce cœur mouvant a besoin de se mûrir encore. Qu'il se souvienne de son expérience récente, de cette halte si fraîche et si désespérante: on croyait le plaisir, et c'était la souffrance ! Et pourtant

Pour le bonheur que manquait-il à tout cela ?
L'amour ?... Que venez-vous me dire ? Il était là.

C'est cette qualité d'émotion, cette jeunesse, qui séduit dans Charles Derennes. Ses vers n'ont point ce goût de perfection qui gêne, qui dessèche vite quand on le trouve dans une œuvre de débutant. Son abandon, sa trop grande complaisance pour sa facilité sont les nuages nécessaires à un beau ciel matinal et qui garantissent, plutôt qu'ils ne gâtent, la pureté et l'azur de son midi.

*
* *

Jamais l'effort d'une volonté consciente de son pouvoir et de ses dons n'offrit un exemple aussi méritoire que dans les poèmes de M. Amédée Prouvost. Après de premiers essais,

balbutiements un peu confus, où se livraient les rêves et les souvenirs de son *âme voyageuse*, il tressa avec sûreté à la gloire de sa ville natale, une guirlande de sonnets exacts, métalliques et neufs. Le charme âpre et plein de ce *poème du travail et du rêve* fut, il y a quelques mois, dans cette même revue, abondamment analysé par la plume lyrique et ardente de Mlle Jeanne Sienkiewicz.

Aujourd'hui, un nouveau recueil précise les intimités de son cœur pensif. Ce poète évoque avec précision et décrit avec netteté. Tous les mots dont il use sont nus, clairs et familiers. Ses comparaisons nous sont directement imposées et jamais artificieusement suggérées. Ajoutez à cela le tour, la cadence et les rimes que l'on dénomme conventionnellement classiques, et il appert que les strophes de M. Prouvost se tiennent également loin d'un esthétisme de décadence que d'une banalité pesante. Car si le don des images inédites et des trouvailles fécondes ne lui fut pas départi, un goût sobre se révèle à tous ses poèmes.

En face de la musique et de la mer, des bois et des musées, obstinément sa pensée se revêt de douceur et d'un halo de songe ; sa vie intérieure drape ces brumes tendres pour que l'amour en soit encore plus câlinement paré. Il veut goûter sa sensation, non pour en épuiser tous les aspects, mais pour en harmoniser le sens :

Tes cheveux dénoués flottant sur ton épaule,
Vaporeux et pareils à des rameaux de saule,
Et, contemplant ton front en la blancheur du lit,

Ton front calme, incliné vers l'enfant qui rayonne,
Je crois voir le profil de mère et de madone
Qu'en ses fresques peignait Sandro Boticelli.

Pour certains, ce n'est point l'existence quotidienne et commune, mais son interprétation, qui fait la noblesse de l'homme.

*
* *

M. Théo Varlet doit également, avec Jules Laforgue, penser que « l'art est toute la vie ». Et si je rappelle ici le nom aimé de l'auteur des *Complaintes*, c'est que je crois que de lui seul le talent étrange de M. Varlet doit être rapproché. On trouve chez ces deux poètes, et chez eux seulement, à cette outrance, le même désir d'ancrer dans les vers une précision

imagée, une ironie intellectuelle, et des contours mouvants pour donner à la phrase une allure plus fascinatrice et d'un réalisme psychologique absolu. Ce sont des sensations fugaces et qu'on croirait indifférentes si elles ne se résolvaient soudain en un cri chargé de toute notre mélancolie :

Givre aux carreaux. Langueur des feux de grand hiver.
Sous vos doigts le piano meurt. Un malavisé
Pérore dans la détresse crépusculaire ;
— Mais avec moi, ô douce amie, vous vous taisez.

Mais les intentions poétiques de Laforgue étaient surtout philosophiques. Il me semble bien que celles de M. Varlet sont avant tout musicales. J'aime fort à le louer de sa plasticité harmonieuse.

Maintenant qu'il soit un auteur difficile, lui-même n'en disconviendrait pas, je pense. Il préfère être un artiste véritable, éloquent et passionné, auquel je ne reproche qu'un goût un peu désordonné, ou du moins que je ne partage pas.

Il rêve fréquemment à des métaphysiques curieuses, mais il sait s'évader de sa pensée stérile, ressusciter toute une vie antérieure qui vit de la tiédeur des chairs juvéniles, ou voir des paysages intenses :

Par un matin tout bleu de Flandre maritime,
Où des alouettes invisibles
Trillent leur nacre acidulée,
Natifs et nus, mes pieds efféminés aux villes
Baisent la caresse âpre et mordillante de la lande.

Et sur la crête, enfin gravie, des dunes,
Unanime merveille,
La mer !
De l'est à l'ouest immensément toute la mer,
Qu'à l'horizon, fluide encor, la brume
Raccorde, azur pareil, au ciel.

*
* *

M. Maurice de Noisay a désiré par dessus tout écrire une œuvre psychologique en même temps que réaliste et poétique. Pour nous montrer l'évolution d'une âme adolescente dans la vie, il transcrit en symboles son analyse intérieure. Il relate minutieusement les jeux, les défaites et les triomphes : ce sont là les chapitres généraux dont chaque poème est un paragraphe. La méthode est ingénieuse : elle lui vient

de son maître le plus admiré, Maurice Barrès. M. de Noisay s'est souvenu des concordances qui précisent, dans *Sous l'œil des Barbares*, le rapport des crises sentimentales et d'imagination avec les mouvements de la vie extérieure, — et c'est ainsi qu'il conçut ses légendes liminaires.

Le dernier mot de ce mysticisme est de sentir, de synthétiser et d'exprimer avec sincérité. C'est très intéressant et, naturellement, assez nietzschéen. Mille traits, rappels, nuances et souvenirs décèlent de la lecture et souvent de la pensée. Il est dommage que l'expression soit d'ordinaire ou quelconque ou poncive. De beaux vers, c'est certain, une musique réelle, une *symphonie* même presque achevée ; mais trop de convenu, d'inexpérience et de laisser-aller. Du moins, ce jeune homme semble savoir où tendre, et sa volonté paraît de taille à y atteindre.

*
* *

Tout le symbolisme assez obscur et très rutilant, royal et féerique, nourri de rappels légendaires, emporté de visions romantiques, cabré en sursauts réalistes, et tel enfin qu'il se déroule aux poèmes de M. André Salmon, n'est-il point que le dernier délire d'une imagination qui tente de s'évader du banal ?

Un poète engrené autant qu'écœuré par le noctambulisme parisien doit caresser de semblables rêves. Les horizons prochains lui semblent intangibles, aussi s'en forge-t-il d'imaginaires. Sur les lèvres aimées les sourires jamais ne se résoudraient en larmes ! Mais ces fantaisies s'entrecoupent, on dirait, sous l'influence de l'alcool verlainien, d'incohérence et de hoquets.

Ces vers n'abandonnent donc aux hommes que le mirage d'une âme dont la révélation d'Ophélie recèle le mystère :

Ils n'ont rien de moi-même au tombeau d'Elseneur,
Ils ont le blanc manteau d'une vague épousée,
Mais l'eau garde mon corps et j'ai gardé mon cœur,
Mes rêves un à un reviennent en rosée.

Les tout petits enfants peuvent danser en rond autour de « la fille au fichu bleu qui vend de la lavande », leur ingénuité amuse la chair lasse ; — et peut-être un jour viendra simplement l'aimée. La clarté de son regard certainement dissipera le brouillard des poèmes nouveaux célébrant sa venue.

*
* *

Les vers de M. Touny-Lérys ont une douceur très mièvre, une musique qui est bien « un frisson d'eau sur la mousse », une langueur molle et des caresses dénouées. La simplicité n'est pas toute dans la naïveté voulue ! Ce petit cahier est une bonne confession d'intimité. Les émotions contenues deviennent trop aisément des douleurs ; à la consolation de les dévoiler se mêle la griserie de les cadencer. Tout est littérature ! c'est le plus agréable des remèdes.

Henri Martineau.

Emile Boissier : *Poèmes* (librairie française).

Emile Boissier est mort à trente ans. C'était un Breton à l'âme innocente, tendre et vaguement mystique, qui était « averti » de sa mort prochaine. Il a laissé de nombreux poèmes d'une simplicité délicieuse, où l'on retrouve cette obsession du « mourir jeune » et cette intimité, cette naïveté à la Brizeux ; ses amis, Valmy-Baysse, Sarradin et Léon Mercerot, en ont commencé la publication.

Mais la meilleure critique à faire d'un poète est de citer de ses vers. Des *Poèmes épars*, nous extrairons cette strophe, bien qu'elle ne donne pas la caractéristique de Boissier :

Varier ses pourpoints et changer de toquets,
S'escrimer à compter les coups de bilboquets,
Nonchalamment se faire dire un horoscope,
Et craindre à chaque instant de tomber en syncope.

Des *Images éphémères*, il faudrait citer entièrement *Annik*, l'histoire d'une petite fille qui meurt :

Ma petite Annik ne veut plus dormir,
Ma pauvre petite Annik est malade...

et dont la fin fait penser à l'admirable *Agonie*, de Bataille :

Elle n'entend plus ce que je lui dis.
Je m'approche. Hélas ! ses deux mains sont froides,
Annik est déjà dans le paradis.

Dans la même partie du volume se trouvent *Le retour du Fiancé* et *Cécile :*

En relisant, hier, des lettres de province,
J'ai cru revoir, fantôme au profil résigné,
Ma cousine Cécile, avec sa taille mince
Et son châle de cachemire un peu fané.

Puis, ce sont *Les Paysages*, avec les souvenirs du village ;

Et c'est, près des roches qui dominent la plage,
Un agenouillement de maisonnettes blanches,
Le repos endormi sous le calme des branches
Et l'exil ingénu de mon petit village.

Dans *Les Poèmes à la Regrettée*, on trouve des souvenirs de profils effacés... « J'ai repris mon vieux rêve et me suis résigné. »

Enfin, sous le titre de *Symphonies florales*, viennent de nombreuses pièces aussi différentes entre elles que les différentes fleurs qui les inspirent :

Les *Capucines*, en l'honneur des « demoiselles Amadou, célébrités nantaises, virtuoses séniles et jansénistes ferventes », qui ont leur place à côté des « Petites Vieilles », de Baudelaire, et des vieilles loques douloureuses de Jean Lorrain.

Epaves d'on ne sait quel naufrage lointain,
Elles errent, quêtant l'aumône au seuil des portes.
Ceux qui depuis des mois déjà les croyaient mortes
S'étonnent de les voir revenir un matin.

Leurs pauvres petits yeux qu'attristent les années
Clignotent faiblement sous les chapeaux flétris.
Elles cachent leurs doigts décharnés et meurtris
Au refuge tremblant des dentelles fanées.

La *Rose rouge :*

Les petites maisons de bois
Regardèrent passer aux yeux de leurs fenêtres
Les arbalétriers du Roi
Avec leurs arbalètes,
Et sur de lourds chevaux, trois par trois,
Le régiment des reîtres.

Tandis que maître Schaff et dame Plock et la fille du tisserand, qui tient la Rose rouge, les regardent aussi passer, fifres bavarois et tambourins en tête,

Les petites maisons de bois
Regardaient fuir vers des lointains champêtres
Les arbalétriers du Roi
Et les reîtres.

La *Belladone :*

Je sais une taverne, au coin d'un carrefour,
Où l'odeur du trois-six se mêle aux parfums rances.
Des cerveaux sans orgueil, des cœurs sans espérance
Y viennent naufrager leur impossible amour.

Ne trouvez-vous pas, vraiment, que Boissier est un beau poète, et qui mérite d'être lu et relu ?

F. DIVOIRE.

NOTES D'ART

Francis Jourdain.

Soixante études,réunies chez Druet,montrent ce que valent le goût et le choix ; « Le grand art est d'omettre », a dit Stevenson ; M. Francis Jourdain sait omettre avec intelligence et finesse. Deux maîtres, Whistler et Vuillard, l'ont guidé ; chez ce dernier, il a appris l'art des valeurs simples, légères: parmi les tons délicats posés par le peintre, vient jouer, par moments, le ton du carton non préparé ; dans ces maisons, dans ce coin d'atelier, M. Francis Jourdain voit avant tout deux ou trois notes de couleurs, dont l'accord charme ses yeux ; un accompagnement de gris fins et limpides les soutient et les unit. Quant à Whistler, M. Francis Jourdain est, avec Morrice, le seul qui ait su l'étudier sans le plagier : ce qu'il a demandé au dangereux magicien de Chelsea, ce sont des principes, non des trucs ; et il s'en est fort bien trouvé. M. Ch.-Louis Philippe a écrit la préface du catalogue ; il ne pouvait faire autrement. L'écrivain et le peintre ont devant les petites boutiques décolorées, dans les banlieues provinciales, les mêmes émotions simples et douces ; ni exaltation, ni outrance ; il n'y a pas là la malignité cruelle des paysages de fortifs que peignait et gravait, il y a quelque vingt ans, Raffaëlli ; aussi bien n'est-ce plus Huysmans qui s'enthousiasme ; Raffaëlli et Huysmans, Francis Jourdain et Ch.-L. Philippe, ce sont là deux époques. Ce que nous trouvons ici, ce sont des émotions simples, tranquilles, et pour des choses si humbles, si ordinaires ; c'est l'émotion de certaines strophes de Verlaine :

Le ciel est par dessus le toit
Si bleu, si calme.
Un arbre par dessus le toit
Berce sa palme.

C'est l'émotion des premiers soirs du tout premier printemps ; le soleil s'attarde au haut des maisons ; l'air est doux; il y a des nuages roses à l'orient ; on pense que l'hiver est fini, et que Pâques sera bientôt là.

Les Intimistes.

Je crois que le mot est de l'invention de M. Raymond Bouyer ; c'est assurément un des nombreux titres de gloire, grâce auxquels M. Raymond Bouyer passera à la postérité. En attendant, plusieurs peintres réunissent chez Graves des « intimités ». MM. Aid, Frieseke, Miller, etc., forment la bande anglo-américaine où se diluent et s'éventent les étranges aromates whistlériens ; cela n'est jamais laid, ni brutal ; sur des crépons japonais, on étend un gentil modèle, mince et rose ; des colliers de verre de Venise, deux ou trois bouquets, un service à thé, un cachemire, des coussins Liberty ; et voilà. La couleur de M. Charles Guérin s'embourgeoise un peu ; quoiqu'il garde ses dons, ce ne sont plus là les belles harmonies de bleus et de verts que nous vîmes jadis. Quant aux tableaux de M. Laprade, je n'en approche jamais qu'avec une certaine crainte ; la petite tempête s'est-elle calmée, qui agite tous ces tons ; et ne vais-je pas recevoir une giclée de ce gris quelquefois bien lourd, dont il crépit les fonds de ses toiles ? Avec quoi peint-il ? Se sert-il de son coude, comme le graveur japonais, qui, sur le léger papier de riz, veut obtenir un précis et délicat gaufrage ? Mais j'ai tort de faire le mauvais plaisant, puisque, dans la toile intitulée « Musique », se joue un air subtil et transparent, qui, venant par la haute croisée entr'ouverte, met admirablement à leurs plans le piano et les deux femmes.

M. Caro-Delvaille tourne à la couverture de *Je Sais Tout ;* c'est confus et dessiné de façon bien vulgaire. Mais au dessus de tous, se place, avec deux petits cartons, l'admirable Vuillard ; la science dissimulée et le goût parfait du maître s'y retrouvent.

Les Orientalistes.

Il y a deux manière d'être orientaliste.

La première est de beaucoup la plus répandue ; elle consiste à reproduire sans intelligence et sans choix ce que l'on a devant les yeux : une négresse abrutie, quelques palmiers, un marabout ; pour le ciel, céruléum pur ; on avive tous les tons ; on signe en caractères arabes, et on encadre le tableau

d'ébène, où se lisent des versets du Coran. L'amateur Bouvard ou le critique d'art Pécuchet s'extasie, fredonne : « Travadja la moukère » et s'écrie : « Comme c'est ça ! On dirait la rue du Caire ! » Ce genre, ethnographique et documentaire, est abondamment représenté aux orientalistes.

M. Taupin est, d'après l'éminent et distingué critique d'art du *Figaro*, M. Arsène Alexandre, supérieur à Fromentin ! « Ouais ! » dirait Mlle de Lespinasse. Pourquoi n'avoir pas ajouté Delacroix et Chassériau, Monsieur Alexandre, pendant que vous y étiez ? M. Girardot est aussi insignifiant que M. Girardet ; il n'y a que l'avant-dernière lettre qui différencie ces Messieurs. M. Rigolot fait éclatant, Mme Lucas-Robiquet fait sombre, et M. Leroy fait frémir. M. Dagnac Rivière, triture avec une truelle, pardon, avec un yatagan, je pense, des pâtes indigestes et jaunâtres ; il y mêle çà et là un violet aigre ou un rose d'aniline, et se croit un nouveau Turner. Mais le plus beau de tous, c'est assurément M. Eysséric, qui nous présente une vue du Popocatepetl ; dans un coin du cadre, se trouve, sur un carton doré, un petit schéma explicatif ; on y découvre que le Pico Mayor est à 5.452 mètres, tandis que la brèche du cratère est à 5.300 mètres. Comme c'est curieux et instructif ! M. Hæckel se félicite avec Humboldt du triomphe du paysage au XIXe siècle ; car, affirme-t-il, cela contribue au développement des sciences naturelles. Voilà qui est bien parler ; il y a assez longtemps que la peinture ne sert à rien ; vive l'art social et utilitaire ! Grattons la Constantinople de « Entrée des Croisés à Jérusalem », qui n'est pas scientifiquement exacte, et remplaçons-la par une belle photographie en couleurs de la ville, avec une indication des principaux monuments, des ambassades et des consulats, ainsi que des bureaux de poste et télégraphes, et des points d'embarquement des bateaux à vapeur faisant le service entre Scutari et Constantinople.

Mais il y a une autre manière d'être peintre orientaliste : elle n'a aucune portée utilitaire ou scientifique.

Le peintre cherche à rendre le caractère par la synthèse, et les images telles qu'elles se transposent en lui, plutôt que la réalité directe, sans intérêt artistique. Il y a en peinture autre chose que le document ou l'impression, et c'est une des gloires d'un maître comme Gauguin de nous l'avoir rappelé: et il est bon, auprès de ces médiocrités sans âme, de relire cette admirable page de la correspondance de Flaubert : « J'ai vu des danseuses dont le corps se balançait avec la

régularité ou la furie insensible du palmier. Cet œil si plein de profondeurs, et où il y a des épaisseurs de teinte comme à la mer, n'exprime rien que le calme, le calme et le vide comme le désert..... A quoi tient donc la majesté de leurs formes, d'où résulte-t-elle ? De l'absence peut-être de toute passion. Ils ont cette beauté des taureaux qui ruminent, des lévriers qui courent, des aigles qui planent ; le sentiment de la fatalité qui les remplit, la conviction du néant de l'homme donne ainsi à leurs actions, à leurs poses, à leurs regards, un caractère grandiose et résigné. Les vêtements lâches et se prêtant à tous les gestes sont toujours en rapport avec les fonctions de l'individu, avec le ciel par la couleur, etc., et puis le soleil ! le soleil ! c'est un immense ennui qui dévore tout. » Ils sont trois, aux orientalistes, qui tentent cela ; il y a M. Emile Bernard, dont la grande toile ne vaut pas, à mon avis, celles des précédentes années, malgré le noble mouvement de la jeune fille qui porte un panier de fruits. Après lui, il y a MM. Charles Martel et Pierre Martin ; je sais bien que leur couleur est assez lourde, souvent terne et éteinte ; mais l'Orientale en violet de M. P. Martin est, avec le tableau de M. Bernard, la meilleure œuvre d'ici.

J'oubliais de dire que M. Roïg se souvient avec esprit de Degas, et que M. Jouve est un superbe animalier.

Mais ceux qui ne veulent pas oublier l'Orient, ce n'est pas là qu'ils iront ; ils préféreront retourner devant les Femmes d'Alger ; et en pensant au Bain Turc, le plus oriental des tableaux, fait par quelqu'un qui n'y alla jamais, ils reliront Omar Kheyam ou Hafiz, Aziyadé, ou « *A une Malabaraise* ».

« Si tu as entendu l'Orient t'appeler, tu ne feras plus attention à rien d'autre ; non, tu ne penseras plus qu'aux odeurs d'ail et d'épices, au soleil dans les palmiers, et aux tintantes clochettes du temple. Oh, la route de Mandalay, où jouent les poissons volants, et l'aube qui vient, pareille au tonnerre, de la Chine à travers la Baie ! » (1)

François Fosca.

---

(1) Barrack-Room Ballads.

BIBLIOGRAPHIE

Les Samedis littéraires (1[re] série), par J.-Ernest Charles (chez Sansot).

Ce livre du critique littéraire de la *Revue Bleue* satisfait et irrite à la fois ; aussi peut-on, avec la même sincérité, assurer qu'il n'est qu'un tissu d'erreurs et d'affirmations fausses, ou, au contraire, trouver qu'il possède tous les attraits qui forcent l'admiration.

Pour ma part, parce que M. Ernest-Charles est un critique en place et que j'écris des livres, j'en dirai le plus grand bien. De la sorte gagnerai-je sans doute les suffrages de ce « nouveau Sainte-Beuve » et me couvrira-t-il d'éloges dans l'article qu'il ne saurait manquer de consacrer à mon futur roman.

Voici donc les nombreuses qualités que l'on doit découvrir à M. Ernest-Charles : de la verve, de l'assurance, de l'esprit, un fin entendement, nulle précipitation dans le jugement. M. Ernest-Charles ne se laisse pas influencer par la mode, et il ne « coupe » pas dans les snobismes littéraires. Si le succès d'un beau livre conduit trop rapidement son auteur à la gloire, M. Ernest-Charles est là pour persuader fougueusement le lecteur qu'on le trompe, et il répand sur le malheureux écrivain qui déjà touchait le laurier d'habiles sarcasmes ou des accusations de bas mercantilisme...

... Mais il est temps de quitter ce ton plaisant pour apprécier un moment les articles de M. Ernest-Charles à leur exacte valeur.

M. Ernest-Charles est, avec M. Henri Ghéon, le plus indépendant des critiques littéraires. Sans doute agace-t-il souvent, car il n'a pas la main douce, et, parce qu'il connaît le bon état de ses armes, abuse-t-il peut-être un peu de « l'éreintement ». Cependant, si un parti-pris tenace l'aveugle obstinément devant certains auteurs dont il doit pas ne point voir le mérite, il faut se souvenir qu'il a su distinguer les dons d'un Ducoté, d'un Villetard, d'un Ivan Strannik, et orner Charles Guérin de louanges assorties à la beauté de son œuvre.

Il tempère une franchise un peu brutale par la vive peur qu'il a d'être dupé : c'est avoir, comme l'on dit, les défauts de ses qualités.

J.-L. V.

REVUE DES REVUES

L'Ermitage. (Janvier). — Un poème inédit d'Edgar Poë: *Léonainie.* — Quelques pages de Léo Larguier : *Les mauvaises graines* ; ce sont des notes émues, pittoresques, un paysage urbain, un oiseau qui passe dans le ciel, une chambre,une route, des saltimbanques C'est du Francis Jammes avec plus de précision, mais aussi avec moins d'images. — De M. Abel Bonnard, des petits poèmes familiers, parfaits, voici *le Faisan :*

Avant d'être plumé près du fourneau joyeux
Vois-tu, je suis d'abord un repas pour les yeux :
Comme sur les forêts, Novembre est sur mon aile.
Chaque plume à mon col imite une prunelle,
Et riche, et roux et bleu, sur la table laissé,
Je suis très beau ; j'ai l'air de l'automne blessé.
Avant qu'à la cuisine obscure tu m'emportes,
J'ai l'air d'un seigneur mort vêtu de feuilles mortes.

De M. Ernest Gaubert, un article sur *Charles Guérin*, avec beaucoup de belles citations et de curieux rapprochements entre le poète du *Cœur solitaire* et Sainte-Beuve.

Les Lettres. (Février). — Voici *les Lettres :* cette nouvelle revue est de format in-octavo raisin, et coupée au massicot. Elle contient une nouvelle d'A. France qui sent un peu le tiroir ; des pages spirituelles de Jules Renard. Des poèmes assez bien venus de Fernand Gregh. Une étude de Marcel Boulenger Dans les nombreuses chroniques M. Charles Muller, qui s'occupe des revues, parle des *Essais* et déplore intérieurement que *le commentaire d'un regard* de M. *Eugène Marsan*, publié ici même, n'ait pas été consacré à Anatole France, à Fernand Gregh, plutôt qu'à Maurice Barrès; certes, alors, il l'eut aimé. Puis M Müller, à propos d'une note qui ne lui agrée pas, où nous traitions avec une franchise un peu rude la dernière « entreprise » de Mme Tinayre, parle du soigneux anonymat de notre *revue des revues* : Disons le une fois pour toutes, la *revue des revues* des *Essais* est rédigée par plusieurs d'entre nous et irrégulièrement. Un pseudonyme collectif pour n'être pas anonyme, n'en serait pas moins *soigneux*.

L'Occident. (Décembre). — *Sur le choix des maîtres*, un article de Pierre Hepp, qui, en trois pages esquisse une méthode. C'est un peintre qui écrit ; avec une sagesse précise, qui dut autrefois être celle d'un Léon Battista Alberti, il s'efforce à expliquer pourquoi un Raphaël, un Michel-Ange ne peuvent être des modèles : *« Ici, les mots: méthode, procédé, ton, contour, perdent leur raison d'être. Ces pauvres vocables chavirent au seuil de cet océan. Nous pénétrons dans un univers adventice qui n'a plus besoin de nous, qui se suffit à lui-même, obéissant à des lois particulières... »*

Poesia. (Novembre-Décembre). — Des vers de Gustave Kahn, de Marie Dauguet, d'Henri Ghéon, de J.-L. Vaudoyer et à ces français se joignent des italiens, des anglais, des allemands, tous poètes : La belle revue de M. Marinetti est une lyre internationale.

Revue des deux-Mondes. (1er Mars). — Il faut mettre hors de pair les séries de *poésies* que Mme de Noailles publie dans cette revue. Les plus belles pièces de l'*ombre des jours* ne valent point peut être une pièce comme *La maison de Sylvie à Chantilly*, comme *Le vallon de Lamartine* où passe un si grand mouvement.

...Vous étiez un archange empli de paix divine,
Mais moi, dès mon enfance abîmant ma raison
Aux luisantes parois du muet horizon,
J'ai su que tout désir, tout amour, toute flamme
S'élançait de mon âme et rentrait dans mon âme,
Que mes dieux sont en moi, qu'ils mourront avec moi,
Qu'un jour mon chaud regard et mon divin émoi
Ne seront que poussière éparse, que poussière !...

Et à côté de ces pièces d'un si haut lyrisme, il y a des variations persanes remplies de ce pittoresque sensuel, élégant, parfumé, et qui est si personnel à Mme de Noailles :

Un paon bien nonchalant, bien dédaigneux, bien grave,
Passant auprès de moi son temps inoccupé
Enfoncera parfois dans les roses suaves
Son petit front étroit de beau serpent huppé...

Pysché. (Janvier-Février). — Malgré, ici et là, des plaisanteries un peu faciles d'ailleurs, guère d'accord avec un aussi joli titre, cette nouvelle revue est fort agréable. De beaux vers d'Henri de Régnier, d'autres, assez puissants de Paul Drouot et un manifeste alerte encore qu'un peu cavalier de Louis Thomas.

Poésie. (Février). — Cette revue, qui, Dieu merci, n'est pas que toulousaine contient des vers de M. Francis Viélé Griffin qui est mélodieusement obscur et trois petits poèmes de M. Ducoté délicats, à la façon d'un Schumann :

Je songe et ne bouge pas,
Car, si je suivais mon rêve,
Lorsque je serais là-bas,
A quoi, à quoi songerais-je?...

Mercure de France (Mars). — De *Gabriel Boissy* un fort opportun *plaidoyer pour la préservation du théâtre antique d'Orange*. Les conseillers municipaux de la ville ont, en effet, jugé utile de *restaurer* le théâtre antique, sans prévoir que peu de gens se dérangeraient pour visiter un beau pan de maçonnerie, bien neuf. Gabriel Boissy donne l'analyse détaillée du projet et le discute point par point. Il termine par un appel « à tous ceux qui du bout des gradins ont contemplé le soleil déclinant derrière Vaucluse » ou se lever, au loin, sur les Alpes. Il les prie de s'unir à sa protestation et de lui envoyer, au *Mercure*, leur adhésion.

L'Administrateur-gérant : Jean-Louis VAUDOYER.

La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier.

